# DE L'HISTOIRE

ET

# DES HISTORIENS

## III[1]

### LES HISTORIENS LATINS

S'il était nécessaire d'établir que les grands sujets suscitent les grands écrivains, il suffirait de considérer les œuvres des quatre célèbres historiens latins, César, Salluste, Tite-Live et Tacite.

Rome avait eu ses annalistes et même, parmi eux, des hommes de haute valeur, Fabius Pictor, Caton (qui avait écrit un traité des *Origines romaines*), Calpurnius Pison; nous ne pouvons juger leurs œuvres qui ont péri: mais il nous est permis de penser, avec les anciens eux-mêmes, qu'au moment où Rome touchait à son apogée, ces ouvrages paraissaient « insuffisans et vieillis. » (Velleius Paterculus.) En effet, à l'époque où ils avaient été écrits, on ne pouvait saisir les ensembles et embrasser, d'un seul coup d'œil, l'édifice encore inachevé de la grandeur romaine.

C'est seulement quand l'œuvre eut toutes ses proportions qu'on put apprécier la mesure à laquelle il fallait la prendre. Tant que la conquête romaine se borne à l'Italie, avant qu'elle eût débordé sur l'Univers, le développement intérieur et extérieur de la Cité est, pour ainsi dire, municipal. L'histoire

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

romaine n'est une histoire universelle qu'à partir du moment où le sort de l'Univers dépend du sort de la Cité. Carthage réduite, la Grèce conquise, l'Afrique soumise, la Gaule domptée, l'Espagne, la Perse, la Germanie, la Bretagne dominées ou visées, voilà ce qui rend fatidique le long et laborieux enfantement. C'est au moment où Rome, au comble de ses succès, va fléchir sous le poids de sa victoire que naissent les historiens.

César, encore plongé dans l'action, est le narrateur à la fois de la conquête des Gaules et de la Guerre civile. Parmi ses tâches, il a reçu la mission de garder, pour la postérité, le récit actif de ce que furent les premiers contacts entre Rome et les nouveaux peuples qui devaient former l'Europe moderne; et, comme les deux faits sont connexes, il expose les circonstances à la suite desquelles Rome, par lui, perdit la liberté.

César était prédestiné pour mener de front les deux œuvres et, les ayant conçues et accomplies, pour les expliquer et les glorifier, devant ses contemporains et devant la postérité. Aristocrate de naissance très haute, il pouvait, sans déroger, se livrer au parti populaire; sa jeunesse désordonnée à froid, sa « toge relâchée, » sa culture raffinée, une existence où l'audace et la corruption se fondaient en une élégance exquise, ses dettes, son ambition, tout le poussait; sa fortune flottait sur la déliquescence universelle. Alcibiade de plus d'allure et sur une scène plus vaste, il comprenait tout, devinait tout. Il avait scruté son temps et, après les proscriptions alternatives de Sylla et de Marius, ne s'en laissait nullement imposer par les formules usées que ressassait l'humeur chagrine d'un Caton; sa politique se résumait en ceci que Rome avait besoin de nouvelles conquêtes pour vivre et que la République, obligée par sa grandeur même de s'agrandir encore, étouffait dans l'étroite enceinte d'une Cité. Superbe intelligence, cœur vaste et conscience large, il avait tout ce qu'il fallait pour séduire le peuple, se sentir à l'aise avec lui et l'aimer, comme il aime à être aimé, sans sévérité, sans restriction, avec profusion.

La valeur individuelle ne fait pas tout le grand homme, — et quel homme a été plus comblé que César, orateur, écrivain, homme d'État, général, philosophe, plein de grâces, plein d'esprit, plein de courage? Il ne suffit pas non plus de circonstances propices pour susciter le héros; — et quelles circonstances furent plus favorables à un homme résolu, que la lassi-

tude des longues guerres civiles, le dégoût d'une vie publique alternant entre le massacre et l'orgie, la dépréciation de toutes les valeurs nationales à l'heure où elles font besoin plus que jamais?... Le héros est l'homme qui répond à l'appel de la Destinée et qui fait ce qu'il y a à faire pour prouver ce qu'il sait faire. César, Romain assoupli et humanisé, disciple des Grecs, parcoureur du monde, citoyen de l'Univers, était capable et seul capable de faire lever l'avenir germant dans l'anarchie.

Il comprenait que la Cité, maintenant, c'était l'Empire et que l'Empire importait plus que la Cité. Il fut l'homme des provinces et s'appuya sur les provinces; il les conquit et fit, avec elles, la conquête de Rome; c'est en cela qu'il fut, selon l'expression de Ferrero, « l'homme fatal de l'histoire européenne, l'instrument inconscient dont se servit le Destin pour une œuvre immense. » Il devait être à la fois le tombeur de la coterie sénatoriale, le démolisseur de la finance chevalière à la Cicéron, le contempteur des vertus catoniennes, le vainqueur de Pompée, l'amant de Cléopâtre, de même qu'il devait conquérir la Gaule, toucher du pied la Grande-Bretagne et la Germanie pour éveiller la future Europe, répondant à sa double mission d'ensevelisseur de la Rome antique et d'initiateur du monde moderne. Or l'homme qui a fait cette histoire, l'a écrite. Cela aussi était dans sa destinée.

Le plus souvent, les hommes d'action, quand ils ne sont pas prématurément éloignés des affaires, ne songent pas à saisir la plume pour expliquer ce qu'ils ont voulu, tenté, exécuté : le temps leur manque ; la littérature est affaire aux oisifs et aux chagrins. Raconter des souvenirs, rabâchage de vieillard. Tant qu'une âme est forte, elle ne regarde pas en arrière, mais en avant.

Les *Commentaires* de César sur la Guerre des Gaules sont bien le contraire d'un livre sénile; si on peut appeler cela de la littérature, c'est de la « littérature de combat : » de là, ce caractère unique de virilité, de prestesse, d'alacrité armée et militaire. La phrase courte, précipitée, rapide, tendant au but, se presse comme le pas cadencé des légions. César écrivit le livre vers l'année 52, alors que la guerre des Gaulois n'était pas finie et pour plaider sa cause devant l'opinion. Imaginez un général contemporain, comme Archinard ou Lyautey, interrompant une campagne coloniale pour demander à la mère patrie un effort nouveau et des concours indispensables. Il est à peine croyable, mais il est à peu près certain que l'œuvre si chargée

de faits et de renseignemens fut rédigée en deux mois. La publication fut si opportune qu'elle devint, comme l'avait voulu l'écrivain, un instrument politique, une arme contre ses ennemis au dedans et au dehors.

Le début de la guerre avait été facile. César n'avait eu à combattre que des peuples divisés et surpris. Il eut l'habileté de faire croire aux cités gauloises qu'il les protégeait contre la conquête germanique. Il se donnait comme un sauveur. Mais quand les chefs eurent compris, quand les peuples, à la voix de Vercingétorix, se furent réveillés, quand l'union se fut faite, le péril grandit et retentit jusqu'à Rome. Rome qui, jusque-là, inattentive et toute à ses passions politiques, avait laissé faire, se réveilla à son tour. On cria à la folle entreprise ; les nouvellistes et les adversaires clabaudèrent. On sentait l'ambitieux sur le faîte entre le triomphe et l'abîme. On l'eût poussé plus volontiers de ce côté-ci que de l'autre. On affectait le pessimisme et le découragement à l'heure où il fallait tenir bon et avoir confiance : c'est l'ordinaire. César quitta le glaive et prit le style.

De là ce livre amusant, pittoresque, vivant et convaincant, où tous les mots ont leur poids, où vibre la vie, où les silences mêmes sont éloquens; où l'art est d'autant plus habile qu'il apparaît moins, jouant la franchise, la simplicité, la candeur, quand tout est profondeur, pénétration, calcul.

Mais cette histoire ne serait qu'un plaidoyer politique, c'est-à-dire quelque chose de bien inférieur à l'histoire, si César, avec l'acuité du génie, n'avait senti que la plus puissante des démonstrations, c'est l'exposé de la vérité toute nue et s'il ne s'était appliqué à faire toucher du doigt, pour ainsi dire, les réalités qui l'avaient tant occupé et préoccupé lui-même. Instruire Rome, c'était la convaincre. Il transporte donc le citoyen romain en pleine Gaule et lui fait passer en revue sa nouvelle conquête. Il expose et cela suffit.

Cet exposé passionna les contemporains; il passionne la postérité. Cicéron n'aimait pas César; très jaloux, en tout cas, de la gloire littéraire, il écrit, cependant, à propos des *Commentaires :* « chef-d'œuvre de netteté, de pureté et d'élégance. » Et il dit encore : « Rien n'est plus délicat que cette brièveté pure, qui laisse transparaître toutes choses. » Quant au sentiment de la postérité, qu'on réfléchisse seulement à ceci : sans César, l'Europe extra-méditerranéenne ignorerait les circonstances qui

l'ont amenée à la civilisation. César est le père de l'Histoire moderne, comme il est le père de l'Europe moderne. Il a vu comme un général, il découvre comme un curieux et observe comme un philosophe. Il n'est pas un chef, pas un homme d'État, pas un officier qui n'ait des leçons à prendre dans César. L'art de diviser des adversaires barbares, de les ménager, de les convaincre, de les amener à la confiance et à la soumission par les paroles plus encore que par les armes, par la paix plus encore que par la guerre, court à la fleur de ces pages rapides où la conquête vivante s'accomplit, pour ainsi dire, d'elle-même. Le politique raffiné surveille, avec un sourire grave, le général qui écrit si bien.

La leçon de fait est incomparable chez ce maître de la politique métropolitaine et coloniale ; mais, il y a, dans les *Commentaires*, une prodigieuse leçon de choses qui n'émeut pas moins les temps modernes ; car ce sont leurs origines qui sont touchées et dévoilées avec une pénétration et une autorité parfaite, sans pédantisme. Tout ce qu'il y a à voir, César le voit ; tout ce qu'il y a à dire, il le dit. Pas une province, pas un fleuve, pas une plaine, pas un centre de population un peu important que César n'ait nommés : il est le nomenclateur. Il devine, dans la forme des choses, le dessin de l'avenir. Par lui, on sait les institutions, les coutumes, les hommes, tout ce qui meuble et meublera la vie nouvelle qu'il suscite, tout ce qui rejaillira, de cette région jeune, sur la civilisation ancienne qu'il apporte, Tacite complète le jugement de Cicéron quand il qualifie César *summus auctorum*, « le premier des écrivains, » — c'est qu'il était homme et grand homme avant d'être écrivain.

César n'est pas seulement l'homme d'action historien, mais l'historien homme d'action. Il écrit pour agir : il réalise l'œuvre et l'explique, mais dans la mesure où l'explication est utile à l'œuvre : ni plus ni moins. Son génie, moins épique que celui de Thucydide, est plus réel encore : son exposé, si clair, a quelque chose de contenu, de discret et de mystérieux. On dirait qu'il garde volontairement quelque chose pour lui. La science européenne s'épuise à commenter les *Commentaires ;* on voudrait arracher au génie, le plus humain qui fut, le secret qu'il détenait et qu'il n'a pas dit, celui de la Destinée. C'est que César, homme d'État plus encore qu'écrivain, sachant si bien parler, a su aussi se taire.

Salluste, contemporain de César et de Cicéron, est le premier historien de métier. Non pas qu'il n'ait été mêlé, lui aussi, à la vie publique; mais il en fut éloigné, soit par la concurrence des partis, soit par ses propres fautes; car les apologistes l'ont mal disculpé d'avoir abusé des fonctions qu'il occupait en Afrique pour s'enrichir indûment. Dans sa retraite, volontaire ou non, il se résolut, dit-il lui-même au début du *Catilina*, à écrire les faits et gestes du peuple romain, par morceaux détachés, en s'attachant aux plus dignes de mémoire. On sent, ici, le parti pris d'auteur : il cherche des motifs et des cadres; il faut reconnaître qu'il les traite et les remplit admirablement.

Son œuvre est en opposition déclarée avec celle de César, et cela est d'autant plus frappant que les sujets ne sont pas sans analogie : la conjuration de Catilina, c'est une scène des luttes intestines à Rome, comme la *Guerre Civile* de César; et l'histoire de *Jugurtha*, c'est un épisode de la politique coloniale, comme la *Guerre des Gaules*. Mais autant l'œuvre de César, dépouillée de tout vain ornement, se signale par sa simplicité militaire, autant celle de Salluste vise à l'effet littéraire et esthétique. Salluste est un *auteur*. Le portrait célèbre de Catilina, tel qu'il l'a tracé, prouve à la fois la force et la limite de son talent : « Catilina était né noble, vigoureux de corps et d'âme, mais d'un génie méchant et dépravé. Encore adolescent, il se rua aux discordes intestines; meurtres, rapines, querelles, ce furent ses premiers exercices : il supportait la faim, le froid, la veille avec une constance incroyable; fier, rusé, mobile, simulé et dissimulé, avide du bien des autres, prodigue du sien, il s'adonnait avec violence à toutes ses passions; il ne manquait ni d'éloquence, ni de prudence; mais son esprit déréglé n'aspirait qu'à des choses excessives, immodérées et trop hautes pour lui. L'exemple de Sylla lui donna une envie indicible d'être le maître dans la République; tous les moyens lui furent bons, pourvu qu'ils le menassent à la royauté; il y était poussé par une ambition croissante et sauvage, par le besoin et par la conscience même de son infamie. En plus, la corruption des mœurs publiques, les maux divers dont souffrait la République, et d'abord la luxure et l'avarice, le stimulaient. Son époque le portait; car tout ce qui restait des vieilles traditions, soit à l'armée, soit dans la cité, le magnifique héritage romain s'était

usé et épuisé peu à peu; de cet admirable passé il ne restait plus que honte et décadence ! »

Voilà certes un grand écrivain. Quel portraitiste plus expressif, quel psychologue plus pénétrant, quel prosateur plus nombreux et plus énergique ? Nous n'aurions pas compris tout de Rome si nous n'avions pas Salluste. Même ce style voulu et tendu, cette acrimonie passionnée sous un voile d'impartialité, ces mots brefs et à l'emporte-pièce sont nécessaires pour nous faire pénétrer dans le repli le plus caché et non le moins actif du génie romain. On comprend, à lire Salluste, la violence des guerres civiles et des inexpiables vengeances; on comprend à quel amas de difficultés grandes et petites se heurta la conquête du monde. César, si facile et si coulant, rend tout coulant et facile. Salluste fait effort et donne la sensation de l'effort : rhéteur et non soldat, fonctionnaire aigri et non « ouvrier » joyeux de son œuvre.

Ces deux petits livres de Salluste, le *Catilina* et le *Jugurtha*, seront toujours des modèles pour l'homme de cabinet, ils feront réfléchir le penseur; ils sont des types de l'histoire « à la lampe. » Salluste a imité Thucydide ; mais on sent l'imitation. Et puis, il y a autre chose: l'infériorité radicale de Salluste est moins dans le style que dans l'âme. L'histoire a, pour ceux qui l'écrivent, de ces sévérités : si Salluste eût été un plus honnête homme, il ne serait peut-être pas un meilleur écrivain, mais il eût été certainement un plus grand historien.

Il fallait que la République romaine fût arrivée à la maturité, mais il fallait qu'elle fût encore grande et respectée pour qu'on pût faire, d'elle, un portrait en pied. Le peintre se présenta quand le modèle fut prêt, et ce fut Tite-Live.

Tite-Live naquit à Padoue l'an 59 *avant* J.-C. : il commença à écrire vers l'an 26 *avant* J.-C ; son histoire, qui remonte aux origines de Rome, s'arrête à la mort de Drusus, l'an 9 *avant* J.-C. Tite-Live mourut à Padoue où il s'était retiré, l'an 16 *après* J.-C.

Remarquez ces dates : elles appartiennent à l'époque où l'on cesse de compter par la fondation de Rome pour commencer à compter par la naissance du Christ; c'est la coupure entre le monde antique et le monde moderne.

Tite-Live est le contemporain de César et le familier d'Auguste, le compagnon d'Horace et de Virgile, il voit Rome dans

sa splendeur, il la connaît encore libre, mais il assiste à la ruine de la liberté et il devine la décadence.

Tite-Live n'est pas Romain, il est Italien, Cisalpin ; il est fils de ces peuples qui, après avoir combattu Rome, ont subi son joug, se sont habitués à leur servitude, l'ont aimée, ont été conquis par la grandeur plus que par la force, ont adhéré à l'unité, ont compris, enfin, qu'il n'y avait pas d'autre voie de salut, pour les nationalités secondaires, que de faire partie de ce grand corps.

Fiers d'une patrie qu'ils n'avaient pas faite, ces Romains de la dernière heure n'en furent que plus ardens, puisque leur dévouement résultait d'un choix. Virgile Mantouan, Tite-Live Padouan, répétaient à l'envi le : « *Deus nobis hæc otia fecit.* » Ils aimaient Rome, la paix romaine, l'ordre romain.

Tite-Live est parfaitement conscient de ce qu'il fait en écrivant l'histoire de la Cité; il veut laisser au monde un grand exemple : comment Rome grandit et prospéra, comment elle déclina et pencha vers sa ruine. Jamais il n'y eut, sur la terre, une telle histoire, et cette histoire ne pouvait être écrite par un plus digne historien. Que serait, pour l'humanité, l'histoire romaine sans Tite-Live? « Certes, dit-il, ou je suis trompé par l'intérêt de mon sujet, ou il est vrai que jamais il n'y eut une république plus noble, plus sainte, plus abondante en bonnes mœurs et en hautes leçons, capable de résister si longtemps à l'invasion des mauvaises passions, la luxure, l'avarice, ayant gardé, si tard, l'honneur de la pauvreté et de l'épargne, où moins on avait et moins on voulait avoir. Plus tard, il est vrai, la richesse, le luxe, les plaisirs, les désordres, abaissèrent la République et la menacèrent de ruine... Eh bien, c'est donc dans cette histoire qu'on verra, à la fois, ce qu'une république doit rechercher et ce qu'elle doit craindre. »

Tite-Live écrit pour enseigner, pour servir d'avertissement et de leçon, non pas *ad narrandum*, mais *ad probandum*. Ce Padouan, qui vient de sa province, et qui en a gardé même l'accent (*patavinitas*), s'étonne de ce qu'il voit, de ce qu'il admire, plus que ne l'eût fait peut-être un Romain de pure race, né dans la ville; il n'a aucun scepticisme, aucune ironie; il est appliqué, sérieux, convaincu; il a apporté, de ses origines, un souffle oratoire, une « abondance lactée, » une candeur et une honnêteté qui ne le quitteront pas; il aborde allégrement cet

énorme travail où il raconte, d'un seul et même souffle, toute l'histoire romaine.

Les légendes, les dieux, les rois, les augures, les miracles, les traits d'héroïsme, la rudesse des combats, la majesté des fêtes religieuses, les piétés et les impiétés, les grands dévouemens et les grands crimes, tout ce qui met en relief le nom romain, tout ce qui aboutit à la gloire de Rome, tout cela lui appartient et relève de lui.

Il entend que la postérité sache, par lui, non seulement ce qui s'est fait, mais ce qui s'est dit à Rome et sur Rome. Par là il ressemble plus à Hérodote qu'à Thucydide. Il n'a ni le haut jugement, ni la discrétion, ni la tenue de celui-ci; il n'est pas un homme d'État, ni même à proprement parler un homme politique; c'est un écrivain de métier et surtout un orateur. Son histoire est écrite, comme on dit, « de seconde main : » il compile et ne s'en cache pas : « J'ai suivi, écrit-il, tous les auteurs qui m'ont précédé. » Mais tout en empruntant, il choisit; il choisit avec un sens de l'effet qui donne toujours à son récit un attrait et un caractère dramatique. On raconte qu'un citoyen de Gadès, en Espagne, fit le voyage de Rome uniquement pour le voir et, qu'après l'avoir vu, il s'en retourna... Dans Tite-Live, ce n'est pas tant à l'homme que fut adressé cet hommage qu'à l'œuvre, c'est-à-dire au sujet. L'historien était grand aux yeux du bon provincial, par le service qu'il avait rendu au monde en lui offrant une histoire si glorieuse pour l'humanité.

Tite-Live est le roi des narrateurs ; son exposé souple et limpide, attentif et ingénieux, ne laisse échapper aucun trait, aucun détail utile, intéressant ou seulement amusant. Ce qu'il montre, on le voit; ce qu'il explique, on le comprend ; quand il décrit, « on y est. » Il a une pénétration naturelle qui donne à ses portraits une psychologie pleine de réalité et de vie. Tous ses personnages sont debout, allant et venant, agissant, naturels, — corps et âme. C'est cette volonté d'être vrai, et surtout d'être persuasif, captivant, qui assure à l'historien une sorte d'impartialité. Elle n'est pas, chez lui comme chez Thucydide, la volonté de voir les choses comme elles sont, mais uniquement le désir de les présenter sous leur aspect le plus attrayant pour les rendre plus émouvantes.

Tite-Live ne se laisse jamais détourner de son projet initial qui est de déduire, du drame romain, une leçon humaine. Le

drame, c'est la lutte pour ou contre la liberté : voilà ce que Tite-Live nous rend sensible à nous-mêmes qui ne sommes pas l'enjeu du débat. Rome avait une horreur traditionnelle de la royauté, et, chose singulière, c'est ce sentiment qui la poussa vers l'Empire, c'est-à-dire vers un régime où la puissance absolue était confiée à une dictature par haine de l'hérédité. César, Auguste ne furent, d'abord, que les premiers des citoyens : ils occupèrent les magistratures de la République pour l'asservir et la détruisirent en la maintenant. Les origines de cet étonnant revers des choses, c'est toute l'œuvre de Tite-Live. Aussi, quoiqu'il fût le familier d'Auguste, étant de tendance aristocratique (comme la plupart des hommes qui écrivent l'histoire), il disait de César : « Qu'on ne sait lequel eût mieux valu qu'il eût ou n'eût pas existé. »

Tite-Live raconte ; il raconte bien ; il raconte impartialement, mais aussi, il veut convaincre, il veut persuader, il veut que l'histoire ait une sanction : c'est pourquoi le conteur aboutit à l'orateur, *in historia orator*, disait de lui l'antiquité. Quintilien fait un parallèle entre Salluste et Tite-Live. « L'histoire, dit-il, n'a pas péri avec la Grèce : je ne craindrai pas de comparer Salluste à Thucydide et Tite-Live à Hérodote. Celui-ci montre, dans ses récits, une grâce délicieuse et une transparente candeur, mais c'est surtout dans ses harangues que son éloquence dépasse tout ce que l'on peut dire, tant elles sont convenables aux circonstances et aux hommes. Les passions humaines, et surtout celles qui sont les plus douces, respirent dans son œuvre. S'il n'a pas l'admirable brièveté de Salluste, il se rachète par d'autres mérites : aussi Servilius Novianus dit-il, avec raison, que, si ces deux historiens ne sont pas semblables, ils sont égaux. »

Les anciens goûtaient, plus que nous encore, cette faculté de l'éloquence parce que l'éloquence était, chez eux, plus encore que chez nous, l'instrument de la vie publique. Savoir parler, c'était être capable d'agir : on arrivait par l'éloquence non seulement aux fonctions de la vie civile et aux magistratures, mais au gouvernement des provinces, aux hauts commandemens militaires. Aussi l'histoire qui enseignait la vie publique devait nécessairement enseigner l'éloquence. Tous les historiens anciens ont fait « parler » leurs personnages.

Les raisons, les argumens, les développemens que comportaient les affaires, il leur plaisait, il leur paraissait convenable

de les mettre dans la bouche de ceux qui y avaient participé, qui avaient conseillé et pris les résolutions. Comme toute action était précédée d'une délibération, et que cette délibération avait été, pour ainsi dire, le nœud de l'affaire elle-même, on reproduisait un schéma de l'argumentation qui avait déterminé les actes.

Aujourd'hui, l'habitude de traiter les affaires par écrit s'est répandue : l'exposé se fait par des « rapports, » plus souvent peut-être encore que par des discours ; en outre, la sténographie a permis de recueillir textuellement les paroles prononcées dans les circonstances qui méritent l'attention de l'histoire. Une exigence documentaire plus rigoureuse a donc écarté le discours rédigé par l'historien : mais il n'était, en somme, qu'un résumé vivant des raisons qui avaient décidé d'une détermination publique. Est-il bien sûr que l'histoire n'ait pas perdu en délaissant ce mode bref et animé de poser les questions et d'en expliquer la solution ? En se refusant cette ressource, elle s'est appauvrie et refroidie. Le discours établissait, en quelque sorte, une conversation entre le personnage, l'écrivain et le lecteur ; il mettait la postérité de plain-pied sur la scène. Taine dit de ces harangues : « C'est, pour la raison, un plaisir pur et extrême que d'embrasser cette multitude d'idées, de passer aisément de l'une à l'autre, de sentir leur enchaînement, d'éprouver qu'elles sont toutes solides par elles-mêmes et affermies les unes par les autres, d'appuyer sur elles sans qu'elles enfoncent ni fléchissent, de comprendre que, toutes ensemble, elles forment un édifice destiné à porter une seule proposition. »

Ce sentiment de la force et de la vie que donne le discours, on ne le trouvera nulle part plus puissant que dans l'œuvre de Tite-Live. Orateur né, il s'abandonnait avec joie, avec effusion, à ces expansions où sa pensée prenait corps en quelque sorte, dans le passé qu'il exposait. Si le « discours latin » a été un des procédés d'éducation les plus efficaces qu'ait connus la civilisation moderne, c'est à l'éclat des discours de Tite-Live que ce résultat est dû. Par Tite-Live, nous entendons le langage et l'accent de l'antiquité. Les infinies nuances de la pensée et de l'action, si subtiles qu'elles seraient presque insaisissables, se réfléchissent dans ces écrits où elles ont été sauvées. Quel exposé, quel récit présenteraient un tel miroir de l'âme ? Tite-Live a été l'« historien orateur, » oui ; et il faut l'accepter comme tel ; romain encore par là. Villemain dit avec force : « C'est l'éloquence même,

aussi grande que celle qu'elle raconte, aussi grande que Rome. »

Telle est en effet l'illustre beauté de l'œuvre de Tite-Live : comme il l'a voulu, il a persuadé ; il a imposé et il impose pour toujours, au monde, l'idéal antique, l'idéal romain. Peintre égal au portrait. Par cette intuition évocatrice, Tite-Live a été un des plus puissans éducateurs de l'humanité ; disons tout, en un mot : si Tite-Live n'eût pas écrit, nous, Français, nous n'aurions pas eu Corneille.

Montesquieu l'a observé avec sa profondeur ordinaire, Rome montra, dans sa décadence, le même caractère qui avait fait sa grandeur. La liberté une fois ruinée, et le pouvoir d'un seul homme établi, de même que les magistratures républicaines avaient été péremptoires, ce pouvoir fut violent et sans limite, comme la conquête romaine avait été sans mesure et sans frein : « Cette épouvantable tyrannie des empereurs venait de l'esprit général des Romains : comme ils tombèrent tout à coup sous un gouvernement arbitraire et qu'il n'y eut presque point d'intervalle, chez eux, entre commander et servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces, l'humeur féroce resta ; les citoyens furent traités comme ils avaient traité eux-mêmes les peuples vaincus et furent gouvernés sur le même plan. Sylla entrant dans Rome ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes et exerça le même droit des gens... »

L'attitude du peuple romain lui-même est analysée de main de maître ; de telles leçons sont la raison d'être de l'histoire : « Le peuple de Rome, ce que l'on appelait *plebs*, ne haïssait pas les plus mauvais empereurs ; depuis qu'il n'avait plus l'empire et qu'il n'était plus occupé à la guerre, il était devenu le plus vil de tous les peuples : il regardait le commerce et les arts comme des choses propres aux seuls esclaves et la distribution de blé qu'il recevait lui faisait négliger les terres ; on l'avait accoutumé aux jeux et aux spectacles ; depuis qu'il n'eut plus de tribuns à écouter ni de magistrats à élire, ces choses, qu'on ne faisait que souffrir, lui devinrent nécessaires et son oisiveté lui en augmenta le goût ; or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla étaient regrettés du peuple à cause de leur folie même ; car ils aimaient avec fureur ce que le peuple aimait et contribuaient de tout leur pouvoir et même de leur personne à ses plaisirs ; ils prodiguaient pour lui toutes les richesses de l'Em-

pire et, quand elles étaient épuisées, le peuple voyait sans peine dépouiller toutes les grandes familles; il jouissait des fruits de la tyrannie et il en jouissait purement, car il trouvait sa sécurité dans sa bassesse... »

Tel est le caractère de toutes les tyrannies, tel est le caractère de toutes les servitudes. Le peuple devient oisif et perd sa seule dignité : le travail ; il n'a plus de refuge que dans « sa bassesse. » Les chefs n'ont plus de frein à leurs passions, puisqu'ils aiment ce que le peuple corrompu aime, lui-même, « avec fureur. » Cet abaissement fatal des sociétés qui, selon le mot de Thucydide, ne sont plus dominées par la raison, la décomposition et la putréfaction soudaine de ce grand corps qu'avait été la République romaine, il fallait que ces faits extraordinaires fussent gravés dans la mémoire des hommes et devinssent une éternelle leçon pour l'avenir : et c'est pourquoi Tacite parut. Chateaubriand a évoqué cette nécessité historique en une phrase fameuse : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît, inconnu, auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. »

Tacite est le peintre de la décadence romaine ; il est cela et il n'est que cela : ces deux mots expliquent à la fois ses qualités et ses défauts. Ce n'est ni un homme d'État, quoiqu'il ait rempli des fonctions publiques, ni un orateur, quoiqu'il ait eu le don de l'éloquence, ni un conteur curieux et amusé : c'est un homme contraint, gêné, entravé dans son développement libre et dans sa carrière par le temps où il entra dans la vie, et qui ne pardonne pas à ce temps cette contrainte. Il avait l'âme des vieux Romains et ne savait qu'en faire ; son activité refoulée se retourne sur elle-même et se blesse elle-même. Quoiqu'il ait vécu, après le règne de Domitien, sous celui de Nerva et de Trajan, il ne guérit pas, il ne s'apaise pas, il ne prend pas confiance. Il constate seulement que « si la tyrannie peut apporter, parfois, des jours plus heureux, on ne peut se fier en elle, parce que le bien qui vient d'elle n'est jamais sûr ni durable. »

Tacite naquit vers 54 ou 56 après J.-C. Il ne commença à écrire qu'à l'âge de quarante-cinq ans, c'est-à-dire à peu près à la fin du premier siècle. Il avait débuté dans les affaires sous Vespasien, empereur dont la tyrannie brutale n'était pas sans grandeur : c'est alors qu'il avait été envoyé, probablement

comme légat impérial, en Germanie : d'où ce livre qu'il écrivit sur les Germains et qui nous apporte le plus précieux témoignage que nous ait laissé l'antiquité sur une terre de tant d'avenir. Il revint à Rome après quatre ans d'éloignement. Domitien régnait. Ce jeune empereur, fou d'orgueil et d'arbitraire, qui ne voulait pas qu'on l'appelât autrement que « Seigneur » et « Dieu, » tenait l'aristocratie romaine dans une servitude affreuse ; elle vivait sous son regard soupçonneux, forcée, pour lui plaire, de se décimer elle-même. C'est ainsi que Tacite revit Rome. Il dut se cacher, dissimuler pour échapper à la surveillance mortelle du maître. Comme cet homme de la Révolution à qui on demandait ce qu'il avait fait pendant la Terreur il aurait pu répondre : « J'ai vécu ! »

Voyons se former ainsi, par le rude contact des choses, le caractère de l'historien : « Si, de cette manière, Tacite évita la mort, que de tristesses, que de hontes ne fut-il pas forcé de subir ! Un ancien préteur comme lui ne pouvait se dispenser d'aller au Sénat : Thraséas avait payé de sa vie le crime d'être resté chez lui le jour où l'on félicitait Néron d'avoir tué sa mère. Cet exemple avertissait Tacite de ne pas manquer aux séances. Il fut donc témoin des tragédies horribles qui s'y passèrent pendant trois ans. Ce n'est pas assez de dire qu'il en fut le témoin, il y joua sans doute aussi son rôle ; il prit sa part des flatteries ridicules dont on accablait le prince ; ce qui est plus triste encore, c'est qu'il condamna, sans protester, tous ceux dont on voulait se défaire : il le dit clairement à la fin d'*Agricola* :... « Ces malheureux, qui se sentaient sous l'œil impitoyable du maître, perdaient toute mesure. De juges, ils se faisaient bourreaux. Ils portaient la main sur l'accusé et il fallait que l'Empereur intervînt pour les empêcher de le mettre en pièces. » Tacite ne pouvait se rappeler sans frémir ces scènes effroyables : « Nos ancêtres ont, dit-il, connu l'extrême liberté, nous avons connu l'extrême servitude (1). »

Dans tous les temps, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Après la mort de Domitien, sous les Trajans, et « quand on se fut repris à vivre, » il y eut à la fois un grand soulagement dans les consciences et un vif besoin de réaction contre les malheurs et les hontes dont le souvenir seul accablait encore les

(1) G. Boissier, *Tacite*.

honnêtes gens. Ceux qui avaient courbé la tête sentaient le besoin de la relever et de prendre une attitude devant l'histoire, cette « conscience de l'humanité. » Tacite résolut d'écrire ce qui avait été, pour lui, un si triste sujet de désolation, peut-être de remords, c'est-à-dire la vie publique romaine (1) depuis la mort d'Auguste jusqu'à l'avènement des Antonins : c'étaient les temps de la grande servitude. Tibère, Néron, Domitien, tels étaient ses héros. Du sujet qui s'était imposé à lui, sa manière résulta : ce fut la *manière noire*.

Cette « manière » a fait de lui, par la vigueur du trait, l'intensité du relief, la violence des partis pris, « le plus grand peintre de l'antiquité ; » — c'est le mot de Racine ; mais, tout de même, il y a « manière. » L'histoire est, pour Tacite, une galerie de portraits, une suite d'épisodes, une occasion de réflexions et de satires. Son génie mord comme un acide. Sous son burin les ombres s'épaississent ; ses cadres sont presque toujours ornés d'inscriptions sanglantes. Le mot, aigu et prompt, affiné et damasquiné comme un poignard, frappe et blesse. On l'a comparé à notre Saint-Simon ; il n'a ni l'abondance savoureuse, ni l'humour souvent plaisante de l'écrivain français : mais tous deux se rapprochent dans l'amertume.

Cette recherche du trait, cette véhémence et cette brutalité ont rendu suspectes la véracité historique de Tacite et son impartialité. Impartial, qui l'eût été en présence de tels spectacles ? L'indignation a dicté l'histoire de Tacite ; mais l'indignation même est un témoignage. Tacite a plutôt flatté la Rome impériale en l'illustrant de je ne sais quelle scélérate beauté.

Pour produire une impression plus forte, l'historien est-il autorisé à exagérer ses effets, à aiguiser son style, à violenter, en quelque sorte, la vérité pour lui arracher le cri de la vie ? On peut disserter à l'infini ; mais le pédantisme impuissant ne l'emportera pas sur la passion en quête de la Beauté.

Tacite aurait altéré la vérité qu'il importerait encore à l'avenir de savoir ce que pensaient les Romains de son temps et de son rang. Son humeur nous éveille et nous instruit. Les sentences admirables qu'il a semées dans ses livres, et qui ont

(1) Il y a, comme on sait, deux parties distinctes dans l'œuvre de Tacite : les *Histoires* et les *Annales*. Il commença par les *Histoires* qui s'appliquent à l'époque plus voisine de lui et remonta ensuite par les *Annales* qui vont de la mort d'Auguste à celle de Néron.

nourri tant de grands esprits, les tableaux qu'il a peints, les jugemens qu'il a prononcés, sont immortels ; ils sont donc vrais d'une vérité supérieure, puisqu'elle frappe plus profondément l'humanité. Faux, ils ne toucheraient pas les âmes.

Un tel esprit, un cœur si honnête et si droit ne se trompent pas : Tacite a vu ces monstres qu'étaient les empereurs romains et il n'a pu trouver, pour les rendre, d'expressions assez poignantes dans le langage courant. La bête marchait devant lui : il l'a dépeinte par un cri d'horreur. Nul de ses contemporains, fustigés par lui, ne s'est inscrit en faux contre lui. Le silence du siècle est complice de sa passion. Ne chercherions-nous, dans son œuvre, qu'une opinion, un témoignage, une émotion, cela suffit. C'était un vieux Romain : ceux qui restaient fidèles à la grandeur républicaine discernaient mal les bienfaits de l'Empire, ils ne voyaient pas l'univers pacifié. Que leur importaient ces barbares? Le sacrifice de la Cité au monde leur était déplorable, et la domination indéfiniment étendue leur semblait petite, si les vertus antiques périssaient. La vraie grandeur, pour eux, restait dans la conscience.

Tacite, avec tous ses défauts, ses affectations, son laconisme outré, ses conjectures inquiétantes, ses paroles exagérées (*ingentia verba*), fait *vrai*, parce qu'il est le plus pénétrant peut-être des écrivains antiques. Sa psychologie le sauve. Il arrache la pourpre impériale et découvre, au-dessous, le barbare brutal et pourri. Sa sévérité, qui n'est que la vengeance de l'histoire, emboîte le pas à de tels monstres et les fustige jusqu'au sang, pour que le châtiment ne soit pas plus lent que le crime : « Tibère se croit seul et sans témoin : Tacite est assis à ses côtés (1). »

Tacite est le dernier des grands historiens de l'antiquité romaine. Après lui, la vie publique s'abaisse et l'histoire se rapetisse. Elle se perd au milieu de cette confusion féconde où les mœurs se transforment, où le christianisme se propage, où l'histoire moderne naît. Toutes les grandes époques ont eu leurs grands narrateurs, mais celle-ci, qui est un déplacement d'impondérables, une fluctuation d'infiniment petits, ne se raconte pas. Le plus beau des livres de ce temps, l'Évangile, est un mystère.

(1) Nisard.

De cette évolution insensible et qui dure des siècles, les temps modernes naîtront et l'histoire des temps modernes apportera, à l'infini, de nouveaux témoignages et de nouvelles leçons. L'histoire s'adaptera aux exigences accrues de la pensée et de la découverte humaines. Sculptée gauchement aux chroniques du Moyen âge comme au portail des Églises, elle retrouve, à la Renaissance, la beauté des lignes et des ordres antiques, la noblesse et l'ampleur de la composition et du style; elle devient abstraite et sentencieuse avec la philosophie du XVIIIe siècle; le romantisme lui rend le goût du pittoresque et l'enthousiasme lyrique. A notre époque, enfin, elle offre le spectacle d'une activité prodigieuse, d'une impressionnabilité extrême, d'une mobilité désordonnée où l'on sent poindre l'anarchie. Ainsi, chaque âge se représente dans l'histoire qu'il écrit.

La puissante école historique du siècle où nous vivons laissera de hautes leçons et de nobles émotions aux âges futurs, si elle sait s'arrêter d'elle-même sur la pente, si elle évite le paradoxe et le fatras, si elle sait garder le goût et la mesure, éliminer les détails stériles et dégager les grandes lignes avec leurs prolongemens sur l'avenir. Tel est le principal devoir de la nouvelle histoire. Elle ne gardera son autorité sur les esprits que si elle reste noble, claire et pure, si elle sauve les contacts avec l'âme du peuple, si elle rompt avec le pédantisme orgueilleux, si elle suit humblement les traces de la vie, si la vérité qu'elle découvre et qu'elle exprime reste humaine, vivante, attrayante et belle. Qu'elle se méfie du mécanisme et du byzantinisme : de tous temps, les grandes civilisations et les grandes écoles ont péri par là.

Lourde responsabilité pour les historiens de l'avenir! Leur sujet s'étend, leur travail s'accroît, les exigences se multiplient, les thèmes se développent et se dispersent, l'art s'allonge, et la vie reste courte. Ils ne trouveront le soutien et le réconfort que dans une conscience de plus en plus profonde de la grandeur de leur mission. Tout se complique autour d'eux; mais l'unité de la pensée humaine s'affirme et, s'étendant sur toute la planète, leur fournit le moyen de travailler plus immédiatement et plus efficacement à leur tâche qui est l'apport constant de l'expérience à la plus grande amélioration de l'humanité.

GABRIEL HANOTAUX.

# LA FAMILLE CORYSTON[1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

## XIV

L'état d'esprit de lady Coryston, en quittant le *cottage*, eût paru invraisemblable à bien des gens. Elle avait atteint le but qu'elle visait, et elle éprouvait une souffrance aiguë, se sentait meurtrie comme si elle avait essuyé la plus intolérable des défaites et des humiliations. Une femme, dans sa situation, est tellement préservée des rigueurs de la vie, si accoutumée à la déférence dont elle est entourée, que la manière dont Enid Glenwilliam l'avait traitée avait ébranlé ses nerfs autant que sa confiance en elle-même. Tant au moral qu'au physique, il lui semblait qu'on l'avait rouée de coups et elle ne pouvait pas s'en remettre. Pâle, agitée, en proie à d'étranges terreurs, elle se blottit dans le coin de son automobile. Elle ne verrait pas Arthur ce soir! Il rentrerait tard et elle ne se sentait pas la force de l'affronter; elle avait vraiment besoin d'une nuit de repos avant de combattre. Elle ne se reconnaissait plus. La violence de cette extraordinaire jeune fille l'avait bouleversée. S'apercevant que son pouls battait trop vite, certains avertissemens de son médecin lui revinrent, un instant, à l'esprit : « Prenez garde, lui avait-il dit, vous vous surmenez, et le repos vous serait nécessaire. »

Quelle stupidité! Lui dire cela à elle! Dans sa famille on

(1) *Copyright by* Mrs Humphry Ward, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre et 1er octobre.

vivait longtemps, on avait le cœur et les poumons solides, on n'était pas habitué à s'écouter. Cependant ses forces physiques la trahissaient; instinctivement, elle voulait éviter une nouvelle secousse avant qu'une nuit de repos l'eût calmée. Elle se souvint qu'il lui avait été impossible de dormir depuis la veille et que, réellement, la scène si rude avec Arthur l'avait laissée, depuis quinze jours, sous une impression d'excitation morale et physique.

C'est à quoi l'on pourrait peut-être attribuer son irritation, en apercevant sa fille, sur les degrés de marbre de Coryston House. Est-ce que Marcia n'était pas venue le matin même l'importuner d'une sotte histoire des Newbury et de cette femme divorcée? Comment pouvait-on l'ennuyer de telles niaiseries, lorsque Arthur la préoccupait ainsi? En vérité, les jeunes filles devraient être plus réfléchies.

L'auto stoppa devant les marches où l'attendaient Marcia et sir Wilfrid Bury. Malgré ses pensées absorbantes, lady Coryston ne put s'empêcher de remarquer l'air abattu et le silence de Marcia; celle-ci, après l'avoir aidée à descendre de voiture, disparut vivement dans la maison. La pensée que Marcia était triste ou soucieuse traversa vaguement l'esprit de sa mère; mais ce n'était pas le moment d'en chercher les causes. Elle entra dans le salon où sir Wilfrid la suivit.

— Qu'avez-vous bien été faire? Je crois m'en douter, lui dit-il gaîment, avec la liberté d'un vieil ami.

Elle le regarda, et, très grave :

— Elle ne l'épousera pas!... Mais surtout n'en soufflez pas mot à Arthur... pas un mot... jusqu'à ce que je vous y autorise. Vous ne pouvez pas savoir par où j'ai passé!

Elle paraissait si faible, si épuisée, qu'il en fut péniblement affecté et, lui pressant la main, il dit :

— Eh bien! cela vaut mieux, vous aurez l'esprit plus tranquille... Puis, presque en un murmure, il ajouta :... pauvre garçon!

Lady Coryston, pour toute réponse, s'excusa d'avoir à s'habiller.

Resté seul, sir Wilfrid vit venir, à travers le parc, un cavalier montant un cheval bai, et reconnut Edward Newbury.

« Quel beau garçon! pensait-il en le regardant de la fenêtre. Quel parfait écuyer! Comment la fiancée ne va-t-elle pas à sa rencontre? Ça se faisait dans mon temps. »

Newbury mit pied à terre, et ne trouva qu'un domestique pour le recevoir. Marcia n'apparut qu'au moment où le gong retentit, annonçant le déjeuner.

La bonne grâce mondaine et le savoir vivre de sir Wilfrid firent utilement leurs preuves pendant ce repas. Lady Coryston garda un silence presque absolu et ne toucha à aucun plat. Marcia mangea peu, parla moins encore. Newbury était arrivé radieux, apportant un flamboyant compte rendu du trousseau de Marcia qu'il avait trouvé dans une publication hebdomadaire, et la taquina malicieusement à ce propos, mais sans obtenir la moindre réponse; il se tut, lui aussi, en jetant sur elle de temps à autre un regard inquiet. La noire chevelure et les yeux de Marcia étaient rendus plus sombres encore par le blanc trop cru de sa robe que n'atténuait aucun ornement. Le charme de son visage provenant surtout de son animation n'était rien moins que remarquable dans les momens de langueur ou d'abandon. Et sir Wilfrid était surpris que l'instinct féminin lui manquât à ce point, et qu'elle se présentât aussi dénuée d'attraits à son fiancé.

Il ressortit de la conversation que Newbury avait passé la nuit précédente dans la communauté de l'Ascension, dont son grand ami, le Père Brierly, était supérieur. Sir Wilfrid s'obstinait à traiter de « moineries » les confréries religieuses. Aux inutiles taquineries que Newbury avait tentées auprès de Marcia, sir Wilfrid avait riposté par quelques railleries sur les moines. Newbury, tout en plaisantant, sut défendre les hôtes qu'il venait de quitter, et, dans sa bonne humeur et sa gaîté, on percevait pourtant un indice des sentimens profonds qu'il taisait. « Quels yeux étranges! » se disait sir Wilfrid en l'observant tout à loisir pendant un long silence; « ils semblent refléter un rêve, même quand le gaillard regarde sa bien-aimée. »

Après le déjeuner, sur un signe de Marcia, les fiancés s'éloignèrent; ils gagnèrent le grand bois au delà du lac, où de vastes nappes roses d'épilobes à épis brillaient sous les rayons de lumière qui filtraient entre les troncs gris des hêtres. Newbury et Marcia s'assirent sur un tronc d'arbre tombé. La nature tout entière semblait purifiée par l'orage de la veille. De l'herbe, des fougères, de la terre, émanaient des senteurs qui parfumaient l'atmosphère. Le bois bruissait du bourdonnement des insectes, de plus en plus distinct, à mesure que les oiseaux faisaient

silence. Au loin, dans les prés à demi fauchés, les machines gisaient abandonnées. Parfois on voyait dans un sentier lointain du parc passer fugitivement un couple enlacé. L'appel de la perdrix ou le cri du geai seuls perçaient l'air, de temps à autre; partout régnait le calme dominical qui, pour Marcia, n'était que la morne solitude du dimanche.

Newbury l'attira à lui, et l'embrassa passionnément. Elle céda plus qu'elle ne consentit à cette caresse. Il le remarqua... quelque chose les séparait.

— Chérie! qu'est-il arrivé de fâcheux? Qu'est-ce qui vous trouble? demanda-t-il, inquiet. Croyez-vous que j'aie pu vous oublier un instant pendant mon absence?

— Mais oui, quand vous dormiez, dit-elle avec un sourire distrait en passant doucement sa main sur la sienne.

— Erreur! Profonde erreur! J'ai rêvé de vous! Et, hier au soir, ma bien-aimée, j'ai longuement pensé à vous.

— Comment, où donc? demanda-t-elle embarrassée.

— Dans la chapelle... à Blackmount... pendant la Bénédiction.

Elle était stupéfaite :

— Qu'est-ce que la Bénédiction?

— Une magnifique cérémonie, quoique de création récente. Comme des sots, nous l'avons abandonnée aux catholiques romains. Les évêques l'excluent, mais, dans les chapelles privées comme la nôtre ou celle de Blackmount, ils n'ont pas à intervenir. Pour moi, hier soir, — et sa voix tremblait d'émotion, — il me semblait être à la porte du Ciel... Et j'aurais tant désiré que vous fussiez près de moi!

Elle ne répondit mot, et baissa la tête.

Il continua : — Un certain nombre des cérémonies célébrées dans des couvens comme Blackmount ne sont pas encore prescrites. A la Bénédiction par exemple, le public n'est pas admis. Mais les frères restent dans les règles de la plus stricte observance. J'assistai hier à l'office de nuit. Rien n'est plus solennel, ni plus impressionnant! — Il lui pressa la main en ajoutant : — Et je voulais vous demander, ma chérie,... et je l'ose à peine... voudriez-vous,... voulez-vous m'accorder la plus grande joie que vous puissiez me donner avant notre union? C'est de recevoir, avec moi, la communion que le Père Brierly, mon vieil ami, nous donnerait à tous deux, le matin même du jour de

notre mariage... à tous deux seuls, dans la petite chapelle de la Communauté, Red Street Soho?... Serait-ce trop fatigant pour vous? — Sa voix se faisait de plus en plus tendre. — Je viendrais vous prendre, à sept heures et demie... personne d'autre que votre mère ne le saurait... Et après... après!... il faudra passer par la grande cérémonie... avec la foule... les demoiselles d'honneur. Votre mère m'a dit, n'est-ce pas? que c'est dans la chapelle d'Henri VII? Mais avant tout nous aurons reçu Notre-Seigneur dans nos âmes... seuls tous deux, et nous serons unis en Lui, à tout jamais!

Il y eut un long silence. Il avait parlé avec une douceur pressante, se faisant humble même, mais aussi avec une assurance plus grande de voir sa prière exaucée qui n'échappa pas à Marcia. Elle fut prise d'une subite épouvante, comme si en celui qu'elle aimait apparaissait quelque chose du prêtre, d'une autorité oppressive qui la menaçait. Sa liberté de conscience intervint.

— Edward! vous ne devez pas m'engager ainsi en de pareilles choses!

Son visage exalté, comme celui d'un illuminé, changea à peine.

— Je ne vous engage pas, ma bien-aimée, je vous propose simplement quelque chose dont j'ai parlé à Brierly... Il vous a écrit... Il vous fait dire par moi...

— Mais je ne le connais pas, s'écria Marcia. Et je ne sens pas le besoin de le connaître. Je ne suis pas du tout sûre de penser comme vous, Edward. Vous en êtes persuadé, mais vraiment... la confusion règne dans mon esprit et, sur bien des points, je ne sais plus où j'en suis.

— L'Église décide pour nous, chérie... C'est là le réconfort... la grande force...

— Mais... quelle Église? Chacun est libre de choisir la sienne, il me semble! Et, ce prêtre catholique romain qui, l'autre jour, était à Hoddon Grey, vous jugeait, si j'ai bien compris, tout autant dans l'erreur, que... que... *moi-même*, dit-elle avec un sourire contraint.

Puis, brusquement, elle se redressa, et, fixant ses grands yeux noirs dans les siens :

— Edward, si vous saviez... il faut que je vous parle de bien autre chose!... J'ai été si... si malheureuse, depuis hier soir... Je désirais ardemment votre retour, et... j'ai si peur de ce que vous allez dire!

Elle s'interrompit, les lèvres entr'ouvertes, cherchant son regard. Elle vit la physionomie d'Edward s'immobiliser comme si un soupçon, un pressentiment, l'eût averti.

Elle reprit avec volubilité :

— Je suis allée hier chez Mrs Betts, Edward. Elle m'avait priée de venir. Et je l'ai trouvée à moitié folle... désespérée ! J'ai pu la faire patienter jusqu'à ce que je vous aie vu. Mais, peut-être, y êtes-vous passé aujourd'hui ?

Elle guettait ardemment sa réponse.

— Non, vraiment, dit-il d'un ton sévère tout différent. J'ai quitté Blackmount en automobile aussitôt après Matines ; j'ai vu un instant mon père et ma mère, je n'ai parlé de rien, ne pensant qu'à monter à cheval pour arriver ici au plus vite. Mais, chérie, pourquoi revenir sur cette pénible histoire, que je croyais terminée ? Je ne vous cache pas que je suis indigné contre Mrs Betts de vous contraindre, avec cette inconvenante insistance, à vous mêler de cette affaire.

— Que pouvait-elle faire d'autre, Edward ? Elle n'a pas d'amis. Les gens plaignent son mari, mais ils lui jettent la pierre à elle. Peut-être ont-ils raison... Elle le mérite sans doute... Je ne veux pas le savoir !... Mais,... elle est si misérable... si pitoyable ! Elle va partir... elle y est décidée... *Elle s'en va.* C'est ce qu'elle voulait me dire... pour que je vous en avertisse.

— Elle ne pouvait rien faire de mieux, pour elle ou pour lui, dit Newbury, très ferme.

— Mais elle ne s'en va pas là où vous le lui proposiez ! Oh non !... Elle veut disparaître... se cacher. Il ne saura pas où elle est,... et elle vous supplie... de le garder ici...,de le consoler,... de veiller sur lui.

— Ce que nous ferons, cela va sans dire.

Sa voix calme, résolue, fit frissonner Marcia. Elle prit la main de Newbury dans les siennes.

— Oui, mais !... Écoutez, Edward !... Cela les tuera tous les deux. Il semble perdre la raison. Elle m'a envoyé ce matin, avec un mot, une lettre du docteur. Et... elle dit que si elle part... puisque les honnêtes gens la chassent,... elle retournera vers ceux qui sont comme elle... et qui la recevront bien. Rien au monde ne pourrait la décider à aller chez les Sœurs de Cloan.

— Cela la regarde, répondit froidement le jeune homme.

— Mais vous ne permettrez pas cela,... vous ne le *pouvez*

pas ! Ces pauvres malheureux ! Je l'ai vu, lui aussi, Edward... et je ne l'oublierai jamais ! — Puis, avec une exaltation croissante, elle lui fit un récit complet de sa visite à la ferme, de sa conversation avec Mrs Betts, et de l'apparition à la fenêtre de ce visage pâle et égaré.

— Il a cinquante-deux ans. Comment pourrait-il entreprendre quelque chose de nouveau ? Il est supplicié entre son œuvre et elle. Si elle le quitte et qu'il ne puisse la retrouver, ce sera le dernier coup. Il croit l'avoir sauvée du déshonneur, et ce serait bien pire maintenant. Et il est malade !... son cerveau a reçu un choc. Edward... cher Edward !... laissez-les rester !... par amour pour moi, gardez-les !

Toute l'ardeur de son âme se lisait dans ses yeux. Jamais elle n'avait été plus émouvante, plus séduisante. Comme il était assis auprès d'elle, elle mit ses mains sur son épaule et appuya tendrement sa joue contre la sienne.

— Vous voudriez qu'ils restent à la ferme ? questionna-t-il au bout d'un moment en l'enlaçant de son bras.

— N'est-ce pas possible ? Ils vivraient si tranquillement. Elle ne quitterait presque jamais la maison. Lui, poursuivrait son travail,... son travail scientifique... Ils ne demanderaient rien d'autre... Vous n'auriez aucune relation avec eux. Et tout le monde comprendrait... tout le monde saurait que vous n'avez agi que par pitié.

De nouveau, il y eut un grand silence. Enfin il se décida, non sans effort, à dire :

— Chère Marcia... avez-vous songé à mon père dans tout ceci ?

— Est-ce que je ne peux pas aller supplier lord William ?

— Écoutez un instant. Mon père est très âgé. Tout cela l'a fortement ému et l'a même beaucoup vieilli. Il avait mis toute sa confiance en Betts ; et vous exigeriez de lui, par surcroît, une chose qu'il juge blâmable !

— Mais, Edward ! ils *sont* mariés ! N'est-ce pas une tyrannie, — elle lâcha bravement le mot, — de causer de telles souffrances... en étant plus inflexibles que la loi ?

— Pour nous, il n'existe qu'une loi... celle du Christ ! — Le mécontentement le gagnait. — Pour nous, ajouta-t-il avec la plus inflexible conviction, *ils ne sont pas mariés*... Ce serait donc contribuer à la faute et au scandale, que les traiter comme des

gens mariés. Mais pourquoi, chère Marcia, pourquoi m'obligez-vous à vous parler de ces choses, que je ne *peux* pas discuter avec vous ? reprit-il avec une contrariété évidente.

Elle comprit qu'elle n'obtenait rien, et un sentiment de rancune s'empara d'elle. Elle s'éloigna quelque peu d'Edward.

— Alors, même par égard pour moi, vous n'essaierez pas de fléchir votre père ?

Il ne répondit pas. Elle vit ses lèvres s'agiter, mais simplement parce qu'il ne trouvait pas une forme convenable à son refus.

Le silence continua. Marcia, les yeux pleins de larmes, regardait au loin. Il la contemplait, non moins troublé. D'une voix faible, hésitante, elle dit enfin :

— Et moi... Je ne peux pas me marier... et être heureuse,... car je penserais toujours... à ce qui est arrivé... et comment vous ne m'avez pas accordé... ce que je vous ai demandé. J'ai réfléchi à tout cela pendant des heures et des heures. Et je crains... Edward, que nous ne nous soyons cruellement trompés !

Elle retira sa main, et le regarda, toute pâle et tremblante, mais résolue.

— Marcia !...

Ce fut un cri de désespoir.

— Oh ! c'est ma faute ! dit-elle en joignant les mains dans un geste enfantin et attendrissant. Dès le commencement, j'ai compris que vous me croyiez toute différente de ce que je suis. C'était tout naturel. Vous êtes beaucoup plus expérimenté que moi, et vous avez cru que si... si je vous aimais, je me laisserais guider par vous,... que je penserais comme vous... Mais, Edward, j'ai dû agir et vivre par moi-même bien plus que les autres jeunes filles... parce que mère était toujours occupée de questions qui ne me concernaient pas,... dont je ne me souciais pas... Et j'étais seule... et je songeais à bien des choses dont je ne parlais jamais. Je suis entêtée... orgueilleuse. Je veux avoir une conviction par moi-même, et non pas parce que d'autres l'ont. Je ne sais comment j'y parviendrai. Et c'est ce qu'il y a de plus étrange !... Avant nos fiançailles, je ne savais même pas si j'avais une âme ! — elle souriait tristement à travers ses larmes. — Et, depuis que nous sommes fiancés... pendant ces quelques semaines... je n'ai fait que penser et réfléchir... Et, chaque jour, je m'éloignais de vous... Puis est arrivée cette

affaire. Je ne *pourrais* pas, — elle se tordait les mains d'un geste passionné, — non, je ne *pourrais* pas faire ce que vous faites. Cela me tuerait. Vous paraissez obéir à une conviction absolue que vous ne songez même pas à examiner ; mais, si je condamnais ces deux malheureux au désespoir pour une action qu'ils croient permise et que je blâme, je ne pourrais plus jamais éprouver de bonheur. Pour moi, l'amour est au-dessus de tout !... et n'est que douceur et consolation... Pour vous, quelque chose lui est supérieur, comme l'Église et la Bible le disent. Et je ne pourrais pas le comprendre, ni l'accepter, ni m'y soumettre. Et nous serions très misérables... Vous me jugeriez perverse, et moi... eh bien !... faut-il vous l'avouer ? — elle hésita, cherchant ses mots, — je suis quelquefois en proie à des sentimens mauvais et violens. Je ne pourrais pas *vous* haïr... Edward ; mais... mais je sens en ce moment,... que je pourrais haïr ce que vous croyez !

Le regard de Newbury la frappa au cœur. Suppliante, elle l'implorait maintenant. Elle tendit ses mains vers lui en murmurant :

— Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi !

Pendant qu'elle se laissait aller à son exaltation, il s'était levé, et, pâle et sans mouvement, la contemplait. Il ne prit pas les mains qu'elle levait vers lui :

— C'est terrible !... terrible ! répétait-il à demi conscient... terrible !

— Mais, en vérité... en vérité... c'est préférable ainsi, murmura la jeune fille dans un sanglot, en se cachant le visage de ses mains.

Les minutes qui suivirent semblaient interminables. Quand il parla de nouveau, ce fut avec un calme semblable à celui qui peut, au milieu de l'orage, provenir d'un brusque arrêt du vent. Elle pressentait la tempête qu'elle avait déchaînée en cet homme aux sentimens profonds et concentrés, mais elle n'osait en mesurer les ravages...

— Marcia... est-ce bien vrai ? Ne pourrais-je pas vous rendre heureuse ? vous amener à penser comme moi ? Vous le disiez, il y a un instant, je suis plus expérimenté que vous, j'ai eu plus de temps pour penser et pour apprendre. Si vous m'aimez, ne serait-il pas naturel que j'eusse quelque influence sur vous ?

— Cela pourrait être, convint-elle tristement,... mais cela ne

semit pas... J'ai appris à me connaître... Je vous blesserais... je vous ferais souffrir, et, de lutter contre vous, me rendrait dure, méchante.

Il y eut encore un silence. Et, pour tous deux, un de ces silences où l'esprit d'un seul coup réunit comme en une gerbe des souvenirs, des pensées qui s'étaient amoncelés à son insu, un de ces silences plus puissans que des paroles et qui décident d'une existence.

Il vint s'asseoir à côté d'elle :

— Si c'est ainsi... alors vous avez raison... nous devons rompre nos fiançailles... Alors il nous faut renoncer... et tout oublier... Soyez bénie pour tout le bonheur que vous m'avez donné, si court qu'il ait été... Je prie Dieu qu'il vous bénisse... maintenant... et à jamais !

En sanglotant, elle leva vers lui son visage inondé de pleurs, et il l'embrassa pour la dernière fois. Elle retira sa bague de fiançailles et la lui remit. Il regarda ce petit anneau avec un triste sourire, le pressa sur ses lèvres, puis, se baissant, creusa avec une baguette un trou profond dans la terre moussue. Il y ensevelit la bague, épave des jours heureux dans « les débris et les épaves » de la forêt. Il resta un moment le visage caché dans ses mains, puis se levant :

— Laissez-moi vous reconduire. J'écrirai ce soir à lady Coryston.

Ils regagnèrent la maison silencieusement et, de toute sa vie, Marcia ne s'était sentie aussi malheureuse, mais elle était persuadée cependant que ce qu'elle avait fait était aussi inévitable qu'irrémédiable.

Ils se regardèrent longuement et se quittèrent sans rien ajouter, si ce n'est en un murmure de Marcia : — Pardonnez-moi ! pardonnez !

***

Deux personnes dans le boudoir de lady Coryston observaient Marcia et Newbury au moment même où ils arrivaient dans le jardin trop régulier.

Et, si étrange que cela paraisse, c'était Coryston et sa mère. Après le déjeuner, lady Coryston s'était sentie si souffrante qu'elle était montée dans son petit salon, donnant l'ordre de ne pas l'y déranger. C'était dimanche. Sir Wilfrid et Lester par-

tirent faire une promenade. Newbury et Marcia avaient disparu.

Le plus profond silence régnait dans les innombrables chambres et les grands corridors du château. Lady Coryston, étendue sur son sofa, avait fermé les yeux. Tous les incidens de sa conversation avec Enid Glenwilliam, le ton, les gestes, les paroles de la jeune fille lui revenaient constamment à l'esprit.

Somme toute, ce n'était pas elle, — la mère, — qui en avait décidé. Sans elle, il en eût été de même. Sans cesse, elle reprenait cet argument comme pour se défendre. Et que craignait-elle?... Arthur?... Quelle absurdité!... A cette pensée tout son orgueil se révoltait.

Et, pourtant, elle s'avouait qu'elle était sans relâche aux aguets, écoutant les bruits de pas dans la maison. Et cela aussi était absurde. Arthur était à l'autre bout du district, chez des amis qu'il ne devait quitter qu'après dîner. Même en automobile, il ne devait rentrer qu'au milieu de la nuit, et elle ne le verrait pas,... à moins de le faire demander, avant le lendemain matin, après l'arrivée de la lettre. C'est alors seulement qu'elle devrait l'affronter.

L'obsession du bruit des pas la poursuivait toujours, et son imagination était hantée aussi par le souvenir qu'elle gardait de lui, alerte et plein d'entrain, faisant son premier discours aux Communes, en avril... Et, maintenant, on était en juillet. Avait-il déjà subi cet ensorcellement qui ravissait à sa mère son enfant chéri... son Benjamin?

Elle s'endormit d'un sommeil agité, puis tout à coup s'éveilla en sursaut. Quelqu'un approchait... sur la pointe des pieds... on cognait très doucement. Elle s'assit, tremblante, et murmura: Entrez!

La porte s'ouvrit... C'était Coryston.

Elle retomba sur ses coussins, étonnée autant qu'ennuyée;

— J'avais dit qu'on ne me dérangeât pas, Coryston.

Il s'arrêta sur le seuil.

— Est-ce que je vous dérange? Ne voudriez-vous pas que je vous fasse la lecture? N'avez-vous besoin de rien?

Le ton était si affectueux qu'elle fut désarmée.

— Venez! Mais laissez-moi vous faire observer qu'il y a longtemps que vous n'êtes venu ainsi me trouver, Coryston?

— Peut-être... Ça ne fait rien. Qu'est-ce que je vais vous lire?

Elle lui montra un numéro de la *Quarterly Review*, qui était resté ouvert aux pages finales d'un article sur « les Dernières années de Disraeli. »

Coryston fit la grimace. Il en connaissait l'auteur, et le détestait. Mais il s'assit près d'elle et commença immédiatement la lecture. Pour tous deux, ce n'était qu'un moyen d'éviter la conversation, et, bientôt, ce leur fut agréable à tous deux.

***

Il s'aperçut que, malgré ses efforts pour résister, elle s'était endormie d'un sommeil agité. Il ferma le livre, et resta silencieux, étudiant ce visage aux traits fermes, encadré de cheveux gris. Dans ce calme temporaire et cet abandon, il fut ému de constater qu'en ces derniers mois, elle avait considérablement vieilli. En cette veille, il se sentit envahi par une mélancolie douce, — qu'éprouvent ceux qui pénètrent plus profondément dans l'âme humaine, — et sa physionomie se transforma; son corps mince et nerveux se détendit, ses mains tombèrent inertes. Le silence de mort de la maison l'impressionnait lui aussi, comme une voix... un présage... Il savait la rencontre du matin avec Enid Glenwilliam. Un petit mot que Marion Atherstone lui avait envoyé dans l'après-midi dénotait une inquiétude amicale : « Enid s'accuse d'avoir été violente... Je crains qu'il n'y ait eu une scène pénible. » Et maintenant, il faudrait compter avec Arthur, qui s'en prendrait toujours à sa mère de ce qui était arrivé.

Du bruit dans le jardin attira son attention. Il reconnut Marcia et Newbury, et, aussitôt, il sentit renaître toute son animosité. Quel type assommant avec sa religion ! Et ce vieil inquisiteur borné de père !

« Eh bien ! se demanda-t-il, a-t-elle pu tirer quelque chose de ce jeune tartuffe ? Peu probable ! étant donnée la race. » Il se leva sans bruit pour ne pas éveiller lady Coryston, et, près de la fenêtre, les vit traverser le jardin, puis se quitter. « Ils ne sont guère démonstratifs ! » constata-t-il avec une étrange satisfaction.

Il s'assit de nouveau. Repoussant la *Quarterly Review*, il prit un volume de Browning, qu'il lut à peine. L'histoire de Betts le hantait, et il s'absorbait dans toute une combinaison de plans pour soulever tout le pays et forcer les Newbury à s'incli-

ner devant l'opinion publique,... sans se soucier de Marcia. Il avait été, le matin même, voir les Betts, et il était encore sous le coup de l'impression pénible qu'il en avait reçue; ni l'un ni l'autre du reste ne lui avaient fait part de leurs projets. Mrs Betts avait parlé avec incohérence « d'une réponse que devait lui donner miss Coryston. » Pauvre femme! Elle pouvait attendre!

Vingt minutes s'écoulèrent, puis, lui aussi, entendit un bruit de pas et le froufroutement d'une robe. Marcia sans doute?

Il entre-bâilla la porte :

— N'entre pas! Mère dort.

Marcia l'examinait avec la plus entière stupéfaction, puis elle s'avança jusqu'au seuil de la porte, et considéra longuement sa mère. Son regard expressif demandait l'appui et la protection maternels dans cette crise grave de sa vie. Et cet appel n'était pas entendu. Elle se retourna et fit signe à Coryston.

— Viens... un instant...

Ils descendirent l'escalier à pas de loup et se trouvèrent dans leur ancienne salle d'études, au rez-de-chaussée. Marcia mit sa main sur le bras de son frère :

— Coryston... Je venais dire à mère... que je viens de rompre mes fiançailles!

— Dieu soit loué! s'écria Coryston abasourdi. Dieu soit loué!

Il l'eût embrassée, tant il était content; mais Marcia s'éloigna. Son pâle visage exprimait un ressentiment passionné :

— Ne dis rien de lui, Corry!... Pas un mot, surtout... Tu ne l'as jamais compris... Mais je ne vais pas discuter avec toi... Je ne m'en sens pas la force. Qu'est-il donc arrivé à mère?

— Elle a été malmenée par cette Enid Glenwilliam qu'elle a vue ce matin.

Et il expliqua la situation. Marcia l'écoutait distraitement :

— Pauvre mère! dit-elle, l'air absent. Alors... je ne vais pas encore l'importuner de mes affaires... J'attendrai jusqu'à demain. Ne lui dis rien, Corry... Au revoir.

— Voyons, Marcia... ma vieille... il ne faut pas m'en vouloir... Tu m'as pris en traître, aussi,... murmura-t-il très ennuyé.

— Oh! ça n'a pas d'importance... Aucun être en ce monde ne semble capable d'en comprendre un autre, ou d'avoir de l'indulgence pour lui. Au revoir.

***

Coryston était parti depuis longtemps. Sa mère s'était mise au lit, ne voulant voir personne, prétextant une migraine. Marcia, aussitôt après le dîner, avait quitté sir Wilfrid et Lester; et sir Wilfrid s'efforçait de deviner ce qui était encore arrivé dans la famille Coryston en ce jour néfaste.

Marcia, dans sa chambre, la fenêtre grande ouverte, avait écrit une longue lettre à Newbury où elle épanchait son âme. Tout ce que sa jeunesse et son peu d'expérience l'avaient empêchée de lui dire de vive voix elle essayait de le lui expliquer dans ces pages serrées, raturées... Et de lui avoir écrit, lui apportait un soulagement moral en même temps qu'une grande lassitude de l'esprit.

Cette nuit d'été était accablante et paisible. Au-dessus d'un groupe de nuages empourprés, son regard plongeait dans la sombre immensité du ciel semé d'étoiles; au Sud-Est, une lueur annonçait la prochaine apparition de la lune. On n'entendait, dans les bois sombres, que le bruit lointain du petit ruisseau sur le barrage, de temps en temps le cri d'un oiseau... autrement, tout était silence... l'âme était seule en face d'elle-même. A un moment, elle perçut un murmure de voix au-dessus de sa tête, puis un rire de jeune fille. C'était sans doute une des jeunes servantes à l'étage supérieur... Comme tout lui semblait éloigné... quoique si proche!...

Et, là-bas, au delà des arbres, Newbury, sous le coup qu'elle lui avait porté, souffrait... Cette pauvre femme aussi, qui passait sa dernière nuit peut-être... à côté de son mari, devait pleurer. Que faire pour elle? Comment l'aider?...

Marcia resta là assise des heures, tantôt perdue dans son chagrin intime, tantôt s'apitoyant sur la peine des autres, réalisant dans la douleur et la compassion une vie plus complète.

Elle se coucha enfin et ne s'endormit qu'à l'approche du matin.

Elle fut réveillée par sa femme de chambre, pâle d'horreur.

— Oh! miss.

— Qu'y a-t-il?... questionna Marcia, se soulevant sur son lit : sa mère était-elle malade?... morte?...

La femme de chambre balbutia la lugubre nouvelle, que Briggs, le jardinier-chef venait d'apprendre. Le contremaître de

Redcross Farm, en faisant sa ronde à l'aube, avait aperçu une lumière dans le laboratoire. La porte était verrouillée, — il la força, — un affreux spectacle s'offrit à ses yeux : John Betts était étendu, mort... sur une chaise... la tempe trouée d'une balle. Mrs Betts gisait sans vie à ses pieds. Sans doute elle l'avait trouvé là inanimé, et, après un intervalle plus ou moins long, s'était servie du même revolver. La balle ayant traversé le cœur, la mort avait dû être instantanée. Sur la table était un bout de papier svec ces mots griffonnés par Betts : « Je deviens fou, pardon. » Tout auprès, un autre papier, tout froissé, portait la suscription : « Miss Marcia Coryston. » Le contremaître l'avait donné à Briggs et la femme de chambre le remit à Marcia, qui essaya de lire, mais retomba sans connaissance sur son oreiller.

## XV

Ce fut Mrs Drew, la vieille femme de confiance de Coryston, qui, depuis trente ans, avait charge de la maison, qui répondit aux appels effrayés de la femme de chambre et qui l'aida à porter secours à Marcia, sans alarmer lady Coryston. Et, avant que celle-ci ne sût rien, Marcia put aller elle-même l'informer.

Lady Coryston avait passé une mauvaise nuit. Elle était assise dans son lit, regardant droit devant elle, la main posée sur une liasse de lettres qu'elle n'avait pas encore ouvertes. Quand Marcia encore sous le coup de son émotion entra, comme un pâle fantôme, dans la chambre, sa mère eut un mouvement d'effroi.

— Qu'y a-t-il?... Marcia!... Avez-vous vu Arthur?

— Il ne s'agit pas d'Arthur, mère.

Et, toute droite, près du lit, Marcia l'informa de tout ce qui concernait les suicides tragiques de Redcross Farm. D'elle-même, de la scène de la veille entre Newbury et elle, Marcia ne dit pas un mot.

A ce récit, lady Coryston fut d'abord effarée, puis irritée. Comment Marcia pouvait-elle montrer cet intérêt aussi malsain qu'extravagant pour de telles gens? Ils n'étaient même pas tenanciers des domaines de Coryston ! Il était monstrueux qu'elle se fût occupée d'eux, et tout à fait incorrect qu'elle eût intercédé

auprès des Newbury, comme elle l'apprit par le récit incohérent de sa fille. Et elle prévoyait, puisque Marcia avait été assez inconsidérée pour aller, sans y être autorisée par sa mère ou son fiancé, voir ces gens chez eux justement le jour qui avait précédé cet horrible drame, qu'elle serait appelée à témoigner à l'enquête. Ce qui serait tout à fait ennuyeux et inconvenant.

Et, pourtant, elle ne manifesta pas sa désapprobation avec sa raideur habituelle. Tout d'abord, la nervosité de Marcia l'en empêcha, puis elle était elle-même dans un état si peu normal qu'elle ne put fixer son attention plus de quelques instans sur ce sujet, et brusquement questionna à propos d'Arthur.

— Je suis montée, hier soir, avant son retour, dit la jeune fille indifféremment, comme si ses lèvres remuaient sans que sa pensée s'y associât.

Mais la physionomie de sa mère, à laquelle elle n'avait pas prêté attention en entrant dans la pièce, la frappa tout à coup et ajouta à sa détresse.

— Vous ne paraissez pas bien, mère, vous devriez garder le lit.

— Je descendrai certainement pour le déjeuner, répondit vivement lady Coryston ; dites à Arthur que je désire m'entretenir avec lui avant qu'il ne parte pour Londres. Quant à vous, Marcia, ce que vous pouvez faire de mieux est de prendre quelque repos, et ensuite d'expliquer à Edward ce que vous avez fait, et vous aurez de longues explications à donner. Je réprimanderai Bellows et Mrs Drew pour vous avoir appris d'aussi horribles choses... sans s'être adressées tout d'abord à moi.

— Oh! mère! s'écria Marcia désolée, n'êtes-vous pas... peinée pour ces deux malheureux?... et ne comprenez-vous pas que j'avais espéré leur venir en aide?

Elle se mit à pleurer; lady Coryston, mécontente, reprit :

— Certainement, c'est fort triste. Mais le fait est que je ne puis, ce matin, supporter aucune fatigue inutile. Nous en reparlerons quand vous serez plus maîtresse de vous. Pour le moment, allez vous reposer.

Elle ferma les yeux, et apparut si affaiblie et si pâle, que Marcia, tout attristée, ne pouvait se résoudre à obéir. Sur le seuil de la porte elle fut rappelée :

— Si on apporte une lettre pour Arthur,... donnez l'ordre qu'on m'en avertisse sur-le-champ.

— Oui, mère.

Mais aussitôt qu'elle eut fermé la porte, Marcia, dans son bouleversement, oublia l'ordre concernant Arthur, et même sa mère. L'angoisse l'étreignit comme lorsque, après son évanouissement, elle avait repris l'amère conscience de l'existence, dans un monde terrifiant où les gens peuvent mourir de chagrin, faute de pitié, faute de secours, et cependant tout près de ceux qui leur doivent aide et protection.

Elle retourna dans sa chambre, termina machinalement sa toilette, écrivit une courte lettre qu'elle mouilla de ses larmes, et, chancelante, descendit au rez-de-chaussée. Dans un vaste espace orné de colonnes, encombré de statues et de fleurs, au centre du hall, où les hommes avaient l'habitude de venir lire les journaux après le déjeuner du matin, elle aperçut Lester, assis, tout seul.

Il se leva d'un bond en la voyant, vint au-devant d'elle, la regarda attentivement et, lui prenant les mains, lui baisa les doigts avec ardeur et respect, comme eût pu le faire un frère aîné pour une toute jeune sœur.

Elle ne témoigna aucune surprise. Elle leva les yeux vers lui avec la simplicité d'un enfant qui a le cœur gros,... murmurant dans un soupir :

— Vous vous rappelez que je les ai vus, la veille au soir?

— Je le sais... C'est un coup effroyable... Ne puis-je vous être utile en rien? ajouta-t-il.

— Je vous en prie, dites qu'on porte cette lettre. Et ensuite... venez me rejoindre dans la Bibliothèque.

Elle s'y rendit comme une aveugle, elle entendit la voix de sir Wilfrid et d'Arthur, en passant près de la salle à manger, et ne s'éloigna que plus vite. Lester la trouva près de son bureau, anéantie par le chagrin. Elle fit un effort en le voyant et lui demanda s'il y avait d'autres nouvelles. Lester s'étant foulé un poignet avait vu, dans la matinée même, le médecin appelé à constater le double suicide.

— Tout a dû se passer en moins d'une heure, lui dit-il. La sœur de Betts, qui était venue chez eux, trouvait son frère plus remonté le soir, et sa femme moins inquiète. Celle-ci parla de vous en termes chaleureux, et de votre visite, et dit qu'elle vous avait promis d'attendre encore avant de prendre une détermination. Betts s'était rendu au Laboratoire, et là, on suppose

qu'il fut pris d'une crise de faiblesse. Le revolver était dans son tiroir,... il griffonna les deux mots que l'on a trouvés... Vous savez le reste. Deux garçons de ferme entendirent la détonation,... mais ils crurent que le coup avait été tiré par le veilleur de nuit dans un enclos rempli de jeunes faisans. Vers minuit, sa belle-sœur étant couchée, Mrs Betts alla le chercher pour le faire rentrer. Elle ne revint pas,... personne n'entendit rien... et on ne les découvrit que le matin. Combien de temps est-elle restée seule avec lui avant de se donner la mort, personne ne peut le savoir exactement.

De ses doigts frémissans, Marcia tira de son corsage un papier tout froissé, et le lui tendit. Il lut :

« Adieu, chère miss Coryston. Il est là sans vie, presque pas changé. Je l'ai vu souvent ainsi, mon John,... mon cher John... Je ne peux pas lui survivre. Je vous prie de faire quelque chose pour mon fils. Oh! John... mon John,... pourquoi nous sommes-nous retrouvés?... »

La fin était incohérente, couverte de souillures et de taches.

— Pauvre chère enfant! dit Lester à Marcia avec une réelle compassion, lorsqu'il eut terminé la lecture, en voyant son poignant chagrin. Il approcha un des grands fauteuils de la bibliothèque et l'obligea à s'y asseoir, et, tandis qu'il se penchait vers elle, témoignant de sa sympathie, elle eut une crise de sanglots et de gémissemens qu'il s'efforça de calmer par des paroles consolatrices. Toute idée du sexe qui les séparait s'effaçait. Elle ne distinguait ni les yeux bleus aux cils noirs, sous le lorgnon, ni le menton pointu, ni le noble front et les masses sombres des cheveux déjà parsemés de fils d'argent; elle ne vit qu'une tendresse réelle, que le courage et l'appui qui lui étaient offerts. Elle ne s'arrêta pas à s'expliquer comment, dans cette dure épreuve de tristesse et de souffrance, elle était portée si naturellement à se confier à quelqu'un qui n'avait été jusqu'alors pour elle qu'une relation de passagère sympathie. Elle comprenait seulement qu'elle trouvait en lui le réconfort dont elle avait besoin, qu'il s'associait à sa peine par la manière délicate dont il la soulageait. Elle avait vécu pendant des mois dans la même habitation que lui sans le connaître réellement. Et, soudain, il se révélait l'ami et le protecteur.

Mais elle ne pouvait lui parler de Newbury, quoique la pensée de Newbury lui brûlât le cœur. Elle ne fit mention de

Coryston que pour dire avec violence : « Je ne veux pas le voir maintenant!... pas encore! » Lester pouvait seulement soupçonner le sens de ces paroles et pour rien au monde il n'eût voulu la questionner.

Peu après, elle se ressaisissait, lui marquait sa gratitude d'un regard voilé et se mettait à la recherche d'Arthur et de sir Wilfrid.

Sir Wilfrid était seul dans le *hall*. Il venait d'éconduire un reporter, qui, ayant eu vent de la visite de miss Coryston à la ferme, était accouru au château dans l'espoir de l'interviewer.

— Ma pauvre chère enfant, s'écria-t-il, en se précipitant à sa rencontre... Vous avez l'air d'une naufragée. C'est *abominable* que vous puissiez être mêlée à cela!

— Je n'ai pas pu l'éviter, dit-elle évasivement, pour échapper à ce sujet de conversation. Où est Arthur? Mère m'a chargée de lui dire quelque chose.

Sir Wilfrid paraissait embarrassé :

— Il me quitte à l'instant. Mais il est dans un étrange état d'esprit. Il ne pense qu'à une chose... et qu'à une seule personne. Il est rentré tard cette nuit, je crois même qu'il ne s'est pas couché. Il se démène comme un pendu en attendant une lettre.

— D'Enid Glenwilliam?

— Évidemment. J'ai essayé de l'entretenir de cette horrible affaire, du rôle des Newbury, de l'effet produit sur vous par l'aide que cette malheureuse vous a demandée. Mais il ne veut rien savoir!... Il semble aveugle et sourd... mais, le voilà!...

Sir Wilfrid et Marcia s'éloignèrent... Arthur venait de la Bibliothèque. Marcia remarqua son visage enfiévré, et son expression dure et résolue, si peu d'accord avec ses traits juvéniles et son menton fuyant.

— Eh bien, Marcia! Dans quelle stupide affaire t'es-tu fourrée? Je crois, ma chère, que tu aurais beaucoup mieux fait de ne pas t'en mêler, surtout n'étant pas d'accord avec Newbury. Je viens de voir Corry, il avoue qu'il t'a obligée à t'en occuper et que tu t'es disputée avec Newbury à propos de ça. Il est absolument fou, du reste, comme à son ordinaire. Il me semble que mère est en retard? ajouta-t-il d'un air impérieux.

Marcia, s'appuyant sur une chaise, le regarda sans répondre. Elle cherchait vainement à se souvenir du message dont sa mère l'avait chargée.

— Arthur, rappelez-vous que votre sœur a éprouvé une pénible émotion, dit sir Wilfrid avec sévérité.

— Je le sais! J'en suis fâché pour toi, Marcia,... sérieusement... Je suppose que tu devras témoigner à l'instruction... Je ne vois pas comment tu te tireras de là. Tu aurais pu y réfléchir à deux fois avant d'y aller,... puisque Newbury ne le désirait pas. Et qu'est-ce qu'on me raconte, d'une lettre?

C'était le ton péremptoire que beaucoup de jeunes gens de son espèce emploient avec leurs inférieurs ou avec les femmes, jusqu'au jour où l'amour les apprivoise. Mais c'était étrange chez ce bon enfant d'Arthur.

Marcia avait la lettre dans son corsage.

— Mrs Betts m'a écrit, dit-elle lentement.

— Montre-moi ça. Sir Wilfrid et moi, nous pourrons te conseiller.

Il étendit la main, autoritaire.

Marcia ne fit aucun mouvement.

— Eh bien! si tu n'écoutes plus personne et n'en veux faire qu'à ta tête, suis ton chemin! dit le frère irrité; mais, si tu as un peu de bon sens, tu te raccommoderas au plus vite avec Newbury, et tu le laisseras te mettre autant que possible à l'abri de tout cela. Betts a toujours été un peu timbré, mais c'est dommage pour la petite femme.

Ce disant, il se dirigea à l'autre bout du *hall* vers une fenêtre d'où l'on apercevait les différentes voies d'accès conduisant à l'habitation. Il y resta au guet, tambourinant sur les vitres. Sir Wilfrid dit, affectueusement persuasif:

— Votre frère, ma chère enfant, n'a pas la tête à lui; autrement, il ne vous aurait pas parlé avec cette brusquerie. Voulez-vous me montrer cette lettre? Il faudra naturellement la remettre à la justice.

Elle la tendit docilement.

Sir Wilfrid, en la lisant, s'éloigna de quelques pas... et se moucha bruyamment. Au bout d'une minute, il se retourna et dit avec un léger tremblement de ses lèvres rasées comme celles d'un acteur :

— C'est navrant!... Si on avait pu prévoir! Mais j'espère, chère Marcia, j'espère,... pour l'amour du ciel, qu'il n'est pas vrai,... que vous vous soyez querellée avec Newbury?

Marcia était debout, la tête appuyée à la haute cheminée de

marbre. Elle répondit, les yeux baissés, la voix défaillante:

— Je ne sais pas... Oh! non, non, nous ne nous sommes pas *querellés*.

Sir Wilfrid avec une paternelle affection prit dans les siennes la main inerte de la jeune fille, et lui dit:

— Soutenez-le, ma chérie, défendez-le! Il souffrira bien assez de tout ceci,... sans vous perdre, par surcroît.

Elle ne répondit pas. Lester, revenant dans le *hall*, joignit ses instances à celles de sir Wilfrid pour obtenir de Marcia, avec tous les ménagemens possibles, un compte rendu exact de ses entrevues avec Mrs Betts. Lester le rédigea sous sa dictée et Marcia le signa. Le désir des deux hommes était de faire connaître, aux magistrats chargés de l'enquête, tous les renseignemens que la jeune fille était à même de donner, en lui épargnant, s'il était possible, d'avoir à comparaître en public. Pendant que Lester écrivait, sir Wilfrid jetait, à la dérobée, des regards sévères sur Arthur, qui tantôt semblait lire les journaux, tantôt se promenait de long en large, mais sans s'intéresser aucunement à sa sœur.

Sir Wilfrid remarqua que le récit fait par Marcia pouvait nuire aux Newbury déjà en butte aux sentimens de furieuse hostilité de tout le voisinage. Pouvait-on imaginer une situation plus malencontreuse, plus odieuse!

Mais il semblait que Marcia ne s'en rendait pas exactement compte. Et il ne put démêler ce qu'elle pensait des Newbury, ni savoir au juste ce qui s'était passé entre eux. Elle était très pâle, et faisait pitié, s'efforçant de faire bonne contenance, répondant aux questions qu'il lui posait; mais, parfois, ne pouvait réprimer un sanglot qui lui échappait malgré elle. Lorsque leur double questionnaire fut terminé, sir Wilfrid se disposait à partir pour Martover, chef-lieu judiciaire du district. Marcia dit qu'elle allait remonter dans sa chambre.

— Allez, allez, chère enfant,... dit le vieil ami en la soutenant de son bras et l'accompagnant jusqu'au pied de l'escalier... Reposez-vous, et dormez... si vous pouvez.

Au même moment, Arthur traversait comme un fou le *hall*, ouvrait la porte du vestibule extérieur et s'y précipitait. Et l'on pouvait apercevoir, à gauche sous les hautes arcades, un jeune garçon à bicyclette se dirigeant vers le château.

***

Il était midi. La grande horloge de la façade de l'Est avait sonné l'heure, ses derniers coups s'éteignaient dans l'air. Marcia, comme lady Coryston, le jour précédent, était sous l'influence du calme anormal qui l'entourait. Retirée dans son boudoir, elle essayait d'écrire à la sœur de Mrs Betts, au sujet du petit garçon que la mère, avant de mourir, lui avait recommandé. Dieu merci! l'enfant n'était pas à la ferme, son beau-père l'ayant mis, à Pâques, dans une bonne école préparatoire.

Elle éprouvait un allégement en rendant ce dernier service à la morte, mais, en réalité, elle savait à peine ce qu'elle écrivait. Son esprit torturé évoquait sans cesse Mrs Betts aux côtés de son mari inanimé, puis sa pensée se reportait vers Newbury.

Il lui semblait voir le laboratoire aux parois garnies d'éprouvettes et de récipiens soigneusement étiquetés, avec ses tables chargées d'appareils de chimie.... et, sous la crudité de la lumière électrique, l'homme mort dans son fauteuil,... et l'autre corps gisant à ses pieds... Puis la vision s'effaçait et, dans son cabinet de travail, apparaissait Newbury, au milieu de ses livres,... le grand crucifix, sur le manteau de la cheminée... entre les belles gravures d'Einsiedeln, d'Assise.

Le cœur de Marcia volait vers lui, comme dans la lettre qu'elle lui avait écrite. Elle souffrait de la torture qu'il devait endurer. S'accusait-il? Se rappelait-il qu'elle l'avait adjuré de prendre garde? Ou restait-il persuadé qu'il avait fait son devoir? Elle priait de toutes ses forces pour qu'il fût encore convaincu qu'il ne pouvait agir autrement, et que l'événement était la conséquence de la volonté divine et non de l'erreur humaine. Elle aurait désiré, par momens, l'entourer de ses bras et le réconforter. Mais dans ce désir n'entrait nulle passion. Il semblait que toute l'ardeur inhérente à la jeunesse était morte en elle. Cependant jamais elle ne retrancherait rien de ce qu'elle lui avait offert... rien. Elle irait à lui, pour le soutenir et le défendre, — comme l'avait dit sir Wilfrid, — s'il le désirait.

***

Le gong sonna pour le déjeuner. Marcia n'obéit à l'appel qu'à contre-cœur; mais elle redoutait encore plus de laisser deviner l'agitation de ses sentimens.

En arrivant à la salle à manger, elle vit sa mère qui entrait de l'autre côté, et fut saisie de la faiblesse que dénotait la démarche de lady Coryston.

— Oh ! mère ! Permettez-moi de faire appeler Bryan ! demanda-t-elle avec insistance, — car elle se reprochait violemment de s'être absorbée inutilement en elle-même pendant cette matinée, — vous n'êtes pas en état de vous lever !

Lady Coryston répliqua, d'un ton qui interdisait toute discussion, qu'elle se sentait parfaitement bien et n'avait aucun besoin des soins du docteur Bryan. Et, se tournant vers le maître d'hôtel, elle demanda si M. Arthur était là.

— J'ai entendu, vers midi, son auto arriver dans la cour, mylady, mais je ne l'ai pas vu depuis.

Le déjeuner se passa dans un silence presque complet entre la mère et la fille. Lady Coryston apprit que sir Wilfrid et Lester étaient allés à Martover en raison de la part où Marcia avait été mêlée au drame de Redcross Farm.

— Ils espèrent m'éviter d'être convoquée comme témoin, dit Marcia tristement.

— Il ne manquerait plus que cela !

Le ton indigné de lady Coryston laissait supposer que les institutions légales anglaises devaient se conformer au bon plaisir de la famille Coryston. Marcia s'en aperçut, mais ne dit rien.

En entrant dans le salon, après le déjeuner, elle se souvint tout à coup :

— Mère,... j'avais oublié,... j'en suis désolée... J'espère que c'est sans importance,... mais, je crois qu'une lettre a été apportée pour Arthur un peu avant midi,... une lettre qu'il attendait... J'ai vu un jeune messager descendre l'avenue et Arthur aller à sa rencontre. Puis je suis montée, et je ne l'ai pas revu depuis.

Lady Coryston devint encore plus pâle. Elle s'appuya sur une chaise, et s'y assit avant de reprendre suffisamment possession d'elle-même pour questionner sa fille sur le moment précis où elle avait vu le messager et la direction d'où il venait.

Mais Marcia, ne sachant rien de plus, ne put rien ajouter. Elle ne sentait aucune curiosité en ce qui concernait son frère; son esprit était rempli d'autres pensées. Elle éprouvait, néanmoins, une vague inquiétude pour sa mère.

Lady Coryston eût bien voulu parler, tout d'abord pour reprocher à Marcia son étourderie et même pour se confier à elle, si insignifiante que fût la part occupée par sa fille dans sa vie et ses préoccupations habituelles; mais elle se sentait incapable physiquement de supporter l'émotion qu'une telle conversation pourrait provoquer. Il lui semblait que ses forces lui étaient mesurées,... et qu'elle n'en avait que juste assez pour soutenir l'*inévitable* assaut qu'elle redoutait... mieux valait n'en rien distraire. Parfois pourtant, elle jugeait ses craintes morbides et exagérées. A combien d'événemens plus graves avait-elle fait face jadis!

Mais le raisonnement était inutile,... le silence et la patience valaient mieux. Après être restée quelque temps dans le salon, elle regagna son boudoir, refusant que Marcia l'accompagnât.

— Ne me permettez-vous pas de vous installer commodément, si vous prenez un peu de repos?... Vous aurez besoin d'un châle et de coussins, disait la jeune fille anxieuse, en suivant sa mère jusqu'à l'escalier.

Mais lady Coryston monta en disant :

— Merci, je n'ai besoin de rien.

***

Et, pour Marcia aussi, il n'y avait rien d'autre à faire en ces heures accablantes que d'attendre, penser, et pleurer! Elle revint dans son boudoir et, lentement, rassembla les lettres de Newbury. Elle en fit un paquet qu'elle scella; dans le cas... eh bien! dans le cas... où l'on ne répondrait pas à sa lettre du matin. Quoiqu'ils n'eussent été fiancés qu'un mois à peine et qu'ils se fussent vus presque chaque jour, il y avait beaucoup de lettres de lui. Elle en sentit de nouveau la force et la noblesse en les relisant. Malgré leur valeur et leur beauté, elle y trouvait davantage, actuellement, l'expression réelle de son caractère qu'à la première lecture... Le mystère dans lequel son amour naissant l'avait enveloppé se dissipait... Elle le connaissait mieux, elle le respectait infiniment; et, malgré cela,... chose étrange,... inexplicable,... son amour ne s'était pas accru... mais affaibli.

Et à tous les souvenirs de ses fiançailles se mêlait inexorablement celui de sa dernière rencontre avec John et Alicia Betts. Elle était hantée par l'image de cette tête grise dans la

lumière du crépuscule, apparaissant dans l'encadrement de la fenêtre, et de ce bras qui s'était accroché à elle.

Y a-t-il un au-delà?... où étaient-elles ces pauvres ombres?... L'éternelle et mystérieuse énigme pesait sur elle. Vingt-quatre heures auparavant, deux âmes, deux cœurs vivaient, souffraient de la douleur et de la révolte humaines... Et maintenant?... Avait-il reçu ces âmes tourmentées, ce Christ infiniment miséricordieux en qui croyait Newbury? Étaient-elles consolées... purifiées,... pardonnées? Avaient-elles simplement cessé d'être,... de sentir,... de souffrir? ou quelque terrible jugement les frappait-il encore, après toutes les souffrances d'ici-bas? Un frisson secoua la jeune fille, en même temps qu'elle se souvint des paroles immortelles : « *Ses péchés... lui seront pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé.* » Elle s'appuya sur la promesse divine, réprimant de toutes ses forces les impulsions sceptiques auxquelles la portait peut-être sa nature, s'efforçant, par pitié pour les malheureux disparus, d'espérer et de croire.

De nouveau, à la fin de l'après-midi, Marcia se sentit comme écrasée par le silence environnant. Personne, sauf sa mère et elle, dans ce vaste édifice ; aucun bruit, sauf le battement de la grande horloge dorée de la façade. De sa chambre, elle pouvait apercevoir une fenêtre du boudoir de sa mère. Et elle crut, une fois, voir passer sa haute stature. Mais, sa mère ne lui faisant pas signe, Marcia n'osa pas la rejoindre sans autorisation.

Pourquoi ne recevait-elle pas de réponse? Elle resta à la fenêtre, surveillant les avenues et regardant tomber une pluie légère. La pluie cessant, elle sortit, ne pouvant rester en repos, et alla dans le bois de l'Est... dans le bois où ils avaient rompu leurs fiançailles. Elle se laissa tomber dans les fougères, la figure appuyée sur le tronc d'arbre. L'anneau enseveli, presque à portée de sa main, l'attirait comme un vivant emblème! Non!... elle n'y toucherait pas!

Si la volonté de Dieu était qu'elle revînt à Edward, elle serait une épouse fidèle. Mais ses craintes existaient toujours. Elle pria, mais sans savoir pourquoi.

***

Pendant ce temps-là, le *coroner* faisait son enquête à Redcross Farm. Les faits étaient simples, la sympathie et la tristesse publiques étaient grandes. Newbury et lord William avaient

fait leurs dépositions au milieu d'un silence profond et même hostile. Le vieillard, d'une pâleur de cire, mais d'une dignité parfaite, exposa en un récit détaillé les efforts nombreux autant qu'inutiles que son fils et lui-même avaient faits pour trouver à Betts une situation équivalente, dans un autre pays d'outre-mer et le persuader de l'accepter.

— Nous n'avions pas à nous mêler de sa conscience ou de sa vie privée en elles-mêmes. Tout ce que nous demandions était de n'être pas mis en demeure de reconnaître un mariage qui, à nos yeux, n'était pas un mariage. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, dans ces conditions, mon fils et moi, je puis le dire en toute sincérité.

Sir Wilfrid Bury fut admis à présenter le témoignage écrit de Marcia, et la lettre de Mrs Betts déposée entre les mains du *coroner*, qui s'interrompit en la lisant... De l'autre côté de la pièce, Coryston surveillait attentivement la contenance des deux Newbury pendant cette lecture.

Quand les dépositions furent terminées et que le jury se fut retiré, Edward accompagna son père à la voiture qui attendait. Le vieillard, mince et droit, s'appuyait sur le bras de son fils, sans prêter attention, selon toute apparence, à la foule silencieuse massée le long du sentier de la ferme. Le conférencier venu de Londres faire des lectures sur le *Mariage rationnel* s'y trouvait entouré de socialistes de Martover. Au passage des Newbury, quelques sourds grognemens et des sifflets partirent de ce groupe; mais les membres des confréries religieuses et des clubs des domaines de Newbury se découvrirent respectueusement devant le vieillard et lui tendirent les mains en silence. Même un étranger n'eût pas manqué d'apprécier cette manifestation caractéristique des deux courans si opposés de vie et de pensée.

Edward, ayant vu son père s'éloigner en voiture, revint à la ferme pour entendre le verdict.

Au moment où il atteignait la porte du laboratoire où l'enquête avait eu lieu, Coryston en sortait.

Newbury rougit et s'arrêta. Coryston, comme s'il eût été provoqué, recula d'un pas, se raidissant, rageur. Edward commençait :

— Voulez-vous vous charger d'un message pour votre sœur?

— Monsieur Edward, dit un homme en ouvrant la porte du bâtiment. Les jurés reviennent.

Ils entrèrent ensemble dans la salle.

Coryston écouta, sarcastique, le verdict conventionnel : « aliénation mentale » qui recouvre dans son impartialité les formes aussi nombreuses que variées des défaillances humaines. Et, lorsqu'il fut de nouveau dans le sentier aux côtés de Newbury, il dit avec emportement :

— Un mensonge de plus au compte du Jury!

Edward le regarda, impassible. Il était surprenant de constater combien il pouvait transformer son visage naturellement si expressif en un masque impénétrable.

— Que pouvait-on dire d'autre? Au reste, ce n'est ni le temps ni le lieu de discuter de nos divergences d'opinions.

— Et pourquoi?... cria Coryston qui était devenu d'une pâleur de mort. Nos divergences, comme vous le dites, ont abouti à *cela!*... Et, de son bras frêle, il désignait l'annexe du laboratoire où les deux corps étaient déposés. Il est temps, ce me semble, que des hommes raisonnables se mettent d'accord, s'entendent sur des « divergences » qui peuvent conduire à la démence et à la mort, comme l'ont fait celles qui ont tué ces deux malheureux persécutés.

— Persécutés... qu'entendez-vous par là? demanda Newbury glacial, ses yeux sombres lançant des éclairs.

— Persécutés par la conscience chrétienne!... à qui je souhaite d'y gagner de bonnes nuits!... fut l'insolente réponse.

Pendant quelques instans, Edward ne répondit pas. Ils étaient seuls, hors de la vue de la foule, qui s'en retournait aux villages voisins.

Comme ils s'engageaient dans une des verdoyantes avenues, un auto la traversait, une centaine de mètres plus loin, à une allure vertigineuse, et Coryston reconnut son frère Arthur dans ce chauffeur frénétique qui se dirigeait vers Coryston Place.

Jusqu'au moment où lui était parvenue, le matin même, la nouvelle du drame de la ferme, Coryston avait été fort préoccupé de l'inévitable catastrophe qu'il prévoyait entre sa mère et Arthur. Depuis lors, sous le coup de l'émotion, il avait oublié cette préoccupation que la vue de son frère, en sa course insensée, lui rappela tout à coup.

Mais ses réflexions furent interrompues par Newbury qui, du même ton glacé et contenu, reprit :

— Vous êtes le frère de Marcia, Coryston. Hier matin nous étions, elle et moi, encore fiancés. Dans la journée, nous avons rompu nos fiançailles... quoique, depuis, j'aie reçu deux lettres d'elle.

Il s'arrêta un instant, puis continua, plus maître de lui :

— A ces lettres, je répondrai ce soir. Peut-être alors serai-je mieux fixé sur ce que sera ma vie.

— Peut-être? répéta Coryston, hargneux. Mais je n'ai ni le droit, ni le désir de le savoir.

Posément, avec un regard de reproche, Edward continua :

— Je vous croyais le champion de la justice et de la liberté de conscience? La conscience chrétienne, est-elle... seule exceptée? La liberté est-elle pour tous... sauf pour nous?

— Précisément! Parce que votre liberté, à vous, signifie l'esclavage pour les autres, reprit Coryston, hors de lui. Vous ne pourrez pas obtenir votre liberté, elle est trop coûteuse pour l'humanité. Partout en Europe, la liberté que vous réclamez, vous Catholiques,... Anglicans ou Romains, est considérée comme anti-sociale. Et nous ne vous l'accorderons pas!

— Il faudra bien que vous nous la donniez, dit Newbury toujours calme, parce que, si vous nous supprimiez, ce que vous pourriez faire aisément, vous détruiriez, du même coup, tout ce que vous appréciez dans la civilisation. Il en serait de même pour nous, si nous avions le dessus. Aucun de nous ne peut supprimer les autres : nous restons face à face, et nous y resterons jusqu'à la fin du monde.

Coryston le contredit avec passion. La société, il le savait, à la longue aurait raison des catholicismes de toute sorte, par la loi.

— La vie est déjà assez dure, le diable le sait! Nous ne pouvons pas admettre que vous nous la rendiez plus dure encore avec ces sacrées traditions. J'en appelle à ces deux trépassés! Ils agissaient mal, selon *vous*, et *votre* conscience les jugeait et les condamnait. Mais qui vous a donné le droit de les juger et de les séparer? Qui vous a demandé d'être pour eux le dispensateur des grâces ou des châtimens?

— Il est superflu, Coryston, interrompit Newbury toujours impassible, de divaguer ainsi. Un fait qui tranche la difficulté

décide entre nous. Vous ne croyez pas que Dieu a jamais parlé aux hommes, ni levé le voile de l'éternité. Nous le croyons. Nous disons que le ciel s'*est* ouvert, que Dieu *a* marché sur cette terre. Tout ici-bas découle de là.

— Y compris la mort de John Betts et de sa femme! riposta Coryston, amer et méprisant. C'est pour cela qu'un Dieu a souffert et a donné son sang! Non!... Pour nous, s'il est un Dieu, il parle d'amour... il n'est qu'amour... qu'amour suprême!... Tel l'amour que ces deux malheureux avaient l'un pour l'autre!

Ils continuèrent de marcher en silence, chacun d'eux ayant tout dit de sa foi.

Newbury s'arrêta au commencement du sentier menant à Hoddon Grey :

— Nous nous séparons, ici, Coryston, et nous ne nous verrons plus, dit-il en fixant son compagnon de ses yeux profonds.

Toute passion avait disparu de son visage, que la douleur rendait plus beau que jamais.

— Avez-vous pu penser, ajouta-t-il avec lenteur, que je sois resté insensible, et que la vie puisse être la même pour moi... dorénavant? C'est pour moi un signal dans les ténèbres,... écrit en lettres de flamme... et de sang... Le chemin m'est tracé... j'obéis.

Il s'arrêta... le regard fixe, loin de Coryston. Et celui-ci, ému et respectueux, se tut.

Puis, se ressaisissant, Newbury reprit de sa voix habituelle :

— Dites, je vous prie, à Marcia que tout est arrangé, pour l'enfant de Mrs Betts, avec le consentement de la famille. Qu'elle n'ait aucune inquiétude à ce sujet. Et tout ce que j'ai à dire pour sa lettre, pour sa lettre,... sa lettre bénie,... je le lui dirai ce soir.

Il s'éloigna, et disparut sous les arbres.

## XVI

Coryston regagna rapidement Knatchett, et, enfourchant sa bicyclette, se rendit chez Marion Atherstone, la seule personne à laquelle il pouvait se confier. Il se persuadait que Marcia, dans un élan de folie sentimentale, serait attendrie par la souffrance de Newbury, et, malgré sa violence inconsidérée, il reculait devant la possibilité d'une querelle qui l'eût séparé de sa sœur

à jamais. Mais il lui fallait tout d'abord alléger son âme en déversant sur les bigots malédictions et imprécations, et retrouver la douce confidente dont l'influence merveilleuse transformait les pires blasphèmes en efforts concilians. Guidé par un sûr instinct, c'est à Marion qu'il allait.

***

Pendant ce temps, l'automobile aperçu par Coryston avait terminé sa randonnée, après avoir parcouru la moitié du comté. Dès le matin, Arthur arrivant en toute hâte chez les Atherstone au moment du déjeuner, avait appris que le chancelier était retourné à Londres, et que miss Glenwilliam était partie en automobile chez une amie, à une vingtaine de milles plus au Nord, et qu'elle ne devait rentrer à Londres que dans la soirée. Immédiatement, Arthur se mit à sa poursuite. Il avait obligé, bien malgré elle, la jeune fille à une entrevue et c'est dans la rage aveugle de sa suprême défaite qu'il l'avait quittée et était revenu exiger de sa mère l'explication qu'Enid, sincèrement, mais inutilement, s'était efforcée de prévenir.

Lady Coryston était affolée par son absence. En ces heures solitaires, pendant lesquelles Marcia l'avait aperçue, de loin, passer devant une fenêtre de son boudoir, il lui avait été impossible de s'occuper à quoi que ce fût, et encore moins de se reposer. Elle avait essayé de tracer le programme d'un important *meeting* de la Primrose League qu'elle devait présider et de rassembler quelques notes pour le discours obligatoire. Mais en vain. Elle sentait une lourdeur étrange peser sur elle. Le seul dérivatif qui agît momentanément était une violente attaque contre Glenwilliam parue dans un journal du matin. Elle l'avait lue avidement; mais elle n'y avait gagné qu'une forte migraine qui l'avait obligée à fermer les yeux en renonçant à la lecture.

Peu après, elle était allée baisser un store pour se garantir du soleil, et avait aperçu au loin, dans les dédales du jardin italien, l'élégante et blanche silhouette de Marcia. Elle se souvint vaguement que sa fille était venue à elle dans la matinée en proie à quelque souci... mais lequel? Elle ne put se le rappeler. Il lui semblait bien que c'était de peu d'importance.

Enfin, une demi-heure environ après que Marcia eut disparu dans les taillis du bois, lady Coryston tressaillit et s'assit

droite sur sa chaise longue. Un automobile entrait dans la cour d'honneur.

Elle se leva, et devant un petit miroir rajusta sa coiffe de dentelle. Elle fut frappée, effrayée même, en se voyant dans la glace.

« Quand tout cela sera terminé, pensa-t-elle, nous pourrons peut-être, Marcia et moi, nous absenter pendant une ou deux semaines. »

Un pas précipité approchait... Un coup impérieux.

— Entrez !

Arthur ouvrit la porte et resta immobile, regardant sa mère, sans dire un mot. Elle attendait qu'il parlât le premier, redoutant sa violence... Rien !... Mais sa respiration haletante, son regard dur, chargé de colère, étaient plus éloquens que des paroles.

— Eh bien ! Arthur,... dit-elle enfin... Je vous attends depuis longtemps.

— J'ai essayé de réparer le mal que vous m'avez fait,... dit-il, les dents serrées.

— Je ne vous ai fait aucun mal, que je sache... Pourquoi n'entrez-vous pas et ne vous asseyez-vous pas, afin que nous mettions les choses au point ?... Vous ne supposez pas que je désire rien d'autre que votre bien ?

Le rire qui accueillit ces mots la blessa cruellement.

— Ne pourriez-vous, mère, vous occuper d'autre chose que de mon *bien*, comme vous appelez ça ? Car je vous déclare tout net que ça ne m'arrange guère. Vous vous ingérez dans mes affaires !... comme vous l'avez toujours fait, pour vous mêler de tout !... mais, cette fois-ci, vous avez dépassé les bornes, vous avez agi *indignement !*

Et son poing fermé s'abattit violemment sur une table près de lui.

— De quel droit, ajouta-t-il menaçant, vous êtes-vous permis d'aller voir Enid Glenwilliam, hier, uniquement pour détruire toutes mes chances auprès d'elle ? Qui vous y a autorisée ?

— J'ai tous les droits, répondit lady Coryston très calme. Je suis votre mère, j'ai tout fait pour vous. C'est à moi que vous devez d'être ce que vous êtes. Vous alliez vous perdre par un caprice insensé. Je tenais à faire connaître l'état des choses

à miss Glenwilliam avant qu'elle se décidât, mais il arrive... justement... qu'elle avait pris une décision... avant de me voir.

— Elle le dit,... et je n'en crois pas un mot... *non... pas un mot!* Elle l'a dit pour m'empêcher d'être trop violent avec vous. Elle est comme vous, mère; elle se croit capable de tout. Elle a essayé de me faire gober que c'est Glenwilliam qui l'a engagée à me refuser. Quelle blague! Si vous n'aviez pas été tout gâter, si vous ne l'aviez pas traînée dans la boue... si vous ne l'aviez pas menacée de gâcher mon avenir, et de ne jamais la recevoir,... si vous ne l'aviez pas exaspérée de toutes les manières... elle m'aurait épousé. C'est vous,... vous,... *vous*... qui avez tout fait!

Il se jeta sur une chaise en face d'elle, les mains sur les genoux, la dévisageant. Il était hors de lui, emporté par sa passion déçue. Son aspect désordonné la choqua.

Était-ce son Arthur? le parfait gentleman, gai et courtois, bien élevé, dont le bon naturel et l'esprit docile avaient également satisfait son amour maternel et son goût de domination? Toutes les angoisses de l'après-midi étaient décuplées maintenant.

Néanmoins, elle lui tint tête bravement :

— Vous êtes absolument dans l'erreur, Arthur. Ce n'est pas moi qui suis la cause de cette décision, mais le simple bon sens de miss Glenwilliam et de son père. Je vous avoue très franchement que j'aurais fait de mon mieux,... que j'ai fait, si vous voulez, tout mon possible pour empêcher ce mariage, comme c'était mon droit. Qui donc a ce droit, si ce n'est moi!... N'était-ce pas ce que vous pouviez faire de pis!... n'était-ce pas un outrage à la mémoire de votre père!... que la pensée même d'une telle union? Faire entrer la fille de cet homme dans notre famille!... après tout ce que nous avons fait... après tout ce que nous avons souffert pour nos principes!... c'est vous, Arthur, qui devriez *m'en* demander pardon! Combien de fois avez-vous blâmé les gens qui agissent comme si la politique n'était qu'un jeu sans importance!... Vous m'avez dit souvent qu'il vous répugnait d'être, dans la vie privée, l'ami de gens que la politique vous oblige à considérer comme des antagonistes... et que vous traitiez de voleurs et de fourbes. Et c'est vous-même,... *vous*... qui, maintenant, vous laissez circonvenir de cette manière,... jusqu'à renier vos principes,... jusqu'à méconnaître votre mère et tout ce que vous lui devez,... c'est vous

qui allez supplier cette jeune fille de vous épouser... la fille de notre adversaire politique, de notre ennemi personnel,... un politicien aventurier qui s'efforce de jeter à bas, de détruire tout ce que, vous et moi, nous respectons,... et que nous devons considérer comme sacré!...

— Pour l'amour de Dieu, mère, n'entamez pas un *speech* politique! interrompit Arthur violemment. Ce genre d'éloquence fait, en vérité, son effet pour une élection... mais, entre vous et moi, ça ne prend pas. Je n'ai aucune haine contre Glenwilliam, là, entendez-vous. Les héritages... les propriétés... et tout ce que nous tenons pour sacré, comme vous dites... dureront plus que moi, et que lui. Et je me fiche un peu de ce que ça deviendra après. Il n'y changera pas grand'chose. L'Angleterre est un morceau plus coriace qu'il ne pense. C'est vous, les femmes, qui mettez tout sens dessus dessous,... et qui faites de la politique un enfer!... Aussi je ne perdrai pas mon temps à discuter. Je vais simplement vous faire connaître mes résolutions : et ensuite, je file, à Londres. J'ai commandé l'auto pour sept heures.

Lady Coryston, debout, une main appuyée à la cheminée, reprit de haut :

— Je désire, en effet, savoir ce que vous allez faire, car vous avez oublié dernièrement deux ou trois importantes questions.

Il éclata :

— Et ce ne seront pas les dernières, pour la meilleure des raisons, mère!... C'est que je « chambarde » le tout... Et, si vous n'êtes pas contente... vous ne vous en prendrez qu'à vous!

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Après un moment d'hésitation, il déclara délibérément :

— Que je lâcherai le Parlement après la session. Oui! je le lâcherai! J'en suis dégoûté. Un de mes amis a un *rancho* à soixante-cinq kilomètres de Buenos-Ayres. Il m'engage à le rejoindre... et je vais essayer. J'ai besoin de me changer les idées après tous ces tourmens!

Lady Coryston, malgré sa force de volonté, ne pouvait maîtriser le tremblement qui la secouait :

— Et c'est là, Arthur, votre reconnaissance pour tout ce que vous avez reçu de moi,... pour les soins qui vous ont été prodigués, pour l'argent dont vous avez été comblé!...

Il la regarda, inébranlable :

— Je me souviendrais de tout cela, sachez-le bien !... si vous m'aviez permis depuis que je suis au Parlement... un jour, une heure,... de penser par moi-même. Je vous ai déçu au sujet d'Enid. C'est vrai. Mais j'avais *peur* de vous... Voilà où vous m'avez amené ! Et quand un homme a peur d'une femme, il n'est plus qu'une chiffe. C'est ce qui tout d'abord m'a fait courir après Enid,... parce que c'était montrer de l'indépendance... et faire quelque chose que vous auriez désapprouvé, si vous l'aviez su. C'était idiot, je le sais! — mais c'est comme ça. Alors vous avez imaginé ce *meeting* ici, sans même m'en dire un mot !... Vous en avez prévenu Page *avant moi!* Et lorsque j'ai regimbé et que je vous ai parlé d'Enid... en avez-vous tenu compte le moins du monde, êtes-vous jamais venue causer avec moi gentiment ?... Avez-vous même pensé, une seconde, que je l'aimais,... que j'en étais amoureux fou ? Même si j'ai été brutal envers vous, le jour où vous m'avez forcé à l'avouer, est-ce qu'une mère ne doit pas s'intéresser à son fils !

L'émotion lui coupa la voix, mais il se maîtrisa, et reprit :

— Au lieu de cela, vous n'avez songé qu'à me rouler... à me faire échec et mat pour suivre *votre* chemin et m'obliger à céder. C'est *abominable* d'être allée voir Enid, sans m'en informer... c'est *abominable* d'avoir comploté et intrigué derrière mon dos, et de vous être introduite de force chez elle... pour l'insulter ! Croyez-vous qu'une fille d'esprit, après cela, se mettra jamais dans vos griffes ? Non !... elle n'a pas voulu vous charger... c'est sa manière... elle a inventé une histoire sur Glenwilliam. Mais ça se voit aussi clairement que le nez au milieu du visage ! Vous m'avez ruiné !... vous m'avez perdu !

Et il se mit à marcher furieusement de long en large, hors de lui.

Lady Coryston se laissa choir sur un siège. La violence de sa colère était si grande que, même à ce moment suprême où le Destin pesait sur elle et l'accablait, elle ne put se contenir :

— Ce n'est pas moi qui vous ai ruiné... comme vous le dites... Arthur, car vous ne l'êtes pas !... mais c'est votre entêtement fou qui a fait tout le mal. Avez-vous donc perdu toute décence,... toute affection,... que vous pouvez parler ainsi à votre mère !...

Il s'arrêta... et lui jeta un regard haineux.

— Je ne me crois pas plus brute qu'un autre,... mais, après

ce qui s'est passé, ce n'est pas le moment de parler d'affection. Oui, j'admets que, pendant un temps, vous avez eu de l'affection pour moi... à votre façon... et que je vous ai aimée... Mais la vérité, comme je vous l'ai dit, c'est que vous me faisiez *peur!*.., Toute ma vie... vous avez cru que je vous obéissais par affection, mais c'était par lâcheté,... je n'étais qu'un sale poltron !... qui méritait d'être battu... Même quand je n'étais qu'un gosse !...

Et debout devant elle, défiguré par la colère et cherchant dans sa rage tout ce qui pouvait la blesser, il l'écrasa sous un flot de souvenirs de son enfance et de sa jeunesse avec une violence et une amertume si âpres que lady Coryston recula. Ce genre de langage, Corry le lui avait fait entendre, quoique jamais dans des termes aussi grossiers. Mais d'Arthur !...

Elle leva une main frémissante :

— En voilà assez, Arthur ! Il vaut mieux interrompre cette discussion. J'ai fait, pour vous, du mieux que j'ai pu... toujours !

— Pourquoi ne pas nous avoir *aimés*, tout simplement, reprit-il. C'était constamment cette même politique : attaquer celui-ci,... réduire celui-là,... acheter l'autre. Et un tas d'histoires stupides qui nous assommaient tous ! Mon pauvre père en a autant souffert que nous. Au diable la politique pour les femmes... et les femmes avec elle !...

— Sortez ! Arthur, c'en est assez ! répéta lady Coryston, la main dressée.

Il poussa un long soupir :

— Sur mon âme, je le crois, il vaut mieux ne pas nous exciter plus longtemps. Je parlerai à sir Wilfrid avant de partir, mère, et je lui demanderai de vous répéter plusieurs choses que j'avais à vous dire. Je verrai les *Whips* (1) ce soir. Je ne veux causer aucun préjudice au parti. S'il y a une élection en automne, je ne me représenterai pas, voilà tout. Quant aux domaines,... mère, faites comme il vous plaira, dit-il après une courte hésitation. Mais, ma parole ! vous feriez mieux de les rendre à Corry ! Une certaine somme d'argent est tout ce qu'il me faut !

— Allez ! dit encore lady Coryston en désignant la porte.

Il resta un moment, remuant quelques objets sur une table à sa portée, puis il saisit son chapeau, et, en ricanant, il jeta un

(1) *Whip*, membre du Parlement chargé de convoquer les collègues de son parti.

regard hostile à sa mère, gagna la porte et disparut. Pourtant il la ferma avec tant d'hésitation que lady Coryston, jusqu'à ce qu'elle entendît son pas s'éloigner, se demanda s'il était réellement parti.

Mais il était parti ; et tous les projets et les espérances qu'elle avait conçus étaient réduits en cendres. Elle resta sans mouvement. Une demi-heure plus tard, elle entendit un auto s'éloigner et le bruit de voix lointaines, — puis tout se tut.

Elle sonna sa femme de chambre et dit que, souffrant d'une migraine, elle dînerait dans sa chambre. Marcia ne fut pas autorisée à entrer. Sir Wilfrid lui fit demander un entretien de quelques minutes. Elle l'ajourna, par un billet, au lendemain matin.

Le dîner fut servi et emporté sans qu'elle y touchât. Quand elle était malade, elle restait solitaire et maussade. Elle détestait qu'on s'occupât d'elle. C'est ainsi que personne n'osa enfreindre son ordre. Entre dix et onze heures, Marcia revint frapper doucement à la porte, et fut priée de s'en aller : sa mère serait remise le jour suivant. La jeune fille obéit à contre-cœur.

Comment se passa cette terrible nuit, personne ne le sut, on ne put que le conjecturer, Marcia en particulier, lorsque, par la suite, elle fut chargée d'examiner les papiers et les affaires personnelles de sa mère.

Lady Coryston avait réuni toutes les lettres d'Arthur, de la première à la dernière, les avait soigneusement ficelées et les avait déposées dans le tiroir qui contenait déjà celles de son mari. Elle avait commencé d'écrire à Coryston, mais d'un style incohérent et incompréhensible. Elle avait enlevé une photographie d'Arthur enfant, qui était sur sa table, et une autre toute récente, placée sur la cheminée, représentant le jeune membre du Parlement, et les avait jointes aux lettres en les retournant vers le fond du tiroir. Et, quand elle s'était vue dans l'impossibilité d'écrire, elle était revenue à son fauteuil, emportant deux ou trois rapports d'Arthur à Eton, — pour quel motif les avait-elle détachés des lettres ? — et un livre de psaumes dont elle usait fréquemment. Mais, par un simple hasard ou un sinistre jeu du destin, le psautier, lorsqu'on le trouva, était ouvert sous sa main à l'un des versets d'imprécations que la chrétienté apprend à réprouver. Peu de temps

auparavant, sir Wilfrid, avec la liberté que seul il pouvait prendre, l'avait raillée sur les citations de l'Ancien Testament dont elle accablait ses ennemis, et il avait cité ces versets sur lesquels se posaient ses doigts rigides.

***

Mais cette nuit, pour d'autres aussi, était une nuit de veille. Coryston, ne pouvant dormir, en avait passé la plus grande partie à écrire à Marion, puis à rédiger un cinglant réquisitoire contre le parti de la Haute Église, son attitude envers les lois du divorce admises dans le pays et les projets de réforme récemment présentés. « Combien de temps encore permettrons-nous à ces hommes en noir de mépriser et de fouler aux pieds les lois sous lesquelles tous les autres sont satisfaits de vivre!... ou d'user des droits et du pouvoir de la propriété pour exercer leur tyrannie et opprimer le reste du peuple sous leurs superstitions... »

Et, dans la splendide chapelle de Hoddon Grey, Edward Newbury, consumé par l'intolérable obsession des deux jours précédens et incapable de se reposer, assis ou agenouillé, laissait passer les longues heures de cette nuit. Une seule lampe brûlait sur l'autel, éclairant le voile de soie du Tabernacle.

Le privilège de la garde du Saint-Sacrement était autorisé depuis des années dans la chapelle de Hoddon Grey, et ce fait s'était mêlé si profondément à la vie de la maison tout entière qu'il éclipsait et amoindrissait les autres pratiques religieuses de l'anglicanisme, comme la plante la plus vigoureuse, dans la haie, écarte et stérilise les autres. Là, selon la foi passionnée de Newbury, le Maître veille au-dessus de l'autel, comme il a veillé au-dessus des vagues galiléennes. Pour lui «Anglican avancé» comme pour tout catholique de l'Église romaine, la doctrine de la Messe était la doctrine principale de la religion et l'adoration intime et personnelle, à laquelle elle aboutit, constitue le pouvoir directeur de l'existence. La torturante angoisse dont il souffrait depuis l'annonce des deux suicides, ne trouvait d'allégement que dans la Présence divine; et c'était là aussi qu'il avait trouvé un refuge après sa rupture avec Marcia.

La nuit était calme, — une nuit de pluie, et, par intervalle, toute parsemée d'étoiles. Graduellement, comme les ténèbres s'effaçaient sous les lueurs de l'aube, les figures ailées, nimbées

ou mitrées apparaissaient furtivement dans la gloire des vitraux, puis devenaient plus distinctes; de longues traînées de pâle lumière glissaient sur les marches de marbre, sur les fleurs, sur l'autel et sur le crucifix placé au-dessus. L'aube s'étendait silencieuse et froide; les oiseaux commençaient à s'agiter faiblement et la brume légère des prés et des clairières, pénétrant par les fenêtres ouvertes, voilait d'une teinte opaline la chaude coloration des murs de l'abside.

Dans ces heures de mélancolie et de ferveur, Edward Newbury atteignit les plus hauts sommets de la foi religieuse par l'abnégation absolue de lui-même. Son âme en parfaite harmonie avec ces nobles pensées fut éclairée. En le séparant de Marcia, en lui imposant du même coup une part de responsabilité, — que sa droiture se refusait à nier, — dans la mort de John et d'Alicia Betts, Dieu l'appelait à lui visiblement et impérieusement. Désormais, sa vie ne lui appartenait plus... elle serait consacrée au Seigneur. Désormais, elle serait un sacrifice volontaire, une oblation expiatoire, perpétuellement renouvelée et offerte en perpétuelle union avec la Divine Victime, pour la rédemption de ces deux âmes égarées et pour la sienne.

Les idées de la Congrégation dont il avait été l'hôte tout dernièrement avec une joie religieuse si intense s'emparaient de son esprit : il ne devait pas se marier. Une destinée plus haute et plus parfaite lui était assignée. Le souvenir de son ami, le Père Brierly, qui, prochainement, devait retourner aux Indes, dans un poste isolé et dangereux, le hantait. Au fond des ténèbres, il entrevoyait la lueur indicatrice. Son pauvre père !.., sa mère !... Mais pas un instant il ne mettait en doute qu'ils l'approuveraient d'obéir à la voix de sa conscience.

***

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand s'apaisèrent ces transports religieux. Edward Newbury était résolu, mais il redoutait de nouvelles émotions. D'autre part, son cœur était encore tout rempli de Marcia. Chère et généreuse Marcia ! Il fallait répondre à sa lettre, lui écrire... une fois encore !

« Ma très chère Marcia,

« Je puis vous appeler ainsi une dernière fois avant que nos vies se séparent à jamais. Je ne vous verrai plus, ou, si nous

nous rencontrons, nous serons devenus si étrangers l'un à l'autre que nous pourrons croire que c'est dans une autre existence que nous nous sommes aimés. Je crois que vous avez eu un peu d'affection pour moi, et je vous remercie et je vous bénis de m'avoir permis de vous connaître... et de vous aimer. Et je vous bénis surtout pour la pensée de consolation et de pitié que vous avez eue pour moi, hier, en ces heures douloureuses, quand vous m'avez offert de revenir à moi, comme si notre engagement n'était pas rompu.

« Non, chère Marcia!... J'ai lu la vérité sur votre visage. Je ne pourrais pas vous rendre heureuse. J'apporterais dans votre vie le trouble et l'inquiétude. Vous avez bien agi en vous éloignant de celui dont les plus profondes et les plus irrévocables convictions vous révoltent et vous heurtent. Je puis être rigoriste et froid; mais je ne suis ni assez rigoriste ni assez insensible pour accepter que vous vous donniez à quelqu'un qui ne vous inspire ni véritable amour... ni confiance. Mais que vous l'ayez offert par compassion et que vous ayez voulu essayer de panser la blessure qui brûle mon cœur, cela est un souvenir précieux qui me suivra constamment dans la vie d'exil que je prévois.

« Je ne puis vous parler longuement du terrible drame de Redcross Farm. La grande pitié que vous me témoignez implique que vous nous en jugez, mon père et moi, en quelque sorte, responsables. Peut-être le sommes-nous. Je n'ai l'intention de rien retrancher de la vérité. Toutefois, si nous sommes responsables, c'est comme des soldats qui portent des coups et sèment des ruines en défendant la cause de leur souverain... Tout au moins dans l'ensemble de la question... Mais que j'eusse dû être infiniment plus compatissant, plus prévoyant et plus actif à secourir ces pauvres égarés, cela je le reconnais; et j'en souffrirai aussi longtemps que je vivrai. Et c'est cette souffrance qui décide de mon existence. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit du Père Brierly et de la Congrégation de l'Ascension? J'ai l'intention de me rendre à la Communauté dans le Lancashire aussitôt que je pourrai quitter mes parens, qui sont en ce moment d'une tristesse profonde, et d'entrer dans les Ordres. Et peut-être irai-je rejoindre Brierly dans sa mission? Mon père et ma mère sont admirables. Nous serons, eux et moi, séparés ici-bas, mais, dans le mystère de l'Au-delà, qui, dès maintenant, nous enveloppe et qui nous est révélé dans les Sacremens, nous serons

réunis à jamais, si nous sommes fidèles. Adieu. Que le Seigneur soit avec vous et vous accorde toutes les félicités : l'amour, des enfans, des amis, en ce monde, et, dans l'autre, la Vie éternelle ! »

***

A l'heure même où cette lettre était écrite, le soleil se levait sur les prés nouvellement fauchés, couverts de rosée. A Knatchett, Coryston, qui n'avait pu dormir qu'une heure dans son fauteuil, agité par une vague inquiétude, après avoir pris un bain, s'acheminait vers la demeure maternelle. En proie tout entier à son hostilité exaltée, la veille il avait oublié sa mère. Mais le souvenir de sa physionomie épuisée pendant la lecture qu'il lui avait faite, le dimanche, lui revenait à la mémoire avec une insistance insupportable. Il en avait toujours été ainsi. Dès que sa mère redevenait féminine, il sentait renaître sa tendresse filiale. Mais le cas était rare !

Après avoir traversé le parc d'Hoddon Grey, et marché pendant plus d'un kilomètre sur les domaines de Coryston, il atteignit le lac, les jardins italiens dont les statues scintillaient sous le soleil levant, ainsi que la large façade de marbre de la maison, avec ses ornemens rococo et ses fenêtres à *loggia*. « Que diable pourrons-nous faire de tout cela ? se demandait-il avec sa pétulance habituelle, puisque Arthur n'aura le droit ni de le vendre, ni d'en disposer utilement ! » Il contourna le lac. Il commençait à monter les gradins de marbre de l'imposant jardin, quand il aperçut soudain par les fenêtres ouvertes du boudoir de sa mère, dans un fauteuil à haut dossier... une silhouette tout en noir... Sa mère ?... levée ?... à sept heures du matin ?... Était-ce possible ? Il approcha. Aucun mouvement n'agitait cette forme humaine dont la tête était rejetée en arrière. Il ne pouvait discerner les yeux de l'endroit où il était. L'attitude, l'immobilité absolue de cette étrange vision baignée de la lumière du matin le frappa d'horreur. Il se rua sur la porte du jardin et la trouva ouverte. D'un bond, il franchit l'escalier et entra dans la chambre en appelant :

— Mère !

Rien ne répondit.

En venant près d'elle, il constata qu'elle vivait encore et qu'elle le regardait. Il s'agenouilla, la serra tendrement dans

ses bras ; mais elle retomba inerte, dans l'état inconscient dont son arrivée l'avait momentanément tirée.

***

Ce qui reste à dire doit être dit brièvement.

Lady Coryston vécut encore huit mois après cette attaque de paralysie. Elle se remit partiellement de ce premier choc et, dès lors, toute l'organisation de la vaste demeure, toutes les pensées de ses enfans se concentrèrent sur la tragique existence de cette morte-vivante.

Arthur accourut en toute hâte à l'annonce de la catastrophe. Quelques remords de sa conduite envers sa mère, ajoutés à un vif ressentiment contre Enid Glenwilliam, l'avaient fait rentrer en lui-même, comme un ruisseau après l'inondation reprend son cours naturel. Il retourna au Parlement, et s'occupa des domaines, ne parlant plus de Buenos-Ayres. Mais il est difficile de dire si la pensée obscurcie de sa mère lui pardonna jamais. Il était rare qu'elle remarquât sa présence. Quand elle parlait, elle s'adressait généralement à Coryston. Sa soumission à son fils aîné devint si touchante que leurs deux âmes en furent rendues meilleures. Coryston vint vivre au château. Et, partagé entre son amour pour Marion Atherstone et les soins qu'il prodiguait à sa mère, il fut plus heureux, pendant quelque temps, que la bizarrerie de son caractère ne le lui avait permis jusque-là. Le bruit des luttes politiques ou religieuses ne pénétrait plus en cette maison où la mort était plus proche chaque jour. La maladie et la souffrance avaient apporté l'union dans la pitié la plus profonde. Lady Coryston fut étonnamment chérie de ses enfans avant qu'elle ne les quittât à jamais, et les derniers mots qu'elle prononça en mourant, l'hiver suivant, furent pour Coryston dont les mains pressaient les siennes : « Corry... Corry... mon fils chéri ! » Et comme il se penchait sur elle : « Corry, mon premier né ! »

***

Le soir de la mort de lady Coryston, Reginald Lester écrivait :

« Coryston est venu me chercher pour voir sa mère. La mort elle-même n'a rien modifié à la physionomie que nous lui avons connue ; ses traits ont conservé leur expression sévère. Son atti-

tude, son expression, sont restées caractéristiques. C'est la femme forte, consciente de son immense pouvoir, et si ses lèvres closes retrouvaient la parole et que la vie lui fût rendue, elle en userait encore tyranniquement. Nulle trace de faiblesse ni de repentir sur ce visage. N'est-ce pas mieux ainsi ? De même qu'elle n'est pas entièrement revenue sur sa décision d'exclure Coryston de l'héritage. Durant une période d'amélioration de sa santé au moment de Noël, elle fut en état de modifier son testament ; mais ce ne fut pas seulement pour y manifester par un simple codicille l'invincible affection qu'au fond elle avait toujours eue pour Coryston. Elle a laissé les domaines à Arthur, sa vie durant, mais ils reviendront au fils de Coryston, s'il en a un, et elle nomme Coryston et sir Wilfrid Bury exécuteurs testamentaires. Ce testament partage dès maintenant les terres entre les deux frères, — Arthur s'y prête, — mais ne donne pas à Coryston le droit de faire les changemens radicaux qui détruiraient les traditions de la famille, du moins sans le consentement d'Arthur et de sir Wilfrid. Toutefois, il restera encore à Coryston encore assez de terre et d'argent pour tenter des innovations, et nous verrons sans doute d'étranges choses.

« Ainsi, autant que le lui a permis son cerveau affaibli, elle a jusqu'à la fin fait flotter son étendard.

« Pourtant sa maladie en la mettant dans la dépendance de ses enfans et le dévouement qu'ils lui témoignèrent ont révélé une autre femme dont les nouveaux sentimens se superposaient aux anciens. De là provenait cette sorte de stoïcisme auquel nul ne s'attendait. Certes, sa nature était capable de se résigner à accepter le présent sans renier rien du passé. Sa vie aurait pu se terminer dans l'irritation et la révolte, en laissant de pénibles souvenirs. Ce fut au contraire pour eux la source d'adieux d'une infinie douceur que de découvrir que leur mère *pouvait se laisser aimer :* et ils usèrent avec empressement de la licence qui leur était donnée.

« Elle mourut à temps,... l'une des dernières de cette génération qui bientôt aura disparu, ne laissant que le souvenir d'une suite de vagues fantômes, qui s'évanouissent en s'éloignant. Elle n'eut jamais de doutes sur ses droits et ses prérogatives en ce monde, ni de scrupules d'en user comme il lui plaisait. Coryston, non plus, n'a pas de doutes... ou peu. Et, s'il est constamment désillusionné par les hommes, il reste aussi

obstinément que sa mère attaché à ses idées. Et c'est pourquoi, en dehors de l'aventure Glenwilliam, elle le préférait en définitive à Arthur, qui s'embourbera partout et constamment, — sans savoir comment, — avec la majorité de son espèce.

« Marcia!... dans sa robe de deuil, veillant sa mère... Avec ce regard lumineux reflétant son âme!... Mais... pas un mot! Il est des choses trop sacrées pour ces pages. »

***

Pendant les longs mois que dura la maladie de lady Coryston, les relations entre sa famille et Reginald Lester s'étaient insensiblement modifiées, sans que personne s'en aperçût. Il devint l'intime ami et le conseiller des frères de Marcia... et plus encore de celle-ci. Il surveillait les affaires des domaines avec M. Page; s'efforçait de concilier au mieux les idées de Corry et d'Arthur, si divergentes; il s'occupait de la réorganisation complète de la Bibliothèque, dont jusque-là une infime partie l'avait occupé. De jour en jour, augmentait son intimité avec Marcia, dont il devenait le confident, non moins que le guide écouté, dans les questions pratiques. Dans les heures de liberté que laissaient à Marcia les soins dont elle entourait sa mère, c'était Lester qui l'initiait aux beautés de la poésie, qui l'accompagnait lorsqu'elle chantait. Lui seul s'occupait d'elle avec autant de sympathie dévouée que d'incessante attention, la devinait, était son guide,... et l'adorait. Il ne laissait rien paraître de son amour pour elle, — elle-même l'ignorait, — mais cet amour devenait, à son insu, partie intégrante de sa vie. Lady Coryston mourut au mois de février de l'année suivante, et Marcia, épuisée de fatigue, partit pour l'étranger avec Waggin, afin de se reposer quelques semaines. Dès les premiers jours de son voyage, sa correspondance avec Lester, qui leur permit de s'exprimer librement, révéla à la jeune fille l'état de son propre cœur.

Pendant son absence, d'importans événemens s'étaient accomplis.

Par une froide après-midi de février, alors que les collines du Nord étaient encore toutes couvertes de neige, Coryston monta vers le *cottage* des Atherstone, espérant trouver Marion seule. Pendant tout l'hiver, une secrète intelligence, que con-

naissait plus ou moins la famille, régnait entre eux; mais l'état de lady Coryston n'avait pas permis de parler de mariage, et elle était morte sans avoir rien su de ce projet.

Avec sa *fougue* habituelle, il venait de découvrir qu'on se jouait de lui. Il entra en coup de vent dans le petit salon où Marion préparait le thé et s'assit d'un air renfrogné au coin de la cheminée.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Marion avec douceur.

Pendant l'hiver qui venait de s'écouler, la fille d'Atherstone avait subi un changement tout à son avantage. Elle était rajeunie, plus charmante encore, mise avec plus de recherche, quoiqu'elle eût conservé cette note de simplicité et ce bon sens calme et souriant qui avaient tout d'abord séduit cet homme foncièrement ennemi de la rhétorique, tant de la sienne que de celle d'autrui.

— Vous me traitez d'une manière abominable! déclara-t-il avec véhémence.

— Comment? Ma conscience rend un son aussi pur que celui d'une cloche!

Et, souriante, elle lui offrit une tasse de thé.

— Toutes les cloches ne sonnent pas juste. Quelques-unes sont fêlées, fut la prompte repartie. Je vous ai demandé deux ou trois fois, cette semaine, de m'apprendre quand vous aurez la bonté de vous marier avec moi, et vous n'avez pas encore daigné m'en dire un mot!

Marion resta un moment silencieuse, puis elle le regarda comme Andromaque a dû regarder Hector, — avec une expression qui laissait deviner la profondeur de ses sentimens.

— Réfléchissons encore un peu, Herbert... pour savoir si c'est vraiment raisonnable et sage?

Personne n'avait jamais parlé à Coryston en se servant de ce prénom. Lui-même l'avait presque oublié. C'était peut-être la raison qui faisait que Marion le prononçait avec tant de plaisir. Et, dans cette bouche, Coryston aimait à l'entendre.

— Qu'est-ce qui vous prend?

— Avant tout, Herbert, la nature ne m'a nullement faite pour devenir pairesse!

Il se leva tout d'un bond, furieux:

— Peut-on faire tant de simagrées! Tout ce qu'on vous demande, c'est d'être ma femme!

Mais elle ne fut pas convaincue :

— Nous ne pouvons refaire le monde pour nous tout seuls... et puis il y a... mon père.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il veut, votre père ?

— Vous ne vous entendez pas très bien, dit-elle avec un soupir.

Il maîtrisait difficilement son impatience.

— Pour votre père, le parti libéral, c'est Jahveh... l'espoir des enfans de lumière. Pour moi, le parti libéral, c'est bien plutôt Dagon... un autre dieu des Philistins, — rampant lui-même devant Mammon... plus puissant encore. Mais là n'est pas la question. Je suis capable de me conduire par moi-même.

Marion se penchait sur son ouvrage.

— Voulez-vous dire que je ne puis pas me conduire tout seul ? répétait-il, agressif, en se rapprochant d'elle.

Enfin, elle répondit en le regardant :

— Et si vous vous dégoûtez de moi... comme du parti libéral ?

— Du parti, oui, mais pas de la liberté, dit-il, tout vibrant.

— Et si vous venez à ne voir en moi que le revers de la médaille... comme vous le faites pour chacun !

— Est-ce que je peux voir ce qui n'existe pas ? répondit-il en la regardant.

— Je ne suis pas clairvoyante, Herbert... et de plus je crois bien que je suis tory.

— Ça m'est parfaitement égal,... puisque vous êtes la femme que j'aime !

— Et je tiens à aller à l'Église !

— Dans le genre d'église d'Edward Newbury ? demanda-t-il, ennuyé.

— Non, je suis du Culte évangélique.

— Dieu soit loué ! J'en suis aussi, dit-il avec enthousiasme.

Elle se mit à rire.

— Mais c'est très vrai, insistait-il : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » voilà ce que je comprends... Alors, c'est convenu... pour mercredi en quinze ?

— Non, non ! dit-elle alarmée, certainement non ! Restez encore un moment, Herbert. Où avez-vous l'intention d'habiter ? Que comptez-vous faire ?

— Je me charge des terres de Dorset. Arthur s'en désinté-

resse complètement. Je prévois beaucoup de besogne... et peu de profit. Mais il y a une vieille ferme où nous pourrons nous installer. Avant six mois, j'aurai des querelles avec tous les voisins, et la vie vaudra d'être vécue!

— Délicieuse perspective pour votre femme!

— Mais assurément. Vous aurez l'existence pour laquelle vous avez été créée. Vous irez à la ronde réparer les scandales que je provoquerai, ou, — si vous préférez une forme plus sentimentale, — vous panserez les blessures que j'aurai faites. Avant tout, je suis sociologue... Mon devoir est de tenter des expériences. Et, sans doute, elles ne réussiront pas mieux qu'ici.

— Et que deviendrai-je dans tout cela ?

— Vous élèverez le garçon. C'est pour lui que sera le bénéfice de mes tentatives.

— Le garçon ?

— Eh bien ! oui, le garçon... notre fils... qui doit hériter des domaines, dit Coryston sans une seconde d'hésitation.

Marion rougit et reprit son ouvrage. Coryston se mit à genoux auprès d'elle, et lui demanda pardon. L'audace de son regard avait fait place à une tendresse passionnée.

***

Lorsque Coryston revint, le soir, au château, il y trouva ses frères qui venaient y passer le « Week end. » Arthur, tout bourré des potins parlementaires, ne parlait que de batailles entre corbeaux et vautours. Coryston, à l'ordinaire, n'avait pas la patience de l'écouter. Mais, cette fois, il gardait un silence poli, et Arthur s'en donnait à cœur joie. James, confortablement assis, semblait rayonnant et désireux de s'épancher. Il parla de musique et d'opéra, et, comme ses frères, n'étant pas musiciens, ne s'intéressaient pas au sujet, il s'arrêta bientôt et Arthur remonta sur ses tréteaux.

Ils se tenaient au rez-de-chaussée, dans le fumoir, tout orné de tableaux représentant des courses de chevaux et assombri de bustes de famille qui n'avaient pas été jugés dignes de figurer dans la Bibliothèque. Dehors, le vent faisait rage dans les arbres où le printemps ne se manifestait pas encore et cinglait d'une pluie glacée les nymphes de la fontaine.

— Qui aurait pensé qu'ils auraient duré jusque-là? prononça Arthur, répondant à une insignifiante remarque de James.

— Qui? Le Gouvernement? Seigneur!... qu'est-ce que cela nous fait? interrompit Coryston. Savez-vous, mes vieux camarades, ce qu'on m'a dit à Martover? Lord William Newbury est mort, cette nuit... d'une faiblesse du cœur. On le considérait comme perdu depuis une quinzaine.

Arthur apprit la nouvelle avec l'intérêt que tout propriétaire porte aux autres propriétaires et fit un nœud à son mouchoir pour ne pas oublier de demander à Page quel serait le jour des obsèques. Comme député de la circonscription, il ne pouvait manquer d'y assister.

James dit, songeur :

— J'ai su qu'Edward a pris l'habit, la semaine dernière. Marcia, dans sa lettre de ce matin, m'écrit qu'elle espère le voir à Rome lorsqu'il passera pour aller aux Indes... Pauvre lady William, elle va être bien seule!

— Si vous faites la solitude en l'appelant religion, que pouvez-vous attendre d'autre? dit Coryston durement. (Au nom de Newbury, il s'était emporté comme toujours en songeant aux deux suicidés.)

Puis, se levant, il dit à Arthur :

— Je suis décidé. J'épouserai Marion le mois prochain.

Les deux frères montrèrent un peu d'embarras, quoiqu'ils ne fussent pas absolument surpris. L'attachement de Coryston pour cette personne simple et bonne, si modérée dans ses opinions, les avait d'abord énormément étonnés, mais ils s'y étaient accoutumés.

— C'est très bien, dit Arthur à son frère en lui tapant dans le dos. C'est le meilleur moyen de ne pas entrer dans une maison de fous. Et c'est une charmante femme, du reste. Mais tu n'exigeras pas que je voisine avec ton beau-père.

— Ça te serait peut-être utile dans certaines questions où tu n'es pas fort, dit Coryston moqueur, en esquivant le rouleau de papiers officiels ou autres dont Arthur le menaçait... Et toi, James, tu ne me félicites pas? A quand ton tour?

— Mais si! je te félicite, dit James précipitamment, et très sincèrement.

Et sa physionomie, ahurie et souriante, trahit une agitation si peu explicable que Coryston fut intrigué. James ouvrit la bouche comme pour parler, devint écarlate, ses lèvres se fermèrent, et il se rassit brusquement sur sa chaise. Peu après, il

quittait le fumoir et on put l'entendre jouer une fugue de Bach sur l'orgue du *hall*. Le soir même, il repartait pour Londres, emportant de la Bibliothèque une cargaison de livres philosophiques et aussi un grand nombre de romans, quoiqu'il n'en lût jamais.

Le lendemain, dans une lettre à son frère aîné, il annonçait ses fiançailles avec une jeune orpheline de dix-neuf ans, élève du Collège Royal de Musique.

C'était la fille de son répétiteur de Cambridge, jolie, musicienne et sans un *penny*. Depuis quelques années, il avait payé la pension de la jeune fille et, séduit par sa charmante voix de mezzo-soprano dans un concert que le Collège avait récemment donné, il s'était déclaré. Ce philosophe amoureux, trop circonspect pour annoncer *viva voce* l'événement à ses frères, laissait courir sa plume avec abandon. Coryston et Arthur fort égayés ne se réjouirent pas moins que le « vieux James » eût le courage d'être heureux. Coryston observa qu'Arthur restait le seul en état de perpétuer le sang bleu de la famille.

— Ou Marcia, dit Arthur, éludant l'allusion personnelle.

— Marcia? dit gaiement Coryston, — il resta un moment songeur, — et reprit : Lester m'a écrit qu'il sera à Rome la semaine prochaine pour consulter les manuscrits Borghèse. Il ne reviendra pas avant mai.

Car Lester avait entrepris un voyage d'érudit concernant les collections de la Bibliothèque.

Arthur n'ajouta aucun commentaire, mais resta près d'une fenêtre, plongé dans d'absorbantes réflexions, pinçant les lèvres, fronçant les sourcils. Son trop court menton et ses manières gamines ne lui permettaient pas de jouer à la dignité. Mais sa situation comme possesseur de Coryston Place, les pompeuses traditions de sa famille, la longue influence de sa mère reprenaient leur empire sur lui en dépit du cruel et cuisant souvenir d'Enid Glenwilliam. Allait-il autoriser sa sœur à se mésallier, — même si le prétendant était le meilleur garçon du monde? Un homme peut faire le mariage qu'il veut, sa famille n'en éprouve qu'un préjudice relatif. Mais une femme est toujours absorbée dans la famille du mari.

Pour conclure, il haussa les épaules en se disant :

« Marcia est aussi têtue que Coryston... »

***

Avril vint. Dans Rome animée par la foule, les fleurs et les fontaines, sous le soleil régénérateur, Marcia ressentait l'influence saine et bienfaisante que la beauté et la lumière ont sur les humains; Edward Newbury traversa Rome pour rejoindre Brindisi et la route des Indes. Marcia le vit pendant une heure; et cette entrevue, quoique brève et embarrassante, leur laissa à tous deux un souvenir inoubliable et fit en secret verser à Marcia quelques larmes de douloureuse sympathie, d'admiration et aussi de compassion. Puis elle revint avec un élan d'enthousiasme vers ce monde si méconnu et si rempli de splendeurs, d'attrait et d'agrément, dont Newbury s'éloignait à jamais.

Alors Lester arriva. Il redevint l'inséparable compagnon de ses promenades parmi les inépuisables merveilles de la Ville Éternelle... Elle le vit au milieu de jeunes érudits, ses camarades, modeste et instruit comme eux, mais supérieur par sa nature poétique et par son ardeur à retrouver partout et toujours l'âme humaine, ses souffrances et ses joies, dans le travail de l'homme à travers les siècles.

Ce furent d'heureux jours. Les anémones bleues et blanches s'étaient épanouies, puis flétries dans les bois d'Albano; les touristes anglais, venus pour les vacances de Pâques, étaient repartis; et bientôt, Marcia aussi dut songer au retour, emportant avec elle l'espoir passionné de voir augmenter son bonheur.

Vers cette époque, une catastrophe avait mis en deuil l'Angleterre et modifié la politique du pays. Un yacht américain à bord duquel était Glenwilliam, jeté sur les Needles par une tempête soudaine et terrifiante, se perdit corps et biens. La fille du Chancelier resta seule et sans fortune. La sympathie et l'admiration passionnées que son père avait inspirées à ses amis politiques se reporta en quelque sorte sur la jeune fille. Mais, au grand étonnement de bien des gens, Enid refusa avec orgueil toute offre d'aide pécuniaire, se contenta de son très modeste revenu et se livra avec quelques promesses de succès à des études littéraires.

Environ six semaines après la mort de Glenwilliam, Arthur se résolut de nouveau à demander la main de la jeune fille. Elle fut probablement tentée, mais enfin déclina son offre.

« Vous êtes un bon et vrai camarade, lui dit-elle avec gratitude, mais cela ne se peut pas. » — Et elle ajouta avec une sombre énergie : « Il n'y a qu'une seule chose que je puisse faire pour *lui* maintenant, — c'est de rester fidèle à ses idées ! Et il n'y en a pas une qui vous intéresse ! Non, non ! ce n'est pas possible ! Adieu ! adieu ! »

Enfin Marcia revint à Coryston Place, pensant y vivre avec Arthur et faire son devoir envers les tenanciers. Un merveilleux printemps régnait sur tout le pays. Les ajoncs sur les pentes des collines étaient éblouissans, bientôt les aubépines fleurirent les haies et les bords des ruisseaux. Une fois encore, la voix du coucou chanta l'annonce du renouveau. Quand des oiseaux furtifs reprirent leur joyeux va-et-vient entre la terre féconde et leurs nids aériens, quand du Sud au Nord le vent d'Ouest, chassant et dissipant sous ses rafales les grands nuages blancs, faisait du ciel chaque jour une nouvelle merveille, — Marcia souvent eût voulu retenir son souffle pour entendre son cœur répondre à ce printemps divin. Lester, ayant terminé ses studieuses recherches à Rome et à Naples, vers le milieu de mai, s'installa de nouveau à Coryston Place pour achever son œuvre. Il y trouva beaucoup plus à faire qu'il ne s'y attendait... Il trouva dans les prés et dans les bois la jeunesse radieuse de l'année... Il trouva Marcia !... et lut dans ses yeux noirs le plus affolant et le plus timide des aveux... Quelles alternatives de doute, de scrupules, de révélations exquises et de félicité pénétrèrent leurs âmes et les unirent, c'est à ceux-là seuls, qui ont connu les plus profondes et les plus pures des émotions humaines, de l'imaginer.

MARY A. WARD.

(*Traduction de* B. DE MARMÉ.)

# PAYSAGES D'UKRAINE

On a retrouvé dans les papiers inédits du vicomte E.-M. de Vogüé ces notes sur l'Ukraine, premier contact de l'écrivain avec la campagne petite-russienne qu'il a décrite, dans plusieurs de ses ouvrages, avec non moins de précision que d'éclat. D'une plume pittoresque, l'auteur du *Roman russe* a retracé ici quelques figures, rendu à merveille la poésie des grandes steppes de blé, la paix profonde des mystérieuses forêts d'Ukraine. Ces pages, où la beauté du style se joint à l'originalité des aperçus, ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

Le jour où j'ai pu lire dans l'original les *Récits d'un Chasseur* de Tourguénef, je suis parti pour l'Ukraine.

Là seulement j'ai compris ce livre de poésie et de vérité.

Vous qui le lisez au loin, vous croyez peut-être qu'il est fait, comme les autres livres, de mots sortis de l'invention d'un cerveau humain : non pas ; il est fait des rumeurs sourdes qui passent le soir dans les champs ; les pages ont poussé du sol natal, naïvement, sans effort, comme des fleurs des marais, toutes trempées des vapeurs matinales, de la sève des forêts ; elles sentent la forte odeur de la terre aimée.

Seule George Sand a surpris à ce degré le parfum et la couleur de la nature, dans quelques peintures de son Berry. De plus, pour nous étrangers, la nature qui palpite dans les récits du Chasseur petit-russien est vierge et neuve, toute de mystère : l'attrait du livre, ce sont les horizons vagues et inconnus qui fuient entre les lignes ; il a cette fascination que vous avez ressentie peut-être en déroulant les nouvelles cartes d'Afrique. Notre pensée exacte, façonnée au moule occidental, hésite

d'abord au seuil de ce monde étranger, — autre monde, autres terres, autres âmes, — puis elle s'y plonge, la devine et s'en rend maîtresse, Dieu ayant promis à l'homme qu'il serait le roi de l'Univers, c'est-à-dire qu'il le comprendrait tout entier, pour peu qu'il sût le voir et l'aimer.

J'ai donc couru l'Ukraine, le pays du Dniéper, et ce qui demeure des grandes forêts à la lisière des steppes. Ce furent au début de tels étonnemens, de telles nouveautés, que je désespérai de pouvoir jamais les traduire. Je me serais écrié volontiers comme Quintilien : « Nous n'avons pas trouvé les mots avec lesquels nous pourrions parler de ceci. » Je m'étais flatté à la légère que la pratique du vieil Orient m'aiderait à comprendre la nature et le monde slaves : non, c'est autre chose. Là-bas, les lignes étaient simples et immobiles, les hommes endormis sur un fond de civilisation que notre éducation première nous a fait connaître ; une lumière radieuse mettait tout en plein relief ; on pouvait sans trop de peine saisir et rendre les contours. — Ici, les lignes sont ondoyantes et fugitives, la clarté douteuse, toute de reflets changeans : mirages des marais, mirages des steppes, mirages des neiges. — Et puis toujours ce double et difficile caractère d'un monde très vieux ou très jeune, suivant qu'on le regarde ; rien de précis et d'arrêté, tout en formation ; des plaines et des âmes qui échappent, à perte de vue, sans repère fixe. — Je ne rapportai de ma première tournée d'Ukraine que des impressions confuses, le sentiment d'avoir mal vu.

J'y revins à d'autres reprises, je laissai agir le temps, le bon maître. Il n'est rien de tel que d'user les choses et de s'y accoutumer : à mesure que la nouveauté s'émousse, on se fait aux aspects, on les voit plus réels, aux dépens peut-être de la couleur ; ce qui est entré dans notre vie quotidienne nous devient simple ; l'imagination se refroidit, mais le jugement s'affine, les notions se classent ; les grands traits se dégagent, le relief de la contrée indécise émerge de la brume, incomplet sans doute, mais fixé sur quelques points : telle la carte qu'on imagine, quand on rêve d'une planète qui se condense au sortir du chaos liquide.

Ce soir, un long soir d'hiver qui m'a fait rechercher l'illusion des courses de mai, j'ai pris courage en ruminant mes notes des étés passés ; j'y ramasse au hasard une brassée de

souvenirs. C'est peu de chose, des crayons, des silhouettes, les points d'attaque de ce qu'on devait écrire et de ce qu'on n'écrira jamais, les propos interrompus du carnet de voyage. Celui qui les a jetés là y retrouve seul une longue série d'images et de pensées; à ceux qui ont traversé les mêmes chemins, ces esquisses rappelleront du moins des impressions plus complètes et des tableaux oubliés; au plus grand nombre, elles parleront de choses inconnues, mais en donnant peut-être à quelques-uns le désir de venir connaître. Bonne curiosité du voyage, vertu salutaire, comme on serait heureux de croire qu'on a pu t'aviver! Connaître, c'est comprendre; comprendre, c'est excuser: et tout le secret de la vie n'est-il pas l'indulgence?

Voilà pourquoi, au retour des pays lointains, j'en parle volontiers aux gens de mon pays.

***

Le chemin de fer a couru durant une heure en pleine forêt. Il nous a laissés près de Briansk, dans les grands bois qui couvraient jadis tout le Nord de la Petite-Russie. Un *tarantass* (1) attelé de six chevaux doit nous faire franchir les 80 verstes qui nous séparent de W... De mon premier contact avec la terre d'Ukraine, dont nous venons d'atteindre la limite septentrionale, j'ai gardé une impression très vive. Les petits chevaux du Dniéper emportent au galop notre lourde machine par un chemin à peine indiqué, qui s'évanouit souvent dans les prés ou dans les friches. Le postillon harcèle ses bêtes du fouet et de la voix; il semble, comme elles, se griser de mouvement et d'espace dévoré. Je ne répondrais pas que quelques verres de *vodka* ne l'aient pas préparé à cette ivresse plus noble : mais l'explication n'est pas nécessaire. L'amour de la vitesse est une des passions caractéristiques du Russe; ce n'est pas qu'il attache au temps un prix particulier, loin de là : mais il s'abandonne délicieusement à la volupté d'une course folle, en traîneau, sur le tapis de neige déroulé à l'infini. On dirait que l'immensité de sa patrie l'oppresse et l'excite, que ses mornes horizons le sollicitent à fuir plus vite leur ennui, à chercher on ne sait quoi au delà d'eux. C'est la hâte fiévreuse du marin sur le monotone Océan.

(1) Longue calèche sans ressorts.

Gogol, ce profond connaisseur du cœur russe, a décrit dans une page classique cette ivresse de la troïka, « l'oiseau troïka, » et comparé sa patrie au rapide équipage.

« Ainsi tu te précipites, ô Russie, brave troïka. Nul ne t'atteindra ; sous ta course la route poudroie, les ponts tremblent, tu passes, tout reste loin derrière toi. Le spectateur s'arrête stupéfait du prodige. Est-ce un éclair qui fond de la nue ? Pourquoi cette allure qui donne le vertige ? Quelle force inconnue respire dans ces chevaux surnaturels ?... Russie, à quel but cours-tu ainsi ? réponds. — Pas de réponse. Rien que le bruit étourdissant des clochettes. L'air vibre et gémit, le vent de la course le déchire en lambeaux ; elle vole, dépassant tout ce qui est sur terre, et peuples et empires s'écartent pour lui livrer passage. »

Comme la Russie du poète, notre attelage se précipite en ligne droite, sans souci des ornières, des pentes ou des labours, laissant à Dieu le soin de mesurer les obstacles à la force de résistance de l'équipage. Sa seule sagesse est d'éviter les ponts ; les ponts de province sont mal famés ; quand on en rencontre, on prend à droite ou à gauche par le lit de la rivière ; si fortes que soient les eaux, il vaut mieux s'y confier que braver les planches trompeuses qui les dominent.

Nous avons couru ainsi plusieurs heures, au travers de plaines silencieuses et vides, aux lignes incertaines, aux horizons perdus, qui reculaient devant nous sans changer d'aspect, comme les flots en haute mer. C'était bien une mer, la mer des blés, avec ses houles d'épis verts, moutonnant à perte de vue. Les frissonnemens du vent sur leurs cimes promenaient à la surface de l'immense tapis des moires changeantes, celles qu'on voit courir sur les vagues quand la brise les roule dans les clartés du matin. Pour compléter l'illusion, un pin ébranché émergeait parfois dans les lointains avec un vague aspect de mât désemparé dans ces solitudes mouvantes. Après ces champs de blé de plusieurs verstes de profondeur, venaient des pâturages, des landes nues. Celles-ci me rappelaient un peu le désert de Damas au printemps, avant la pousse des grandes herbes ; pourtant tout autre est l'impression qui se dégage du désert de Syrie ou des sables d'Égypte : dure, mais éclatante, solennelle plutôt que triste ; rien n'y vit, partant, rien n'y souffre, l'espace vide n'y parle que de liberté et de repos. Plus triste est la steppe russe, touchée par la charrue, accusant la misère de l'effort humain,

trahissant le petit bruit et la lutte inégale des pauvres hommes perdus dans ses plis. La majesté de la lumière lui manque également; une clarté terne tombait, avec une pluie fine, de nuages très bas. Avant de disparaître sous l'horizon, le soleil les perce un moment; une traînée de lumière verdâtre court sur les derniers blés avec des irisations d'arc-en-ciel et allume comme des torches les fûts blancs d'une lisière de bouleaux. Nous rentrons dans la forêt qui couvre encore un tiers de cette province et la couvrait tout entière il n'y a pas un demi-siècle. Les taches sombres des sapins y alternent avec les raies argentées des trembles et des bouleaux.

Dans l'eau dormante des marécages qui croupissent sous bois, les vieux arbres écroulés de vétusté, les branches reverdies dans les plaques humides, les roseaux et les herbes folles couvrent partout le sol; une flore éblouissante, églantines, acacias, anémones aux teintes douces, foisonne au bord des eaux où flottent les nénuphars et les iris; c'est la fermentation puissante d'une nature vierge, d'une nature aqueuse qui vous enveloppe de bouffées de vie et fait battre le sang plus ardent au cœur du passant.

La nuit vient bientôt nous en priver; ils nous sont rendus plus loin par de grands feux de bûcherons dans une coupe; les pyramides de bûches d'argent et les troncs encore debout apparaissent éclatans dans les flammes rouges et dans le miroir embrasé des marais.

Avant ces hommes, nous n'avions rencontré que de rares êtres vivans durant ces six heures de route : un colporteur juif pliant sous sa balle, quelques paysans accroupis dans leurs télègues ou à califourchon sur leurs *droghis*, chariot primitif fait d'une poutre jetée sur deux essieux. Pelotonnés sous la pluie dans leur touloupe de laine brune, ils nous saluent au passage et suivent nos figures étrangères d'un regard placide et vague. A l'entrée des bois, un tabor de bohémiens campe dans la prairie; les petits enfans tsiganes sortent tout nus des tentes et courent après notre voiture en mendiant quelque monnaie. Une superbe fille sauvage, à peine couverte d'une loque, nous aperçoit et bondit jusqu'à nous en tendant la main : elle danse sur un rythme endiablé, avec un frissonnement de tous ses nerfs et de furieux sourires; une vraie statue de la jeunesse asiatique, quelque bacchante suivant Dionysos, aux jarrets de

bronze, au sang brûlé, aux yeux noirs comme ses cheveux, des yeux profonds de trente siècles de vie endormie. Un vieillard s'approche aussi et, sur ma demande, compte jusqu'à dix dans sa langue ; il emploie, à de très faibles variantes près, les termes de la numération en sanscrit. Pauvre épave aryenne, ancêtre arrêté si loin derrière nous, que de chemin nous avons fait depuis toi ! Nous ne pouvons te renier, vieux père, tes mots sont nos mots, tes traits sont nos traits ; cependant tu erres dans notre monde comme un étranger, portant partout avec toi ton Inde fabuleuse.

Un peu plus loin nous relayons dans un hameau ; les chaumières basses, en troncs de sapins ou en clayonnages, ont encore l'humble apparence des villages russes ; à mesure qu'on avance en Ukraine, la maison petite-russienne prend un air plus aisé sous son blanc crépi de chaux. Le maître de l'auberge est un ancien serf des hôtes chez qui je me rends ; il a été libéré avant l'émancipation, a gagné une petite fortune ; maintenant ses deux fils commencent le latin, pour aller achever leurs études classiques et conquérir leurs diplômes au gymnase de Moscou.

Voilà une belle évolution, dira-t-on, en moins de vingt ans, du servage à l'étude du latin ; sans doute c'est très séduisant : est-ce aussi pratique ? D'abord, je voudrais bien que ces jeunes gens m'expliquassent ce qui peut les rattacher à notre vieux tronc latin ; pour nous qui sommes nés de ce tronc, ce serait un suicide intellectuel que de l'abandonner ; mais eux, les Russes orthodoxes, ces Gréco-Slaves, qu'ont-ils de commun avec lui ? Ni la langue, ni la religion, ni le droit, ni le génie national.

Toutes leurs racines sont ailleurs ; pourquoi bâtir leur monde moral sur cette base artificielle ? Et puis je demande à Ivan ce qu'il fera de ses fils diplômés ; il ne sait pas trop ; je crois bien qu'il se répond tout bas à lui-même : des fonctionnaires.

Mais enfin peu importe, on verra après ; le principal est d'avoir le diplôme. — Oui, le diplôme des ambitions déçues. — Songez donc, Ivan, qu'il y a dans la sainte Russie des milliers de braves gens comme vous, qui ont des milliers de fils, lesquels auront des milliers de diplômes et feront des milliers de fonctionnaires : sur qui fonctionneront-ils ? Ah ! si vous aviez envoyé vos gars à l'école professionnelle pour recruter d'abord cette armée de l'industrie qui vous manque, pour former une bourgeoisie indépendante, je vous applaudirais des deux mains. Eux,

les fils du serf, deviendraient des artisans, des contremaîtres, des usiniers, des ingénieurs; ce serait déjà un joli échelon de franchi; et leurs fils, à eux, auraient le droit de vouloir plus et de briguer l'administration de la grande machine sociale créée par leurs pères. — Aujourd'hui, Ivan, entre ce peuple que vous avez laissé à la glèbe et les capacités héréditaires qui l'administrent, où trouvez-vous l'élément moyen sur lequel vos fils doivent s'appuyer et expérimenter leurs diplômes? Votre travail les a tirés du servage : pourquoi les replonger dans cet autre servage du bureau d'État sans horizon?

Mais s'ils ne peuvent être fonctionnaires, me direz-vous, le bienheureux diplôme leur ouvrira les professions libérales, ils seront avocats, médecins... Mon ami, pensez que chez vous on retarde tellement sur son siècle, que les avocats y sont institués pour plaider des procès et les médecins pour soigner des malades; quand vous aurez plus d'avocats que de procès et plus de médecins que de malades, de quoi vivront vos fils? Ne vous reprocheront-ils pas l'arme inutile que vous leur aurez donnée, à moins qu'ils ne préfèrent, ce qui s'est vu, la tourner contre une société mal faite à leur gré? Vous êtes à terre et vous voudriez monter au ciel, ce qui est le vœu de tout être humain, vœu très légitime et très raisonnable : seulement, on y arrive en bâtissant de bonnes et solides assises, reliant peu à peu la terre au ciel : quand la bâtisse est achevée, tout le monde grimpe aux degrés, et escalade le ciel sans défense : c'est parfait. Ce vieux procédé vous paraît trop lent, et vous imaginez de donner à vos enfans des ailes de papier, pour s'élever, tout d'un coup, dans le vide. Prenez garde, Ivan, les ailes se déchirent, on n'arrive pas au ciel, bien défendu, et on retombe de tout son poids sur les pauvres hères qui grattent la terre... Mais je vous prêcherais en vain, Ivan Ivanovitch : vous êtes de ceux qu'enivre la troïka à l'allure vertiginieuse, qui brûlent la route et courent aux extrêmes, quitte à tomber épuisés en y touchant. Vous avez le mépris du relais, vous qui en tenez un, du moyen terme de la sage lenteur. Suivez votre nature, Ivan Ivanovitch; après tout, c'est peut-être ainsi qu'on fait les grandes choses inconnues; les *Mille et une Nuits* ont été écrites par un fou de génie, les maisons de banque ont été fondées par des sages, et j'aime mieux celles-là que celles-ci. C'est égal, entre le tabor des tsiganes qui chantent demi-nus à la lisière du bois et ces fils de serfs qui ap-

prennent le latin, j'ai déjà parcouru toute les distances de la vaste Russie, monde à l'usage duquel notre vieille mathématique n'a ni mètre ni balancier.

Après le hameau du relais, nous ne rencontrons plus une habitation. Les grelots de nos chevaux ébranlent à peine le silence écrasant, le calme morne de ces solitudes. Rien, dans nos campagnes si peuplées, ne saurait donner une idée de la paix profonde des steppes et des bois russes : grâce à elle, sans doute, de toutes ces choses assez tristes il se dégage une harmonie qui gagne insensiblement l'âme. Je ne trouve rien d'analogue à cette sensation pénétrante, dans mes souvenirs de voyage plus colorés : si je l'ai connue avant, c'est peut-être durant les quelques instans passés dans nos musées devant un Ruysdaël ; tenez, quand l'âme est grise à Paris par un jour d'automne, et qu'on va retrouver, au fond des salles muettes du Louvre, cette toile vide, brune et mystérieuse, où un groupe d'arbres pliés sous la rafale habite seul la plaine détrempée; le génie sombre du premier des paysagistes a écrit là dans chaque brin d'herbe, dans chaque nuage, les deux mots de cette terre du Nord : solitude et peine. On y devine sans la voir la fatigue du piéton attardé dans les boues et, dans l'infini où se prolonge cette toile, les mornes et puissantes énergies de la nature. Cette fatalité que le maître a peinte avec les élémens modérés d'un paysage flamand, la campagne russe la dit en grandes phrases simples et douloureuses. Voilà pourquoi nous rêvions d'un Ruysdaël slave, quand les chevaux franchirent une haie de clayonnages et s'arrêtèrent en plein bois, devant une grande maison de briques dans le style des dernières années de Catherine : nos hôtes nous attendaient sur le perron, entre deux tilleuls en fleurs où pendaient des lanternes de fer.

***

Je veux faire connaître la bonne grâce patriarcale d'un de ces intérieurs d'autrefois, comme il y en a encore tant en Ukraine. J'en choisis un au hasard, ils sont beaucoup qui se ressemblent. Une grande salle seigneuriale, servant tout à la fois de vestibule, de salon et de salle à manger; dans l'angle, un vieux clavecin, relique de l'autre siècle; aux murailles blanchies, pendent d'anciens portraits. Là grimacent, sur un voile épais de suie et de bitume, les profils naïvement terribles des hetmans zaporogues

auxquels la terre a appartenu jadis. Les guerriers kosaks, serrant leur cimeterre sur leur riche pelisse, dardant un regard fixe sous leur grand bonnet de fourrure, justifient par leur haute mine les exploits que leur prêtent les légendes slavonnes, inscrites en lettres d'or au bas de leurs portraits. C'est Stenko Dimitritch, un lieutenant de Bogdan Chmelnitzki, vainqueur des Polonais à Pilava, pris dans une embuscade et emporté par ordre du féroce Jérémie Vichnevski; puis Siméon Dorochensko, tué aux côtés de Mazeppa durant la fuite à Bender; d'autres encore, et après eux leurs épouses; celles-ci ne sont guère plus avenantes, malgré leurs chemises petites-russiennes aux broderies de couleurs vives; le peintre a flatté leur piété en leur donnant une vague ressemblance avec les maigres saintes des icones domestiques.

Ces vénérables images sont dues au pinceau des compagnons valaques qui parcouraient autrefois le Sud de la Russie et payaient ainsi l'hospitalité des boiars. Sous les yeux des bons ancêtres, la longue table est dressée pour le souper et la veillée qui suivra : à l'un de ses bouts trône le samovar. On pourrait traduire en Russie par ce mot essentiellement national notre expression de foyer, avec toutes les idées qu'elle symbolise. L'homme du Nord, obligé de cacher le foyer derrière les cloisons maussades d'un poêle, ne trouve pas comme nous son centre domestique sous le manteau de la cheminée; le dieu pénate de sa maison, c'est la machine toujours brûlante et chantante, source de chaleur et de vie, qui verse sans relâche, durant les longs mois d'hiver, la boisson réconfortante; comme chez nous le tison entre les chenets, le samovar attire et retient les heures oisives, les longs propos, les visiteurs amis ou les rêveries solitaires. Notre enfance, grandie dans l'âtre de quelque vieille maison provinciale, a confié ses imaginations folles aux flammes jaunes et bleues qui sifflent entre les bûches de chêne; le Russe, lui, a un autre confident pour ces choses intérieures; le samovar est là, avec sa panse de cuivre poli qui reflète les chimères évoquées, son chant monotone qui les berce, sa spirale de fumée qui les emporte et les disperse. Atre ou samovar, amis différens donnés à l'homme pour partager son épargne de pensées, miroirs divers qui lui renvoient, au Sud comme au Nord, des joies, des tristesses et des espérances communes à l'humanité sous tous les cieux.

Autour de la large table où ronfle la bouilloire se groupe une nombreuse famille. Autre mot qu'il faut prendre, dans la province russe, au sens vieilli et étendu qu'il comportait autrefois chez nous. Après les enfans et les petits-enfans, échelonnés aux côtés de l'aïeule qui préside le haut bout de cette table, vient tout un clan patriarcal de demi-serviteurs, sorte de parenté d'adoption sur les confins de la domesticité. Il y a là de vieilles filles nobles sans fortune, orphelines d'officiers tombés dans quelque bataille sous les ordres du maître de céans, et qui payent le gîte et le couvert par une légère surveillance dans une des branches du ménage; des gouvernantes affranchies au temps du servage par l'affection de la maîtresse; le vieil intendant en retraite et l'intendant en activité; le médecin du district, parfois un gros fermier, qui sais-je encore? Tout un petit monde familier et cordial, où ne se remarque aucune dissonance servile; braves gens qui seraient également surpris, bienfaiteurs et obligés, si on leur demandait à quel degré de la table commune le lien du sang finit, le lien du bienfait commence.

A ce propos, on étonnerait plus d'un Français en lui disant que cette Russie, qu'il se figurait volontiers partagée en deux castes tranchées, les esclaves et les maîtres, est en réalité le pays où l'égalité sociale existe le plus naturellement dans les mœurs. L'histoire nous en donne la raison : en ce pays, la constitution de la noblesse n'a pas été le fait d'une conquête militaire; elle est sortie peu à peu du sein du peuple, par les hasards des siècles, et plus tard par le service de l'État; la misère, la décadence des familles la font rentrer parfois dans ce même peuple, insensiblement et sans secousse trop marquée. La race est profondément une et homogène. Les usages de la langue traduisent cet état social d'une façon frappante. Chez nous, l'homme en blouse qui aborde l'homme en habit lui dit invariablement « Monsieur; » il lui a dit jadis « Monseigneur, » il dira parfois « citoyen, » mais sous l'empire d'une colère sociale. L'homme en habit a appelé longtemps l'homme en blouse « vilain, » puis « mon ami; » aujourd'hui, devant les progrès constans du sentiment égalitaire, il cherche parfois avec une gêne visible le terme qui lui manque; qu'au lieu de blouse il voie des haillons, il dira sans hésitation « mon brave homme. » En Russie, la langue usuelle n'a pas d'équivalent à

ces mots de « Monsieur, » « Madame, » qui classent et divisent; le dernier moujik en touloupe graisseuse aborde le plus grand seigneur ou le plus haut fonctionnaire de l'Empire, parfois le Tsar lui-même, avec la dignité et l'aisance de l'Oriental; il les interpelle tout naturellement par le nom de baptême uni au nom du père : Piotre Nikolaiévitch, Véra Nikolaiévna, si c'est une femme; le boïar répond de même au moujik: Ivan Ivanovitch ou tout autre. — Petite remarque, dira-t-on. Ceux qui ont réfléchi à la puissance du langage, traduisant les mœurs d'un peuple et les maintenant tout à la fois, ceux-là seront frappés de cet indice sûr et croiront sans peine que l'égalité sociale, avec l'égalité des droits qui en découle, autrement dit la démocratie, est plus facile à instituer en Russie que partout ailleurs. Pourvu toutefois qu'on ne touche pas à la forte constitution de la famille; comme toutes les sociétés primitives, la société russe est bâtie de toutes pièces sur le type primordial de la famille; le pouvoir paternel y est la source de l'autorité. Quand les paysans du village, aujourd'hui complètement indépendans, viennent chez leur ancien seigneur pour une requête ou une contestation, l'orateur s'exprime toujours ainsi : « Notre père N.N. » ou « Notre mère N.N.; » c'est que, dans la conscience confuse du serf russe, le seigneur n'était le maître que parce qu'il était le père commun; investi à ce titre du pouvoir absolu que le chef de famille s'arroge dans toute maison de paysan.

La féodalité occidentale a été organisée sur le modèle d'une armée; la féodalité russe sur celui d'une famille. Au moyen âge le grand boïar menait à la guerre des « enfans-boïars, » non des vassaux. En Ukraine surtout, l'organisation kosake du clan, de la tribu, a laissé des traces profondes.

Ainsi s'expliquent les habitudes patriarcales qui donnent aux maisons de mes hôtes un bon parfum du vieux temps. Tandis que je les observe, l'interminable souper campagnard s'achève : tout ce monde se lève et vient respectueusement baiser la main de l'aïeule, en la remerciant pour le pain et le sel. Les enfans se dispersent bruyamment, les vieilles filles noires du bas bout de la table s'évanouissent comme des ombres, avec cette démarche impersonnelle, effacée et discrète, spéciale aux humbles et muettes existences d'arrière-plan.

E.-M. DE VOGÜÉ.

# LES MANŒUVRES DU LANGUEDOC

## EN 1913

Les manœuvres d'armée qui viennent de se terminer aux environs de Toulouse méritent d'attirer l'attention, pour divers motifs. Elles ont mis en présence quatre corps d'armée, une division d'infanterie coloniale, une division de cavalerie et divers élémens endivisionnés, c'est-à-dire un effectif comparable à celui d'une armée normale, quand elle a été éprouvée par le début d'une campagne. Une partie de ces troupes comptaient parmi celles de France qui, à tort ou à raison, passent pour être les moins imprégnées de l'esprit militaire. On connaît les incidens tragiques survenus lors des troubles du Midi en 1907, ceux arrivés au printemps dernier dans certaines garnisons de la même région. Il était permis de se demander comment se comporteraient aux manœuvres ces élémens, contaminés par le milieu, affaiblis par certaines traditions d'indiscipline pour les uns, de faiblesse pour les autres. Enfin les deux commandans de partis étaient de ceux dont la personnalité force l'attention. Tous deux, membres du Conseil supérieur de la Guerre, anciens combattans de 1870, blessés tous deux pendant la guerre, si nos souvenirs ne sont pas en défaut pour ce qui concerne le second, MM. les généraux Pau et Chomer ont dans toute l'armée une réputation de savoir, d'énergie, de coup d'œil, bref, de toutes les qualités qui font l'aptitude aux plus hauts commandemens. Le directeur des manœuvres était le vice-président du Conseil supérieur de la Guerre, c'est-à-dire le commandant désigné du groupe d'armées du Nord-Est en cas de mobilisation. On pouvait donc s'attendre à trouver dans cette grande réunion de troupes des élémens tout particuliers d'intérêt,

***

Deux armées devaient être en présence : celle du Nord ou parti bleu commandée par le général Pau ; celle du Sud ou parti rouge par le général Chomer. La première comprenait les 12e et 18e corps (généraux Roques et de Mas-Latrie), une division d'infanterie coloniale (1) (général Vimart), une brigade de cavalerie provisoire (général Grellet), un groupe d'artillerie lourde, trois escadrilles d'avions avec centre à Agen, un dirigeable dont le port d'attache serait Pau.

Quant à l'armée du Sud, elle était composée des 16e et 17e corps (généraux Faurie et Plagnol), de la 6e division de cavalerie (général Charlery de La Masselière) à deux brigades, l'une de cuirassiers, l'autre de dragons ; un groupe d'artillerie lourde, trois escadrilles d'avions ayant pour centre Toulouse, un dirigeable dont le port d'attache serait Albi.

On voit que le parti bleu disposait de cinq divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie à trois régimens, sans tenir compte des brigades de corps. Quant au parti rouge, il ne comptait que quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie à quatre régimens. Son infériorité était donc sensible.

La composition des corps d'armée en infanterie était normale, mais non leur dotation en artillerie. Chacune des divisions d'infanterie disposait de deux groupes (six batteries) au lieu de trois. Seule la division coloniale avait ses neuf batteries. De même l'artillerie de corps ne comptait que deux groupes au lieu de quatre : une différence du simple au double. Quant à la proportion d'artillerie lourde, elle était très faible, un groupe par armée (2). Cette faiblesse en artillerie, résultant du défaut d'attelages disponibles dans les régimens, n'est naturellement pas sans inconvéniens. Il est beaucoup plus difficile de manier un corps d'armée à 30 batteries que le même corps à 18, surtout

(1) 3e, 7e, 21e et 23e régimens, renforcés de nombreux détachemens du reste de l'arme.

(2) Pour chaque armée, un groupe de 2 batteries à 2 pièces de 155 mm. Rimailho et une colonne légère de munitions. L'armée du Sud disposait en outre d'une batterie de 120 mm. longs avec ceintures de roues et tracteurs. Chacun de ces derniers engins traîne une pièce, une remorque chargée de munitions et une voiture de ceintures de roues.

Quant à l'armée du Nord, elle possède une section d'obusiers de 120 du Creusot à 2 pièces, 2 caissons, une voiture observatoire, un chariot de batterie.

dans les terrains accidentés où allaient se dérouler les manœuvres. Il peut même aisément se faire qu'un grand élément d'armée soit incapable de déployer toute son artillerie dans une région de ce genre.

Notons encore que la cavalerie de chaque corps d'armée était représentée par un régiment et demi, soit six escadrons constitués en brigade. Quant à la division de l'armée Chomer, elle appartenait à un type quelque peu démodé, deux régimens de cuirassiers et deux de dragons, comme la division Forton à Rezonville. La brigade indépendante de l'armée du Nord était une formation provisoire à trois régimens, deux de dragons et un de chasseurs. En somme, la proportion de cavalerie était faible dans les deux armées, ce qui cadrait avec la nature du terrain.

Les opérations allaient se dérouler sur la rive gauche de la Garonne, dans le quadrilatère Agen-Montauban-Toulouse-Auch. La partie centrale de cette région, celle qui s'étend autour de Lectoure, de Lavit et de Beaumont, est la Lomagne, un pays doucement mamelonné, semé de nombreux villages, dont beaucoup sont juchés en des points dominans. Quelques-uns montrent encore des restes de fortifications remontant à la croisade contre des Albigeois ou à la guerre de Cent ans. L'ensemble est tourmenté, couvert de boqueteaux, de haies, sans grandes vues, beaucoup plus propre au combat de l'infanterie qu'à celui des autres armes. Les points culminans ne dépassent guère trois cents mètres. Les principaux accidens du sol sont les vallées qui, s'épanouissant en éventail du haut du plateau de Lannemezan, descendent vers la Garonne dans les directions comprises entre N. S. et N. E.-S. O.

Le sol est en général argileux, parfois semé de flaques d'eau en temps de pluie. Les deux seules forêts sont celle de Bouconne entre la Save et le Touch, à l'Ouest de Toulouse, et celle de Montech entre Montauban et la Garonne.

Les manœuvres proprement dites devaient commencer le 11 septembre. A la date du 10, le parti bleu était réparti entre la Baïse, la Garonne et l'Arrats, la division d'infanterie coloniale et la brigade de cavalerie d'armée formant avant-garde générale au centre du dispositif, face au Sud-Est. Quant au parti rouge, il était encore sur la rive droite de la Garonne, à hauteur de Toulouse.

A deux heures, le général Pau recevait de son commandant

en chef fictif (en réalité, M. le général Joffre) les instructions suivantes :

Brive, le 9 septembre, 18 heures. — Les forces ennemies battues se retirent vers le Sud-Est, à la rencontre de renforts qui afflueraient principalement par la ligne Cette-Toulouse. Leurs arrière-gardes ont été signalées hier soir sur la Dordogne, à Bergerac et en amont. D'après les derniers renseignemens reçus, l'ennemi aurait déjà constitué de nouveaux groupemens à Toulouse et à Muret.

Leur importance est évaluée à trois divisions d'infanterie au moins: une division de cavalerie aurait passé la nuit du 8 au 9 septembre sur la Save, dans la région de Montaigut-sur-Save. Enfin, des organisations défensives seraient projetées sur les deux rives de la Garonne, aux abords immédiats de Toulouse. Le gros de nos forces a entamé la poursuite de l'ennemi, en direction générale de Toulouse.

En marchant droit sur la capitale ennemie, ma pensée est d'obliger l'ennemi à accepter la bataille avant la reconstitution complète de ses moyens. Je compte l'atteindre le 14 ou le 15 septembre sur le Tarn; mon intention est de le fixer avec le gros de nos forces et d'agir avec l'armée P sur ses principales communications avec le Sud-Est : Toulouse-Pamiers; Toulouse-Cette.

Pour le succès de ces opérations, il importe que l'armée P gagne, au plus tôt, la région Toulouse-Muret.

Elle se mettra en mouvement le 11 septembre, à six heures. La liaison de l'armée P avec le gros du parti bleu sera assurée sur la Garonne même, par les soins de ce dernier; notre colonne extrême de l'Ouest, franchissant la Dordogne à Bergerac, atteindra vraisemblablement le 12 septembre, avec ses avant-gardes, la région de Villeneuve-sur-Lot.

A cinq heures, le général Chomer recevait de son commandant en chef fictif les instructions ci-après :

Caussade, le 10 septembre, 2 heures. — Les corps bleus qui m'étaient opposés n'avaient pas encore franchi, hier 9 septembre, la ligne de la Dordogne, dont les principaux passages ont d'ailleurs été détruits.

Le gros de nos forces, qui atteindra aujourd'hui même la ligne Sud du Lot, continuera donc son mouvement vers la région Toulouse-Albi-Castres sans crainte d'être sérieusement inquiété.

Toutefois, des colonnes bleues, évaluées à 2 ou 3 divisions, ont été signalées en mouvement, le 7 septembre, de Mont-de-Marsan et Bazas vers le Sud et le Sud-Est.

Un parti important de troupes de toutes armes (plus d'une brigade, avec une forte proportion de cavalerie) était déjà hier, 9 septembre, entre le Gers et l'Arrats, dans la région de Miradoux.

L'intention de ces nouveaux groupemens peut être : soit de franchir la Garonne, notamment dans la région de Moissac, pour inquiéter d'abord notre flanc Ouest et opérer ensuite leur jonction avec le gros du parti bleu; soit de marcher rapidement vers Toulouse et Muret, pour occuper

la capitale d'une part et, d'autre part, pour agir contre nos principales communications avec le Sud-Est.

L'armée C a la mission de s'opposer à ces diverses actions possibles de l'ennemi, en opérant sur la rive gauche de la Garonne. Les opérations sur la rive droite restent attribuées au gros de nos forces, dont la colonne extrême de l'Ouest aura vraisemblablement son arrière-garde le 11 septembre à Tournon, et le 14 aux abords de Montauban.

La liaison de l'armée C avec le gros de notre parti sera assurée, sur la Garonne même, à la diligence des troupes opérant sur la rive droite.

L'armée C entrera en opérations dès demain 11 septembre, à six heures.

Tel qu'il est exposé ci-dessus, le thème général des manœuvres paraît fort simple et d'une parfaite clarté. Il laisse une large part d'initiative aux deux chefs de partis. Toutefois, selon une observation très juste du correspondant du *Journal des Débats*, M. le commandant de Thomasson, la distance entre Toulouse et l'Arrats est de 60 à 70 kilomètres, ce qui impliquait l'impossibilité d'une rencontre sérieuse avant le troisième jour. Or, aux manœuvres d'armée, il est habituel qu'un jour de repos sépare deux périodes d'activité de trois jours chacune. La bataille du troisième jour courait donc le risque d'être écourtée.

En revanche, il est évident que le rôle de la cavalerie d'armée ne peut acquérir une certaine ampleur que si la distance initiale est suffisante entre les deux partis. Cet avantage est assez grand pour justifier le procédé adopté aux manœuvres de 1913. Peut-être eût-il mieux valu néanmoins prolonger d'un jour la première période, afin de donner à la bataille du 13 son entier développement.

***

Le 11 septembre, les deux armées opéraient simultanément leur mouvement offensif, en prenant toutefois des dispositions qui différaient sensiblement. L'armée du Sud avait passé la nuit du 10 au 11 sur la rive droite de la Garonne, à hauteur de Toulouse. Elle marchait le 11 sur quatre colonnes de division, dans la direction générale du Nord-Ouest.

La 31e division allait par Blagnac, la 32e par Plaisance-du-Touch, la 33e par Saint-Lys et la 34e par Rieumes. La 6e division de cavalerie avait mission de couvrir le flanc gauche, tout en cherchant à gagner le flanc droit de l'armée du Nord. A cet effet, elle marchait sur Auch par l'Isle-Jourdain et Aubiet.

Quant au troupes du général Pau, elles avaient passé la nuit

sur la Baïse, vers Condom. Elles marchaient le 11 septembre au Sud-Est, suivant l'axe Lectoure-Tournecoupe-Cox-Montaigut-Toulouse, sous la protection d'une avant-garde générale, la division d'infanterie coloniale, et de la brigade provisoire de cavalerie, renforcée d'un régiment emprunté au 12e corps.

Les distances à parcourir et les directions assignées aux cavaleries adverses excluaient la possibilité d'une rencontre. Le soir du 11, les avant-gardes du général Chomer s'arrêtaient sur la Save, dont elles tenaient les passages à Grenade, à Montaigut, à l'Isle-Jourdain, à Samatan et à Lombez. Elles-mêmes étaient couvertes par des « détachemens de sûreté, » suivant l'expression officielle, postés sur la rive gauche de cette rivière. Ces sortes d'avant-postes renforcés tenaient les crêtes de cette rive, à Le Grès, Montbrun, Montferran, Bézéril. La plupart était composés d'un bataillon, une batterie, un peloton de cavalerie. Enfin un régiment de cavalerie emprunté au 17e corps s'était posté en avant de la gauche à Gimont, dans la direction suivie par la 6e division de cavalerie, elle-même vers Mirepoix-Arcamont.

Le front ainsi occupé par les quatre divisions rouges était très considérable, 45 kilomètres environ de Grenade à Lombez, bien que les têtes de l'ennemi ne fussent qu'à 30 kilomètres.

Le dispositif du général Pau était beaucoup plus resserré. Le soir venu, la division coloniale tenait les hauteurs de Casteron-Cumont, où elle s'était fortifiée, tout en gardant les ponts de la Gimone. La brigade de cavalerie provisoire occupait Estramiac-Solomiac, se reliant aux troupes coloniales, de façon à couvrir la droite de l'armée du Nord, en échelon avancé. Elle était renforcée d'un bataillon et de deux batteries empruntées à la division coloniale.

Derrière ces deux élémens, le 12e corps stationnait vers Miradoux (24e division) et vers Mézan (Saint-Mézard?) (23e division), le 18e corps sur la ligne Montestruc-Terraube. Le front de l'armée bleue ne dépassait guère 25 kilomètres.

On voit la différence très marquée entre les deux dispositifs. L'armée du Sud a opéré une sorte de déploiement préparatoire au combat, en formant ses quatre divisions en colonnes sur un même front, très étendu, et en détachant sa cavalerie en avant de la gauche. Quant à l'armée du Nord, elle est beaucoup plus massée, derrière une avant-garde générale qui lui permettrait de manœuvrer, s'il était nécessaire. Le mouvement de l'armée

du Sud paraît être inspiré des idées allemandes telles que nos voisins les ont appliquées en 1870-1871, et comme ils les appliquent fréquemment encore dans leurs manœuvres d'automne. Le dispositif du général Pau semble plus conforme aux traditions de nos grandes guerres. Il garantit plus de liberté de manœuvre au commandant de l'armée.

Les ordres donnés des deux parts diffèrent également en ce qui concerne les avions. Le chef du parti Nord a dirigé quatre reconnaissances d'aéroplanes, dont trois sur Toulouse, par Beaumont, Solomiac et Mauvezin, et une vers Muret par l'Isle-Jourdain. Le dirigeable *Fleurus* doit observer les débouchés à l'Ouest de la Garonne et transmettre par la télégraphie sans fil les indications qu'il recueillera.

Du côté Sud, les procédés employés furent autres. Les aéroplanes reçurent une indication très large des directions à suivre et des zones à explorer. Quant au dirigeable *Adjudant-Vincenot*, il dut survoler toute la vaste région comprise entre Auch et la Garonne, vers Valence (1).

Dans cette recherche des renseignemens, l'avantage paraît être resté à l'armée du Nord. Dès le matin du 12, le général Pau savait très exactement par ses aéroplanes qu'aucune colonne rouge ne marchait au Nord de la route Toulouse-Cox. D'autre part, sa cavalerie lui aurait appris qu'aucune colonne rouge n'était au Sud de la route Rieumes-Gimont (2), renseignement qui paraît d'ailleurs inexact. L'ennemi était ainsi « encadré. »

Le 12 septembre, l'armée rouge continuait son mouvement au Nord-Ouest, tout en faisant avancer sa droite. La 31e division (16e corps) passait la Save à Montaigut, dès sept heures, pour se porter vers Cox ; le reste du corps d'armée traversait la rivière à l'Isle-Jourdain pour atteindre Montbrun, Razengues, Clermont, avec une forte avant-garde à Cologne, au Nord-Ouest.

Quant au 17e corps, il passait la Save à neuf heures, la 33e division marchant sur Montferran, Frégouville, Cazaux ; la 34e sur Samatan et Lombez, avec une avant-garde commune à Gimont, tenant les hauteurs entre ce bourg et Aubiet.

La 6e division de cavalerie, au Nord d'Auch, continuait

(1) Un télégramme d'Albi a fait connaître que ce dirigeable, par suite d'une avarie, n'avait pu quitter son port d'attache le 12 septembre.

(2) D'après le correspondant des *Débats*, commandant de Thomasson.

d'avoir mission d'inquiéter le flanc droit de l'armée bleue. Le front rouge avait sensiblement diminué, bien que, de Cox à Lombez, il mesurât encore trente-quatre kilomètres environ.

De son côté, l'armée bleue se massait à l'Ouest de la Gimone, à droite de la division coloniale restée sur ses positions de Casteron-Cumont, qu'elle achevait de fortifier. La brigade provisoire de cavalerie avait ordre de descendre vers le Sud, sur Nougaroulet, face à la division de cavalerie rouge signalée vers Auch.

Quant aux 12e et 18e corps, ils allaient également au Sud, pour venir à la hauteur de la division coloniale. Le 12e corps s'échelonnait de Monfort à l'Isle-Bouzon par Saint-Clar, avec une avant-garde à Solomiac, sur la Gimone. Le 18e se répartissait de même entre Puycasquier et Montestruc, son avant-garde à Saint-Antonin. Le front de l'armée bleue, sensiblement parallèle à la Gimone, ne dépassait guère vingt kilomètres; ses élémens se répartissaient sur une profondeur à peu près égale, celle d'une petite journée de marche. Comme son adversaire, elle avait paru se glisser vers le Sud, en appuyant vers sa droite, tandis que l'armée rouge appuyait vers la gauche.

Ainsi que celle du 11, la journée du 12 septembre se passait sans rencontre sérieuse. Les seuls engagemens intervenus concernaient surtout la cavalerie des ailes Sud des deux partis.

Vers une heure, la brigade provisoire atteignait son objectif de Nougaroulet et y mettait pied à terre. Peu après, elle était avisée de l'approche de la division rouge, et n'avait que le temps de se mettre en selle et de prendre sa formation de combat. Au moment où la mêlée allait se produire, les arbitres intervenaient et donnaient l'avantage à la 6e division dont la charge eût été plus compacte sur une troupe de même force numérique, mais surprise dans une certaine mesure. Il fut décidé que la brigade bleue se retirerait, mais que les deux adversaires seraient neutralisés un certain temps. Ce jugement à la manière de Salomon paraît être l'équité même.

La 6e division se portait ensuite sur l'Arrats, vers l'Isle-Arne, non sans canonner à plusieurs reprises la division de droite du 18e corps, dont elle aurait, en réalité, sensiblement retardé la marche (1). Il est vrai, assure un correspondant,

(1) Elle paraît avoir inutilement attaqué la division bleue, d'abord de flanc puis de front vers Crastes, en ouvrant le feu sur l'avant-garde qu'elle obligeait à s'arrêter et à commencer son déploiement.

qu'ensuite elle commettait l'imprudence de défiler à portée de l'artillerie bleue, qui lui eût fait subir inutilement de grosses pertes.

Quant à la brigade provisoire, elle avait sans succès tenté d'occuper Gimont, tenu par la cavalerie du 17e corps, avec un bataillon du 7e régiment d'infanterie en soutien. Elle passait ensuite la Gimone, retardait la marche d'une colonne rouge et finalement, après avoir bousculé deux escadrons ennemis, se portait à la droite de son armée pour la couvrir.

En somme, des deux côtés, l'emploi de la cavalerie avait été rationnel, à part quelques fautes de détail.

***

Le 13 septembre, à l'armée du Sud, trois divisions (31e, 32e, 33e) partaient à six heures du matin du front Cox-Cologne-Touget, pour attaquer la ligne Casteron-Tournecoupe-Cadeilhan. On notera que le front initial mesurait treize kilomètres environ et le front d'attaque un peu plus de dix kilomètres. Quoi qu'on en ait dit et bien que le terrain accidenté se prêtât mal aux liaisons entre les divers élémens, il ne semble pas que ces fronts fussent excessifs pour le début d'une action. Mais, de Cox à Casteron, il y a vingt et un kilomètres environ, ce qui eût encore exclu une action sérieuse, si l'armée du Nord n'avait pris également l'offensive.

La dernière division du 17e corps (la 34e) s'était portée à Gimont par une marche de nuit, afin de s'y tenir prête à envelopper la droite ennemie en collaboration avec la 6e division de cavalerie. On peut se demander si cette disposition ne procédait pas d'une idée préconçue. Au moment où elle était prise, l'armée rouge ignorait le front que tiendrait son adversaire et les dispositions qu'il prendrait.

On remarquera également l'heure tardive du départ. De Cox à la Gimone il y a treize kilomètres environ; c'est dire que le 16e corps ne pouvait commencer à passer la rivière avant neuf heures. Il y avait sujet de craindre que l'adversaire n'eût déjà pris toutes ses dispositions pour tenir les ponts en force ou pour les avoir traversés.

Quant à l'armée bleue, son chef lui assignait le dispositif suivant. La division de queue du 12e corps (23e) venait, par une marche de nuit, s'intercaler entre la division de tête (24e) et la division coloniale. Le tout et la division de tête du 18e corps

(36e), c'est-à-dire un ensemble de quatre divisions équivalant à la totalité de l'armée rouge, passait la Gimone dès cinq heures du matin, sur le front Gimat-Mauvezin-Saint-Sauvy qui mesure environ vingt kilomètres. Le front d'attaque indiqué était Cox-Cologne-Saint-Cricq, qui a un développement total un peu supérieur à dix kilomètres. On voit que l'ensemble du mouvement était nettement convergent.

Le général Pau prenait pour la division d'aile, la 35e, des dispositions analogues à celles du général Chomer pour la 34e. Avec la brigade provisoire de cavalerie, elle formait échelon de manœuvre à la droite et en arrière du dispositif.

Dans les deux partis, les organes d'aérostation recevaient une nouvelle affectation. Les dirigeables devaient surveiller l'aile dangereuse, celle du Sud, et la majeure partie des aéroplanes étaient mis à la disposition des commandans de corps d'armée pour l'exploration rapprochée et la recherche des emplacemens défilés de l'artillerie. Il semble bien que certaines invraisemblances se soient produites dans l'emploi de ces précieux engins, au moins en ce qui concerne les dirigeables. On put voir ceux des deux partis opérer à médiocre distance l'un de l'autre, ce qui, dans la pratique, eût été naturellement impossible.

Si l'on résume l'ensemble des dispositions adoptées par les deux adversaires, on voit que chacun prend l'offensive suivant des directions opposées, l'un avec trois divisions, l'autre avec quatre. Tous ces élémens suivent des axes sensiblement parallèles, ce qui implique une action du même ordre. Des deux côtés, une division et de la cavalerie sont tenues en réserve d'aile, en vue d'un mouvement enveloppant ou débordant.

Vers six heures, les opérations commençaient par un engagement entre la 6e division de cavalerie, qui marchait au Nord-Ouest pour inquiéter la droite bleue, et la brigade provisoire qui couvrait cette aile. Cette fois encore, la division rouge eut l'avantage et les escadrons bleus durent se rapprocher de leur infanterie.

Quant au gros de l'armée du Nord, il avait pu, grâce à son départ matinal, passer la Gimone sans difficulté et attaquer la droite rouge (16e corps), au moment où elle se mettait en marche. Bientôt les 31e et 32e divisions étaient aux prises sur tout leur front avec la division coloniale, le 12e corps et la 36e division, c'est-à-dire avec des forces doubles. Dès midi, elles commençaient à plier vers l'Est. A trois heures environ, le 12e corps

prenait Cologne et la division coloniale Cox. A cinq heures du soir, lors de la cessation de la manœuvre, le 16e corps, débordé sur ses deux ailes, avait reculé sur la ligne Puisségur, Cadours, Encausse. La 36e division (bleue) s'était glissée jusqu'à Touget et à Sibrac. Ainsi l'armée bleue avait non seulement arrêté l'offensive des rouges, mais refoulé sensiblement leur droite et leur centre.

Ajoutons que le 16e corps n'avait pas mené une action unique, obéissant à une seule impulsion, contre les quatre divisions bleues. Il y avait eu combat de divisions isolées, sans liaison entre elles. Entre la 31e et la 32e division il s'était produit vers onze heures, assure le correspondant des *Débats*, une lacune de 6 kilomètres, vide de toute espèce de troupes. Ajoutons que, du côté bleu, la liaison des divers élémens n'était pas toujours beaucoup mieux assurée, ce qui, évidemment, présentait des inconvéniens graves. Les commandans de corps d'armée du type actuel, à deux divisions, ont trop de tendance à se désintéresser de la direction du combat et à l'abandonner aux divisionnaires, au cas d'un combat de divisions accolées, ce qui se présente le plus souvent. Ils ne peuvent intervenir utilement que s'ils ont constitué une forte réserve en la prélevant sur l'une des divisions ; cette dernière en est affaiblie. S'il s'agit d'une brigade, le divisionnaire est réduit à doubler l'autre brigadier. S'il s'agit d'un régiment, ce qui est fort insuffisant, l'un des brigadiers double simplement un colonel. On voit donc que la question est délicate.

Revenons à la bataille du 13 septembre. Le recul du 16e corps le coupait du 17e. Mais la 33e division (rouge), en exécutant le mouvement prescrit sur Cadeilhan, venait dans le flanc de la 36e division (bleue) au moment où elle était déjà maîtresse de Mauvezin. D'autre part, la 34e (rouge), venant de Gimont, passait l'Arrats et refoulait la 35e (bleue) vers le Nord. Bien que le 18e corps eût affaire à des forces numériquement équivalentes, le 17e, il était complètement arrêté dans son offensive et même contraint de se replier vers le gros de l'armée bleue. Le soir du 13, il tenait la ligne Lamothe-Mansempuy-Puycasquier, tandis qu'en face de lui le 17e corps avait son front à Mauvezin-Saint-Antonin-Augnax.

Dans l'ensemble, la situation était la suivante à la fin de la manœuvre. L'armée rouge était coupée en deux tronçons,

séparés par un intervalle de 10 kilomètres environ, et à peu près perpendiculaires l'un à l'autre, le 16e corps face à l'Ouest et le 17e au Nord. Quant à l'armée bleue, quatre de ses divisions formaient une ligne courbe face au 16e corps et à une fraction du 17e. La cinquième s'était repliée vers le Nord, sans être en liaison bien assurée avec le gros de l'armée.

Il eût été très intéressant de reprendre la manœuvre dès le matin du 14, après avoir fait trancher par les arbitres les questions litigieuses. Malheureusement, des considérations tenant sans doute au désir de ménager les troupes intervinrent, en sorte que la bataille du 13 se termina le soir même, sans qu'aucune décision eût apparu nettement.

En résumé, la bataille du 13 septembre fut indécise, malgré la disproportion des forces, parce qu'aucun des deux commandans de parti ne put réaliser son idée de manœuvre. Elle fut simplement indiquée, faute de temps.

L'exécution montra dans la troupe ses qualités habituelles d'endurance et d'entrain. L'infanterie des corps d'armée du Midi a des aptitudes manœuvrières très marquées, de par sa vivacité d'esprit, sa résistance aux fatigues et à la chaleur. Mais elle est d'un commandement délicat, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte. Nous reviendrons sur ce point.

Quant à l'instruction en vue du combat, elle a révélé certaines lacunes. Des assauts donnés prématurément, en formations trop denses, des liaisons mal assurées, des mesures indispensables de sécurité omises ou insuffisantes montrent que tous nos corps d'armée ne possèdent pas la préparation, si remarquable, de ceux de l'Est. Le commandant de Thomasson a donc pu dire, sans exagération, à propos de la bataille du 13 septembre, que certains de ceux du Midi avaient besoin « d'être vigoureusement commandés et de travailler sérieusement. »

***

La presse avait annoncé que, contrairement aux traditions, la date du jour de repos n'était pas déterminée à l'avance, ce qui permettrait de prolonger la première période selon les nécessités de l'instruction. En réalité, rien ne fut changé aux traditions, et la journée du 14 dut être consacrée au repos. Peut-être le violent orage qui marqua la fin de la manœuvre du 13 contribua-t-il à cette décision.

Toujours est-il vrai que la nuit du 13 au 14 se passa, pour les troupes, sur les emplacemens mêmes occupés à l'issue des combats du 13. Dans la journée du dimanche 14, elles gagnèrent des cantonnemens dits de repos qu'elles durent abandonner dès le lundi 15, pour occuper de nouveaux emplacemens correspondant à un second thème de manœuvres. Ce dernier se rattachait logiquement à celui que nous avons reproduit.

Le général Pau recevait les instructions suivantes de son commandant en chef fictif :

Cahors, le 15 septembre, 8 heures. — L'ennemi continue sa retraite vers le Tarn; nos avant-gardes passent aujourd'hui l'Aveyron, celle de notre colonne extrême de l'Ouest a occupé Montauban.

Mon intention est de continuer la poursuite de manière à atteindre, le 16 septembre, la ligne du Tarn, entre Villemur et Albi.

La colonne extrême de l'Ouest, marchant sur Fronton et Toulouse, entre le Tarn et la Garonne, votre armée, dès qu'elle aura mis hors de cause les forces rouges qui lui sont opposées, continuera sa mission : agir sur les communications du gros des forces rouges, notamment sur la ligne Toulouse-Cette.

Les instructions adressées au général Chomer étaient ainsi conçues :

Lavaur, le 15 septembre, 8 heures. — Des avant-gardes ennemies ont passé l'Aveyron la nuit dernière.

Le gros des forces rouges continue son mouvement général de retraite pour se porter sur la ligne du Tarn. Mon intention est de livrer bataille sur cette ligne. Mes gros seront installés le 16 septembre sur le front général : Fronton, Rabastens, Albi, etc. Je compte prononcer mon principal effort par ma droite, où j'attends des renforts venant de Castres.

Le recul du gros du parti rouge de l'Aveyron sur le Tarn a pour effet de découvrir votre flanc droit, exposé dès lors à être pris à revers par des forces bleues débouchant de Montauban. En conséquence, votre armée se dérobera dans la nuit du 15 au 16 septembre. Elle viendra sur la Save, où elle continuera à couvrir nos principales communications avec le Sud-Est et à protéger notre capitale, dont la mise en état de défense est à peine ébauchée.

Notre colonne extrême de l'Ouest se replie aujourd'hui entre Tarn et Garonne sur Fronton. Elle a reçu l'ordre de détruire les ponts de Bourret, Verdun-sur-Garonne et Grisolles. Des dispositifs de mines prêts à fonctionner ont été aménagés sur les principaux passages de la Save, en aval de Lombez inclus. Leur mise en œuvre est laissée à votre décision.

A la suite des changemens d'emplacemens opérés le 14, le 16e corps était à Brignemont-Cologne, le 17e entre Cologne et

Gimont. Le général Chomer leur prescrivait de se dérober de nuit, pour aller s'établir derrière la Save en aval de Lombez. Ils devraient être en position à six heures du matin, la cavalerie restant seule sur la rive Ouest, celle des corps d'armée devant le front, la 6e division sur le flanc gauche, vers Samatan. La distance entre Brignemont et la Save à Montaigut avoisinant 22 kilomètres, on voit que la marche de nuit opérée par l'armée bleue dut être très fatigante pour certains élémens.

Quant au général Pau, il avait décidé de s'emparer, par un combat de nuit, des hauteurs de la rive droite de la Gimone, entre Saint-Martin-du-Hour et Escazeaux, sur un front de 20 kilomètres environ. A cet effet, les troupes chargées de l'attaque passeraient la Gimone et l'Arrats à trois heures du matin et le gros à cinq heures, pour continuer ensuite vers la Save. L'armée bleue pouvait donc s'attendre à une série de combats de nuit, qui auraient présenté un vif intérêt en raison de l'extrême difficulté de ces engagemens, surtout en tant que direction.

Dans la réalité, il n'y eut aucune rencontre. La disparition de l'armée rouge fit que la menace des bleus porta dans le vide. Il fallut encore toute la journée du 16 pour amener un nouveau contact, le général Chomer l'employant à l'occupation méthodique des hauteurs bordant la Save à l'Est, et le général Pau poussant ses avant-gardes jusqu'à la rive Ouest.

Dans la soirée, l'armée rouge tenait par ses avant-postes les passages de la Save entre Montaigut et Cazaux, sur un front très étendu, près de 27 kilomètres. A lui seul, le 16e corps s'étendait de Montaigut à l'Isle-Jourdain (inclus), plus de 15 kilomètres, avec un régiment en réserve à Pujaudran. La 33e division (17e corps) tenait le front Aurade-Marestaing-Cazaux. En arrière du centre, une masse de manœuvre avait été constituée avec la 33e division (17e corps) à Saint-Lys-Saiguède et un régiment de 16e corps, le 81e, à Lias. L'artillerie lourde stationnait dans le voisinage. La cavalerie des deux corps d'armée avait été refoulée sur la ligne des avant-postes. La 6e division, après plusieurs engagemens, avait dû gagner la rive droite de la Save par le pont de Samatan.

Le front de l'armée bleue était sensiblement moins étendu, de Cadours à Bézéril, 25 kilomètres environ (1). Sa gauche

(1) Un régiment d'infanterie coloniale, un groupe d'artillerie et deux batteries à Cadours-Laréole; une division du 12e corps à Montbrun, une autre à Catonvieille;

faisait face au centre du 16e corps et sa droite débordait légèrement la gauche du 17e. Elle avait en réserve trois régimens de la division coloniale, à Razengues derrière son centre, ainsi qu'avait fait le général Chomer pour la réserve générale rouge.

Le 17 septembre devait être le dernier jour des manœuvres. Peut-être la présence du président de la République contribua-t-elle à donner aux opérations un certain caractère théâtral, plus fait pour impressionner favorablement les spectateurs que pour instruire les exécutans.

Cette fois, l'armée rouge est réduite par le thème général à une attitude défensive. Le général Chomer se propose simplement de garder la ligne de la Save, en faisant usage de sa réserve générale contre les fractions ennemies qui viendraient à passer cette rivière.

L'armée bleue va au contraire jeter toutes ses forces à l'attaque. Dès deux heures du matin, le régiment colonial, le groupe d'artillerie et les deux escadrons de Cadours-Laréole cherchent à surprendre le passage de la Save à Pradère. Ils sont arrêtés, puis repoussés par la 31e division.

A trois heures, la 23e division (12e corps) surprend les défenseurs du pont de l'Isle-Jourdain et les chasse de ce bourg. Puis elle marche sur Pujaudran, dans la direction de Toulouse, la division coloniale suivant en réserve. Mais la 32e division (16e corps) résiste avec vigueur ; en outre, la rive droite de la Save, comme celle de toutes les rivières sortant du plateau de Lannemezan, domine sensiblement la rive gauche, qui se prête mal à l'établissement de l'artillerie. L'attaque des bleus fait donc des progrès très lents.

Vers dix heures, la seconde division du 12e corps (24e), après avoir franchi la Save, croit devoir obliquer vers le Sud, en créant un vide au centre de son corps d'armée. De même, le 18e corps dessine un vaste mouvement d'enveloppement contre la 34e division. Celle-ci est refoulée vers le Nord-Est.

Pujaudran et surtout la colline voisine, cotée 309, ont été organisés avec soin pour la défense. La tâche des fractions bleues qui les attaquent est donc lourde. Au moment où leurs efforts vont aboutir, le général Chomer, saisissant avec beaucoup d'à-propos l'instant opportun, déclanche sa contre-attaque. La

une division du 18e corps à Gimont, une autre à Bézéril-Montiron ; la brigade provisoire de cavalerie à Polastron.

33e division et le 81e dévalent sur le flanc droit des bleus, tandis que toute l'artillerie rouge reprend son tir; l'artillerie lourde y joint le sien. L'attaque bleue est arrêtée du coup. Il est midi. Les manœuvres d'armée sont terminées.

Cette fois encore, la bataille a été écourtée pour des raisons étrangères à l'action. Dans la réalité, sur des fronts aussi étendus, elle se prolongerait durant deux journées au moins. On l'a vu au cours des dernières guerres, à commencer par celle de 1870. Les batailles d'Orléans, de Pont-Noyelles, de Bapaume, du Mans, de la Lisaine, n'ont-elles pas duré deux ou trois jours?

***

Nous avons montré combien les deux commandans d'armée avaient fait preuve d'initiative et d'esprit offensif. Cette constatation n'a pas échappé aux spectateurs étrangers (1). Mais ils ont remarqué également que cette initiative n'était pas développée au même degré dans les échelons inférieurs. M. le colonel Guse fait observer avec quelque raison que le succès de quatre divisions bleues sur le 16e corps, le 13 septembre, n'a pas été utilisé comme il aurait dû l'être. Pour M. le général Maitrot (2), le commandement semble sinon absent, du moins lointain. Il en résulte fréquemment du flottement dans les lignes; on dirait parfois que les attaques n'ont pas d'objectifs bien définis; elles sont mollement conduites.

On a pu remarquer à plusieurs reprises la très grande extension des fronts. Dans un pays aussi accidenté, se prêtant aussi peu aux communications latérales, cette extension présentait des dangers évidens. Les liaisons étaient souvent mal assurées; il se produisait dans les fronts de combat de larges brèches qu'un ennemi entreprenant aurait pu utiliser.

En ce qui concerne la troupe, les avis diffèrent sensiblement. Si le colonel Guse souligne sa bonne humeur et son entrain, malgré les fatigues, malgré l'arrivée tardive au cantonnement, malgré les distributions qui se font parfois attendre, le général Maitrot trouve le fantassin « morne et indifférent, » contre toutes les traditions françaises. Il manque aux troupes du Midi, croit-il, « le coup de fouet du voisinage de la frontière. » Le soldat

(1) Notamment le colonel Guse dans la *Deutsche Tages Zeitung*.
(2) Dans ses correspondances de *l'Écho de Paris*.

marche bien, mais s'intéresse peu à la manœuvre. Il est figurant plutôt qu'acteur et attend impatiemment la fin de la pièce. A son exemple, les cadres inférieurs se laissent aller. Le service de deux ans a produit son effet sur les uns et les autres. A quoi bon s'épuiser pour obtenir des résultats insignifians, avec des soldats qui ne font que passer dans les rangs? Peut-être cette opinion est-elle pessimiste. Le service de deux ans a certes produit de fâcheux résultats dans le Midi comme ailleurs, mais il n'est pas la cause dominante de certaines défectuosités qu'on peut observer dans les troupes qui en proviennent.

Dans des manœuvres antérieures, on avait pu reprocher aux troupes coloniales leur débraillé, leur peu d'aptitude à la marche et même une certaine tendance à l'indiscipline. Cette année, il ne paraît pas qu'il y ait rien eu à dire sous ce rapport. Le général Maitrot souligne même la vigueur et l'entrain des *marsouins* par comparaison avec l'infanterie de ligne.

L'un des points saillans qui ressortent des manœuvres est la faiblesse des effectifs. Alors que, dans d'autres régions, la compagnie d'infanterie atteint parfois 150 hommmes et au delà, elle était souvent inférieure à 110 hommes, les réservistes compris. Il y a là un fait qui appelle la plus sérieuse attention et qui tient à deux ordres de faits, tous deux imputables au commandement. Certains chefs de corps ont enflé le nombre des malingres laissés au dépôt, afin de réduire la proportion des évacuations, d'après laquelle on juge souvent de l'entraînement des troupes. D'autre part, le chiffre des dispenses et des sursis est sans doute très considérable pour les réservistes du Midi, et cela pour des raisons particulières. Chacun sait que, dans cette région, la politique dite électorale sévit plus qu'ailleurs : le grand mobile de tous ceux qui ont une part quelconque à la direction des affaires publiques est le désir de capter ou de conserver l'électeur. Celui-ci ne se fait aucun scrupule de solliciter un sursis ou une dispense, sans tenir compte des règles précises qui devraient présider à leur délivrance. L'appui d'un politicien quelconque amène trop souvent le chef de corps à capituler, par crainte de complications dans lesquelles il n'aurait pas le dernier mot. Les intérêts de l'armée et ceux de la nation en souffrent, mais l'électeur est satisfait, seul résultat visé.

Les observateurs ont pu noter de nombreuses fautes d'exécution imputables aux troupes. De grosses fractions de cavale-

rie et d'artillerie se laissaient surprendre dans des conditions inexcusables. De même on voyait l'infanterie livrer des assauts prématurés, marcher sans tenir compte de l'effet du feu, sans profiter des couverts, des cheminemens défilés, sans se relier aux troupes voisines et aux échelons en arrière. Parfois les lignes du combat chevauchaient l'une sur l'autre; en d'autres cas, il se pratiquait de larges brèches entre deux unités accolées. Il faut bien dire que beaucoup de régimens d'infanterie, de par la nature du pays autour de leur garnison, ne peuvent recevoir aucune instruction sérieuse en vue du combat. Les camps d'instruction sont trop peu nombreux pour qu'ils y séjournent tous les ans, même un temps très court. Ils partent donc pour les manœuvres avec le léger bagage d'instruction acquis sur les terrains d'exercice ou sur les routes. Le résultat ne peut être que très peu brillant.

Ajoutons, en revanche, que les marches de nuit ont été exécutées avec beaucoup d'ordre et de régularité, en dépit des lourdes fatigues que certaines entraînaient. On a pu citer comme un modèle la marche des 16e et 17e corps dans la nuit du 15 au 16 septembre. Enfin on n'a signalé nulle part aucun acte d'indiscipline.

De la cavalerie on a dit peu de chose en 1913, peut-être parce que le terrain se prêtait mal à son emploi. Toutefois, la cavalerie de corps a paru souvent « se coller » trop volontiers à son infanterie. En règle générale, les escadrons marchaient « à la bonne franquette, » suivant l'expression du général Maitrot, sans toujours se couvrir, même quand les circonstances l'eussent exigé. En dépit du service de deux ans, ils faisaient bonne impression au point de vue équestre. La remonte de certains régimens du Midi, celle des dragons de Montauban par exemple, est remarquable.

L'artillerie montée a, moins que toute autre arme, souffert des conséquences de la loi de deux ans. On a pu regretter la suppression des batteries à cheval dans les artilleries de corps. Quand le général Pau jugea nécessaire d'attacher de l'artillerie à sa brigade provisoire de cavalerie, il dut recourir à deux batteries de la division coloniale, lesquelles étaient attelées par des mulets. On voit mal ces batteries montées suivre la brigade aux grandes allures.

On a fait remarquer avec raison que nos batteries à cheval

n'avaient pas encore le canon de cavalerie dont l'adoption a été décidée en 1912. Il y a là un retard difficile à justifier, car, de l'avis unanime, le matériel de soixante-quinze des batteries montées est trop lourd pour l'arme à cheval.

Les chefs de parti mis à part, on s'est généralement accordé à trouver que, dans les manœuvres d'armée de 1913, le commandement ne s'était pas, en toute circonstance, révélé comme parfaitement à la hauteur de ses obligations. Il faut bien dire qu'il est d'un exercice particulièrement délicat dans la région qui s'étend du Rhône à l'Atlantique. Tous ces pays ne connaissent que par ouï-dire les souffrances de l'invasion; ils sont plus en proie qu'aucune autre partie de la France aux dangereux sophismes du pacifisme, du socialisme et de l'anarchie. La faiblesse ou l'insouciance des ministres a parfois permis à des corps d'officiers de se recruter surtout dans les alentours de leur garnison. Les milieux ainsi constitués sont très accessibles aux influences locales; tel régiment stationné depuis des années dans la même ville tend peu à peu à y devenir une sorte de garde nationale, où l'esprit militaire fait aisément défaut. On ne l'a que trop vu en 1907, lors des troubles du Midi.

Il faudrait donc, pour les corps de cette région, plus encore que dans le reste de la France, s'attacher avec un soin particulier à la constitution des cadres. Il faudrait en bannir impitoyablement les non-valeurs. Combien de fois n'a-t-on pas répété que le soldat français, bien conduit, est capable des plus grandes choses? Mal encadré, il devient comparable aux troupes les plus médiocres.

Le commandant de Thomasson écrivait dernièrement dans les *Débats* : « Il est indéniable que les manœuvres de 1913 appellent, non pas des hécatombes, mais *quelques sanctions*. » Nous souscrivons volontiers à cette appréciation.

Général Palat.

## ROMANCIERS ANGLAIS CONTEMPORAINS

# M. ARNOLD BENNETT

M. Arnold Bennett est né en 1867. Il a publié son premier roman en 1898, et en a donné, depuis, une quinzaine qui l'ont placé, en moins de quinze ans, parmi les représentans les plus authentiques d'un art où l'Angleterre n'a pas été surpassée. En même temps, cet héritier de la tradition des Fielding, des Thackeray, des Hardy, nous offre, comme un Wells ou un Galsworthy, une expression singulièrement forte et originale de l'esprit anglais d'aujourd'hui. C'est à ce point de vue que, négligeant ici des œuvres curieuses ou amusantes en elles-mêmes, nous voudrions, sans nous arrêter à toutes les fantaisies d'un talent très riche et très divers, le considérer tel qu'il se concentre et s'exprime dans le réalisme et la philosophie de ces trois grands romans où il a atteint toute sa maturité et toute sa plénitude : *The Old Wives'Tale*, *Clayhanger* et *Hilda Lessways*.

## I

L'œuvre de M. Arnold Bennett se présente d'abord comme une peinture minutieuse de la petite ville anglaise, de ses aspects, de ses travaux, de ses mœurs. Elle nous révèle, dans toute la précision de leur détail et la vérité de leurs manifestations, les habitudes et les sentimens de cette bourgeoisie médiocre qui, entre le peuple des ouvriers ou paysans, d'une part, la *gentry*

et l'aristocratie de l'autre, représente le mieux l'esprit moyen de la « province » et par conséquent du pays. Car on ne saurait juger du caractère national d'après les campagnes, où il est trop fruste et encore mal dégagé, ni d'après la capitale et les grandes villes, où il se trouve affiné au contraire et comme poli par le contact des élémens les plus mobiles et les plus divers. Ce comté de Shropshire, dont le romancier des *Five Towns* a fait son domaine, est, ainsi qu'il le dit lui-même, l'Angleterre en petit, perdue au milieu de l'Angleterre ; « ceux qui cherchent les extrêmes ne l'ont point chanté, et s'il a été parfois sensible à ce dédain, quelle fierté en revanche lui donne l'instinctive connaissance de ses traits distinctifs et de sa physionomie! » Dans le comté il y a un district,

et aucun des gens qui vivent dans le district, fût-ce une personne d'âge, avec tout loisir de réfléchir sur les choses en général, ne pense jamais au comté. Pour tout ce qui regarde le comté, le district pourrait presque aussi bien être au milieu du Sahara. Il ignore le comté, sauf qu'il en use nonchalamment quelquefois pour étendre ses jambes les après-midi de congé, comme un homme peut user du jardin derrière sa maison. Il n'a rien de commun avec le comté ; il est assez riche pour se suffire à lui-même... A voir ainsi les cinq villes, on dirait qu'elles se tiennent pour se défendre. Mais l'idée de se tenir pour se défendre les ferait rire. Elles sont uniques et indispensables, car sans elles l'Angleterre ne pourrait ni boire son thé dans une tasse, ni découper une côtelette sur une assiette. C'est dans les cinq villes, où l'architecture est représentée par des fours et des cheminées, où l'atmosphère, aussi noire que la boue, brûle et fume toute la nuit, où l'agriculture est ignorée et où l'on n'a jamais vu de blé que sous la forme de paille d'emballage et de pains de quatre livres, — oui, c'est là que se fabrique, — assiettes, tasses et le reste, — toute la poterie qui permet à la grande île de manger et de boire confortablement.

Mais ce n'est pas tout. Puisque nous voici à Bursley, ou plus précisément au Square de Bursley, il faut savoir que le Square est le centre du commerce de détail à Bursley pour comprendre l'importance et l'isolement du Square dans l'ordonnance de la création. Le voilà, en somme, enchâssé dans le district, et le district dans le comté, et le comté perdu et rêvant au cœur de l'Angleterre.

Ce petit monde fermé nous représente en raccourci le royaume tout entier. Le gouvernement de Bursley est l'image réduite du gouvernement du pays. Les convictions y reposent moins sur des théories raisonnées que sur des principes admis et des habitudes. On vit sur un ensemble d'opinions toutes

faites et de croyances qu'on n'examine point. Nous entrevoyons, dans un banquet, « l'oligarchie qui, derrière les apparences du gouvernement démocratique, se trouvait en fait gérer, diriger et contrôler la ville. » Écoutons les toasts, ou plutôt ce que nous en dit l'historiographe fidèle de la cité et des citoyens.

Tous les États du royaume, et toutes les institutions du royaume et de la ville, et tous les services de guerre et de paix, et toutes les castes officielles se virent payer généreusement et de bon cœur leur tribut de louanges; on but à leur santé et prospérité avec une ferveur enthousiaste. L'organisme de l'Empire fut déclaré essentiellement parfait. Aucun personnage important, de Sa Majesté la Reine aux « ministres de l'Église établie et autres dénominations, » ne fut oublié dans cette proclamation de suprême excellence et de capacité. Et même, quand un alderman, proposant le toast « de la ville et du commerce de Bursley, » fit mention de certains symptômes troublans dans la conduite des basses classes, il exprima aussitôt son ardente conviction que « le cœur du pays battait loyalement, » et fut en manière de réconfort applaudi avec gravité.

M. Arnold Bennett n'a déjà plus tout à fait l'esprit des acteurs de cette scène, puisqu'il l'observe et la décrit en spectateur dont le détachement suffit à laisser percer quelque ironie.

Mais c'est surtout à regarder de plus près dans les maisons et les âmes qu'il est incomparable de précision et de vérité. Nous pénétrons tour à tour dans la boutique des Baines, dans la chambre où le père infirme gît aur son lit de paralytique, veillé par une cousine pauvre ; dans les ateliers de l'imprimeur Clayhanger et le vieux logis attenant, puis dans la maison neuve qu'il s'est fait bâtir un peu en dehors de la ville par l'architecte Orgreave ; nous entrons chez les Orgreave aussi, dans cette demeure plus riche, plus élégante, animée de nombreux enfans et pleine d'entrain. Nous nous familiarisons peu à peu avec ces figures, ces âmes, ces mœurs. En assemblant tous les traits où s'accusent les manières de penser et de sentir, les méthodes de commerce et d'éducation, le genre de vie, nous voyons se dessiner insensiblement l'image d'une petite société où l'intelligence ne s'affranchit pas de l'empirisme, et où ce ne sont point des idées abstraites, des conceptions générales qui gouvernent les esprits. Chacun ici est de sa ville, de sa condition, de son temps ; chacun est au plus haut point lui-même. Si tous les hommes tendent à se rapprocher et se confondre par leurs facultés abstraites et universelles, les personnages de M. Arnold Bennett sont, au contraire, tout à fait particuliers et

concrets. Ils restent constamment immergés, si l'on peut dire, dans la réalité de la vie.

Comme cette réalité est très bornée, quelques-uns s'y dessèchent et durcissent : tels Maria Insull, la demoiselle de magasin chez les Baines, et le pharmacien Chritchlow. Il est extraordinaire, celui-là, vieil original sur lequel le temps semble n'avoir plus de prise parce qu'il est en quelque sorte, avec son égoïsme et ses manies, hors du courant de la vie elle-même. Voisin des Baines et peu occupé dans son officine, il a pris l'habitude de passer ses après-midi au chevet de l'invalide et en est venu à le considérer comme son bien, sa chose. Vivant, le malade lui appartient, et après le décès, c'est lui encore qui se réservera d'honorer le mémoire du défunt et qui rédigera l'épitaphe. Il nous paraît difficile d'attribuer au sentiment quelque part dans sa conduite, pas plus que nous n'en trouvons trace dans son mariage avec Maria Insull. Quel calcul a bien pu aboutir à cette résolution ? Ce qui est certain, c'est que le vieux garçon, en s'associant la vieille fille, a su rester aussi mystérieux et solitaire derrière les retranchemens impénétrables de son insensibilité.

Jamais on ne nous a donné avec plus de force l'impression d'existences qui, dans un horizon trop fermé, se réduisent et s'immobilisent. Par degrés, à leur image, s'atrophie comme elles la vie du Square, quand décline le commerce de Bursley, absorbé par Hanbridge. Nous voyons successivement la fin des Baines, la fin de la boutique, la fin du Square. C'est la fin d'un âge, et M. Arnold Bennett n'a voulu exprimer rien moins que cela. Il a pénétré trop profondément la vie anglaise pour n'y pas saisir dans leurs premières manifestations et leurs origines mêmes les changemens dont nous voyons aujourd'hui paraître et s'épanouir les effets. Quand John Baines est mort, et que Chritchlow et la veuve contemplent le cadavre pitoyable dont la seule partie saillante est la barbe blanche, « ils ne savaient pas qu'ils restaient à contempler une ère évanouie. » Mais M. Arnold Bennett le sait pour eux et il nous le dit avec une mélancolie émouvante :

John Baines avait appartenu au passé, à l'âge où les hommes avaient vraiment souci de leurs âmes, où les phrases des orateurs pouvaient soulever les foules de colère ou de pitié, où personne n'avait appris à se presser, où Demos n'en était encore qu'à s'agiter dans son sommeil, où la

seule beauté de la vie résidait dans sa dignité inflexible et lente, où l'enfer réellement n'avait pas de fond et où une Bible à fermoir doré était le secret de la grandeur de l'Angleterre. L'Angleterre du milieu du règne de Victoria gisait sur ce lit d'acajou. Un idéal avait disparu avec John Baines. C'est toujours ainsi que l'idéal meurt, non pas dans l'apparat conventionnel d'une mort honorée, mais chétivement, ignoblement, tandis qu'on a la tête tournée...

## II

Car Baines est mort pendant que sa fille Sophia, préposée à sa garde, l'avait abandonné au premier appel de l'amour qui passe : et c'est le symbole même de la loi cruelle qui domine tout le cours de la vie. Il y a une grande tristesse au fond de ces romans où se déroulent des destinées entières et se succèdent des générations. Ils ne se bornent plus, comme tant d'autres, à ordonner autour d'un événement heureux ou malheureux les épisodes qui le préparent ou que lui-même engendre à son tour. Non; nous sommes obligés de considérer ici la longue suite des jours et la succession des âges. Spectacle cruel, devant lequel l'esprit du romancier incline à l'ironie comme son cœur à la pitié : car tout cela est mesquin et misérable; il y a de quoi sourire et pleurer.

Le premier effet du développement de la vie, la première conséquence de ses lois inéluctables, la première manifestation de sa terrible logique, c'est d'opposer les parens et les enfans. Cet antagonisme est un point capital dans l'œuvre de M. Arnold Bennett. Si ses romans avaient, au sens strict où nous prenons le mot, un sujet, on pourrait dire que le sujet de *Clayhanger* est le conflit du père et du fils. La relation est à peu près la même entre la jeune fille et sa mère durant le peu de temps qu'il leur reste à vivre ensemble, au début de *Hilda Lessways*. Enfin dans *The Old Wives' Tale*, où paraissent trois générations, nous ne voyons pas qu'il y ait de plus profondes intelligences entre la mère et ses filles, non plus qu'entre celle des deux qui devient mère à son tour et son propre enfant.

Prenons ce dernier roman d'abord : il est le premier en date de ceux que nous considérons ici et nous fournit comme la première esquisse d'un contraste que l'auteur se plaira à reprendre et à renforcer. Sophia Baines, espiègle et vive, semble une étrangère dans la maison de ses parens, les marchands de

nouveautés de Bursley. Elle n'a aucun goût pour leur commerce, et comme elle est une brillante élève de son école, elle songerait plutôt à l'enseignement. Mais des circonstances particulières la rejettent à la boutique, d'où elle s'évade un jour avec un commis voyageur. Elle a causé par une négligence la mort de son père ; une fois partie du foyer, elle n'y reparaîtra plus, et sa mère mourra sans l'avoir revue.

Constance, la sœur de Sophia, est une fille plus sérieuse et plus calme. Mais comme elle cache bien son jeu, laissant ignorer à sa mère ses sentimens et ses desseins! Nous ne savions rien ni des uns, ni des autres, en dehors de ce que quelques indices habilement ménagés par le romancier nous avaient permis d'en deviner, quand nous entendons Samuel Povey, le principal employé de la maison, demander à Mrs Baines, si elle est disposée à les laisser se marier comme ils le désirent et comme ils en sont convenus. La douce Constance, dans tout cela, n'a pas plus pensé à sa mère que si elle n'existait pas. Elle ne se contente pas de régler sans elle ses affaires de cœur : elle a pris son parti avec autant de désinvolture que si les intérêts de la maison n'étaient pas en jeu. Convient-il à Mrs Baines que son employé devienne son gendre et du même coup le maître dans son magasin? En vérité, voilà à quoi Constance ne s'est guère avisée de songer. Et après le mariage, ils modifieront, selon leur conception propre, les habitudes et les méthodes commerciales. Sans doute, celles-ci ne sauraient rester indéfiniment les mêmes, lorsque tout change, les conditions du commerce, le goût des acheteurs, la concurrence. Mais le résultat le plus certain pour la pauvre Mrs Baines, c'est qu'elle est victime de cette loi même du changement, qui la rejette dans le passé avec tout ce qui fut sa vie, et lui oppose les brutalités du présent jusque dans ses propres enfans.

Elle n'ignore pourtant pas ses devoirs, ni ne les néglige, cette Constance Povey, et elle n'est point dépourvue de tendresse; mais elle suit la loi de la vie. Et la voici mère à son tour. Voici qu'elle se penche sur Cyril, comme jadis sa mère s'est penchée sur elle, et elle regardera moins que jamais en arrière, maintenant que ses yeux surveillent l'avenir. Mrs Baines, aussi bien, s'est éloignée ; elle a laissé la maison au jeune ménage ; elle est allée vivre avec sa sœur. Et quand un télégramme vient annoncer sa mort, Constance, à cette minute précise, était bou-

leversée par les cris de son enfant. Elle a dû le laisser longtemps pleurer, parce que le père exige qu'il s'endorme seul, et voici que la tragique nouvelle l'a détournée un instant. Le bébé s'est endormi. « Le hasard de la mort, là-bas au loin, avait suffi à vaincre son obstination diabolique... Quelle merveille de douceur et de délicatesse que cette joue tachée de larmes! Combien frêle cette petite, toute petite main fermée! Constance sentait en elle une mystique union de douleur et de joie. » Déjà l'enfant, qui résume pour elle tout le présent, la détache du passé. Déjà aussi cette existence nouvelle menace la paix du foyer dont elle sort. Constance en a le sentiment profond, le sentiment très vif, une nuit qu'elle ne peut pas dormir. L'enfant a été corrigé par son père. Elle a l'impression d'être entre eux, et il lui semble qu'elle sera broyée par leur choc. « Toujours elle aurait à porter le double fardeau qu'ils lui imposeraient. Il ne saurait y avoir nul repos pour elle, nulle trêve dans ses terribles préoccupations et responsabilités. Elle ne pouvait pas changer Samuel; d'ailleurs, il avait raison! Et quoique Cyril n'eût encore que cinq ans, elle sentait qu'elle ne pouvait pas changer Cyril non plus. On ne modifie pas la croissance d'une plante. » On la redresse pourtant; mais les personnages de M. Arnold Bennett, comme ceux du roman anglais en général, ne semblent pas avoir beaucoup de confiance dans les vertus de l'éducation; ou plutôt, ils n'estiment pas que ce soit l'affaire d'interventions personnelles et de volontés particulières. Les parens n'ont-ils pas leur propre exemple? C'est une vieille histoire qui recommence, et Constance, si sa pensée ne se tenait fixée sur les appréhensions et les espoirs de l'avenir, trouverait dans ses souvenirs de famille de quoi lui faire pressentir les épreuves futures.

L'enfant grandit; et il s'habitue d'autant plus aisément à son égoïsme et à son indépendance qu'il ne soupçonne pas la tendresse passionnée de sa mère, le besoin qu'elle a de sa tendresse à lui. Plus d'une fois elle a voulu répondre par une étreinte aux baisers affectueux qu'il lui donnait; « mais elle ne pouvait dépouiller les habitudes de contrainte qu'on lui avait imposées dès l'origine et qu'elle avait, toute sa vie, pratiquées. Elle regrettait vivement son impuissance. » N'est-ce pas une chose singulière que cette réserve, ce malaise d'une âme qui ne sait pas, qui ne peut pas s'ouvrir? Il nous serait difficile de

comprendre les personnages de M. Arnold Bennett, si nous venions à oublier que chacun d'eux vit retranché en lui-même sous la double influence du puritanisme et d'une éducation où tout conspire à faire prédominer le caractère sur l'intelligence et la sensibilité. Peu à peu Cyril se détachera de sa mère et, sans devenir jamais un mauvais fils, la délaissera au point qu'elle n'aura pas, en mourant, la consolation de le voir à ses côtés.

Hilda Lessways, dont la personnalité, comme nous le verrons, est si curieuse, se montre, dès les premières scènes du roman, agressive et dure envers sa mère. Avec le dogmatisme naïf et vain de la jeunesse, miss Lessways ne s'avisait pas que sa mère avait su vivre sans elle, un certain nombre d'années, — avant sa naissance d'abord et longtemps après, — à sa propre satisfaction et à celle de quelques autres. Quand la mort aura passé, Hilda verra mieux la véritable figure de celle qu'elle a méconnue. Elle y découvrira ce mélange de qualités et de défauts, de faiblesse et de force, qui est la part de toute créature humaine et qui, s'il justifie mal l'excès de notre confiance en nous-mêmes, condamne plus justement encore nos rigueurs et nos dédains à l'égard de nos semblables. Oui, un peu de temps encore, et Hilda Lessways se fera une idée plus vraie de sa mère, « si vive, si gaie, avec son amour de la vie, son égalité d'humeur, sa bonté, son désordre, son incompétence et ce qu'il y avait à la fois, dans son esprit, de pauvreté et de finesse. » Plus tard encore, quand elle connaîtra mieux les complications de l'existence et qu'elle commencera à douter d'elle-même, de son habileté, de sa sagesse et de l'emploi qu'elle a fait de ses avantages, il nous sera bien permis d'interpréter comme un retour sur elle-même cette réflexion déjà mélancolique : « Je me demande si ma fille, en supposant que j'en aie une, serait aussi différente de moi que je suis de ma mère. »

Mais ces différences n'ont pas le temps de développer leurs effets. Mrs Lessways meurt dès le début du roman, et si nous entrevoyons, au cours des premiers chapitres, « l'existence domestique de ces deux femmes mal assorties, » elle n'est pas le sujet que s'est proposé de traiter ici M. Arnold Bennett. Un antagonisme de ce genre, entre le père et le fils cette fois, est, au contraire, un des élémens essentiels du grand roman de *Clayhanger*. Il occupe à peu près toute la durée de l'action, et quand Darius Clayhanger est mort, l'auteur retrouve les mêmes mots pour nous dire : « La chaîne était enfin brisée, qui avait lié

ces deux êtres si dissemblables, antagonistes et mal assortis, Edwin Clayhanger et son père. »

Le vieux Clayhanger, imprimeur à Bursley, puissant dans sa maison, souverain dans ses ateliers, riche et considéré dans sa ville, a accompli un miracle : sa carrière. « Le grand malheur d'Edwin était de rester aveugle au miracle. » La grande faute de Darius, dirons-nous, c'est de n'avoir rien fait pour lui ouvrir les yeux. Une très belle scène, par où commence le livre, nous montre le jeune garçon, à la fin de son temps d'école, candide et ardent devant la vie. Il rentre chez lui après son dernier jour de classe et trouve son père en conversation avec un vieillard qu'il n'a jamais vu et qui attache sur lui un regard chargé d'une sympathie singulière, d'un mystérieux attendrissement. Quels propos échangeaient donc les deux hommes, et quelle est entre eux cette affection non moins mystérieuse? Il y a de la déférence dans l'attitude du vieux Darius, et son interlocuteur, beaucoup plus vieux, paraît ému. « Voici un bon gamin, » a dit le père, d'un ton presque câlin. Avant de partir, le vieillard a rappelé Edwin, lui a serré la main : « Eh! mon garçon, je demande à Dieu qu'en grandissant vous deveniez digne de votre père. Oui, voilà tout ce que je demande à Dieu. » Et une larme a coulé sur son visage. « Jamais personne ne donna à l'enfant, et il ne connut jamais l'explication de cette larme épique. » Il ne connaît pas, il ne connaîtra jamais l'histoire de son père. Et c'est pourquoi il ne pourra pas le comprendre. Mais n'est-ce pas précisément ce qu'a voulu l'auteur? Il faut à son dessein qu'Edwin ne comprenne pas, car il convient à chacun d'aller devant soi, d'ordonner sa vie, et de la vivre, sans tant d'explications ni tant de paroles.

Nous la connaissons, nous, cette histoire. Nous savons quelle a été l'enfance malheureuse de Darius, enfermé à dix ans avec ses parens dans la prison pour dettes, délivré par l'intervention de ce M. Shushions, — le vieillard d'aujourd'hui, — qui l'avait distingué parmi ses petits élèves de l'école du dimanche et avait deviné son intelligence, son caractère, son énergie. Nous avons vu le terrible labeur du gamin dans les poteries du district, ses nuits sans sommeil, ses salaires de famine et l'indomptable bravoure de cette enfance malheureuse. Et le gamin est maintenant Darius Clayhanger, propriétaire d'une imprimerie à vapeur, bourgeois notable de Bursley, un des principaux

industriels et commerçans des cinq villes, estimé de tous. Nous comprenons que cette volonté, trempée dans les plus dures épreuves, ne se détende guère, que cette âme se soit repliée, que la sensibilité y soit refoulée. Nous comprenons Darius et nous mesurons notre estime à ses mérites. Mais Edwin, ce charmant adolescent, ne comprend pas; il ne peut pas comprendre. Il ne voit de son père que les apparences de froideur et de dureté; il a contre lui mille griefs et le juge en toute rigueur. A cet enfant sans mère jamais il n'a été donné une marque de tendresse, et à mesure qu'il avance en âge, aucun égard, rien n'atteste dans la conduite paternelle le moindre souci de sa jeune personnalité. Manifeste-t-il une vocation? Ces enfantillages ne méritent pas qu'on y prenne garde, et tout ce qu'il peut dire est non avenu : Darius Clayhanger feint de ne pas entendre; on n'en parle pas. Edwin n'ose plus parler, en effet; mais un jour, longtemps après ses premières ouvertures, il écrit. Oui, il en est réduit à cet expédient : écrire à son père, qu'il voit constamment, dans les ateliers où ils travaillent ensemble et dans la maison. Il s'est armé de courage; il a pris une décision héroïque. Son père n'a pas fait une allusion à sa lettre. Alors, il s'est décidé à affronter l'explication, et, profitant de ce qu'ils restaient seuls, à la fin du déjeuner, il a demandé : « Je suppose que vous avez lu la lettre que je vous ai écrite, père, au sujet de ma carrière dans l'architecture? » Puis il s'est mouché pour cacher sa confusion. Il ne revenait pas lui-même de l'audace de ses paroles. Il s'imaginait rester tout à fait calme et maître de lui; mais il n'en était rien : ses nerfs étaient tendus à l'extrême. Darius ne répondit pas. Edwin voyait son visage s'assombrir et sa lèvre inférieure retomber lourdement. Son regard dur ne se posait pas sur Edwin : les yeux fixés sur la fenêtre, il regardait dans le vide. Edwin sentit défaillir son fier courage.

« Alors, vous abandonneriez l'imprimerie, murmura Darius quand il eut fini sa mastication. Il y avait des menaces dans sa voix chargée d'émotion féroce. — Ma foi !... » dit Edwin, tremblant. Il pensait qu'il n'avait jamais vu son père si terriblement intimidant. Il restait terrorisé devant cet air mauvais et sombre. Il lui fut impossible de dire un mot de plus. La voix lui manquait : c'était une crainte physique aussi bien que morale. Il réfléchissait : « Je m'attendais bien à une scène; mais je ne croyais pas que cela tournât si mal ! » Et une fois de plus son père restait pour lui une déconcertante, une indéchiffrable énigme.

Indéchiffrable, en effet : car le vieux Darius est un livre qui ne se laisse pas lire ou, plus justement encore, c'est un livre fermé. Comment attendre entre le père et le fils cette intelligence mutuelle qui prépare la sympathie et, au besoin, remplace la tendresse? Un jour qu'Edwin s'est signalé par son sang-froid et a sauvé l'usine d'une catastrophe, il est tout surpris de voir son père manifester quelque émotion et pense qu'il lui faudra se mettre « à reviser ses vues bien arrêtées. » Il n'en aura pas l'occasion. Rien ne le sollicitera jamais de faire un effort pour se mettre à la place de son père, et il ne sait rien de ce qu'il faudrait savoir pour y réussir. Darius Clayhanger, de son côté, ne sait rien de son fils. Les années passent et, pour Edwin, Darius reste exactement le même père et, pour Darius, Edwin a toujours seize ans. Il faudra la maladie et la déchéance du vieillard pour que ce fils ait enfin le sentiment d'être un homme. Un jour même, il se sentira le maître et devra réprimer la joie impie de savourer son autorité comme une revanche.

## III

Si, par un premier et inévitable effet de sa marche, la vie oppose ainsi les générations, il n'y a pas moins de mélancolie dans la succession des différens âges et le crépuscule où s'éteint le rayonnement des années lumineuses.

Comme beaucoup de romanciers anglais, M. Arnold Bennett excelle à peindre en quelques traits l'enfance et à évoquer devant nous sa grâce incertaine, ses ardeurs hésitantes, l'ingénue liberté de ses aspirations, la fraîcheur de ses pensées, le caprice de ses rêves. Il nous montre pour la première fois son héros Edwin Clayhanger, sortant de classe et accoudé au parapet d'un pont. Une observation moins clairvoyante, moins ouverte aux réalités de l'existence, à sa poésie, à son mystère, ne se serait point attachée avec tant de complaisance à ce grand garçon dégingandé, mal tenu, avec ses vêtemens râpés, sa gibecière trop bourrée de livres, ses cheveux blonds en désordre et, posée dessus, une casquette informe dont la doublure sortait par derrière. Mais M. Arnold Bennett est resté à contempler cet adolescent en qui tout respire la divine jeunesse, à rêver du contraste entre ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera plus tard, bientôt, trop tôt sans doute. « Cela semblait une honte, cela semblait même

tragique, que cette créature naïve et simple, avec le regard bien droit de ses yeux, leur franchise amicale, leur foi aux apparences, cette créature intacte et sans expérience du monde, dût se transformer bientôt et devenir un homme, rusé, incrédule, dénigrant. Des yeux déjà vieillis auraient pu se mouiller de larmes devant la simplicité de ces yeux-là. »

Il nous suffit d'entrevoir Alicia Orgreave pour ne plus oublier la bondissante et rougissante fillette avec sa crinière nouée dans le dos et « la délicieuse gaucherie de ses douze ans, » toujours indécise entre l'impertinence et la timidité. Regardons surtout dans la grâce espiègle de sa seizième année cette Sophia Baines dont nous verrons plus tard l'imprudence et les épreuves. Elle se pare pour l'instant des robes de sa mère et joue à la dame devant une glace. Mais ce n'est pas le plus piquant spectacle que nous offre son charme déconcertant d'enfant terrible. Elle peut improviser de bons tours avec une impayable gaminerie, et quelle jeune fantaisie éclate dans ses malices ! Représentez-vous la scène où Samuel Povey, l'employé modèle des Baines, le pilier de leur boutique et le véritable remplaçant du maître malade, se trouve en proie à une rage de dents entre les deux jeunes filles de la maison. Mrs Baines est sortie ; Samuel se tord et geint. Ces demoiselles trouvent enfin la clef de l'armoire à pharmacie et dans l'armoire une fiole de laudanum. Elles préparent à Samuel Povey un bain de bouche qu'il garde un instant et se décide à avaler. Puis il s'endort sur le divan où ses infirmières l'ont installé, une housse de fauteuil autour du cou. Et il s'endort la bouche grande ouverte. Contemplons Samuel Povey dans cette gracieuse posture. Il dort maintenant, le poltron que ses souffrances de plusieurs jours n'ont pu décider à affronter les pinces du dentiste. Il dort calmé, oublieux de l'ennemi toujours présent qui sans doute le réveillera bientôt. Et il fait entendre un ronflement horrible. Sophia s'approche avec précaution, « comme elle ferait d'une bombe, » et regarde dans la bouche : voici l'ennemi. C'est trop drôle ! Elle appelle sa sœur, et toutes les deux explorent l'étrange paysage. Dans un coin à droite, un fragment de dent vacille à chaque souffle du dormeur, et il est visible que la longue union de cet organe et de son propriétaire touche à sa fin. Sophia se précipite sur les pinces de la machine à coudre, et tandis que sa sœur, un verre sous le nez, renifle les traces de la potion pour apprécier

jusqu'à quel point elle peut bien être mortelle, la terrible Sophia, d'un tour de main, fait sauter le corps du délit. Tout à l'heure, en prenant son thé, Samuel Povey croira l'avoir avalé avec une moule et expliquera à cette occasion que c'est une autre dent qui le fait souffrir. Sophia sera obligée de quitter la salle pour cacher son fou rire. Trois ou quatre ans plus tard, que reste-t-il de cette gamine espiègle et volontaire dans la jeune femme abandonnée, déçue et fière, qui se débat seule au milieu des difficultés de la vie?...

Constance a épousé Samuel Povey. C'est un ménage tranquille, auquel il n'arrive rien ; et si nous voulons savoir où elle en est à son tour après quelques années : « Les naïves extases de la jeune fille étaient déjà loin ; il avait fallu acheter à ce prix l'expérience et la possession de soi-même et la vue des choses telles qu'elles sont. L'immense mélancolie de l'univers ne l'avait pas épargnée. »

Elle épargnera moins encore Janet Orgreave et Maggie Clayhanger, qui vieillissent sans réaliser leur rêve d'un amour et d'un foyer. Elles ne se plaignent pas, et c'est à nous de deviner sous leur silence, sous la surface de leurs jours unis, la profondeur de leur déception. Janet est une douce et jolie fille. Son père, architecte achalandé, vaillant à l'ouvrage, habile au gain et joyeux à la dépense, mène avec entrain une maison nombreuse. On y vit largement, gaîment. Quant à la jeune fille elle-même, « elle était connue, elle était presque célèbre comme une favorite universelle. Par instinct, sans y penser, elle plaisait à tous, grands et petits. Enfant gâtée de la nature, elle en avait reçu, avec quelque beauté, une incontestable élégance et une amabilité qui se prodiguait sans artifice. Elle n'avait qu'à sourire pour se faire des amis; il ne lui en coûtait rien. » Peut-être Edwin Clayhanger, qui est le voisin des Orgreave, s'éprendrait-il de Janet, s'il n'était pas destiné à aimer, en dépit de toutes les traverses, la déconcertante Hilda Lessways. Mystère de la vie! comme aime à dire M. Arnold Bennett. Elle semblait pourtant, cette Janet, créée pour régner sur un foyer, *a destined queen of the home*, et voici qu'elle vieillira solitaire.

Plus mélancolique encore, dans l'ombre discrète où elle se tient, dans l'activité paisible où elle se poursuit, la destinée de Maggie Clayhanger. A n'en voir que l'extérieur, — et c'est tout ce que nous voyons, — elle est unie, transparente, sans désirs et

sans regrets. Maggie soigne son père avec une inaltérable patience; elle est une parfaite maîtresse de maison, qui pense à tout, ne connaît ni mauvaise humeur, ni défaillance. C'est seulement quand il lui apprend la mort du pasteur Heve, que son frère, dans un éclair de lucidité, entrevoit le sacrifice profond et tragique de cette existence entière. Rien, d'ailleurs, entre eux : pas une explication, pas un mot ; jusqu'au bout la tragédie sera restée et doit rester silencieuse...

Elle n'en est pas moins poignante, et nous regardons passer la jeunesse de ces charmantes, de ces courageuses filles avec d'autant plus de mélancolie que, sous l'apparence encore brillante des jours, nous voyons à l'œuvre la loi impitoyable du temps, nous devinons ses destructions et ses ravages. Entre la réalité, dont il a une perception si nette et si vive, et nos esprits auxquels il veut seulement la montrer telle quelle, M. Arnold Bennett n'interpose pas une philosophie. Rien ne saurait lui faire illusion, et il n'a pas envie de nous faire illusion à nous-mêmes : voilà la vie. Dans *The Old Wives' Tale*, il prend l'histoire de Constance et de Sophia dès leur adolescence et se propose de nous montrer ce qui reste de deux jeunes filles dans deux vieilles femmes. Leurs destinées pourtant furent bien différentes ; mais pour l'une et l'autre, pour l'indépendante et orgueilleuse Sophia comme pour celle qui fut à son tour, au foyer même de ses parens, épouse et mère, la fin est la même. Constance est veuve. Son fils, dilettante égoïste, vit à Londres, où il se dissimule à lui-même son oisiveté sous les semblans d'une carrière artistique. Sophia, après une escapade de jeunesse, a su se créer une existence active, laborieuse. Elle s'est enrichie ; elle est revenue dans sa ville natale. Et maintenant les deux sœurs, liées à jamais, traînent leurs derniers jours dans la médiocrité des petits soins et la mesquinerie des menus tracas. Des ennuis domestiques les déterminent à essayer de la vie d'hôtel. Mais Constance ne peut prendre son parti du train ruineux qui la scandalise ; et d'ailleurs, loin de son coin familier, perdue dans le milieu nouveau où sa sœur, plus riche en expérience du monde, a sur elle trop d'avantages, elle se sent désemparée, dominée, et ne songe plus qu'à revenir en hâte, pour s'y blottir comme en un refuge, au logis familier. C'est là qu'elle a commencé, là qu'elle finira ses jours, seule, car Sophia meurt la première. Pendant sa dernière maladie,

« elle pensait fréquemment à Sophia. En dépit du fait que Sophia était morte, elle continuait à avoir pitié de Sophia comme d'une femme dont la vie avait été gâchée. L'idée de cette vie gaspillée et stérile, et de la nécessité des principes avec toute leur portée et leurs conséquences, lui revenait sans cesse. » Tout compte fait, elle n'a pas été beaucoup plus heureuse. Mais une vie droite, correcte, a du moins l'avantaga d'échapper aux regrets, aux remords, à la cruelle mélancolie d'une faillite ou d'une dévastation. Peut-être les amis qui penseront à elle après sa mort s'imagineront-ils qu'ils réussissent à se représenter tout ce qu'elle a connu et éprouvé dans sa vie; « mais ils ne réussissent pas. Aucune autre personne que Constance ne pourrait se représenter tout ce que Constance a connu et éprouvé, tout ce que la vie a été pour elle. »

Ce sens de la riche diversité qui est au fond de l'existence la plus ordinaire : voilà un des traits essentiels des romans de M. Arnold Bennett. Il rend plus vif son mystère, et sa fuite plus douloureuse; car si pleins que soient nos jours, ils vont tous à cette même fin : la vieillesse et la mort. Quel contraste entre ce dernier terme et le point de départ! M. Arnold Bennett nous en a donné bien souvent l'impression : nous ne l'avons jamais peut-être éprouvée avec plus de force que quand nous comparons la première et la dernière rencontre de Sophia avec Gerald Scales. C'est dans la boutique de ses parens que la jeune fille a vu d'abord ce joli garçon. Neveu d'un riche fabricant, il voyageait pour la maison de son oncle, qui lui imposait cet apprentissage avant de l'associer aux affaires. Gerald a été étudiant, il a fait un tour sur le continent, voyagé à Paris. Il apparaît à la jeune Sophia Baines, qui n'a jamais quitté le Square de Bursley. comme l'image même de la distinction et de la grâce juvénile; il est pour cette imagination romanesque l'idéal même de l'amoureux, Et comme Mrs Baines ne paraît point disposée à faciliter les rencontres, Sophia se laisse enlever. Gerald n'est que le type le plus vulgaire du séducteur, un comédien de l'amour, et il ne comptait point mener l'aventure jusqu'au mariage. Mais la folle Sophia est honnête : elle l'y contraint avant toute chose. L'union, malheureuse, dure peu. Les années passent. Mrs Scales a su conquérir l'indépendance, tandis que le mari a continué sa vie d'expédiens et d'aventures. Trente ans après, elle le revoit sur son lit de mort. Il est venu

expirer, usé, vagabond et misérable, chez un cousin de Manchester. Le cadavre est là, avec sa maigreur et son expression d'épuisement, de fatigue et de repos final.

Sophia éprouva alors une émotion très simple, primitive, pure de tout élément moral ou religieux. Ce n'était point le chagrin que Gerald eût gâté sa vie, ni qu'il eût été, pour lui et pour elle, une honte de tant d'années. La manière dont il avait vécu n'avait aucune importance. Sophia n'était émue que d'une chose : il avait été jeune jadis, et il était devenu vieux, et maintenant il était mort. Voilà tout. La jeunesse et la vigueur en étaient venues là. La jeunesse et la vigueur en venaient toujours là. Tout en venait là. « Un peu de temps encore, » pensait-elle, « et je serai couchée sur un lit, tout de même! Et pourquoi aurai-je vécu? Quelle est la signification de tout cela? » L'énigme de la vie l'accablait jusqu'à la mort, et il lui semblait se noyer dans une mer d'inexprimable peine.

Au fond de ces abîmes du désespoir, l'âme dont les agitations sont « pures de tout sentiment moral ou religieux » ne trouve, en effet, que le néant, et elle se perd dans les arides déserts du nihilisme. Sophia regarde par la fenêtre la foule affairée de Manchester et prend en pitié ces gens « qui ne semblent pas avoir conscience que tout ce qu'ils font est vain. » Sophia ne peut pas penser autrement. Elle avait le charme et la beauté : à quoi lui ont servi ces avantages? Ils ont passé comme tout passe, et il ne lui en reste rien. Sa sœur Constance n'est pas embarrassée de ce mystère. De son point de vue, qui est le point de vue traditionnel de la vieille Angleterre puritaine, rien de plus simple : Sophia a péché. M. Arnold Bennett regarde du dehors cette interprétation; mais il est remarquable que, pour lui, tout se passe comme si elle était vraie. Nous ne saurions blâmer, — et il ne nous semble pas qu'il blâme lui-même, — Constance « de penser que tout le progrès, toute l'habileté moderne étaient comme rien, et que le monde serait forcé de revenir sur ses pas et de reprendre le sentier qu'il avait quitté. » Seulement, M. Arnold Bennett ne pense point que la vie revienne jamais sur ses pas. Non qu'il expose là-dessus des théories : les dissertations philosophiques sont heureusement absentes de son œuvre. Mais il attache un regard chargé de mélancolie sur la vie qui passe ; chaque page de ses romans respire le sentiment de l'inéluctable, et c'est pour nous le montrer dans toute sa force qu'il n'a voulu le mélanger d'aucun sentiment moral ou religieux. Ses personnages expriment directement la vie et restent toujours, si j'ose dire, en contact im-

médiat avec ses duretés et ses douceurs, ses joies et ses peines, sans que l'intermédiaire d'aucune conception ne soutienne ou n'atténue leur puissance de sentir et ne les détourne, ne les détache ou ne les console.

## IV

Mais essayons de pénétrer plus avant dans les destinées dont M. Arnold Bennett nous retrace minutieusement l'histoire et d'expliquer d'abord le désastre de Sophia, ou plutôt, — car cette femme, après une faute qu'elle paie fort cher, fait en somme assez bonne figure dans le monde, — l'échec d'une vie qui a manqué le bonheur. Sophia a cédé à un entraînement de la passion. Nous ne trouvons guère chez les romanciers anglais (exception faite pour l'œuvre, si singulière à tous égards, de George Meredith) qu'une seule manière de concevoir la jeune fille devant l'amour : ils nous la montrent absolument indéterminée et passive. Dans nulle autre littérature, il me semble, on ne voit mieux que là, sous leur grâce parée de fleurs, la sève élémentaire qui fait pousser si droites ces jeunes plantes; nulle part ne se manifeste avec plus de force l'instinct primitif, où ne se trahit plus ouvertement le vœu de la nature. « Elle ne savait pas ce qu'elle faisait; elle n'était rien autre chose que l'exquise expression d'un profond instinct d'attirer et de charmer. » Et c'est ce même instinct qui fait qu'elle est charmée. On a vu quelle « banale occurrence » avait été ce « miracle accompli spécialement pour Sophia : » l'éternelle cause et l'éternel effet. Schopenhauer romancier n'aurait pas mieux dit, et surtout il n'aurait pas dit autre chose. Ces jeunes filles, Sophia, Hilda, sont amoureuses du premier homme que la destinée met sur leur chemin, ou du plus habile. Faut-il s'étonner que ce soit un aventurier comme Gerald Scales, comme George Cannon? Donc la vive et orgueilleuse Sophia Baines est tombée dans les filets du mauvais oiseleur Gerald Scales. Elle a dix-huit ans; elle est espiègle, charmante et volontaire. Elle paraît au commis voyageur en tournée une conquête très désirable. Et la conquête ne sera point longue ni difficile, car Sophia est de celles qui se jettent tête baissée et sans rien entendre dans leurs folies. Elle est de celles aussi qui en acceptent toutes les conséquences. Et voilà comment, mal mariée, abandonnée par son

mari, la brillante Sophia, la mieux douée peut-être des jeunes filles de Bursley ou même des cinq villes, ne reparaîtra au pays natal qu'après des épreuves de toute sorte, vieillie, usée, mais enrichie dans sa tâche ingrate, et toujours droite, et toujours fière, comme si elle avait conduit sa vie à son gré au lieu de l'emprisonner trente années à Paris, dans la gestion d'une pension de famille.

Il n'en irait pas autrement de Hilda Lessways, et les circonstances paraissaient tourner pour elle plus mal encore que pour Sophia, s'il ne s'était rencontré dans sa vie, à côté de l'homme qui avait commencé de la ruiner, un caractère exceptionnel et le miracle d'un grand amour. Hilda n'est d'abord qu'une jeune fille ignorante, incertaine, qui aspire à quelque chose et ne sait pas à quoi. Elle se sent dans une prison avec sa mère et ne voit aucun moyen de s'évader. Sa jeunesse tombe goutte à goutte derrière elle, et tandis qu'elle a le cœur et l'âme d'un enfant, elle se voit déjà vieillir. Elle va avoir vingt et un ans, et elle n'est pas née encore. C'est cela ! Elle attend encore sa véritable naissance. Si la force passionnée de son désir avait pu faire le miracle, le temps aurait suspendu son cours dans les cieux tandis que Hilda cherchait la voie de la vie.

Et pourtant elle n'était pas malheureuse. Elle baignait parfois dans la félicité : un phénomène qui la déconcertait ! Elle ne savait pas qu'elle avait la plus précieuse de toutes les ressources : le pouvoir de sentir avec intensité. Est-ce à dire qu'elle soit une impulsive ? Peut-être : « Hilda généralement agissait d'abord et réfléchissait ensuite. » Mais elle est plus compliquée que cela, — assez compliquée en vérité : « On ne saurait la comprendre quand on la connaît depuis trois jours. Il faut que les années passent pour qu'on la comprenne. Elle ne se comprenait pas elle-même. Elle ne se connaissait pas. Comment ! Elle était assez naïve pour être déconcertée comme par une énigme parce qu'elle se sentait plus vieille que sa mère et plus jeune que son joli teint de jeune fille, — simultanément ! » Regardez-la, avec la violence de ses mouvemens, et comme elle plie et se redresse, et sa délicatesse caressante et ce qu'il y a de sauvage dans ses airs maussades, ses froncemens de sourcils, et ses regards ravis et son air absorbé. Ne devinez-vous pas à tous ces signes l'ardeur d'une âme excessive, passionnée, d'une âme de désir ? Qu'elle est jeune fille encore, avec sa férocité, son intimidant sérieux et

son absurdité délicieuse ! « Même dans la plus petite tâche elle ne pouvait se ménager : c'était toujours, avec elle, tout ou rien. » Elle a donc suivi un jour son impulsion : elle a voulu s'occuper de ses propres affaires, et. à l'insu de sa mère, elle est allée tout droit consulter un avoué. Elle s'est trouvée en face d'un homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vu ; elle lui a demandé conseil, et il a pris aussitôt sur elle un grand empire. Elle entre dans ses bureaux, elle travaille sous ses ordres, dominée par une admiration naïve pour tant d'habileté, d'expérience, de décision, une science si consommée de la vie, tant d'élégance aussi, et tout ce qui fait enfin de cet aventurier, aux yeux d'une jeune fille singulièrement ignorante, une révélation de la virilité et des supériorités viriles.

L'homme, d'ailleurs, George Cannon, semble né pour organiser et commander. Que l'on propose ou non autour de lui, il dispose. Il dispose de son patron, le « solicitor » incapable, au nom duquel il exerce, sans en avoir aucunement le droit, la profession ; il dispose de sa sœur, miss Gailey, une vieille fille assez misérable, qu'il a dirigée sur Londres et établie à la tête d'une pension de famille ; il dispose de Mrs Lessways, qu'il sépare de sa fille Hilda pour l'installer près de miss Gailey. Il dispose de Hilda elle-même, dont il fait une sténo-dactylographe dans ses bureaux. Et la jeune fille fascinée ne sait point à quel attrait elle cède le jour où, appelée par un télégramme près de sa mère, elle reste cependant près de lui. Le lendemain, il sera trop tard. Quand elle reverra George Cannon à Londres, elle se dira que tout ce qui est arrivé est venu de lui, ou plutôt d'elle qui est allée le chercher. Il ne la cherchait pas. C'est parce qu'elle est entrée dans ses bureaux une après-midi, que sa mère est morte et qu'elle-même est là, avec Sarah Gailey. Étrange ! « Ces réflexions avaient pour elle une obscure beauté, jusque dans sa tristesse et sa détresse aiguë. Ce n'était certes plus le coma, au moins pour un temps. » Qu'ils sont curieux, ces commencemens de la passion aveugle, fatale, inconsciente comme l'activité secrète de l'instinct, comme la vie du corps ! Elle est de mauvaise humeur, mécontente d'elle et de lui sans doute. Elle parle d'un ton sec, tranchant, répond à ses questions qu'elle ne sait pas ce qu'elle fera, qu'en tout cas elle ne rentrera pas dans les bureaux, qu'elle ne retournera peut-être pas à Turnhill et qu'aussi bien tout cela ne le regarde point. Là-dessus il va s'en

aller. Il se lève et la domine de sa massive hauteur. Alors elle sent sa détresse ; les larmes lui montent aux yeux, et tout son être n'est qu'un appel : « Je vous en prie ! — Quoi ? — Asseyez-vous. » Ils reviennent à leurs affaires, à celles de George Cannon aussi. Le journal qu'il a fondé, et auquel Hilda prenait un intérêt si vif, ne réussit pas. L'exubérance de ses grands espoirs est tombée. Hilda remarque qu'il a une manchette éraillée : cet homme doit traverser l'adversité. Cela semble tragique et choquant à la jeune fille. Elle ne peut supporter que son héros ne soit pas toujours triomphant, brillant, ferme et assuré dans tous ses grands desseins. S'il souffrait, ce serait une injustice, et où donc chercherait-elle, si elle ne le voyait plus en lui, son idéal de virilité conquérante et heureuse ? La pitié va achever l'œuvre que l'admiration a commencée ; mais l'admiration subsiste encore, et ces deux sentimens mêlés peuvent exalter et égarer un jeune cœur...

Cannon lui-même, cet aventurier dont les affaires vont mal, a-t-il déjà son plan ? Est-ce en vue de ses prochaines campagnes, de ses projets d'hôtel à Brighton, qu'il mobilise la petite fortune de la jeune fille ? Nous n'en savons rien et nous n'en devons rien savoir, car il convient que nous restions devant George Cannon comme Hilda elle-même, et que nous marchions avec elle, à travers l'ignorance et les illusions, à la catastrophe finale. Ce n'est pas que nous ne soupçonnions rien. M. Arnold Bennett est trop habile, trop vrai aussi, pour n'avoir pas jalonné notre chemin de quelques indices auxquels il nous est à la fois difficile de ne pas prendre garde et impossible de nous tromper. Nous nous méfions depuis le premier jour, depuis que nous avons vu Hilda entrer dans l'étude du « solicitor » sous le nom duquel opère George Cannon. Nous l'avons vu mentir. Nous avons flairé l'imposture. Mais Hilda est trop jeune, trop inexpérimentée, et surtout elle a subi trop fortement le prestige de cet homme. Un prestige qu'elle ne s'explique pas : elle est bien loin de l'aimer, et plus tard elle se rendra compte qu'elle ne l'a jamais aimé. Qu'est-ce donc alors ? Un jour, il la prendra dans ses bras, et elle cédera au charme de la merveilleuse aventure.

L'amour ? C'est un fait absolu que le mot « amour » dans ces premières minutes d'éternité ne se présenta même pas à elle. Et, quand il se présenta, elle n'y attacha que peu d'importance. Elle dut admettre qu'elle n'avait pas

eu conscience de penser à George Cannon avec amour, — du moins avec amour selon ce qu'elle s'imaginait qu'était l'amour. A la vérité, son expérience directe ne s'accordait à aucune théorie qu'il lui fût possible de formuler. Mais avec l'inexorable réalisme de son sexe, elle ne s'embarrassait guère de mots ni de théories et s'accommodait au fait. Et le fait était que George Cannon était pour elle comme un accablant besoin et qu'il l'avait toujours été, elle le reconnaissait maintenant, depuis la première fois qu'elle l'avait vu. Elle éprouvait un intense plaisir à le reconnaître. Elle s'abandonnait avec candeur à cette volupté d'un désir inconnu... Elle se rendait parfaitement compte que sa félicité serait tourment jusqu'à ce que George Cannon l'eût épousée, jusqu'à ce qu'elle se fût rendue entièrement à sa merci.

En vain une voix intérieure lui dit que tout ceci est mal, vil et honteux, qu'il y a de quoi rougir en vérité. Elle rougissait, « mais ses rougeurs étaient une part du délice. » Hilda obéit ainsi à l'instinct, et son histoire est un magnifique développement de l'opposition entre l'instinct et l'amour. Ses troubles, ses défaillances, cet obscur besoin de livrer tout son être, ou plutôt, — que le veuille ou non la femme qu'elle est, — la femme qui est en elle : non, tout cela, ce n'est pas l'amour. Elle est inconsciente, dominée, passive. Son état est, au sens propre du mot, la *passion*. C'est avec Edwin Clayhanger et avec lui seul qu'elle connaîtra l'amour. Elle mesurera alors toute la différence et se rendra compte que, jusque-là, elle n'avait pas aimé.

Qu'est-ce, en effet, que ce mariage, sinon la fin de ses vagues aventures et de ses vagues songes? Rappelons-nous le temps où elle avait l'impression d'être prisonnière au foyer maternel. Depuis, elle a rêvé de liberté et d'action ; elle a comparé la vie des femmes à celle des hommes et en a ressenti l'infériorité. Elle n'a tiré parti ni de son argent, ni de sa liberté, ni de son ambition. Elle n'a jamais su ce qu'elle voulait. Et maintenant, quoiqu'elle ait, en quelque manière, réalisé son rêve, elle ne peut se défendre d'une déception. L'amour est un sentiment qui déborde notre être, et Hilda, tout au contraire, déborde, si je puis dire, le sentiment qu'elle éprouve : « Son mari lui était révélé; elle sentit qu'elle ne lui était pas révélée ; en vain avait-elle capitulé de tout son cœur : elle n'avait pas tout donné parce qu'il n'avait pas su voir tout ce qu'elle offrait. » Telles sont ses dispositions et ses pensées, au retour de son court voyage de noces, et elle a obscurément conscience qu'elle a déshonoré un idéal.

Mais dans l'exubérance de sa jeune force, elle défie la vie et goûte le présent. Elle le goûte, nous le voyons bien, avec une sorte de détachement, comme si elle passait à travers cette erreur sans s'y laisser prendre, sans s'y engager à fond. Si nous ne comprenons pas à ce moment-là, nous ne tarderons pas à comprendre qu'elle était réservée à un autre amour, — au véritable amour. Elle découvre bientôt la vérité sur George Cannon : cet aventurier a déjà abandonné quelque part une première femme ; coupable de bigamie, il n'est donc pas son mari légitime. Aussitôt, il lui apparaît comme un étranger ; elle se demande comment elle a pu, non pas l'aimer, — elle ne l'a pas aimé, — mais s'en laisser aimer ; elle comprend pourquoi tout cela lui a toujours semblé irréel, et elle éprouve un sentiment de délivrance, comme si elle se sentait affranchie « des conséquences d'une faiblesse et d'une erreur tragique. »

Comment Hilda sort de cette épreuve, nous le voyons bientôt, quand elle retrouve Edwin Clayhanger. Leur première rencontre remonte beaucoup plus loin, et M. Arnold Bennett nous en a fait le récit dans le roman consacré à son jeune héros. Edwin est alors un garçon de vingt-trois ans, mince, de taille moyenne. Il porte de gros souliers, son pantalon fait des faux plis, son gilet ne dissimule rien de ce qui en garnit les poches, — montre, crayon, canif, etc., — son faux-col tire sur le bleu et disparaît en arrière sous la jaquette qui remonte dans le cou ; les poches de cette jaquette sont bourrées et gonflées de mystérieuses marchandises. Les cheveux blonds sont durs et ne frisent pas ; la moustache compte si peu qu'on n'est pas bien sûr si c'est une moustache ou si le garçon a reculé devant l'ennui de se raser. Il remue toujours, et ses mouvemens sont gauches, les articulations des mains trop saillantes, les ongles trop courts. Il y a de la tristesse dans sa bouche et aussi, avec quelque chose d'attirant, dans ses yeux. Edwin est sérieux, candide et fruste. Nous le connaissons depuis l'âge de seize ans et nous l'avons vu pour la première fois le jour qu'il a quitté l'école. Il avait cette expression ardente, ce merveilleux air d'innocence et de simplicité qui est la marque ordinaire des adolescens de son âge. Les gens qui le voyaient passer alors avaient déjà tous une bonne opinion de lui ; mais ils ne pouvaient pas voir « cette flamme intérieure qui brûle comme une lampe d'autel et dont rien sur terre ne surpasse le miracle et la

beauté. » D'ailleurs, « si Edwin avait soupçonné que personne pût, en effet, l'apercevoir, il l'eût soufflée par pudeur, encore que ce reniement eût signifié pour lui la mort éternelle. Telle est la jeunesse dans les cinq villes, sinon ailleurs. »

Edwin n'a pas eu besoin de souffler sur cette lumière ; mais il a découvert peut-être qu'il était difficile de l'entretenir à travers la vie, et c'est de là que vient l'expression de tristesse sur sa bouche et dans ses yeux. Nous avons vu sa vocation contrariée par son père, qui n'a jamais cessé de le regarder comme un enfant et de le traiter en conséquence. Dans la solitude de sa chambre, dans l'accomplissement de sa tâche, il a bien pu mûrir son esprit et son caractère : il n'a point développé sa vie sentimentale. A vingt-trois ans, la seule image féminine qui se soit jamais présentée à son esprit est celle d'une danseuse en sabots qu'il a vue dans une taverne de la ville, sept années plus tôt, un soir que, par suite de circonstances exceptionnelles, il y a pénétré avec le contremaître. Et voici que Janet Orgreave, la fille de l'architecte. vient de l'obliger à s'apercevoir qu'elle était charmante. Elle est passée à travers la haie qui sépare les deux jardins, elle est entrée dans la maison neuve, la maison vide et sonore où les Clayhanger doivent s'installer bientôt. Elle est pour Edwin une reine d'élégance et de grâce ; et, seul avec elle, il pense à la danseuse, il s'aperçoit qu'il n'a pas vécu, qu'il ne sait pas ce que c'est que vivre : « J'étais endormi : voici la vie ! »

C'est dans ces dispositions qu'il voit pour la première fois Hilda Lessways, un soir, chez les Orgreave. Elle est en deuil de sa mère, et cette sombre jeune fille, taciturne, secrète, ne lui inspire d'abord qu'antipathie. Il n'a pas aimé son accent passionné, son air de violence. A table, il a avancé, dans une discussion théologique, que l'on n'était pas maître de ses croyances et que d'ailleurs la foi n'était pas une vertu. Quelle n'est pas sa surprise, lorsqu'il a quitté ses hôtes et qu'il est revenu faire une visite nocturne à sa future demeure, d'y voir arriver Hilda ! L'étrange jeune fille ! Elle voudrait des explications sur cette parole. Comment l'entend-il au juste ? Ou bien s'il n'y a vu qu'une jolie formule ? « C'est ce qu'ils sont toujours occupés à faire, dans cette maison, de l'esprit ! » Elle gardait sa même âpreté de ton. Edwin, cependant, est fier de l'attention qu'elle lui donne et flatté de cette évidence qu'il ne lui est pas indifférent. Bientôt ils verront ensemble célébrer le centenaire des

écoles du dimanche et ils échangeront encore des propos qui sondent les âmes. Dans ces premières escarmouches, leurs sentimens s'affrontent comme des adversaires. La passion peut bien immobiliser nos cœurs dans leur trouble enchanté ; mais l'amour soulève toute leur force d'action, et il n'est pas rare de voir commencer comme un combat ce qui doit finir par une conquête.

Edwin était loin de penser qu'il aimerait un jour Hilda, et la jeune fille ne voyait pas plus clair dans son cœur. C'est après ces incidens qu'elle épouse George Cannon. Nous avons vu avec quel sentiment de liberté Hilda était sortie de cette aventure. Elle revient chez les Orgreave, qui n'en ont rien su, elle revoit Edwin, et, au moment où elle va de nouveau partir, elle apprend de ses baisers soudains ce qu'elle ignorait encore. Cette fois la révélation est venue. Hilda ne se dit plus, comme dans son illusion de naguère, que cela n'est pas réel. « Enivrée, presque défaillante, il se mêle à son étonnement une joie solennelle, tandis que tout son être aspire à la rectitude de l'amour. »

Mais elle n'est pas prête encore pour ce miracle. Edwin non plus, quelle que soit sa jeune sagesse. Ils ne s'élèveront l'un et l'autre, et chacun de son côté, que par de longues épreuves assez haut pour toucher cet idéal et le faire descendre dans la réalité. Dix années passeront. Depuis le soir mémorable où « Hilda, avec son indépendance et son mystère, lui a révélé la plénitude d'un viril orgueil, et où il a découvert qu'un des attributs essentiels de l'homme est une immense tendresse, » il n'a rien su d'elle, sinon un jour, par l'intermédiaire de Janet et sans autre explication, qu'elle était mariée. Car elle s'est décidée à annoncer son mariage à son amie, lorsqu'elle s'est aperçue, au lendemain de la scène d'amour, qu'elle n'en avait point fini avec les conséquences de cette union rompue et qu'elle allait être mère. Edwin s'enferme silencieusement dans sa tâche et silencieusement cultive son rêve de perfection. A trente ans, il a donné à sa vie tout le confortable que peuvent lui assurer un célibat définitif, une activité bien réglée et un raisonnable dilettantisme. Personne n'a deviné la tragédie secrète de son cœur, et lui-même maintenant la voit à distance comme la fin d'une folie divine qui ne pouvait pas durer. Si elle a laissé sur son visage un charme obsédant de tristesse, on se l'explique comme un air de naturelle mélancolie. Quand la

maladie de son père fait peser sur lui, avec tout le fardeau des affaires, des responsabilités nouvelles, il a parfois le sentiment d'être enfermé sans issue dans une existence étroite, incomplète et stérile. Il est devenu le chef de la maison, puis, après la mort du vieux Clayhanger, le maître de la maison, son maître.

Un jour, il a vu arriver chez les Orgreave un petit garçon, l'enfant de Hilda. Il ne sait toujours rien de la mère; mais nous savons qu'elle est libre, et voici son enfant... Dès lors, nous ne doutons plus qu'Edwin et Hilda ne se retrouvent. Ils se retrouveront. Elle a été plus malheureuse que lui ; elle a connu les pires traverses. Mais « il y avait en elle l'étoffe d'une femme. » Oui ; et l'on pourrait inscrire ces mots en épigraphe de son histoire. Il fallait à cette étoffe la façon de la vie. La vie l'a travaillée depuis le soir d'amour où Hilda, devant le cher garçon enivré de son charme, s'était sentie redevenir une jeune fille. Quelques jours plus tard, son rêve sombrait dans la certitude de la maternité prochaine : il n'y avait plus de jeune fille. « Et pourtant, en dépit de tout, par une sorte de magie, de miracle, la jeune fille, dans toute sa douceur, était encore là. Elle était là, avec l'immense espoir que rien ne pouvait abattre, et ce sentiment de force que rien ne pouvait étouffer ; et tout cela était prêt à jaillir encore, contre toute raison, à illuminer son âme où ne brillait plus aucune étoile. »

Ce pressentiment ne l'a pas trompée, et tout s'expliquera plus tard. Edwin comprendra le magnifique orgueil de cette femme, et Hilda comprendra la force morale d'Edwin, son sérieux, la grandeur de son amour. Chacun se rendra compte qu'il n'a jamais aimé que l'autre et n'a jamais cessé de l'aimer, Qu'ils l'aient voulu ou non, et à leur insu peut-être, ils s'attendaient. Et le jour est venu, l'heure triomphante où elle lui dit : « Mon cœur n'a jamais donné de baisers à aucun autre ! Que de fois et de fois encore ne vous ai-je pas donné mes baisers, et vous ne l'avez jamais su !.. C'était comme un message que j'envoyais George ici, un message pour vous ! Je lui ai donné votre nom (1)... Pensez-vous que si les rêves pouvaient faire de lui votre fils, il ne serait pas à vous ? » Dix ans d'attente, dix ans d'épreuves, ce ne fut pas trop pour celui qui put entendre, pour celle qui put dire de telles paroles. Et après les

(1) L'enfant s'appelle George-Edwin.

dix années, Edwin « frissonna de nouveau à respirer l'odeur de la peau ambrée... Il pensait au ravissement du premier baiser, et il se revoyait alors comme un gamin trop ignorant de la douleur pour comprendre cette précieuse Hilda. Sa force trouvait une douceur exquise au fardeau de la vie. »

## V

La vie, la sensation de la vie, la saveur de la vie, — *the zest in life*, comme dit M. Arnold Bennett lui-même,— voilà bien ce qu'exprime directement, immédiatement son art. Ses héros ne réfléchissent guère; ils ne ratiocinent pas : ils vivent, ils se sentent vivre. *Self-conscious*, — *alive*, — *thrillingly alive :* ces mots reviennent sans cesse, et la psychologie des personnages ne fait qu'une petite place à l'analyse de leurs pensées, tandis qu'elle note avec le plus minutieux détail toutes les nuances de leurs émotions, tous les frémissemens de leur sensibilité. L'originalité de l'auteur réside dans la puissance et la précision de ses intuitions concrètes. C'est la formule même du réalisme, tel que le mot devrait toujours être entendu, à savoir comme la représentation d'une réalité saisie dans ce qu'elle a de particulier, de distinct, de propre et par conséquent d'essentiel, pénétrée ainsi jusqu'en son fond le plus secret.

Si l'on veut voir la différence de ce réalisme avec la doctrine artificielle qui en usurpe le nom, il suffit de comparer à la manière ordinaire de M. Arnold Bennett toute la partie d'un de ses romans qui se passe chez nous. Après son mariage avec Gerald Scales, Sophia Baines, l'héroïne de *The Old Wives' Tale*, vient à Paris. Nous assistons d'abord à un souper dans un grand restaurant. La vertueuse Sophia, — cette jeune Anglaise de dix-huit ans qui s'est fait enlever par son amoureux, — se sent tout aussitôt mal à l'aise « dans l'étrange civilisation où s'étalent avec une parfaite franchise les appétits des sens et tout ce qui les flatte. » Le jeune ménage va voir ensuite fonctionner la guillotine à Auxerre et nous avons un second aspect de la France : une exécution capitale, avec l'hôtel borgne sur la place, la nuit d'orgie, les lazzi de la crapule. Plus tard, nous pénétrons, toujours à la suite de Sophia, quand son mari l'a abandonnée, dans un « garni, » qui est le plus parfait modèle de faste vulgaire et trompeur, de mauvais goût, de désordre et

de saleté. La maîtresse de ce logis, Mme Foucault, est une demi-mondaine sur le retour, une créature dégradée, au physique et au moral, sans tenue, sans dignité, sans énergie.

Sophia, consciente de ses vertus héréditaires, la méprise comme une « pauvre chose » et finit par prendre sa place à la tête de la maison qui, aussitôt, se transforme. L'habile Anglaise en fait un confortable asile pendant le siège, — car nous sommes en 1870-1871. Des circonstances aussi graves lui ont permis d'ailleurs d'étendre sa vision de la vie française. Après la haute noce du grand restaurant, la basse crapule de l'exécution capitale, la sordide veulerie du « garni, » — trois jolis aspects, en vérité, de la vie française ! — elle voit le vrai peuple de Paris, la foule : des consommateurs debout sur les chaises et les tables des cafés, des hommes qui jettent leurs chapeaux en l'air et s'embrassent sans se connaître, une actrice qui grimpe sur le siège de son fiacre pour chanter *la Marseillaise*, de frénétiques clameurs : « Vive la France ! Victoire ! A Berlin ! Victoire ! » Ce spectacle lui a donné « la conviction intime que la race capable de se conduire ainsi était condamnée à la défaite. » Enfin elle a vu de plus près deux ou trois Français. Son épicier, M. Niepce, après avoir expédié en province femme et enfans, est devenu le pensionnaire de la jeune femme. Ce vieux boutiquier cossu, que la détresse de ses concitoyens enrichit encore, lui offre 2000 francs par mois, avec l'épicerie à discrétion, si elle consent à lui accorder ses faveurs. Le journaliste Chirac est plus galant homme, encore qu'il finisse lui aussi, naturellement, par en venir aux mêmes conclusions que l'épicier. Ne sommes-nous pas tous comme cela en France ? Et vous ne vous attendiez point, n'est-ce pas ? à trouver chez nous les vertus anglaises. Chirac, aussi bien, n'est point dépourvu d'esprit, ni de bonne humeur, ni de bonne grâce. Mais quel pauvre garçon, mobile, impressionnable et nerveux ! Au moment même où il déclare son amour à Sophia avec le respect le plus tendre et la plus fervente admiration, « ce qu'il y avait de *théâtralité* latine dans les gestes et le ton du jeune homme lui faisait de la peine pour lui. » Sentez-vous la supériorité anglo-saxonne ? Chirac n'a plus qu'à faire une belle sortie, comme il convient à un héros de théâtre. Il n'y manque pas, et c'est, en effet, une « sortie » qu'il opère, dans un des ballons du siège. Et sans doute, ce jour-là, toute la galerie l'admire, mais non pas Sophia,

dont il a souhaité la présence. « Elle voyait les blessures d'une âme qui ne pouvait pas cacher ses blessures et cette vue l'irritait. » Chirac part sans entendre un mot de sympathie ni de pitié ; il ne reviendra pas.

Cette antipathie, c'est, manifestement, dans tous les aspects de la France qu'il s'est plu à évoquer, la faiblesse artistique de M. Arnold Bennett. Son réalisme, si sincère et si pénétrant quand il touche aux choses et aux âmes de son pays, prend tout à coup le caractère systématique et artificiel d'un procédé littéraire. Nos « réalistes, » nos « naturalistes » nous ont habitués à ce parti pris de restreindre, de réduire, d'avilir la réalité. Ils commettent une erreur d'art qui fausse leurs jugemens et leurs sentimens. C'est au contraire le jugement et le sentiment de l'auteur, qui, à son insu, et sans qu'il l'ait voulu, a retenti sur son art et l'a comme énervé. M. Arnold Bennett a des « idées » sur la France, sur le caractère français. Il avait trois ans en 1870 : il a donc dû reconstituer et construire les scènes qu'il décrit. Son expérience personnelle a pu le servir et lui fournir des élémens : elle ne lui offrait rien de comparable à ce qu'elle lui donne sur les « cinq villes, » sur ce pays auquel il tient par toutes ses fibres et dont, à force de fidélité minutieuse, d'intimité et d'entente, il a su se faire l'interprète en esprit et en vérité.

C'est là qu'il faut chercher, je l'ai dit, la perfection de son réalisme. Là, il ne se mêle à la perception de la réalité aucune conception. M. Arnold Bennett ne juge pas, mais il domine ; il est le spectateur qui se borne à voir, mais qui sait voir, et dont rien ne trouble la vue. Il ne laisse point percer ses propres convictions, comme Rudyard Kipling, Mrs Humphry Ward ou H. G. Wells. L'Angleterre qu'il nous peint est encore l'Angleterre traditionnelle : à une pointe d'ironie seulement, nous devinons l'esprit d'aujourd'hui. Encore cette ironie est-elle, tout aussi bien, chez un Thackeray ou un Dickens. Il y a une part de jeu dans l'art, un libre exercice des facultés, qui implique une sorte de détachement. C'est, je crois, le principe même de l'*humour*. Celui de M. Arnold Bennett est le plus souvent discret, à peine sensible, tissé fil à fil, si j'ose dire, avec la vérité précise du récit. Mais il sort, parfois, avec plus de couleur ou de relief. Le romancier s'amuse de quelques-uns de ses personnages, qu'il n'aime pas. Il ne charge point les traits ; mais il a

une façon bien habile et bien malicieuse de choisir la pose, d'éclairer le modèle; et parfois il excelle à trouver la légende qui souligne l'expression d'une physionomie. La tante d'Edwin Clayhanger, Auntie Hamps, est majestueuse, bien disante et formaliste. Elle parle, elle agit toujours selon les exigences des principes, des circonstances, des convenances et des conventions. Cela ne s'improvise pas : « Auntie Hamps, qui a passé sa vie à l'étudier, réussit le tour. » Dans *The Old Wives'Tale*, Constance et Sophia ont aussi une tante, qui n'est pas moins massive et solennelle, Mrs Maddack ou, dans l'intimité, tante Henriette, « Aunt Harriet. » Si on la voyait quelquefois ourler des torchons, c'est que cette matrone pouvait hausser un torchon jusqu'à sa propre dignité. Elle a sur sa cadette, Mrs Baines, une autorité et un poids considérable, et il ne semble pas à Mrs Baines qu'un désordre puisse naître jamais dans le cercle où sa puissante sœur exerce son influence. C'est pourtant de chez tante Harriet que s'enfuit Sophia le jour de l'enlèvement. La bonhomie a fait place à l'ironie, et parfois perce dans l'humour une pointe acérée de satire. Le marquis de Wellwyn, ministre de l'Intérieur, n'accorde pas volontiers de commutation de peine : il est bien connu pour son humanité, et c'est précisément cette humanité qui fait le malheur des condamnés. Le marquis, en effet, ne veut pas que son sentiment du devoir soit à la merci de ses instincts, et il prend soin que ses instincts essuient toujours une défaite, dont il souffre horriblement (1). Dans *Clayhanger*, c'est une bien curieuse scène anglaise que le centenaire des écoles du dimanche; et qu'un Anglais la voie ainsi, voilà ce qui est nouveau. Les musiques et fanfares sont rassemblées autour de l'estrade tendue de serge rouge qui est dressée au bout du square, et les cuivres des instrumens, où le soleil se reflète, forment un cercle éclatant autour des fonctionnaires, des ecclésiastiques et de leurs femmes. « Toutes les dénominations, pour un jour seulement, fraternisaient avec effusion sur cette estrade; car les princes de la maison royale et l'archevêque de Cantorbéry et le lord-maire de Londres avaient insisté pour qu'il en fût ainsi. » A peu près au milieu du square flotte une immense bannière de pourpre avec ces mots : « Le Sang de l'Agneau. » On chante le fameux cantique : *Rock of*

(1) *The Old Wives'Tale*, Book II, ch. v, § iv, à la fin.

*Ages*... Les voix de cette multitude se fondent en un volume de son qui roule comme une force irrésistible : il semble qu'elle va tout emporter. Les yeux d'Edwin se mouillent et il se demande à lui-même : « Pourquoi diable ai-je envie de pleurer ? » A travers un brouillard il lit les mots : « Le Sang de l'Agneau. » Au-dessus des têtes le soleil brûle. Un orateur parle des tortures éternelles dans les flammes et la soif. Il proclame qu'il n'y a pour personne, non pas même pour les petits enfans qui sont là dans leurs atours de fête, d'autre moyen d'échapper au feu éternel que de se purifier par la complète immersion dans le sang. « Et sa conviction était si forte, si contagieuse, qu'avec un peu d'imagination et un odorat sensible on aurait pu percevoir l'odeur de chair brûlée. » Une nouvelle hymne succède au discours, et elle célèbre le précieux sang :

*Dear Dying Lamb, Thy precious blood.*

Alors, par une association d'idées, ces mots d'une hymne encore sautent de quelque coin de sa mémoire : « L'Inde aux grèves de corail, » *India's coral strand*, et instantanément tout le tableau qu'il a sous les yeux se transforme. Il lui semble qu'il n'est plus en Angleterre ; il lui semble que, dans de sombres caves, sous les abattoirs derrière l'Hôtel de Ville, réside, accroupi, un dieu étrange et sauvage prêt à brûler quiconque ne paraîtrait pas devant lui tout dégouttant de sang. Il lui semble que les tambours sont des tam-tams et le magasin des Baines un bazar : pas un détail de la scène qui ne s'harmonisât pour lui avec la vision d'une Inde aux grèves de corail...

Sous des couleurs moins crues, moins violentes, l'ironie de M. Arnold Bennett n'est pas moins âpre contre la médiocrité des meilleurs sentimens et les comédies de la vie domestique. Il faut voir, en ce genre, le dîner de famille, chez les Clayhanger, le lendemain du jour où Darius a été frappé de sa première attaque (1). Le chapitre est intitulé : « La victime de la sympathie. » On a tenu, le matin, à l'occasion de la visite du médecin, un conclave. A Edwin et à sa sœur se sont joints, pour la circonstance, Clara, l'autre fille, et son mari Albert Benbow, la tante Hamps. Le docteur n'a pas dissimulé que le

(1) *Clayhanger*, Book III, ch. IV.

malade ne pouvait guère durer plus de deux ans. Il n'a pourtant pas mauvais air, ce soir, et il fume, le repas fini, une cigarette, ce qui est pour lui un luxe. Son gendre élève la voix pour lui parler, « comme s'il était nécessaire de crier aux oreilles d'un homme qui a seulement deux années à vivre. » Il est aimable, condescendant et supérieur. Pourquoi Clara, Albert et la tante sont-ils revenus ainsi, à l'heure du souper ? Edwin ne peut pas le comprendre, ou plutôt il comprend trop bien et il lui est odieux de l'admettre : ils sont venus, poussés par une pure fringale de curiosité. Toute la soirée a été remplie de conciliabules secrets. Et maintenant c'est la détresse des adieux. Clara étreint le cou de son père et s'y tient presque suspendue. Edwin pense : « Pourquoi ne lui dit-elle pas tout de suite qu'il est fini ? » La tante serre les mains de la victime : « Suivez bien les conseils du docteur ; » elle tape sur l'épaule de Darius : « Et laissez-vous bien guider par ces chers enfans. » Puis elle recommande à Clara de ménager ses forces, et celle-ci répond par le sourire fatigué d'une personne que les circonstances contraignent trop souvent de les surmener. Ils partent enfin, Albert sifflant à la nuit. « Edwin observa de nouveau, dans leurs derniers regards, l'étrange, nouvelle, insinuante déférence que lui témoignait la famille. Il poussa le verrou avec rage. »

Ainsi, l'humour de M. Arnold Bennett, qui a commencé par s'amuser des singularités locales ou individuelles, de tout le pittoresque extérieur ou intérieur de la vie dans les cinq villes, peut passer de la bonhomie à l'ironie et de l'ironie à la colère. Il ne perçoit si finement la caricature que parce qu'il a un sens très juste et très fort de la vérité. Un esprit est moins sensible aux travers, aux déformations ou aux faussetés quand il a un sens moins vif de la rectitude. Il faut aller jusqu'à ce sentiment de la beauté et de la grandeur de la vie pour toucher le fond du réalisme de M. Arnold Bennett et en expliquer la puissance. A tout moment, ou plutôt dans tous les momens graves, ce romancier d'un petit monde fermé voit transparaître, sous le particulier, l'universel. Charles Orgreave entre dans la boutique d'Edwin Clayhanger, son camarade d'école. Les deux jeunes gens causent familièrement, et le premier invite l'autre à venir chez lui où il verra une charmante jeune fille. « Ce nom magique de *jeune fille* avait en un instant bouleversé la bou-

tique. Ce n'était plus une boutique de province : elle participait à l'universel. » Plus tard, quand Edwin, après tant de traverses, sera seul avec Hilda Lessways dans la chambre où la jeune mère soigne son enfant, quand elle lui dit qu'il a toutes les tendresses de cet enfant, quand il sent que l'heure approche où il va entendre des paroles décisives, — « il se leva, tremblant d'émotion, et, marchant vers elle à travers l'encombrement de la pièce, il avait l'illusion qu'ils étaient entre eux, non pas dans la chambre, mais dans l'univers. » Dans un autre roman, Sophia, la toute jeune et vive Sophia marche à côté du séducteur vulgaire qui va lui tourner la tête. « Qu'était-il arrivé ? Rien ! La plus banale occurrence ! La cause éternelle avait ramassé un commis voyageur (cela aurait pu être un employé ou un vicaire, mais, en fait, c'était un commis voyageur) et l'avait revêtu de tous les glorieux, uniques, incroyables attributs d'un dieu, et l'avait planté devant Sophia à seule fin de produire l'éternel effet. »

C'est sans doute dans ce sens profond de la vie que le réalisme de M. Arnold Bennett trouve la source de son pathétique. Il nous parle quelque part de la vaste mélancolie que recèle la vie, « *the vast inherent melancholy of life.* » Il y a une tragédie au fond de chaque existence et le paisible boutiquier Samuel Povey lui-même n'échappe pas à cette loi de nos destinées. Avec l'acharnement d'un esprit borné et d'un cœur droit, Samuel s'est voué à sauver un cousin dont la vie facile, et qui lui en avait imposé d'abord, a fini par un désastre : un meurtre suivi d'une condamnation capitale. Il a mis au service de ce dessein toute l'énergie que peut donner une idée fixe; il a négligé ses affaires, sa santé, il a commis toutes les imprudences et les a payées de sa vie. Ce ne fut qu'un incident, un accident à peine remarqué dans la réaction qui suivit la fièvre où cette affaire avait plongé la cité. « D'ailleurs, Samuel Povey n'avait jamais pu s'imposer aux bourgeois. » Et l'auteur fait en ces termes son oraison funèbre :

Il manquait d'individualité. C'était un petit personnage. J'ai souvent ri de Samuel Povey. Mais je l'aimais et le respectais. C'était un très honnête homme. J'ai toujours été heureux de penser que, pour la fin de sa vie, la destinée s'empara de lui et dévoila à notre observation la veine de grandeur qui court à travers chaque âme, sans exception. Il embrassa une cause, la perdit, et en mourut.

La fin de Darius Clayhanger n'est pas, à sa manière, moins émouvante. Le travailleur robuste et heureux est frappé à la tête. Après une sorte d'attaque, le cerveau se ramollit lentement, et le mal mystérieux, impitoyable, chemine, comme s'il voulait détruire jour à jour ce prestige d'autorité et d'orgueil qu'une vie courageuse avait lentement édifié. Darius sauve d'abord les apparences; il est un maître qui se repose : tout se fait en son nom. Mais voici qu'il lui faut peu à peu abandonner tous ses privilèges : hier il a donné ses clefs; aujourd'hui il va à la banque pour une dernière signature, qui est celle de son abdication : et les employés le regardent comme une victime au licou. Toujours un peu plus, et complètement à la fin, il est mis de côté, « *laid aside :* » c'est le titre d'un des chapitres. A mesure que la maladie avance et pèse sur tous, quand le père ne va plus que jusqu'à un vieux fauteuil d'osier qu'on a placé pour lui au bout du jardin, ceux qui l'entourent, ceux qui le soignent, ses propres enfans, Edwin et Maggie qui sont toujours là, ont besoin de faire un effort « pour se rappeler à temps qu'il est une victime, et non pas un criminel. » Un soir, il monte son escalier pour la dernière fois, et la difficulté de l'expédition ne lui laisse pas de doute : « Je ne redescendrai plus jamais cet escalier. » Le lendemain, plus triste et plus affaibli encore, après une nuit d'insomnie pendant laquelle il a sonné pour ne pas rester seul, dans un accès d'attendrissement qui accable sa pauvre sensibilité défaillante, avec des pleurs qui l'étouffent, des mots qui ne peuvent sortir, une lutte de tout son être, des gestes désespérés et des silences, il donne sa belle montre en or à Edwin et demande celle du jeune homme en échange. Tant de scènes douloureuses ne sont rien encore, et la dernière impression les domine toutes, quand on arrive à l'agonie. M. Arnold Bennett, avec son réalisme ordinaire, s'est servi ici d'un phénomène qui se produit en effet quelquefois dans les maladies de l'encéphale et qu'il nous donne lui-même sous son nom scientifique : le phénomène respiratoire de Cheyne-Stokes. Ce trouble de la respiration, qui se manifeste par des arrêts suivis de reprises, au cours desquelles le souffle, très faible d'abord et superficiel, s'accroît en amplitude et en profondeur jusqu'à emplir la poitrine comme s'il allait la faire éclater, puis diminue de nouveau et semble échapper à l'impuissance du malade, — n'est-ce pas le symbole tragique d'une

dernière lutte pour la vie avant la suprême défaite? La scène entière est admirable par l'intensité des effets que le romancier a su tirer de cette agonie où nous voyons finir une existence qui avait commencé par un si rude combat.

Voilà où excelle M. Arnold Bennett; et, dans son art essentiellement anglais, il ne reste à peu près plus rien d'intellectuel. Art d'une intensité singulière, puisque la représentation s'y suffit à elle-même et peut se passer, ou, pour mieux dire, ne s'embarrasse point d'explication. Les événemens et les âmes se présentent comme dans la vie, sans accompagnement de commentaires. C'est à nous de nous les expliquer, si tant est que l'intelligence ait quelque chose à voir en telle matière et que les romans soient destinés à exercer notre faculté de comprendre. Est-il besoin de remarquer combien de tels procédés sont favorables au réalisme et réussissent, en outre, à mettre et à maintenir la curiosité en éveil, à soutenir l'intérêt? L'auteur aime s'arrêter et nous arrêter devant l'indéfinissable. Il est d'autant plus naturel de ne pas nous expliquer les personnages que dans la réalité de leur vie ils ne s'expliquent pas volontiers les uns aux autres. Chacun de ces insulaires est une île, et l'on ne peut se défendre de rappeler à leur propos la doctrine swedenborgienne qui admet l'identité de composition entre le tout et chacune de ses parties. Ne croyez pas qu'il s'agisse là exclusivement de dignité personnelle et d'individualisme. Par principe absolu ou discipline héréditaire, c'est dans tous ses faits et gestes que l'Anglais de M. Arnold Bennett reste derrière ses retranchemens. J'en citerai un exemple bien caractéristique. Edwin a veillé son père durant la première nuit de l'agonie. Nous avons vu que ce n'était pas une agonie ordinaire. Il a été bouleversé et terrifié par le spectacle de cette lutte du moribond avec son souffle; il a eu le sentiment d'une présence invisible, d'un ennemi formidable qui terrasse sa victime, l'étouffe, et lâche ses prises afin de les resserrer aussitôt et de prolonger le supplice. Au matin, Maggie Clayhanger entre dans la chambre où elle vient relever son frère et prendre son tour de garde. « Comment a été la nuit? — Mauvaise, » répond l'autre et il s'en va. Pas un mot, quand il serait si naturel et si nécessaire de préparer du moins la jeune fille à l'horreur du spectacle qu'elle va avoir sous les yeux.

Là encore M. Arnold Bennett est strictement réaliste. L'in-

tellect a peu de part dans la vie qu'il nous représente : toute la puissance de son art se concentre dans cette représentation. Mais alors elle essaie d'égaler l'étendue et la complexité de son objet. Ce sont des existences entières que nous déroulent des romans comme *The Old Wives' Tale*, *Clayhanger* et *Hilda Lessways*. Chacun des deux premiers a deux volumes et le troisième est la suite du second. Lui-même aura une suite. C'est une espèce de cycle. A proprement parler, *Hilda Lessways* ne continue pas *Clayhanger*, mais en reprend plutôt certaines parties, qui reçoivent des développemens plus importans et ordonnés par rapport à Hilda, tandis qu'Edwin est la figure centrale dans l'autre roman. Certaines scènes que l'auteur s'est borné à esquisser dans celui-ci sont traitées plus au long dans celui-là; tel détail important nous manquerait si nous ne lisions que l'un des deux. N'est-il pas curieux et significatif, ce procédé grâce auquel la fiction prend les apparences d'une histoire vraie, dont tout n'a pas été dit d'abord et dont successivement les divers aspects se dévoilent? Voilà un procédé dont ne s'accommoderaient guère nos exigences d'ordre logique. Il ne choquerait pas moins notre goût de rapidité et d'action. Nous admettrions malaisément sans doute des lenteurs qui ont pourtant un grand charme quand on a la patience de s'y abandonner et qu'on pénètre ainsi à leur suite dans l'intimité des gens et des choses. Ne nous hâtons donc pas de considérer comme un défaut ce qui est, au contraire, excès : excès de précision dans le détail, excès de minutie dans l'analyse. Le détail, il est vrai, manque peut-être parfois d'intérêt, d'importance ou de signification. Pareillement, il peut arriver à l'analyse de distinguer des nuances qui ne valent pas d'être notées. Mais comment ne passerions-nous pas sur l'abus d'une force dont l'usage nous donne une telle impression de vérité et réalise de tels miracles? Ne demandons pas aux romans de M. Arnold Bennett les qualités dramatiques auxquelles nous ont habitués, — trop habitués, — les nôtres. Ceux-là nous offrent une diversité d'incidens et de personnages qui ont les uns et les autres en eux-mêmes leur intérêt. Les figures principales ne sont pas asservies au mouvement de l'action, ni les figures secondaires sacrifiées aux figures principales. Chacune est à son échelle, tout simplement. Dans cette mesure, la jeune servante Florrie n'est pas moins réelle ni moins vivante que sa maîtresse Hilda, et les tragiques souffrances de

Darius Clayhanger sur son lit d'agonie n'empêchent pas la *nurse* qui le soigne d'avoir sa physionomie propre, et de rester pour nous, quand nous l'avons une fois entrevue, une silhouette inoubliable.

Est-il besoin de dire qu'un romancier n'arriverait pas à ces effets, s'il n'ajoutait aux autres qualités la puissance de l'expression ? Je ne sais si l'on peut dire que M. Arnold Bennett est un grand écrivain, et je ne crois pas que la prose anglaise soit un bon instrument d'art. Mais à coup sûr le style des romans dont nous avons essayé de marquer ici l'intérêt suffit à toute sa tâche et il ne trahit aucun des besoins qu'il a pour fonction de servir. Il est égal à toutes les richesses des perceptions, à toutes les nuances de sensibilité, aux minuties de l'analyse. Il se prête aux badinages, aux libertés et aux âpretés de l'humour, à la sincérité du pathétique. Il réussit parfois à traduire des notations psychologiques en leur donnant le tour le plus concret, à en rehausser l'exactitude par la précision dans la magnificence. Il nous parle quelque part d'un enfant, — l'enfant de Hilda, — absorbé, hypnotisé par l'idée du moment. « Ces idées se succédaient l'une à l'autre comme une dynastie de rois, comme une série de dynasties ; il y avait de fréquentes querelles dynastiques, des dépositions et des morts soudaines : mais le loyalisme de George était le même envers toutes : il était absolu (1). »

Tels quels, les romans de M. Arnold Bennett assemblent et harmonisent des mérites qui les mettent au premier plan de la production contemporaine en Angleterre, qui les désignent tout particulièrement à notre curiosité. Je n'en connais guère de plus savoureux ni de plus riches, de plus propres à contenter les lecteurs qui demandent à une littérature étrangère, non pas ce qu'elle a de plus assimilable et de plus indéterminé, mais au contraire ce qu'elle offre de plus particulier et de plus original. Nous avons vu que le romancier des *Five Towns* n'en était pas moins largement humain pour être étroitement anglais.

FIRMIN ROZ.

(1) *Clayhanger*, Book IV, ch. VIII, § III.

# L'ESPAGNE EN 1913

Le traité de Paris, qui a dépouillé l'Espagne de ses dernières colonies de l'Amérique et du Pacifique, fut un cruel sacrifice; on ne saurait prétendre cependant que cette réduction de territoire ait ouvert une de ces blessures dont la cicatrice même demeure éternellement douloureuse. La métropole dut abandonner ses îles, comme jadis ses possessions continentales, parce qu'elle s'obstinait en des routines meurtrières : les Cubains luttèrent dix ans (1868-1878) avant d'obtenir les modestes franchises enfin accordées par Martinez Campos; puis l'entente fut vite dénoncée et de nouvelles hostilités éclatèrent, préface de la séparation (1898).

Ce que le gouvernement espagnol a perdu, l'hispanisme, en fait, l'a conservé. Délivrées des anciennes tutelles, le premier mouvement de ces jeunes sociétés fut de copier leurs institutions sur celles des États-Unis, de la doyenne des républiques américaines; à l'essai, autant que les conditions internationales le leur permettent, elles se rapprochent de leurs origines latines; la liberté les ramène vers la métropole dont l'abus de l'autorité les avait éloignées. Nous n'avons pas à raconter ici l'évolution des nations latines d'Amérique; bornons-nous à constater qu'elles sont, au début du XX^e siècle, une des réserves d'énergie les plus précieuses de l'humanité; ces filles émancipées font honneur à leurs parens d'Europe. Quant à l'Espagne elle-même, allégée d'un poids mort, elle entre décidément dans une période de rénovation; elle cherche au cœur de ses traditions les originalités capables de devenir des forces modernes; elle s'impose à l'attention, à la sympathie de l'observateur étranger par l'ardeur, parfois subconsciente encore, de cette transfiguration.

L'un des noms qui, dans ces années critiques, méritera le plus justement l'éloge de l'histoire, est celui de Raymundo Villaverde, le restaurateur des finances espagnoles. Homme de réflexion et de recueillement, en un pays où l'on s'emporte volontiers, calculateur et tout ensemble idéaliste, il n'a sans doute manqué à Villaverde que d'être orateur, pour prendre au parlement espagnol le tout premier rang dû à ses exceptionnelles qualités; ses adversaires politiques eux-mêmes apprécièrent sa mort prématurée comme un deuil national. A ce moment, le roi Alphonse XIII venait (1902) de prêter le serment du souverain majeur, mais il était âgé de seize ans à peine; on pouvait craindre un soubresaut des passions politiques, auxquelles les malheurs de la guerre et la respectueuse courtoisie de tous les partis avaient mis un frein pendant les heures difficiles de la Régence. Plus que jamais, l'Espagne avait besoin alors de l'estime, de la confiance internationales; elle s'en est rendue digne par la courageuse exactitude de sa probité, par le renouveau de ses facultés laborieuses; Villaverde fut un des premiers à comprendre le caractère d'un âge international qui exalte les travailleurs et déclasse les bavards.

La perte des colonies avait privé d'un marché privilégié les industriels de la métropole; les cotonnades de la Catalogne, à la faveur de tarifs protecteurs, défiaient la concurrence, aux Philippines et dans les Antilles; de même les blés de Castille, transformés en farine dans les moulins à vent des montagnes du Nord, descendaient sur Santander, d'où ils partaient pour la Havane; Santander recevait, en échange, des sucres et des rhums. Le traité de 1898 arrêta brutalement ces courans établis; il ouvrit aux *criollos* l'espoir de clientèles américaines pour leur sucre; il les invita à se fournir désormais dans des filatures yankees ou à fabriquer leurs étoffes eux-mêmes; les grains et farines leur viendront aussi des États-Unis... De là, parmi les producteurs espagnols, un profond malaise; ils s'organisèrent pour y remédier et se rallièrent à l'idée de tarifs très protectionnistes, qui les rendraient maîtres du marché intérieur. Tel fut le programme soutenu par une puissante association de Barcelone, le *Fomento del Trabajo nacional*, et par les métallurgistes des provinces cantabriques. Il n'est pas probable que les initiateurs de ce mouvement aient voulu condamner l'Espagne indéfiniment à l'isolement économique, conséquence du protec-

tionnisme outrancier; leur dessein était plutôt de gagner le temps de découvrir des débouchés nouveaux sans arrêter ou ralentir la marche de leurs usines; ainsi les troupes en campagne lancent une passerelle de fortune pour franchir une rivière.

Mais ce régime, à la longue, a blessé la grande majorité des Espagnols; il équivaut, en somme, à continuer les habitudes oligarchiques de l'administration coloniale; il lie au gouvernement un petit nombre d'intéressés et mécontente la masse du peuple. Il eut l'inconvénient aussi d'engager les capitalistes revenus des îles à placer leurs fonds disponibles en affaires industrielles; de là, multiplication des fabriques avant que les effectifs des consommateurs aient été renforcés. Les filatures en ont souffert et surtout les sucreries; des cantons entiers furent plantés en betteraves, parce que l'on n'importait plus d'Amérique du sucre de cannes; mais, malgré droits protecteurs et trusts, cette industrie a bien vite pâti de surproduction et de mévente. Il n'y avait pas concordance entre la politique financière de Villaverde, qui consolidait un terrain de fondations, et la politique douanière qui aggravait les frais des matériaux nécessaires pour l'édifice moderne à construire. Aussi croyons-nous que cette crise espagnole de protectionnisme ne durera pas; elle sera abrégée par les plaintes qui, de toutes parts, s'élèvent contre la vie chère; les hommes d'État qui dirigent l'Espagne comprennent l'erreur de prolonger une pratique qui a quelque chose de féodal; certains bénéficiaires de la protection insistent eux-mêmes aujourd'hui sur ce que les tarifs qu'ils recommandèrent avaient un caractère d'expédient.

L'Espagnol est profondément démocrate ou, plutôt, égalitaire; quatre siècles de monarchie bureaucratique n'ont pas suffi à étouffer ces hérédités irréductibles. En Aragon, jadis, les chefs de famille nommaient un *gran justiza*, sorte de surveillant permanent de la prérogative royale; les Basques sont si vivement épris de leur indépendance familiale que leurs maisons voisines ne s'accolent jamais par un mur mitoyen; les montagnards des Asturies et de Léon, ces provinces qui furent par deux fois le terrain de la reconquête hispanique, contre les musulmans, puis contre l'Espagne *afrancesada* de Napoléon Ier, sont, eux aussi, des individualistes farouches. Charles-Quint ne s'y est pas trompé lorsque, voulant fonder sa monarchie fla-

mande, il brisa, près de Salamanque, la résistance fédéraliste des Communeros. Aussi bien est-ce la valeur personnelle des hommes, celle des muscles et du cerveau de chacun qui s'affirme avec le plus d'éclat dans la croisade contre les Maures, dans l'épopée des *conquistadores* de l'Amérique et jusque dans l'apostolat catholique des missionnaires. La monarchie centraliste et autoritaire est, en Espagne, une importation exotique; elle s'est déployée en surface, plutôt qu'implantée en profondeur ; si cependant elle n'a pas effacé les diversités locales qui sont le charme intime du pays, elle a fait ressortir la solidarité des provinces et préparé l'unité nationale pour un régime qui s'inspirera d'autres principes de gouvernement.

Pourquoi ce régime ne serait-il pas la monarchie elle-même, dégagée des rites conventionnels qui la tenaient à l'écart du peuple ? Telle est la question qui se pose aujourd'hui en Espagne, et que le roi Alphonse XIII, très averti, préoccupé des innovations indispensables, travaille à résoudre en associant les destinées de la nation et celles de la dynastie. Le système parlementaire existe, chez nos voisins, mais, ni par ses origines, ni par son pouvoir effectif, leur parlement ne ressemble au nôtre ; quiconque a suivi d'un peu près l'histoire politique de l'Espagne, depuis les lois constitutionnelles de 1875, aura remarqué qu'il n'y a pas de coïncidence, ordinairement, entre un vote des Chambres et la chute d'un Cabinet ; les crises ministérielles sont affaires surtout de coulisses, de *pasillos*. Par suite, le Roi dispose d'une liberté de décision qui fait de lui un conseiller autant qu'un arbitre, dans les conflits des chefs de groupes. Lorsque cette magistrature suprême est dévolue à un souverain qui a, comme Alphonse XIII, la passion de son « métier, » son action personnelle devient un des facteurs essentiels de la vie nationale ; or on sait que le roi d'Espagne est décidément un homme de progrès.

Dans le monde politique espagnol actuel, il existe deux partis dynastiques, les conservateurs et les libéraux, que débordent à droite et à gauche les carlistes et les républicains. Entre libéraux et conservateurs, les distinctions sont de forme plutôt que de fond ; il n'y a entre eux dissidence de principe ni sur les relations de l'État avec l'Église, ni sur la nécessité, universellement reconnue, de réformes sociales ; les libéraux parlent

couramment de leur respect des croyances religieuses, et les conservateurs répudient toute intrusion indiscrète de la religion dans la politique ; au cours des débats parlementaires, les préférences de personnes l'emportent sur les considérations de parti. De là, bien des complications qu'il est malaisé au témoin étranger de débrouiller, et parmi lesquelles les *leaders* espagnols eux-mêmes ne sont pas toujours très sûrs de leur direction. L'usage s'était établi d'un roulement ministériel entre les représentans des deux groupes ; c'est à peu près ce que les Portugais appelaient, sous le roi Carlos, le système rotatif. De loin seulement, il était possible de confondre ce balancement avec celui des partis anglais. L'Espagne n'est pas encore un pays d'opinion largement instruite ; mais elle s'y achemine sous nos yeux, et c'est une des raisons pour lesquelles le système rotatif, partage alterné du pouvoir et de ses profits entre un petit nombre de politiciens spécialistes, cesse d'être applicable chez elle.

Libéral jusqu'au radicalisme, disait-on, prêt à toutes les audaces, José Canalejas fut premier ministre, depuis février 1910, pendant près de trois ans ; il exerçait encore le pouvoir, malgré l'acharnement des adversaires et des « remplaçans, » lorsqu'il tomba sous les coups d'un assassin (12 novembre 1912). En fait, cet homme, que les femmes de Valence recevaient jadis comme un Messie, étendant leurs manteaux sous ses pas, qui avait annoncé de grandes nouveautés sociales et religieuses, a paru surtout s'abandonner aux circonstances ; ses plus larges concessions aux idées avancées n'allaient pas au delà d'un flirt parlementaire avec les républicains, pendant que le Cabinet, de notoriété publique, était soutenu par M. Maura et les conservateurs. Ces alliances disparates ne laissaient aux républicains, lors des élections de 1910, qu'une quarantaine de sièges; mais elles tenaient à l'écart des fonctions actives M. Moret, chef libéral dissident, fils de commerçant, universitaire, ancien ambassadeur à Londres, admirateur quelque peu doctrinaire de la constitution anglaise, et que son humeur prédisposait aux duretés plutôt qu'à la souplesse des intrigues. Canalejas assassiné, Moret emporté quelques jours plus tard par la maladie, le parti libéral semblait compromis, tandis que M. Antonio Maura avait réussi, au prix d'une fausse sortie, à resserrer autour de lui le faisceau du parti conservateur.

L'instant était-il donc venu, pour celui-ci, de ressaisir le

pouvoir? Ses chefs y comptaient certainement, mais l'habileté du comte de Romanones et la volonté résolument réformatrice du Roi s'unirent pour dénouer la crise par une décision plus imprévue; les libéraux demeurèrent au gouvernement, renforcés par le choix mûrement délibéré du souverain. C'est là, dans l'histoire récente de l'Espagne, un fait d'importance qu'il convient de souligner; la monarchie tente une expérience; elle veut se faire plus démocratique et par là, dans un peuple en fermentation de progrès, plus nationale; elle estime qu'elle doit devenir, si l'on peut ainsi dire, la meilleure raison sociale de l'Espagne moderne. M. Maura aurait proposé au Roi, croit-on, de gouverner sans les républicains; il ne souhaite pas ajourner les réformes, mais il préfère les octroyer de haut, suivant la méthode que le XVIIIe siècle appelait le despotisme éclairé; on le lui a vivement reproché en Catalogne, où quelques-uns en veulent aux libéraux de s'attaquer au régime protectionniste, mais où personne n'a de goût non plus pour les allures autoritaires. Le comte de Romanones a plus de moelleux dans le doigté : extrêmement fin, accueillant et pourtant volontaire, parlementaire délié, homme de lettres qui aurait pu présider l'Athénée de Madrid, homme du monde passé maître dans l'art subtil des entretiens et des réceptions, il s'est donné la tâche d'orienter son pays dans la voie des réalisations.

De part et d'autre des partis monarchistes, les carlistes et les républicains font une opposition plus théorique qu'active. Les premiers auraient peine à inventer un prétendant; ils s'associent donc, ici aux champions des libertés provinciales, ailleurs aux cléricaux intransigeans, aux *intégristes;* dans quelques vieilles familles, le carlisme est porté comme une élégance, faute d'autres qui coûteraient plus cher; il est bien difficile de voir là un parti organisé, redoutable au gouvernement. Les républicains ne sont pas moins divisés; dans leurs rangs figurent des hommes de science et de caractère, universellement respectés, tels que don Gumersindo de Azcárate, professeur à l'Université de Madrid, et l'illustre physiologiste Ramón y Cajal; ceux-là ne sont pas des révolutionnaires et, sans rien abdiquer de leurs préférences, n'hésiteront jamais à seconder toutes les initiatives libérales de la monarchie; d'autres sont des parlementaires, dont l'éloquence soulève parfois des auditoires enthousiastes, mais dont l'action sur le

pays ne doit pas se mesurer aux acclamations qui les saluent: tel est le cas du fougueux député des Asturies, don Melquiadès Alvarez. Déjà, sur l'aile gauche, les socialistes se détachent des républicains; ils parlent de plus près au peuple, attentifs à discerner ses besoins plutôt qu'à disserter sur la forme du gouvernement; ils prennent de l'autorité dans les milieux ouvriers à la faveur des malaises issus de la vie chère. Leurs progrès avertissent le gouvernement de ne pas s'attarder sur la voie des réformes préventives; ils contribuent à stimuler les groupes, monarchistes ou non, qu'inquiètent les menaces de révolution. Tout cela signifie, en résumé, une Espagne nouvelle qui monte; cela veut dire usure des anciens cadres parlementaires, éducation d'une opinion publique, subordination des coteries politiques aux innovations économiques et sociales. Ce phénomène n'est point, sans doute, particulier à l'Espagne dans le monde contemporain; mais il s'exprime en Espagne sous une forme particulière, qui est une sorte de mue de la monarchie constitutionnelle.

Les voyageurs qui ont parcouru l'Espagne à plusieurs reprises, au cours des quinze dernières années, auront été frappés des changemens rapides observés, un peu partout, à travers ce pays réputé immobile. L'industrie a évolué la première, et l'on en a vu plus haut la raison. Barcelone et Bilbao sont les capitales de deux régions peuplées d'usines, ici des filatures, des ateliers de tissage, des fabriques de produits chimiques, là des établissemens métallurgiques et des exploitations minières; les deux ports se sont agrandis, pourvus d'un outillage complet. Chacun a défini sa physionomie propre : Barcelone, avec ses larges bassins, ses quais verticaux, ses *ramblas* plantées d'arbres qui descendent jusqu'à la mer, a l'activité variée d'une ville de passage; Bilbao, plus spécialisée, tassée sur les deux berges abruptes de sa rivière aux eaux souillées, évoque l'idée d'une métropole anglaise de la *black country*. A elles deux, ces capitales, centres d'agglomération de capitaux, ont été longtemps les organes essentiels de l'Espagne industrielle; elles vivaient presque en marge du pays intérieur, peuplé de leurs tributaires; partout ailleurs, dans la péninsule, l'industrie était dispersée et, pour ainsi dire, rurale. L'Espagne centrale manque de combustible; celui qui lui arrive du dehors

coûte cher; la nature la prédestine à grandir par l'agriculture, mais celle-ci même se transforme; appuyée sur des procédés scientifiques, développée par l'aménagement des réserves de houille blanche, elle tend à s'assortir d'un appareil industriel.

Les usiniers de Catalogne et de Biscaye ne se sont pas obstinés à n'employer que de vieux outillages; sans doute devinaient-ils que la protection rigoureuse qui les avantageait n'aurait qu'un temps; leurs fabriques sont donc aujourd'hui fort bien montées, capables d'entrer en concurrence avec celles de l'Angleterre ou de l'Europe centrale. Mais plus sensible encore est le rajeunissement de l'agriculture; on l'étudiera de préférence dans les provinces qui ont longtemps passé pour les plus indolentes, dans les Castilles. L'antique agronomie des Castilles reposait sur l'élevage transhumant; les troupeaux de moutons, rassemblés l'hiver dans les vallées, montaient en été sur les pâturages des sierras; leurs déplacemens s'opposaient aux labours; les propriétaires ne pouvaient clore leurs domaines, pour les fermer à ces hôtes destructeurs. Ce droit exorbitant fut cependant réduit à la fin du XVIII^e siècle, et les Castilles commencèrent à faire du blé, surtout pour l'exportation aux colonies. Plus récemment, elles ont resserré leur élevage et ensemencé des champs nouveaux; elles n'expédient plus outre-mer, il est vrai, mais le consommateur espagnol demande, de plus en plus, du pain blanc. Ainsi a été compensé, et au delà, le déficit américain; plus de 7 millions d'hectares sont aujourd'hui semés en blé, dans la péninsule, contre 5 millions il y a dix ans.

Valladolid, l'une des capitales de la Vieille-Castille, illustre cette évolution. Posée sur un confluent, elle commande un riche bassin d'alluvions; son allure est celle d'un marché; ses monumens ne content plus que par lambeaux son ancienne histoire, la mort de Christophe Colomb, la naissance de Philippe II, un séjour de Cervantès; ses églises n'ont pas la patine de celles de Salamanque; elles semblent faites pour abriter un service public, non la communion d'une foule de croyans. Mais des constructions nouvelles s'élèvent de tous côtés; des avenues droites éventrent les quartiers pauvres; des cheminées d'usines fument au-dessus d'ateliers dont celui des chemins de fer du Nord occupe près de deux mille ouvriers; la ville compte aujourd'hui 80 000 habitans; elle a des minoteries, des sucreries, des forges; tout autour, sur la terre *de pan llevar*, la bat-

teuse à vapeur remplace l'antique plateau de bois, où l'on roulait des cailloux sur les épis; les paysans sollicitent l'éclairage électrique de leurs habitations; tandis que Salamanque garde l'enseignement des lettres, dans le chaud décor de sa glorieuse Université, Valladolid a bâti une Faculté de médecine toute neuve, immédiatement contiguë à un hôpital amélioré; les professeurs, par un couloir intérieur, passent de leurs salles de cours à leurs cliniques, et les étudians sont assurément mieux installés, pour les travaux de dissection, que leurs camarades de Paris : le progrès économique, fondé sur l'agriculture, ne se sépare pas du progrès intellectuel.

En même temps, la propriété rurale tend à se morceler, là où s'est maintenu, jusqu'à nos jours, le régime des *latifundios*. Certaines provinces d'Espagne ont échappé à cet abus; ce sont celles où la terre, directement arrosée par les pluies ou artificiellement irriguée, se prête à la culture par petits lots. Les géographes ont observé que, sur un sol où l'eau nourricière est libéralement distribuée, les sociétés se partagent en groupes plus indépendans les uns des autres; les familles se fixent plus volontiers sur le champ réduit qui les fait vivre; il arrive même que le désir individuel de la propriété foncière détermine un véritable émiettement de la terre cultivable; quand celle-ci vient à manquer, les paysans en surnombre émigrent, et tel est le cas en Galice, dans la Bretagne, si verte et si pittoresque, de l'Espagne. En Andalousie, en Estrémadure, au contraire, les domaines sont immenses; là, les habitans de la campagne ne sont que de misérables journaliers, au service du propriétaire; ils campent, plutôt qu'ils ne logent, dans de tristes cabanes pressées autour des puits et se dispersent, au petit jour, pour gagner les champs où ils travaillent; leur ordinaire se compose d'une soupe froide (*gaspacho*), quelquefois relevée d'un morceau de lard.

Émus de cette pauvreté, des maîtres ont essayé de faire de leurs salariés des petits propriétaires; la difficulté capitale est dans la nature du sol lui-même, parce que les eaux sont presque partout, dans l'intérieur, mal distribuées. Une « politique hydraulique » sera donc le premier terme de tout effort méthodique d'enrichissement agricole. Le gouvernement espagnol s'en est aperçu dès le début du xx^e siècle. Une série de conférences sur ce sujet furent données à l'Athénée de Madrid; un concours

fut ouvert par l'État, en 1903, puis un rapport publié, après une enquête par les services publics, dans toute les provinces (*El regadio en España*, 1904). M. Rafael Gasset, qui fut ministre des Travaux publics, s'est institué le protagoniste d'une campagne infatigable, dont la conclusion a été au moins de poser des précisions utiles et de susciter, en diverses régions, des initiatives bienfaisantes. Les travaux les plus importans ont été entrepris en Andalousie et en Aragon. Tout l'Aragon central est un plateau dans lequel l'Èbre et ses affluens ont profondément entaillé leurs lits ; il est ras, poussiéreux, et ressemble aux steppes du centre algérien ; l'irrigation ne vise pas le niveau supérieur, mais se propose d'agrandir, dans les bassins des vallées, la zone des cultures; les ingénieurs comptent ainsi doubler les 250 000 hectares actuellement ensemencés en Aragon. Pour l'Andalousie, où déjà des barrages-réservoirs (*pantanos*) ont été construits, ce sont 100 000 hectares encore que l'on gagnerait à la charrue et, ce qui serait plus précieux encore, on favoriserait la promotion humaine de plusieurs milliers de paysans.

L'aménagement des eaux apparaît plus nécessaire que jamais, au moment où les fleuves doivent être traités non seulement comme des canaux d'irrigation, mais comme des mines, toujours renouvelables, de houille blanche. La structure de la péninsule est telle que les cours d'eau, traînans sur les paliers des plateaux, dévalent en rapides et en cascades au droit des arêtes qui entourent ces alvéoles intérieurs; les pluies tombent très irrégulièrement; tantôt le lit est marqué par un mince filet d'eau, tantôt des flots tumultueux, après un orage, bondissent à l'assaut des berges et noient les terres étalées des bassins. C'est déjà la nature des oueds africains. Les piles des ponts sont spécialement construites pour résister à ces trombes intermittentes : elles sont armées à l'amont d'un éperon qui divise le courant, et l'on s'étonne, en été, de cet appareil guerrier, au-dessus des flaques d'un cailloutis où les blanchisseuses trouvent tout juste de quoi laver leur linge. Les Espagnols, après la reconquête sur les Maures, au temps de la monarchie flamande, ont coupé les arbres, systématiquement; dans le feuillage, disaient-ils, s'abritent les oiseaux, qui dépouillent les récoltes; les oiseaux ont disparu avec les arbres, mais la terre végétale aussi, et cette économie s'est révélée terriblement destructrice. En réaction

contre ce vandalisme, l'Espagne d'aujourd'hui reboise ses pentes; des Sociétés d'amis des Arbres ont été fondées, en Catalogne, en Aragon; des conférences sont données dans les écoles, des enfans réunis pour des « fêtes de l'arbre. » Ce sont là travaux de longue haleine, mais on peut compter, pour les stimuler, sur le zèle des ingénieurs qui tiennent au rendement stable de leurs sources de houille blanche. La plupart des Compagnies constituées pour ce captage des forces hydrauliques sont soutenues par des capitaux indigènes; cependant, en haute Catalogne, des Yankees seraient intervenus dernièrement pour monter une exploitation géante, suivant les habitudes de leur continent.

Le reboisement est une réforme en même temps économique et éducative; il convient donc de le signaler en tête des procédés par lesquels l'agriculture espagnole se régénère, en même temps que s'affine l'instruction des populations rurales. Dès maintenant, plusieurs districts de l'Espagne ont adopté des méthodes par lesquelles leur production s'est heureusement transformée. La fabrication et l'importation des engrais chimiques accusent une hausse constante. Les cultures potagères, aux environs de Barcelone, sont aussi soignées que dans la banlieue parisienne, ou dans les jardins mahonais du littoral algérien; les maraîchers traitent comparativement les plantes de diverses origines; des vagons entiers de pommes de terre de semence, par exemple, leur arrivent d'Orléans; ils se réunissent en syndicats pour étudier les débouchés nouveaux. Dans les Baléares, sur la côte valencienne, des jardins d'orangers, culture et commerce, sont partagés entre les membres d'une même famille : les uns travaillent le sol, récoltent les fruits, font l'emballage, ce qui n'est pas l'opération la moins minutieuse; des parens sont les correspondans vendeurs à Toulouse, à Bordeaux, voire à Paris et à Londres; on exporte depuis quelques années sur New-York des caisses de raisin muscat, protégé par du liège en poussière. Telle est l'organisation économique de ce commerce des fruits avec l'Angleterre, que Bilbao reçoit une bonne partie de ses oranges par ce détour; elles sont le lest de paquebots qui rentrent à vide, après avoir importé des minerais cantabriques dans le Royaume-Uni.

La Rioja, partie de la vallée supérieure de l'Èbre, est maintenant, en dépit du phylloxéra, un pays où l'on sait cultiver la vigne et faire le vin. Cette nouveauté ne remonte guère au delà

des débuts du XX^e siècle. Logroño, Haro sont aujourd'hui les centres d'un beau vignoble; des propriétaires ingénieux ont embauché à Bordeaux des spécialistes, ouvriers agricoles et maîtres de chais; ils ont planté des ceps choisis, après expériences; leurs vignes sont labourées, sulfatées, soufrées avec cette sollicitude vigilante sans laquelle il n'est point de vin bien venu; aux *bodegas* d'antan, où l'on piétinait les grappes dans l'obscurité, ont succédé de vastes bâtimens clairs, aérés, munis d'appareils mécaniques pour le déchargement des charrettes et le pressage du grain; des voies Decauville circulent entre les fûts « encarassés; » on exige des livraisons irréprochables des tonneliers et des fabricans de bouchons; la bouteille est présentée comme celle des crus classés de France, avec une capsule, une étiquette datée, et souvent un léger réseau de fil de fer. Les viticulteurs ont créé des marques spéciales pour divers pays d'Amérique, Cuba, le Mexique; ils ont conquis d'abord en Espagne une notable clientèle bourgeoise et maintenant produisent pour l'exportation. Le vignoble castillan de Valdepeñas n'est pas encore aussi moderne que celui de la Rioja, mais on aurait tort de croire qu'il n'a pas mieux à offrir qu'un gros vin, plat et violacé, bon tout au plus pour des coupages.

L'essor de tant de richesses nouvelles invite les Espagnols à remanier et compléter le réseau, très insuffisant pour un pays actif, de leurs voies de communication. Il y a peu de routes comparables aux nôtres, en Espagne, sauf dans les provinces où l'effort des budgets locaux porte, depuis longtemps, sur ces travaux de voirie, le pays basque par exemple; depuis quelques années, la circulation a été fort améliorée le long de la côte cantabrique; un voyage en automobile n'est plus une aventure, de la frontière de nos Basses-Pyrénées jusque dans les Asturies et en Galice; Barcelone est le centre de rayonnement de routes qui s'enfoncent plus loin que sa banlieue. Dans les Castilles, en Andalousie, les chemins principaux sont très sommairement empierrés, mais la sécheresse qui règne pendant une grande partie de l'année permet un mouvement assez régulier de messageries et de roulage; il suffit au voyageur de n'être pas trop pressé et de s'armer de résignation contre la poussière. Les exigences des touristes, envieux de pénétrer dans l'intimité de l'Espagne la moins connue, amélioreront peu à peu la route,

comme elles ont rajeuni chez nous l'hôtel de village. Il n'est sans doute pas indifférent, pour la grande voirie des alentours de Madrid, que le roi Alphonse XIII soit un automobiliste fervent.

Mais, même avec le progrès des transports par automobiles, la route, en territoire économiquement prospère, tend à n'être plus qu'un affluent du chemin de fer. Les premières voies ferrées ont été établies en Espagne par des constructeurs français, pour la plupart, qui semblaient n'avoir pas confiance dans l'avenir du pays; la même erreur, à la même époque, a doté l'Algérie de chemins de fer seulement stratégiques, construits à l'économie et comme à regret. Certes, les profils qu'impose, aux lignes tracées du Nord au Sud, le relief espagnol, sont de ceux qui paraissaient devoir décourager un trafic intense et rapide; puis la technique des ingénieurs n'était pas, il y a cinquante ans, éclairée par les leçons accumulées depuis. Cependant la mesquinerie des conceptions initiales apparaît par bien des traits : la largeur de la voie, supérieure à celle des réseaux de France et de toute l'Europe centrale, est une précaution bien superflue contre une hypothétique invasion (la pose d'un troisième rail, voire d'aiguilles mobiles, n'est plus qu'un jeu pour les « cheminots ») et une gêne constante pour le passage normal des voyageurs et des marchandises. « Quelles sont, demandait en une gare frontière un journaliste français à certaine Infante, les impressions de Votre Altesse en quittant la France? — Je pense, répondit la princesse, que si mes compatriotes n'avaient eu l'idée bizarre de faire leur voie différente de la vôtre, je serais déjà dans ma couchette, endormie. »

Il est improbable que l'Espagne fasse jamais les frais de réformer cette erreur originelle, mais l'augmentation du trafic l'a décidée à reprendre en sous-œuvre les lignes anciennes principales, à renforcer son matériel, à multiplier des chemins de fer secondaires. Au printemps de 1913, la seule Compagnie du Norte avait des travaux en cours pour près de deux cents millions de francs; elle procède au doublement de la voie sur plusieurs tronçons de la ligne du Sud-Express, entre Madrid et Avila, entre Miranda et Burgos; ses ateliers de Valladolid, qui ont équipé plusieurs des vagons du train royal, sont pourvus de machines-outils des derniers modèles, notamment de chariots transbordeurs assez puissans pour déplacer les plus grosses locomotives. Pendant l'année 1912, le Madrid-Saragosse et le

Norte ont été assaillis de demandes des transporteurs, ici pour les charbons des Asturies, là pour les oranges de Valence; chacune de ces Compagnies avait passé commande pour 4 500 vagons et en recevait cinquante par semaine. Les statistiques démontrent que, dans les trente dernières années, la circulation des voyageurs a triplé sur l'ancien réseau du Madrid-Saragosse, et doublé sur le réseau catalan, qui est plus récent; le parcours moyen par voyageur a diminué, ce qui indique un usage de plus en plus populaire des déplacemens sur rails. Tout récemment, la Compagnie des Andalous, qui a pourtant traversé des passes difficiles, annonçait qu'elle rachetait la Compagnie anglaise Bobadilla-Algésiras, afin de mieux organiser un service transhispanique sur le Maroc.

Quant aux chemins de fer secondaires, le problème est complexe, en raison de la variété des conditions locales et de l'obligation à peu près irréductible de se contenter de réseaux isolés les uns des autres. La difficulté de réunir des capitaux, dans ces conditions, est extrême; l'Italie s'en est aperçue comme l'Espagne, et de même, en France, les Conseils généraux qui ont encouragé des travaux de ce genre. Malgré plusieurs lois et règlemens explicatifs, il n'est pas sûr que l'Espagne ait encore trouvé la formule pratique. Des lois nouvelles, insérées dans la *Gaceta* du 31 décembre 1912, classent comme stratégiques ou complémentaires du réseau à voie large diverses lignes primitivement portées sur la liste des « secondaires; » la différence n'est pas fondamentale, puisque la garantie gouvernementale à 5 pour 100 est acquise dans les deux cas; mais les conseils d'administration des stratégiques doivent être entièrement composés d'Espagnols, d'où quelques difficultés pour le recrutement des capitaux. Dans la région cantabrique, des pourparlers sont engagés entre plusieurs Compagnies de « secondaires, » pour assurer un service combiné sans transbordement, depuis la frontière française jusque dans les Asturies d'abord et progressivement jusqu'au cœur de la Galice, à travers une des régions les plus attrayantes de l'Espagne. Il est probable que les provinces basques et la Catalogne seront les premières dotées d'un réseau local complet, auquel leurs mines et leurs industries promettent un fret rémunérateur.

Les Chambres de commerce espagnoles, dans la péninsule et à l'étranger, ont été reconstituées par la loi du 29 juin 1911 et

le décret du 20 décembre suivant; elles auront désormais des ressources propres, un prélèvement supplémentaire de 2 et demi pour 100 sur les patentes. Un mouvement de réaction contre les abus politiciens était déjà parti, il y a une dizaine d'années, de la Chambre de commerce de Saragosse, mais l'Union Nationale, née sous ces heureux auspices, n'avait pu échapper longtemps aux influences qu'elle s'était proposé de combattre; on s'était borné à quelques conversations, sans résultats pratiques; des assemblées de commerçans espagnols, créées à l'étranger avec un programme analogue, exclusivement économique, durent se séparer aussi faute de recettes stables. L'idée pourtant était en marche; elle a fait son chemin depuis; le gouvernement a enfin prêté son attention aux vœux de ces hommes d'affaires, dont la fortune est solidaire de la tranquillité et du progrès du pays. Une réunion solennelle des Chambres de commerce de la péninsule a été tenue à Madrid, en avril 1913; le Roi et le président du Conseil assistèrent en personne à la séance de clôture; le ministre du *Fomento* avait accepté la présidence effective de la session. Les questions portées à l'ordre du jour n'étaient pas de celles qui intéressent seulement les « capitalistes; » le développement des forces économiques de la nation fut présenté comme un des meilleurs moyens de lutter contre le paupérisme, la mortalité infantile, la vie chère : les dirigeans du commerce espagnol, en même temps que ceux de la monarchie, s'inquiètent aujourd'hui de questions sociales.

Protéger le peuple contre la dégénérescence physiologique est une manière de l'instruire; l'éducation de l'intelligence n'est pas, pour les Espagnols contemporains, une moindre préoccupation. Accaparé par des soins plus immédiats, le gouvernement n'a pu, pendant les premières années du régime constitutionnel, consacrer beaucoup de temps ni d'argent à l'œuvre de l'enseignement populaire; des particuliers ont suppléé à son insuffisance. L'année même de l'avènement d'Alphonse XII, en 1876, un groupe indépendant fondait à Madrid l'*Institucion Libre de Enseñanza*. Suspecte à l'origine aux conservateurs, qui l'accusaient de préparer une révolution républicaine, l'Institution Libre vécut cependant, œuvre commune du dévouement et de la libéralité de quelques amis. Francisco Giner de los Rios en était l'âme ardente; à force de bonne foi, de désintéressement,

il fit comprendre à tous qu'il n'était ni un rêveur, ni un iconoclaste. Son institution a moins marqué, sans doute, par le nombre de ses élèves que par l'influence profonde qu'elle exerça sur une élite et, de proche en proche, sur la pédagogie espagnole. Amis et adversaires s'accordèrent à lui reconnaître une haute autorité morale ; elle fut un des premiers établissemens scolaires où l'on ait recommandé, en prêchant d'exemple, les exercices physiques et les jeux de plein air.

Quelques Universités espagnoles et, çà et là, quelques maîtres primaires essayèrent d'innover, en suivant ces indications. L'école de village est encore, chez nos voisins, trop pauvre et mal dotée; les bons instituteurs sont rares, même dans les rangs du clergé ; la formation du personnel primaire a été longtemps incohérente : nulle législation ne fut plus saccadée, plus bourrée de contradictions, que celle des écoles normales, fondées sur le papier en 1839 ; l'enseignement primaire, métier pour de pauvres gens, apostolat pour d'autres, plus instruits et mieux doués, était à peine, jusqu'à nos jours, une profession ; le budget de 1913 amorce une réforme qui fixe à 1 000 *pesetas* les traitemens des débutans. Les pédagogues officiels commentaient avec un peu de dédain la création d'une Université populaire par des maîtres éminens des Facultés d'Oviédo, celle des écoles catholiques de l'*Ave Maria*, dont le fondateur, l'abbé Andrès Manjon, apprenait l'arithmétique aux enfans avec des jeux de baguettes, et la géographie sur une mappemonde sculptée dans le sol d'un préau. Don Andrès est le premier qui ait su enseigner quelque chose aux fils des *gitanos* de Grenade ; mais il est un peu sauvage, ne fréquente pas dans les bureaux des ministères, et n'aime pas que l'on parle de lui dans les journaux.

Cependant le gouvernement royal s'avise qu'il ne peut s'en remettre aux seules initiatives privées ; l'*analfabétisme*, combattu dans les villes, est beaucoup trop général dans les campagnes, où la moitié des adultes sont encore totalement illettrés. La presse insiste sur l'urgence d'une campagne vigoureuse ; une *Junta reformista de instruccion* convoque en Congrès plénier tous les amis de l'enseignement populaire, sans distinction d'opinions politiques ni religieuses (1909) et les zélateurs de l'Institution Libre s'y rencontrent avec ceux de l'*Ave Maria*. Le Musée Pédadogique de Madrid, fondé en 1882, prend une

allure plus active, organise des cours pour les élèves-instituteurs, prépare des manuels primaires, rassemble des informations sur la distribution de l'enseignement populaire à l'étranger. En 1912, une direction générale de l'enseignement primaire est créée à Madrid, près le ministère de l'Instruction publique; le premier titulaire, don Rafael Altamira, est un ancien professeur d'Oviédo, où il s'était dévoué à l'extension universitaire; il s'attache à recruter et à former de bons maîtres, à leur distribuer des livres classiques à la fois instructifs, respectueux de toutes les croyances et pénétrés du sens des originalités de l'Espagne. Vingt millions sont demandés en 1913 pour la création d'écoles et d'emplois d'instituteurs. A un degré supérieur, la *Junta para ampliaciòn de Estudios é investigaciones cientificas*, fondée en 1907, recherche et encourage les vocations scientifiques, administre une caisse des missions d'études; elle est actuellement présidée par le professeur Ramón y Cajal. On ne saurait, enfin, détacher de cet ensemble l'Institut des Réformes sociales, agrandissement de l'Office du Travail que Canalejas avait préparé en 1902 et qui fut mis en train, peu de temps après, par le ministère conservateur de M. Silvela; par son personnel directeur aussi bien que par ses méthodes, l'Institut tient étroitement aux fondations récentes de la pédagogie espagnole.

De toutes ces nouveautés se dégage un programme d'éducation véritablement national. Déjà, depuis les origines de la monarchie alphonsiste, la liberté d'opinion est absolue, en Espagne, dans l'enseignement supérieur. Nous avons connu un doyen de Faculté de droit, mort en 1909, qui était le représentant officiel de don Carlos aux Cortès; certain recteur, dont la verve endiablée n'épargne ni les archéologues restaurateurs ni les attardés de la politique, ne cache à personne ses sentimens républicains, sauf à s'acquitter très exactement des fonctions administratives que lui a confiées la monarchie. Le Roi, lors d'une crise ministérielle récente, n'a pas hésité à recueillir les avis de quelques personnalités du parti républicain. Ces entretiens ne sont pas moins honorables pour les appelés que pour le souverain lui-même. Quelques jours plus tard, Alphonse XIII allait visiter les nouveaux locaux du journal *El Imparcial*, où l'on est, à l'égard de la royauté et des ministres du Roi, toujours correct, mais souvent porté à la critique. Ces manifestations

s'inspirent des plus vieilles traditions espagnoles, mais elles paraissent quelque peu insolites, sous un prince qui occupe le trône de Charles-Quint. On en doit conclure que le gouvernement porte son activité sur des terrains où elle ne s'exerçait pas naguère. Parfois il y a rencontré des occupans, qui interprètent cette résolution comme une menace de concurrence; comme il entend innover sans rien détruire, s'appuyer sur les traditions et ne condamner que les routines, son œuvre est infiniment délicate.

Le comte de Romanones a trouvé le secret de renouer avec le Vatican des relations interrompues par son prédécesseur; il a réussi, de la sorte, à régler avec le Souverain Pontife l'épineux litige des congrégations et de « l'enseignement de la doctrine. » Le Saint-Siège a résolu d'interdire l'établissement en Espagne de nouvelles sociétés religieuses jusqu'à la conclusion d'un Concordat en préparation. Il n'a pas condamné canoniquement la réforme qui permet de dispenser du catéchisme les enfans des écoles de l'État dont les parens déclareront professer une religion autre que le catholicisme. Les libéraux avancés réclamaient davantage; ils voulaient que le maître primaire pût, à son gré, refuser de participer à l'enseignement du catéchisme; symétriquement, des conservateurs alléguaient que la législation nouvelle viole les règles fondamentales du droit constitutionnel espagnol. Au fond, la conduite du ministère n'était pas anticléricale, mais combattue par les cléricaux; progressiste, mais pas anti-religieuse. Les autorités du Vatican ont, par l'intermédiaire d'un évêque espagnol très qualifié, discrètement désapprouvé les manifestations de protestataires catholiques et de dames de l'aristocratie dont les inspirateurs ne se décident pas sans peine à constater la séparation de la politique et de la religion. La nouveauté intéressante est que le gouvernement de Madrid, persuadé que les nécessités modernes commandent des retouches aux vieilles formules de l'éducation, les prépare de concert avec ceux dont le concours les consacrera le plus efficacement, en dépit des réfractaires; c'est là, de part et d'autre, le fait d'hommes intelligens.

A mesure qu'elle détermine ainsi, plus exactement, ses originalités nationales, l'Espagne s'aperçoit que ce patrimoine mérite une protection plus vigilante, mieux armée; elle veut donc le défendre, au dedans et au dehors. Presque toujours,

jusqu'ici, les doléances contre les abus administratifs ont pris la forme de revendications régionalistes; ainsi s'explique la fortune de la « Solidarité catalane, » qui fut éclatante en 1907, mais s'obscurcit bien vite, dès qu'elle se compromit dans les couloirs des Cortès. Dans les provinces où l'organisation économique est le plus avancée, en Catalogne, en pays basque, dans les Asturies et jusque sur la côte du *Levante*, un désir se fait jour d'échapper à la centralisation étouffante et de développer plus librement les énergies locales. C'est une protestation contre le *caciquisme*, maladie organique qui n'est spécifique d'aucun parti, mais qui les énerve tous, parce qu'elle tend à faire de la politique une profession. Il est absurde, croyons-nous, de parler de « séparatisme » catalan ; la Catalogne est trop réaliste pour rêver d'un avenir qui l'isolerait de l'Espagne et les laisserait cruellement mutilées toutes deux. Mais l'individualisme foncier des Espagnols, Catalans et autres, doit être ménagé comme une des forces vives de la nation. M. Maura le comprit, lorsqu'il prépara la refonte des administrations locales, prévoyant une large décentralisation, attribuant des pouvoirs de souveraineté à des groupes régionaux, appelés *mancomunidades;* peut-être a-t-il ensuite rapetissé le problème, en faisant de ce projet une sorte d'antidote contre la « Solidarité; » les nécessités quotidiennes de la vie parlementaire imposent trop souvent aux hommes d'État, — et non pas seulement en Espagne, — ces rétrécissemens des horizons. Les libéraux ont mené naguère de rudes attaques contre les *mancomunidades*, qui avaient pour beaucoup d'entre eux le tort d'être les filleules de M. Maura. Cependant le projet, en ses dispositions essentielles, mérite d'être repris. La géographie s'accorde avec l'histoire de l'hispanisme pour conseiller une rénovation de la vie provinciale; c'est la condition d'un meilleur équilibre et l'on dirait volontiers d'une mutuelle intelligence, plus ouverte, entre les diverses régions du pays; elle permettra une plus judicieuse division du travail entre les organes de la nation et favorisera très heureusement, dans toute la péninsule, les « capacités » économiques au détriment du syndicat central des politiciens. Raffermie par cette réforme, qui n'est en soi ni monarchiste ni républicaine, mais simplement d'intérêt espagnol, la royauté peut poursuivre aussi celle des institutions militaires, qui ne sont pas encore adaptées à un régime démo-

cratique. Le service obligatoire, appliqué avec les atténuations que permet l'indépendance internationale de l'Espagne, donnera dans peu de temps une armée sensiblement différente de celle d'aujourd'hui. On est amené à distinguer les troupes coloniales qui auront au Maroc une tâche très particulière, des troupes métropolitaines, recrutées, élevées, réparties pour préserver, en tout état de cause, la sécurité du territoire national.

Pendant la période des troubles civils qu'a terminée l'avènement d'Alphonse XII, l'armée fut souvent détournée de ses devoirs militaires au profit de factions rivales; les grandes manœuvres étaient celles des *pronunciamientos*. Dans l'Espagne actuelle, l'armée se rapproche du peuple, non pas certes qu'elle doive tomber au rang d'une milice qui serait, plus qu'ailleurs, la proie des coteries du caciquisme, mais parce que l'esprit féodal en est plus exactement banni. L'Espagne possède des hommes admirables d'endurance, de courage tranquille au feu, de respect de la discipline; mais il faut les former d'après les méthodes qui leur conviennent; ils réussissent moins dans les efforts par masses, — qu'il s'agisse de l'*armada* de Philippe II ou des régimens de Melilla, — que par une tactique plus souple, plus appropriée au déploiement des qualités individuelles. Cortès l'a fait voir, lorsqu'il a conquis le Mexique et plus tard les généraux de l'indépendance, lorsqu'ils usèrent les armées de Napoléon. Les études prescrites de nos jours aux élèves officiers comportent, à cet égard, des innovations intéressantes; l'âge d'admission des « cadets » à Tolède, — le Saint-Cyr de l'infanterie espagnole, — a été reculé, parce qu'on veut, même dans les grades inférieurs, des jeunes gens qui aient sur leurs hommes l'autorité de l'instruction réfléchie, du caractère déjà mûr : encore un symptôme de la transformation en cours chez nos voisins.

La flotte, éprouvée par la guerre de Cuba, était réduite à presque rien en 1898; mais l'Espagne, puissance méditerranéenne et atlantique, a besoin d'une armée navale. Les Baléares et les Canaries sont partie intégrante de son territoire. Le programme naval de 1907 a été rédigé par un ministère Maura, au lendemain du traité anglo-franco-espagnol qui garantissait entre les contractans le *statu quo* méditerranéen. Il fut voté par les Chambres, en janvier 1908, à la suite de discours patriotiques par lesquels libéraux et républicains,

Moret, Canalejas, don Gumersindo de Azcárate se rallièrent aux vues du gouvernement conservateur. Son caractère est exactement de défense nationale. Les trois cuirassés prévus, — deux sont aujourd'hui livrés, — jaugent 16 000 tonnes seulement, mais leur artillerie est aussi forte que celle des dreadnoughts, plus grands et plus rapides. Trois arsenaux sont en voie de complément, le Ferrol (avec un bassin de radoub pour bâtimens de 20 000 tonnes), la Carraca (Cadix) et Carthagène. Les débats engagés en 1907 et les communications publiées depuis lors confirment qu'une deuxième escadre de trois cuirassés, de taille supérieure aux premiers, sera ensuite mise en chantier; en même temps, des points d'appui seraient créés à Mahon et à Ceuta. M. Gasset, qui tient justement à son œuvre « hydraulique, » exprimait dernièrement le regret que le ministère s'inquiétât de cuirassés plutôt que de canaux d'irrigations; il lui a été répondu qu'un des soucis ne faisait pas tort à l'autre.

Tout s'enchaîne, en effet, dans une politique qui entend ménager à l'Espagne un avenir conforme à ses aptitudes, précisées et consolidées : les États, comme les particuliers, acquittent des primes d'assurance plus élevées, quand l'essor de leurs valeurs accroît le taux de leurs risques. La France n'est pas intervenue militairement au Maroc, tant que l'Algérie ne s'offrait pas comme un domaine riche, particulièrement enviable; son avancée détermina, par contre-coup, celle de l'Espagne au Sud de la Méditerranée, et nos voisins, toujours à la recherche d'une ligne d'équilibre, ont été ainsi conduits à reprendre un rôle de puissance coloniale. Ils n'y étaient pas immédiatement prêts; ils auraient continué la campagne du Rif par les procédés du début, militaires, sans les nuances d'une exploration indigène avisée, qu'ils auraient imprudemment multiplié leurs sacrifices; mais ils se sont instruits par l'expérience, par la leur et par la nôtre aussi; les chefs du protectorat nouveau de l'Espagne s'inspirent aujourd'hui de la politique d'association.

Avant le gouvernement, des sociétés particulières avaient recommandé ces pratiques. Dans les « congrès africanistes, » on réclame depuis longtemps la création d'écoles espagnoles dans les villes du Maroc septentrional, l'établissement de marchés, de postes médicaux, où l'on attirera les indigènes, et réciproquement, en Espagne, la fondation de cours d'arabe et

d'institutions marocaines. Le temps est passé où les présides rifains n'étaient que des bagnes bloqués par des tribus tenues en défiance par les maladresses des commandans européens, et ravitaillés par l'Espagne, alors qu'ils sont posés au bord d'une riche Kabylie; ce seront désormais des bases de pénétration. Quelques jours avant que le traité avec la France fût officiellement promulgué, le gouvernement espagnol avait rédigé un décret, daté du 27 février 1913, qui organise les nouveaux territoires coloniaux : un gouverneur général (sa résidence définitive sera Tétouan) aura sous ses ordres trois chefs de service : pour les affaires indigènes, les travaux publics, et les finances. Les fonctionnaires espagnols, dit ce document, se proposeront une politique d'attraction, qui rende l'action espagnole à la fois sympathique et bienfaisante: ils mettront au premier rang de leurs obligations une moralité irréprochable et une parfaite tolérance à l'égard des coutumes locales; l'établissement de services nouveaux, la réforme des services existans seront poursuivis avec le concours d'élémens indigènes; à côté de l'armée régulière, dans laquelle plusieurs corps seront marocains, une police locale sera instruite par des officiers espagnols et placée sous les ordres de pachas ou caïds. Les Espagnols n'ignorent pas qu'ils ont à réagir, auprès des musulmans, contre le souvenir de violences séculaires; ils ne sauraient improviser une politique indigène, et c'est là l'une des difficultés spécifiques les plus graves de leur établissement au Maroc, mais c'est beaucoup qu'ils s'en avisent et qu'ils aient déjà quelques chefs capables d'appliquer de nouveaux principes. A Larache, le général Silvestre, dont la France jadis n'eut pas toujours à se louer, négocie en même temps qu'il combat. A Tétouan, un consul très actif, dans une colonie de six cents nationaux dont tous ne sont pas des diplomates, a su se concilier la bienveillance des autorités indigènes et tout particulièrement de la population juive, qui compte huit mille individus. Le général Alfau, qui fut le premier résident général, n'était encore que gouverneur de Ceuta, lorsqu'il prépara l'occupation de Tétouan avec un tact digne de nos coloniaux les plus éminens, Il est entré en relations amicales d'abord avec les Maures andalous, négocians pacifiques, qui sont la classe instruite des habitans; puis il a poussé quelques avant-gardes sur les positions qui dominent la ville; il put un jour, sans

fracas, cueillir le fruit qu'il avait laissé mûrir. Si, dans l'été de 1913, des dissidences administratives le décidèrent à demander son rappel, il paraît bien que ses directions générales ne seront pas abandonnées. A Madrid comme au Maroc, les maîtres du mouvement sont d'accord pour présenter l'Espagne aux indigènes tout autrement que Philippe II.

Sur le sol métropolitain et en Afrique, pour féconder la terre, élever les hommes, protéger sa croissance nationale, l'Espagne devra dépenser beaucoup ; il appartient à ses dirigeans de fonder solidement sa vigueur financière, en proscrivant également la timidité et l'esprit d'aventures ; ils ne méditeront jamais trop les exemples de Villaverde, franchise rigoureuse des bilans, prudence des émissions de papier-monnaie, compression énergique des gaspillages parasites. En 1912, le budget a liquidé 1 232 millions de *pesetas*, pour une recette de 1 161 millions, soit un déficit de 71 millions ; en 1906, les dépenses n'avaient monté qu'à 993 millions, et les recettes avaient atteint 1 094, soit un boni de 101 millions ; la courbe des dépenses est à la hausse, mais, sans croire que la France soit un modèle avec ses budgets de 5 milliards pour moins de 40 millions d'habitans, sans prétendre affirmer que le « rendement » possible du contribuable espagnol soit égal à celui du nôtre, il est très vraisemblable que la somme des impôts, en Espagne, pour 20 millions de citoyens, n'est pas encore d'un poids insupportable. Malgré l'exagération des tarifs douaniers, le commerce de la péninsule a dépassé, pour la première fois en 1912, le total de deux milliards de *pesetas;* dans les trois derniers exercices, le chiffre des revenus publics a augmenté de 100 millions. Ce ne sont pas là des signes de décadence ; mais il serait imprévoyant d'ajourner les réformes administratives et fiscales, sans lesquelles ces plus-values demeureraient des chances éphémères. Sans doute l'Espagne se prête-t-elle au développement de groupes et de budgets régionaux ; par ailleurs, sa stabilité financière sera d'autant mieux assise qu'elle aura mieux assuré le progrès de ses transactions extérieures.

La presse et le parlement discutent aujourd'hui des problèmes nationaux sur un ton qui ne leur était point jusqu'ici familier : les personnalités ne portent plus guère qu'en réunion publique, et le goût naturel des Espagnols pour l'éloquence verbale neutralise, les uns par les autres, les succès des orateurs

des divers partis. Les chiffres, au contraire, sont anonymes, ce qui est une des causes de leur médiocre popularité dans le monde où l'on ne fait que parler ; si l'on s'en rapporte plus volontiers, dans les débats actuels, à des argumens d'ordre statistique, n'est-ce pas un indice que le réalisme l'emporte sur les illusions des doctrinaires et les déclamations des intrigans? Les articles de fond des meilleurs journaux d'Espagne s'intitulent maintenant « relations commerciales, » « politique de travaux publics, » « traités de commerce. » Les tableaux des importations et exportations ne sont plus relégués dans les fascicules peu feuilletés des Bulletins spéciaux ; en regard d'une seule section de « politique et administration coloniales, » la jeune et vivante *Liga africanista* en a six réservées aux études économiques : *colonización, mercantil, industrial, agrícola, navègación, obras públicas.* Au dernier Congrès des Chambres de commerce, à propos des épreuves de la vie chère, un rapporteur a osé s'attaquer crûment au protectionnisme outrancier, « aux lois qui fabriquent la faim. » Ces mots sont commentés par ceux mêmes qui ne savent pas lire, de sorte qu'il se forme une opinion, qui ne se reflète pas encore dans les votes électoraux, mais qui tend à devenir un des ressorts de la vie publique.

Où sont, présentement, les intérêts de l'Espagne? Par cette question s'ouvrent toutes les controverses engagées sur les alliances ou ententes internationales. La péninsule peut produire des denrées agricoles bien au delà de sa consommation, et quelle que soit la hausse rapide de celle-ci, avec une récolte seulement moyenne, elle a des excédens de grains. Son vignoble ne peut vivre que pour l'exportation, car un très grand nombre d'Espagnols boivent peu ou point de vin. Il est arrivé que le change de l'or, agissant comme prime d'exportation, se soit joint à ces raisons naturelles pour exagérer les ventes au dehors, et que celles-ci, tout en signifiant une production abondante, aient été sur les marchés de l'intérieur une cause de renchérissement. Si l'on enrichit le consommateur métropolitain en lui offrant des occasions rémunératrices de travail, des facilités de production et de circulation, l'équilibre se rétablit, les demandes de l'étranger sont un tonique et non un stupéfiant, générateur d'excitation passagère. Le protectionnisme hypertrophique, qui triomphe depuis le tarif de 1906, conduit à un isolement beau-

coup plus dangereux que splendide : voilà ce qu'on dénonce un peu partout; on regarde alors au delà des frontières, on balance les comptes d'affaires et les invites gratuites de la diplomatie, on s'aperçoit que, pendant le dernier exercice, le total des transactions de l'Espagne avec la France et l'Angleterre atteignit 848 millions, tandis que les trois Puissances de la Triplice n'ont vendu et acheté à l'Espagne que pour 263 millions en tout.

Si l'Espagne incline aujourd'hui vers la Triple Entente, c'est que les deux cinquièmes de ses échanges extérieurs la lient aux nations de ce groupe. Cette association paraîtrait plus étroite encore, si l'on comparait les effectifs des capitaux étrangers employés dans la péninsule ; à côté des 500 millions de francs de l'Angleterre et des 4 milliards de la France, tout le reste pèse fort peu. Ces motifs d'ordre pratique ne sont en rien méprisables; nous avons assez souffert en France de la magnificence de Louis XV, jaloux de traiter « non en marchand, mais en roi. » Les Espagnols, sans rien abdiquer de leur sympathie pour don Quichotte, aiment maintenant à raisonner, dans le courant de l'existence, comme Sancho Pansa. Ils y sont d'autant plus encouragés que ces raisonnemens les portent vers des peuples avec lesquels, malgré les vicissitudes de l'histoire, leur amitié nationale est le plus naturelle. Entre l'Espagne et la France, la communauté intellectuelle est certaine; notre littérature classique, jadis, a beaucoup emprunté aux auteurs espagnols, et nous sommes maintenant, en matière de science, les inventeurs ou, tout au moins les interprètes auxquels nos voisins s'adressent le plus volontiers. Ces liens se resserreront à mesure que nous nous donnerons le mutuel plaisir de nous mieux connaître les uns les autres. L'Institut français de Madrid, inauguré en mars 1913, y contribuera, comme les initiatives universitaires plus anciennes qu'il continue en les renforçant. Coïncidant presque avec ces journées de fraternité intellectuelle, d'autres fêtes ont attiré à Barcelone les mutualistes du Congrès de Montpellier ; une mission économique française de publicistes et de négocians a été reçue, dans toutes les capitales espagnoles, par des démonstrations qui n'ont pas été simplement des rites de courtoisie; l'objet qui est dans les vœux de tous, on l'a dit et répété, c'est un traité de commerce.

Le rapprochement sur le terrain des intérêts, si conforme aux inclinations des deux pays, comporte-t-il une alliance poli-

tique? La situation internationale de l'Espagne est, présentement, tout à fait particulière. L'écrasement de la Turquie, réduite en Europe au rôle de gardienne des détroits, l'avènement des nations balkaniques qui seront finalement, quoi qu'il advienne, au lendemain immédiat de leurs succès, une barrière au germanique *Drang nach Osten*, privent la Triple Alliance du concours militaire ottoman qu'elle avait certainement escompté. L'Italie est fort occupée à conquérir la Tripolitaine, qui n'est pratiquement annexée que le long des côtes ; on doute qu'elle dispose, en cas de conflit européen, de la plénitude de ses forces au Nord de la Méditerranée. Or, l'Espagne n'est engagée d'aucun côté.

La Triple Alliance, se sentant atteinte par les défaites de la Turquie, a été tentée, croit-on, de s'attacher l'Espagne; une armée espagnole d'observation, sur les frontières françaises des Pyrénées, eût retenu dans le Sud-Ouest au moins deux de nos corps actifs; quant à la flotte espagnole, elle peut jouer aussi un rôle d'appoint décisif dans la Méditerranée. Ce projet, si jamais il fut autre chose qu'un thème à variations dans la presse, ne pouvait pas prendre corps. Seuls en Espagne, quelques conservateurs intransigeaps, quelques carlistes accepteraient l'idée d'une alliance avec l'Allemagne. L'Espagne n'entrera donc pas dans la Triplice. Ce ne sont pas les flottes allemandes, en cas de rupture avec l'entente franco-anglaise, qui se détourneraient des mers du Nord pour aider à la protection des Baléares et des Canaries. Ainsi les considérations politiques et stratégiques s'ajoutent pour tenir l'Espagne résolument indépendante de l'Allemagne. Un accord spécial avec l'Italie, nullement critiquable, n'aura que la portée d'un avenant au traité de 1907, stipulant le *statu quo* de la Méditerranée entre l'Angleterre, l'Espagne et la France. Escompterons-nous un traité d'alliance soit avec l'Angleterre, soit avec la France, voire avec toutes les deux? Il en fut question peut-être au début de 1913, lors du voyage de MM. Asquith et Churchill à Gibraltar, Malte et Bizerte ; puis un peu plus tard, au moment du vote définitif du traité franco-espagnol du Maroc ; quelques-uns virent un symbole dans la brève promenade commune en aéroplane du colonel Seely, ministre anglais de la Guerre et de son collègue espagnol le général Luque. Nous ne croyons pas que, même dans les milieux espagnols les plus francophiles, il y ait majorité en faveur

d'une alliance formelle avec nous et avec l'Angleterre, le nombre est minime aussi de ceux qui, à l'exemple de M. Sanchez Toca, iraient volontiers jusqu'à cette combinaison. L'Espagne, en somme, n'est pas disposée à assumer des obligations auxquelles, une fois acceptées, elle ne penserait pas un instant à se soustraire, et qui l'entraîneraient à donner une ampleur disproportionnée à son armature militaire. En revanche, on condamne la politique de l'isolement, qui a naguère laissé la nation sans amitiés actives en face des États-Unis. L'idée dominante serait dès lors celle d'une entente de l'Espagne avec tous ses voisins, c'est-à-dire avec la France, l'Angleterre et aussi le Portugal. C'est une formule d'accord extrêmement pratique, par laquelle s'exprime sur le terrain international la volonté de l'Espagne d'être quelque chose de vivant et d'original, sans s'astreindre à des charges qui seraient justement taxées de mégalomanie somptuaire. Divers personnages politiques insistent sur l'opportunité de traduire ainsi les désirs de bonne amitié naturelle entre des voisins que ne séparent pas des malentendus fondamentaux.

Ainsi pense M. Navarro Reverter qui fut, en 1892, le signataire d'un traité hispano-portugais. Cette convention, surtout commerciale, a été prorogée tacitement en 1902 et a fait l'objet en 1912, malgré le changement de régime en Portugal, d'une mission d'enquête, concertée entre les deux gouvernemens. On avait prononcé le mot d'union douanière ibérique, mais des protestations se sont élevées à Barcelone, et jusqu'ici on s'est borné à proroger les clauses du traité de 1892. L'incertitude politique, en Portugal contribua sans doute à ce que, jusqu'à la fin de l'été de 1913, rien de définitif n'ait été arrêté. Mais l'idée doit être signalée; elle ne sera probablement pas abandonnée. Le succès d'un tel projet ne manquerait pas d'intéresser beaucoup l'Angleterre et la France, principales clientes et voisines sympathiques de l'Espagne; il pourrait aussi faciliter aux deux partenaires l'exploitation combinée et une mutuelle garantie de leurs territoires coloniaux du golfe de Guinée.

Avec l'Angleterre, l'Espagne a conclu une entente navale, qui remonte au moins à l'entrevue d'Édouard VII et d'Alphonse XIII (Carthagène, 1907). Les relations de famille entre les deux dynasties sont étroites, depuis le mariage du roi d'Espagne et, malgré certaines petites dissidences à la Cour de

Madrid, l'Angleterre est considérée, dans tous les milieux politiques, comme une amie du premier degré. En ce qui concerne la France, les discussions marocaines ont soumis à une rude épreuve l'entente amicale généralement souhaitée ; des influences étrangères se sont acharnées à exaspérer les malentendus, et nous avouerons que des maladresses gouvernementales, d'un côté et de l'autre des Pyrénées, ont naguère compliqué les entretiens des diplomates. L'événement a fini par prouver, grâce à la patiente habileté des négociateurs, que les motifs d'accord l'emportaient sur ceux de rupture ; le traité marocain est une transaction honorable pour les deux parties, précieuse plus encore par l'esprit de concorde dont il a témoigné que par la lettre de ses articles touffus. De l'avis de plusieurs hommes d'État espagnols, ce doit être un point de départ. Au Maroc même, la France et l'Espagne représentent la civilisation ; elles feront œuvre plus sûre en concertant leurs efforts, pour délimiter sur le terrain une frontière bien comprise, réprimer la contrebande des armes, presser la pénétration par le rail, reviser le régime suranné de la protection. Les journaux ont relevé comme un symbole que le dernier-né d'un haut fonctionnaire espagnol de Tétouan avait eu pour parrain le général Alfau et pour marraine la femme du consul de France en cette ville.

Par ailleurs, et comme préface au traité de commerce dont l'élaboration n'ira pas sans grincemens, une entente serait désirable entre les deux pays sur bien des questions de transit et de mitoyenneté. L'Espagne est la dernière étape de l'Europe vers l'Afrique, et aussi vers l'Amérique méridionale ; elle occupe une position centrale, elle est à un nœud de communications entre les pays latins du vieux monde et leurs prolongemens sur les continens nouveaux. En 1908, ce sont des groupes économiques qui ont organisé l'Exposition franco-espagnole de Saragosse. Les mêmes poussent au développement des échanges et voudraient assurer à l'Espagne tous les avantages de sa situation géographique d'intermédiaire ; dans cet esprit, ils multiplient articles, conférences, voyages, en vue de rapprocher l'Espagne de ses anciennes colonies américaines. Celles-ci, sous la forme républicaine, redeviennent des parentes affectueuses de la vieille métropole, qui poursuit son évolution moderne en monarchie ; l'infante Isabelle fut reçue en souveraine à Buenos-Aires, lorsque, en 1910, elle apporta l'hommage de la maison

royale et du peuple espagnol à l'Argentine centenaire. En 1912, l'Espagne a commémoré solennellement le centième anniversaire des Cortès de Cadix, qui lui donnèrent sa première constitution : l'ancien président de la République Argentine, M. Figueroa Alcorta, les délégués de plusieurs nations sud-américaines furent, en ces jours de fêtes civiques, ses hôtes acclamés. La République de Panama avait invité l'Espagne à déléguer une mission spéciale, pour célébrer, en septembre 1913, le quatrième centenaire de la découverte du Pacifique par Nunez de Balboa.

Pour répondre à l'Institut français d'Espagne, nos voisins veulent fonder à Paris un Institut espagnol. Le projet, très vivement patronné par M. Lopez Muñoz, lors de son passage à l'Instruction publique, a été accueilli chaleureusement par les Espagnols et par les Sud-Américains de la colonie parisienne: n'est-ce pas l'hispanisme, disait dernièrement un de leurs meilleurs écrivains, M. Gómez Carrillo, qu'honorent les Ugarte, les Fombona, les Garcia Calderon? Un des plus intimement espagnols parmi les romanciers d'aujourd'hui, Blasco Ibañez, n'est-il pas aussi l'un des meilleurs annonciateurs et, je crois bien, l'un des colons les plus résolus de la République Argentine? L'Espagne a, comme d'autres, des droits à se réclamer d'un impérialisme; mais celui-là ne blesse aucune liberté, n'asservit aucune conscience; il repose sur une association spontanée, dont le principe est l'harmonie atavique des intelligences et des cœurs; il définit, en Europe, les forces spécifiques du peuple espagnol, sans oublier que l'une est la variété même des élémens originels qui le composent; il tend à les affermir par tout un ensemble d'exercices, sur une carrière aménagée tout exprès pour l'essor de leur jeu; il découvre au dehors les affinités que n'ont pu déraciner de passagers malentendus de l'histoire; il dresse, autour de ses champs d'entraînement, un cadre international de protection. C'est un spectacle réconfortant que celui d'un peuple qui grandit ainsi et prend conscience de lui-même. Quelles que soient les ombres nécessaires du tableau, ce n'est pas céder à un parti pris optimiste que de saluer, dans l'hispanisme contemporain, les espoirs d'une moisson qui se lève.

HENRI LORIN.

# A TRAVERS LE "GRAND SIÈCLE"

La liste est longue des ouvrages qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, ont été consacrés à l'histoire du XVIIe et sont venus s'ajouter aux nombreux écrits, — récits et mémoires, — contemporains de ses péripéties et de ses acteurs. Peut-être est-il juste d'attribuer à Victor Cousin le mérite d'avoir provoqué ce mouvement, ou tout au moins de l'avoir activé par ses belles études sur les héroïnes de la Fronde. Mais, en même temps que lui, ou après lui, combien d'écrivains se sont appliqués à nous mieux faire connaître le grand siècle. Citer entre autres Chéruel, Sainte-Beuve, Camille Rousset, Chantelauze, Boislisle, le Duc d'Aumale, le duc de Noailles, le marquis de Vogüé, Zeller, Jules Loiseleur, Lair, les deux comtes d'Haussonville, Gabriel Hanotaux, le vicomte d'Avenel, Brunetière, Arvède Barine, Frantz Funck-Brentano, Louis Batiffol, le marquis de Ségur, c'est rappeler de nobles et savans travaux aussi variés que nombreux, qui sont l'honneur de notre littérature historique et dont plusieurs ont eu cette *Revue* pour berceau.

Il semble cependant qu'en dépit de leur abondance et de leur richesse documentaire, le champ des recherches est encore fertile en révélations nouvelles, parfois même inattendues. Ce qui le démontre, c'est l'apparition simultanée de trois ouvrages publiés à la fin du printemps dernier, consacrés à ce siècle prestigieux et à des sujets sur lesquels on pouvait croire que tout avait été révélé (1). On pouvait le croire; mais il suffit de

(1) *La Duchesse de Chevreuse*, par M. Louis Batiffol; — *Lauzun*, par M. le duc de La Force. Hachette et Cie; — *Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon*, par M. Paul Fromageot, Emile-Paul.

lire ces ouvrages pour se convaincre qu'en le croyant, on se serait trompé et qu'en fait, loin d'avoir tout récolté, les précédens écrivains avaient laissé sur place des gerbes lourdes de grains et en assez grand nombre pour assurer à leurs successeurs une luxuriante moisson.

Le premier en date des livres dont je parle, *La Duchesse de Chevreuse*, que nous devons à M. Louis Batiffol, l'érudit historien de Louis XIII, nous fournit à cet égard une preuve éclatante. En rappelant qu'avant lui, Victor Cousin avait raconté la vie de Marie de Rohan-Montbazon, d'abord duchesse de Luynes puis, après la mort de son premier mari, duchesse de Chevreuse, M. Louis Batiffol déclare que s'il s'est décidé à traiter de nouveau le sujet, c'est qu'il lui a semblé « que Victor Cousin n'avait pas connu nombre de documens susceptibles de renouveler sur bien des points la biographie de la célèbre ennemie de Richelieu ; qu'il n'avait peut-être pas tiré tout le parti possible des textes qu'il publiait en appendice de son livre, — textes pour lesquels il existe des copies plus étendues et plus correctes que celles qu'il a utilisées ; — enfin qu'arrêté par des scrupules étrangers aux droits de la critique, il avait cru devoir dissimuler certains côtés fâcheux de l'existence de son héroïne pour tracer d'elle un portrait plus flatteur. »

De toutes les raisons qu'invoque ici M. Louis Batiffol pour se faire pardonner ce qu'il appelle « sa témérité, » la dernière est assurément la plus plausible et n'eût-il pu invoquer que celle-là, elle suffirait à justifier son entreprise. Il n'est pas douteux, en effet, que séduit, à plus de deux siècles de distance, par la beauté de M^me^ de Chevreuse, par sa grâce, par son esprit comme il l'avait été d'ailleurs par les attraits de M^me^ de Longueville, Victor Cousin, en parlant de cette grande intrigante, a poussé à l'excès la bienveillance. Il se défend d'avoir été gagné à la cause dont elle accéléra la perte, après en avoir été l'âme ; mais il confesse qu'il est l'admirateur de « son génie remuant » et, peut-être, cette admiration lui fait-elle couvrir de trop d'indulgence les désordres de la duchesse de Chevreuse, la détestable influence quelle exerça sur la jeune reine Anne d'Autriche, la déloyauté qu'elle apporta dans sa lutte contre Richelieu et dans ses démêlés avec Mazarin, ses intrigues au cours de la guerre civile qu'elle avait contribué à déchaîner et, pour tout dire, son inconduite et ses trahisons, dont ses amis n'eurent

pas moins à souffrir que ses ennemis. Que les uns et les autres lui aient pardonné, ou feint de lui pardonner quand ils avaient besoin d'elle, cela prouve son don de fasciner les hommes, la puissance de sa séduction, l'énergie de sa volonté et cette rare faculté qu'elle possédait à un si haut degré de conserver son sang-froid et sa lucidité, tandis que ceux qu'elle voulait soumettre ou convaincre perdaient la tête devant elle; mais ce n'est pas assez pour vouer à l'oubli le mal que fit « son génie remuant » et que M. Louis Batiffol met en lumière avec une netteté qui ne laisse rien dans l'ombre.

Pour nous parler de la duchesse de Chevreuse, le merveilleux prosateur que fut Victor Cousin, non content de faire appel à toutes les ressources de son esprit ingénieux, souple et pénétrant, a mis un gant de velours, sans croire pour cela cesser d'employer l'excellente méthode historique dont il se vantait non sans raison de s'être fait une loi pour ses travaux, celle qui consiste à ne pas se contenter de la figure extérieure des événemens, mais d'en chercher les causes dans l'âme des acteurs. Moins disposé à des ménagemens, M. Louis Batiffol a abordé son sujet, ayant en main un scalpel à l'aide duquel il découvre impitoyablement toutes les souillures et toutes les tares de la vie de M^me^ de Chevreuse qu'il appelle « une vie d'aventures et d'intrigues. » Quiconque lira son livre se convaincra de la justesse de cette qualification. S'il le lit après celui de Victor Cousin, il discernera aisément en quoi l'un diffère de l'autre comme aussi par où ils se complètent et dans lequel des deux il y a la plus grande part de vérité.

Il constatera encore qu'ils sont d'accord pour reconnaître que peu de femmes du XVII^e^ siècle ont exercé une séduction aussi décisive que celle qu'exerça M^me^ de Chevreuse. Cette séduction, Louis XIII, Condé, Richelieu, Mazarin l'ont subie et beaucoup d'autres avec eux. De son temps déjà, on disait de la duchesse « que rien n'était quasi impossible à une femme aussi belle et avec autant d'esprit que celle-là. » Mais on ne saurait voir un éloge dans ces propos, tandis qu'il y a un blâme dans ceux-ci : « Elle a donné le branle à plusieurs grands mouvemens; elle a été l'intelligence de plusieurs grands desseins : le malheur est qu'on ne lui en attribue aucun de bon. » Elle se jugeait un peu de même lorsqu'elle écrivait : « Je crois que je suis destinée pour l'objet de la folie des extravagans. » D'après le cardinal de

Retz, qui d'ailleurs, ne valait pas mieux qu'elle, « elle avait fait de l'intrigue l'occupation favorite de toute sa vie. » M. Louis Batiffol conclut justement de ces dires que nul n'a porté à un si haut degré que Marie de Rohan l'art d'imaginer des complications, de les étendre, de les enchevêtrer, de les rendre redoutables, pour aboutir, grâce à ses relations au dehors, à créer de grands dangers politiques. Au total, dans la plupart des affaires auxquelles elle a été mêlée, elle s'est révélée comme un esprit brouillon et inconsidéré.

Étudiée à travers ses nombreuses amours, elle apparaît très différente. Elle s'est abandonnée à toutes celles qui se sont trouvées sur son chemin, mais aimant uniquement, aussi longtemps qu'elle aimait, celui à qui elle s'était donnée, de telle sorte que cette femme à qui, en politique, on a pu reprocher tant de trahisons, ne paraît pas avoir apporté la même perfidie, ni la même inconstance dans ses passions amoureuses. « Elle était très bonne; elle aimait aimer et être aimée. Il importait peu que l'objet de son amour changeât; elle demeurait fidèle à celui qu'elle avait choisi, dans le temps qu'elle acceptait ses hommages. »

Cette part faite à ses égaremens, il y a lieu d'ajouter que, durant la période la plus brillante de sa longue existence, partout où elle avait passé, on gardait le souvenir « d'un être de joie. » Elle était telle dès sa dix-septième année, ce qui ne saurait surprendre si l'on veut lui tenir compte de la déplorable éducation qu'elle avait reçue dans la maison de son père le duc de Montbazon. Elle y était née en décembre 1600: Deux ans plus tard, elle perdait sa mère, Madeleine de Lenoncourt, de laquelle, d'ailleurs, elle n'aurait reçu ni de fortes leçons de morale, ni de bons exemples, cette jeune femme s'étant déjà vengée, disait-on, par maints traits d'infidélité conjugale, de ce que lui faisaient souffrir la brutalité, la sottise et les mœurs dissolues du grand seigneur dont elle portait le nom.

Élevée à côté de son frère Louis de Rohan-Gueméné, Marie de Rohan « grandit en enfant gâtée dans une atmosphère de gaieté et d'insouciance. » sans qu'autour d'elle personne se préoccupât de la corriger de ses défauts ni de la mettre en garde contre les périls qui l'attendaient dans le monde où son nom, sa naissance, sa fine beauté de blonde la destinaient à briller. Bientôt après, à peine mariée, elle s'y montrera « galante, vive,

hardie, entreprenante, se servant de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins; » elle y fera des passions; elle en ressentira les effets et s'y livrera sans que l'honneur, pas plus que la religion, puisse la contenir.

A l'époque où tout en elle annonçait ainsi ce qu'elle serait un jour et tandis que son père se préoccupait de son établissement, — c'était en 1617, — un grand changement venait de se produire à la cour de France. Concini avait péri et Louis XIII, à peine majeur, délivré, en même temps que du joug de cet Italien ambitieux, de celui de la reine-mère Marie de Médicis, s'était emparé du pouvoir que la régente entendait conserver au mépris des droits du jeune roi. Parmi les gentilshommes qui avaient aidé celui-ci à conquérir sa couronne, en brisant la faction qui ne voulait pas la lui rendre, il en était un, Honoré d'Albert de Luynes, originaire du Comtat-Venaissin, qui avait su lui inspirer l'affection la plus vive. Agé de trente-neuf ans, « grand, mince, assez joli de figure, l'air très doux et charmant de manières, » il devait à la faveur royale d'avoir déjà reçu plus d'honneurs et de grâces qu'aucun des personnages de la Cour. Le Roi avait même voulu lui faire épouser sa sœur naturelle Madeleine de Vendôme. Peut-être y fût-il parvenu, malgré le refus de cette princesse qui rêvait de s'unir au duc du Maine, si Honoré de Luynes, redoutant d'attirer sur lui l'inimitié d'une famille puissante, n'avait renoncé spontanément à cette alliance et, pour se tirer d'une situation délicate, cherché à en contracter une autre ailleurs. Il connaissait Marie de Rohan; elle était belle; on la disait riche; elle appartenait à une des plus grandes maisons du royaume, autant de raisons propres à justifier son choix. Avec le consentement de Louis XIII, il demanda sa main. Il fut agréé aussitôt et par la jeune fille, bien qu'il eût vingt ans de plus qu'elle, et par le duc de Montbazon qui vit promptement combien il lui serait avantageux d'avoir pour gendre le favori du Roi, sans compter que, ses affaires étant assez embrouillées, il espérait que l'époux n'exigerait pas de lui le paiement immédiat de la dot qui devait être stipulée dans le contrat. Les choses se passèrent ainsi qu'il le souhaitait et le 11 septembre 1717, dans l'appartement de la Reine au Louvre, en présence du Roi, l'archevêque de Tours bénissait les fiançailles que suivit à deux jours de là, dans la chapelle du palais, la célébration du mariage.

Pendant les trois années qui s'écoulent ensuite, la fortune des

nouveaux époux ne fait que grandir. De Luynes, que son maître a enrichi déjà de quelques-unes des dépouilles du ménage Concini, est fait successivement duc, pair, connétable, et, grisé par les bienfaits royaux qui pleuvent sur lui, il affectera des airs autoritaires et à ce point que son bienfaiteur en sera excédé. Quant à sa femme, après avoir obtenu, avant même d'être duchesse, un tabouret à la Cour, elle est nommée superintendante de la maison de la Reine, ce qui va la faire vivre dans l'intimité des souverains et lui assurer sur Anne d'Autriche une influence égale à celle que son mari exerce sur le Roi. Rapprochées par la parité d'âge, par la communauté des sentimens et des goûts, les deux jeunes femmes, — elles ont dix-sept ans l'une et l'autre, — ne tardent pas à s'unir de la plus tendre amitié. Vive, enjouée, spirituelle, disant tout ce qui lui passe par la tête, multipliant envers la Reine les attentions et les égards, M^me^ de Chevreuse finit par capter sa confiance. Dans la vie monotone et morose de l'épouse de Louis XIII, elle est d'abord un rayon de soleil, puis un élément de perversité. « Elle a été la perte de la Reine dont le bon sens naturel a été forcé par ses exemples : » c'est Richelieu qui le dit dans ses Mémoires. A supposer que, dans l'entourage d'Anne d'Autriche, d'autres influences que celle de M^me^ de Chevreuse, celle entre autres de la princesse de Conti, aient contribué à ce fâcheux résultat, il n'en est pas moins vrai que la jeune femme du connétable a été le boute-en-train des intrigues qui ont désuni le couple royal.

Récréée et distraite par la surintendante de sa maison, la Reine ouvre à ses conseils, à ses insinuations, à ses propos une oreille complaisante. Quels peuvent-ils être dans la bouche d'une femme qui, moins de trois ans après son mariage, bien qu'elle vienne d'accoucher d'un fils, est la maîtresse du duc de Chevreuse, de la maison de Guise et de laquelle on pourra dire que toute sa conversation consiste « en des actions licencieuses, riottes, coquetteries et jurer Dieu. » Si la Reine a lu des mauvais livres, si son imagination a été salie par ces lectures, par les entretiens qu'elle tolérait; si le vieux duc de Bellegarde et le brillant duc de Montmorency se sont crus autorisés à lui faire la cour; si enfin elle a rêvé de se consoler avec le fameux duc de Buckingham de la froideur de son mari, — rêve heureusement éphémère et sans lendemain, — c'est sa superintendante qu'il en faut accuser.

A cette époque, en 1625, celle-ci n'était plus duchesse de Luynes. Son mari étant mort à la fin de l'année 1621 et à temps, semble-t-il, pour ne pas subir la disgrâce qui le menaçait, elle s'était vue éloignée de la Cour par l'ordre du Roi qu'avait irrité son rôle auprès de la Reine et scandalisé sa liaison avec le duc de Chevreuse. Mais, cet éloignement n'avait pas été de longue durée. Assurée de l'amitié passionnée d'Anne d'Autriche qui ne cessait de la regretter et souhaitait vivement son retour, elle avait recouru, pour rentrer en grâce, au moyen le plus prompt et le plus décisif. Prince de Lorraine, pair, grand chambellan de France, gouverneur d'Auvergne, son amant le duc de Chevreuse était l'objet de la bienveillance particulière de Louis XIII; il la devait aux services qu'il lui avait rendus et à sa fidélité. Outre qu'en épousant ce grand seigneur, la jeune veuve s'assurait la protection d'une famille opulente, considérée, alliée aux Stuarts et que le roi de France était tenu de ménager, elle obligeait ce prince à la rappeler à sa Cour, car il n'aurait pu maintenir contre la femme du duc de Chevreuse la décision qui avait frappé la veuve du duc de Luynes. Elle avait pour ces raisons demandé à son amant de l'épouser. A l'envoyé porteur de sa requête, il avait répondu par un refus. Mais, à sa première entrevue avec sa maîtresse, il s'était trouvé hors d'état de lui résister et le même jour, le Roi recevait d'elle une lettre lui annonçant son prochain mariage et sollicitant, suivant l'usage, son autorisation.

Quoique mécontent, surtout lorsqu'il avait appris que, sans attendre sa réponse, elle s'était fait conduire à l'autel, il avait fini par accepter ce qu'il ne pouvait plus empêcher; il avait même pardonné par égard pour le duc de Chevreuse, qui était en train d'acquérir de nouveaux droits à sa reconnaissance en s'efforçant de faire aboutir les négociations engagées entre la cour de France et la cour d'Angleterre, en vue du mariage de sa sœur Henriette avec le prince de Galles, fils de Jacques Ier. Louis XIII souhaitait vivement cette alliance matrimoniale et le souverain anglais honorait de son amitié le duc de Chevreuse, circonstance d'où ce négociateur tirait une autorité particulière pour seconder les vues du Roi son maître. Tenir rigueur à sa femme eût été imprudent et inopportun. Louis XIII avait donc pratiqué envers elle le pardon et l'oubli, et il dut s'en féliciter, lorsqu'en 1625, les deux Cours s'étant enfin accordées

grâce au duc de Chevreuse, le futur époux, que la mort de son père venait de faire roi de la Grande-Bretagne sous le nom de Charles Ier, désigna l'heureux négociateur pour épouser par procuration la princesse Henriette. Cet honneur rejaillissait sur la duchesse de Chevreuse et le 11 mai 1625, jour où le mariage royal fut célébré à Notre-Dame de Paris, sa présence dans le somptueux cortège qui suivait la future souveraine d'Angleterre témoigna aux yeux de toute la Cour de la faveur dont jouissait de nouveau l'amie d'Anne d'Autriche. Ainsi, après avoir subi la plus éclatante disgrâce et s'être vue chassée du Louvre, elle y était rentrée triomphante, grâce à son savoir-faire, à son audace, à d'heureux hasards, apportant malheureusement dans son intimité avec la Reine, renouée comme par miracle, ses instincts pervers et contagieux, par lesquels du reste, à peine remariée, elle s'était déjà laissé entraîner.

Parmi les ambassadeurs anglais venus en France, en vue du mariage royal, le plus brillant et le mieux fait pour plaire était le comte de Holland de l'illustre maison de Warwick. Reçu dès son arrivée à Paris, en 1624, à l'hôtel de Chevreuse, il distingua la duchesse, s'en éprit, osa le lui dire et ne tarda pas à être payé de retour. Elle se jeta dans cette aventure, sous les yeux de son mari qui, d'ailleurs, ne voyait rien, et avec une ardeur qui fera dire plus tard que lord Holland est l'homme qu'elle a le plus aimé. Puis, non contente de ne pas même prendre la peine de dissimuler sa passion, elle en entretint la Reine, lui en vanta sans doute la douceur, comme si elle eût voulu l'inciter à suivre son exemple. Anne d'Autriche désira connaître lord Holland ; les longs entretiens qui suivirent la première entrevue la mirent en tiers dans les amours de son amie. Beaucoup de confidences furent échangées, notamment en ce qui touchait le duc de Buckingham dont on annonçait la venue prochaine à Paris. Holland parlait de ce favori du roi d'Angleterre comme du personnage le plus séduisant du royaume ; il excitait chez la jeune Reine le désir de connaître ce brillant étranger, sans qu'elle pût se douter que ces amans également pervertis avaient conçu le projet de ménager une intrigue entre elle et lui. Mme de Chevreuse, de son côté, ne négligeait rien pour arriver à ses fins et pour préparer à Buckingham un accueil tel qu'il le pouvait souhaiter. Elle forçait la Reine à penser à celui qui, disait-elle, l'aimait déjà, bien qu'il

n'eût fait que l'entrevoir deux ans avant, en traversant Paris incognito pour se rendre en Espagne; elle s'attachait à vaincre ses scrupules et « à lui faire prendre goût à la gloire d'être aimée, » rôle abominable qu'on ne saurait trop flétrir et par lequel elle préludait à tant d'autres méchantes actions qu'on la voit commettre aux diverses étapes de sa scandaleuse existence.

M. Louis Batiffol nous donne sur cette aventure une version que les preuves en lesquelles il l'encadre autorisent à considérer comme définitive; il nous montre la Reine recevant Buckingham, se laissant émouvoir un moment par les propos passionnés qu'elle entend, mais se reprenant à temps pour mesurer la profondeur de l'abîme où elle tomberait si elle cédait à la passion vraie ou feinte qu'elle a inspirée. Au bout de quelques jours, heureuse de n'avoir pas succombé, elle se ressaisit, redevient maîtresse d'elle-même et lorsque, bientôt après, Buckingham obligé de retourner en Angleterre se présente pour prendre congé d'elle, il n'obtient qu'un adieu glacial accompagné d'un regard d'indifférence et de mépris. Il partait cruellement déçu et offensé. Condamné par la volonté de Louis XIII à ne plus revenir en France, il allait se transformer en agent de la coalition à laquelle songeait déjà la duchesse de Chevreuse pour faire échec à Richelieu et renverser Louis XIII, au profit de son frère Gaston d'Orléans.

Ainsi, à l'origine de l'un des plus douloureux épisodes de l'histoire de France, on trouve la main de Mme de Chevreuse, main tragique vraiment, si l'on considère qu'elle a tenu les fils de la conspiration de Chalais, conduit ce malheureux jeune homme à l'échafaud, fait emprisonner d'Ornano, Châteauneuf et d'autres, et que, par la suite, elle a également porté malheur à tous ceux, amans et amis, qu'elle a entraînés dans ses complots et ses intrigues avec l'étranger. De quelque côté qu'on regarde à la vie de cette femme, dont il faut lire le récit dans le beau livre de M. Louis Batiffol, on n'y trouve rien qui plaide pour elle, car, n'en déplaise à Victor Cousin, elle a fait un trop détestable usage de sa beauté, de son esprit, de sa remarquable intelligence, de son charme, et en un mot de tout ce qui la rendit irrésistiblement séduisante pour qu'ils puissent être rappelés à l'effet d'excuser son inconduite. Ils font comprendre pourquoi et comment se sauvant toujours des périls qu'elle créait elle-même et auxquels échappèrent rarement ses com-

plices, elle parvenait à se faire pardonner ses pires méfaits, en promettant de les réparer ; mais ses malheurs ne sauraient être invoqués pour sa défense. Tout au plus peut-on s'apitoyer au spectacle lamentable que nous donnent les vingt dernières années de sa vie, empoisonnées par les procès qu'elle eut à soutenir contre son frère et contre son mari pour défendre ses moyens d'existence, par l'indifférence dont elle était l'objet à la Cour et dans le monde, par l'oubli qui montait autour d'elle, par la misère qui la talonnait ; et encore est-il difficile de ne pas considérer ces malheurs comme une expiation méritée.

On doit croire, au surplus, qu'elle avait fini par les accepter ainsi, quand on la voit attendre la mort dans le silence et la solitude d'un pauvre village des environs de Paris, ne cherchant de consolations que dans les pratiques religieuses rigoureusement observées. Un prieuré bénédictin abandonné fut le dernier et modeste abri de l'opulente châtelaine de Dampierre. Elle y mourut, presque octogénaire, le 12 août 1679. Elle avait elle-même dicté l'épitaphe suivante qu'on inscrivit sur sa sépulture : « Ci-gist Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon. L'humilité ayant fait mourir depuis longtemps dans son cœur toute la grandeur du siècle, elle défendit que l'on fît revivre à sa mort la moindre marque de cette grandeur qu'elle voulut achever d'ensevelir sous la simplicité de cette tombe. » Ne semble-t-il pas qu'entre les lignes de cette inscription passe un aveu de remords et de repentir?

En 1627, au plus fort des intrigues ourdies par la duchesse de Chevreuse contre le cardinal de Richelieu et alors que, réfugiée à la cour du duc de Lorraine, elle s'efforçait, afin de faire échec au gouvernement de Louis XIII, de recruter des alliés pour le parti huguenot révolté contre l'autorité royale, naissait à Paris une enfant de laquelle on pourra dire plus tard qu'elle semble n'être venue au monde que pour égaler « le génie remuant » de son illustre devancière et marcher sur ses traces. Mariée deux fois elle aussi, d'abord au duc de Châtillon et ensuite au duc de Mecklembourg, Isabelle de Montmorency, cousine du Grand Condé et fille de François de Montmorency, comte de Bouteville, décapité le 23 juin 1627, en place de Grève, pour avoir contrevenu aux édits royaux sur les duels, a fait, comme Marie de Rohan, « beaucoup de bruit dans le monde. »

Jetée par sa haine contre Mazarin et par son affection passionnée pour le Prince de Condé, parmi les principaux acteurs de la Fronde, elle y a joué, à côté de la célèbre fille de Gaston d'Orléans, la Grande Mademoiselle, et d'Anne de Bourbon, duchesse de Longueville, un rôle analogue à celui de Mme de Chevreuse dans sa lutte contre Richelieu. Elle lui ressemble en outre par ses liaisons amoureuses qui firent scandale, bien qu'en son temps les intrigues politiques se doublassent presque toujours d'intrigues galantes. C'est ainsi qu'elle est entrée dans l'Histoire si romanesquement et avec tant de fracas qu'on ne saurait s'étonner qu'elle ait défrayé les chroniques et les Mémoires du siècle où elle a vécu, qu'elle y ait été défendue par les uns, calomniée par les autres, Bussy-Rabutin par exemple, et qu'elle ait excité depuis la curiosité des historiens.

Plusieurs se sont occupés d'elle, Victor Cousin à propos de Mme de Longueville, le Duc d'Aumale à propos du Grand Condé, M. Jules Lair à propos des Fouquet, et le marquis de Ségur dans sa magistrale trilogie sur le maréchal de Luxembourg dont elle était la sœur. A ces écrits, il faut ajouter une longue étude sans nom d'auteur publiée à Cologne en 1699 et un volume, en date de 1878, signé de M. E. Filheul. Le dernier venu parmi ces écrivains, M. Paul Fromageot, a eu sur eux l'avantage de pouvoir contrôler leurs dires. Cette étude l'a conduit à conclure que si les uns ont usé d'une bienveillance excessive, les autres ont attaché trop de prix aux appréciations malveillantes des contemporains, et à essayer « de rendre justice à cette séduisante duchesse, sans altérer la vérité, en reprenant par le menu le roman d'aventures que fut sa vie. » Cet essai est maintenant sous nos yeux et, quel qu'ait été à l'origine le plan de l'auteur, est devenu sous sa plume et grâce à ses recherches, l'histoire la plus complète qui ait été écrite sur Isabelle de Montmorency.

On ne connaîtra bien la belle ensorceleuse qu'après avoir lu ce livre remarquable, début dans le domaine historique d'un homme qu'une longue et honorable carrière au barreau de Paris a familiarisé avec les enquêtes judiciaires et qui a consacré les loisirs de sa retraite à compulser le dossier assez confus de son héroïne, en apportant dans cette étude autant de soin, de patience et de conscience que s'il s'agissait de prouver l'innocence d'un accusé. Il ne s'est pas flatté sans doute d'obtenir un acquitte-

ment : il plaide coupable ; mais, en face des charges, il rappelle ce qui les atténue ; en confessant la vérité, il fait la part de la calomnie, visiblement animé du désir de nous convaincre que « sa cliente » n'a pas été aussi noire qu'ont voulu l'établir les accusateurs. Je n'oserais prétendre qu'il y a complètement réussi ; mais, au moins, nous démontre-t-il qu'elle ne fut pas plus coupable que la plupart de ses complices, que ses fautes furent des fautes de jeunesse et que les trente dernières années de sa vie, durant lesquelles, devenue, par son second mariage, princesse allemande, elle s'appliqua à servir les intérêts de la France, ne méritent que des éloges. Nous n'avons pas à décider si les services qu'elle rendit alors suffisent à la défendre contre les mauvais souvenirs de la Fronde et à l'excuser. Nous trouvons plus utile, pour caractériser l'effort de son savant historien, de constater qu'il nous la rend plus sympathique qu'elle n'était avant qu'il eût tenté de nous faire mieux connaître cette existence toute d'agitation, de conflits et d'intrigues dont le récit, attachant comme un roman, se déroule en marge des péripéties de la fin du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV.

Il n'y avait guère plus de trois mois qu'Isabelle de Montmorency était venue au monde lorsque son père périt sur l'échafaud. Il laissait une veuve de vingt ans et deux filles en bas âge ; la plus jeune était notre héroïne. Cette famille subitement privée de son chef allait bientôt s'augmenter d'un fils que M^me^ de Bouteville, quand son époux lui fut ravi, portait dans son sein, comme un dernier gage de l'amour de ce malheureux, et qui devait, sous le nom de maréchal de Luxembourg, léguer à la postérité un héritage de gloire. La jeune mère, après le drame affreux qui brisait sa vie, ayant quitté Paris pour aller cacher son désespoir dans son château de Crécy-sur-Oise, ses trois enfans y grandirent en liberté. Isabelle écrira plus tard : « Je n'ay point esté nourie à Paris, j'ay quasy toujours demeuré aux champs. »

Cette existence de recluse n'allait pas cependant sans relations avec la Cour. En 1635, dans un ballet enfantin qu'on y donne pour fêter le retour de Monsieur, on voit figurer M^lle^ de Bouteville dans le cortège juvénile qui se presse autour de M^lle^ de Montpensier. La fille de Gaston d'Orléans, comme la plupart de ses compagnes, et comme « la petite Bouteville, » n'a pas encore huit ans. Elle apparaît, sous le costume de Minerve,

montée sur un char, « escortée de quinze étoiles qui s'escriment à des pas savans, » tandis qu'elle débite ce couplet :

Bien que nous soyons innocentes
Des coups dont nous blessons les cœurs,
On dit que nos grâces naissantes
Exercent beaucoup de rigueurs :
Mais, si déjà dedans les âmes
Nos regards allument des flammes
Qui causent tant de maux divers,
C'est un arrêt des Destinées
Que nous brûlions tout l'Univers,
Dès que nous aurons quinze années.

Pour la plupart des petites figurantes de ce ballet mythologique, « l'arrêt des Destinées » devait se réaliser, mais, pour aucune, plus complètement que pour Isabelle de Montmorency. Dès l'âge de quinze ans, elle est experte dans l'art de la galanterie. Elle en a reçu les premières leçons non seulement à la Cour, lors des rares apparitions qu'elle y fait mais encore et surtout à l'hôtel de Condé et à Chantilly où la maternelle tendresse de Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, mère du Duc d'Enghien, le futur vainqueur de Rocroy, lui assure un dévouement et une protection dont cette délicieuse princesse ne cessera de lui prodiguer les témoignages. Dans ces demeures enchantées, parmi les brillans gentilshommes et les jeunes beautés qui en sont la parure, sous l'inspiration des beaux esprits qui en relèvent l'éclat, on suit les traditions de l'hôtel de Rambouillet, on disserte sur la carte du Tendre, on versifie, on échange à l'envi des rondeaux, des sonnets, des bouts-rimés. « L'amour s'en mêle forcément, » et M^lle de Bouteville est bientôt passée maîtresse dans ces jeux qui ne la disposent que trop aux aventures galantes.

Sa sœur Marie-Louise, son aînée de dix-huit mois, qui sera duchesse de Valençay, est belle aussi, mais d'une beauté plus douce et plus grave et ne lui ressemble ni par l'humeur ni par les goûts. Sa physionomie charmante et reposée laisse deviner ce que sera sa vie ; une fois mariée, elle se consacrera uniquement à ses devoirs. Se renfermant dans son bonheur familial, elle s'appliquera à ne pas faire parler d'elle et méritera cet éloge de Saint-Simon : « Mère tendre, épouse fidèle, modeste et dénuée d'ambition, elle borna ses désirs à couler ses jours dans la paix. »

Dans le monde où jeune fille elle accompagne sa sœur, tout en elle annonce cet avenir; aussi elle est bientôt éclipsée par sa cadette dont la beauté plus vivante, provocante et hautaine, cause déjà des ravages parmi ses adorateurs : « Vous donnez la mort, » dit à Isabelle dans un sonnet emphatique un poète du temps. Elle connaît l'étendue de son pouvoir ; elle l'exerce avec une rare audace, au gré de sa fantaisie, tour à tour cruelle et tendre, sans crainte de faire endurer à quiconque est fasciné par son regard toutes les tortures de la jalousie, et restant dans ces intrigues assez maîtresse d'elle-même pour ne pas souffrir du supplice qu'elle impose à ceux sur qui s'opère sa séduction. Sous sa coquetterie raffinée, elle cache une âme capable de ressentir les effets des passions qu'elle inspire, mais capable aussi de calculer les profits qu'elle en peut retirer dans le présent et dans l'avenir. Elle se sait sans fortune ; elle n'ignore pas qu'en dépit de l'illustre nom qu'elle porte, son établissement sera difficile, et qu'elle ne devra qu'à ses beaux yeux de le trouver tel qu'elle le souhaite. Aussi ne s'attarde-t-elle guère à écouter les hommages qui ne le lui promettent pas. Lorsque, par exemple, elle croit deviner que le jeune Duc d'Enghien, son cousin, n'est pas insensible à ses charmes, elle a vite fait de comprendre que ses attentions ne pourront aboutir qu'à une amourette sans issue possible, puisque, d'une part, il est marié et que, d'autre part, il est attelé au char de la douce et mélancolique Marthe du Vigean ; elle se dérobe spontanément avec assez d'habileté pour faire naître entre elle et le prince une amitié confiante et forte sur laquelle se greffera bientôt un dévouement réciproque, qui deviendra le mobile de la plupart de ses actions. Du reste, elle ne tardera pas à être dédommagée de son léger sacrifice, car, de l'amitié qui en est le prix, elle va recevoir un service considérable.

C'est à la fin de l'été de 1643 qu'elle avait revu le Duc d'Enghien à l'hôtel de Condé. Nommé six mois avant généralissime de l'armée du Nord à l'âge de vingt-deux ans, il rentrait de sa glorieuse campagne contre les Espagnols, couronnée, grâce à lui, par la victoire de Rocroy et la prise de Thionville, succès foudroyans qui, au lendemain de la mort de Richelieu et de Louis XIII, tiraient la France des périls redoutables qui la menaçaient et paraient d'une auréole les débuts de la régence d'Anne d'Autriche. Autour du jeune vainqueur à qui la ville et

la Cour faisaient fête, se pressaient quelques-uns de ses compagnons d'armes, jeunes et brillans comme lui, et parmi eux, Gaspard de Coligny, comte d'Andelot, descendant direct du fameux amiral et fils du maréchal de Châtillon. « Joueur, débauché, violent, a écrit le marquis de Ségur en parlant de celui-ci, la mine d'un grand seigneur avec l'âme d'un soudard, » il passait pour le personnage le plus considérable du parti huguenot. Des quatre enfans qu'il avait eus de son mariage avec Anne de Polignac, Gaspard d'Andelot, « beau, bien fait et brave au dernier point, » était celui qui donnait les plus grandes espérances. Maréchal de camp à vingt-trois ans, associé par ses exploits, durant la dernière campagne, à la gloire du Duc d'Enghien, qui le considérait comme son meilleur lieutenant, sa réputation militaire l'avait mis en vedette non moins que ses succès auprès des femmes. On citait parmi ses maîtresses Ninon de Lenclos dont il avait été le premier amant et Marion de l'Orme.

Tel il était, lorsque, à l'hôtel de Condé, il rencontra M^lle^ de Bouteville. Il s'en éprit en la voyant et dans l'ardeur de sa passion, il sollicita sa main sans même se demander si ses parens donneraient leur consentement à une alliance qui ferait entrer dans leur famille dévouée au calvinisme une fille catholique et par surcroît sans fortune. Avec un égal oubli de ce qu'elle devait à l'autorité de sa mère, Isabelle accepta ses hommages qui flattaient son orgueil et auxquels répondaient les sentimens de son cœur. Des promesses furent échangées, dont le Duc d'Enghien fut le premier confident. Ami de ces deux amoureux qui se considéraient déjà comme des fiancés, il leur promit son concours et son appui pour faciliter leur mariage et vaincre la résistance de leurs parens.

Les récits du temps nous ont conservé le souvenir des nombreux incidens qui suivirent : l'opposition des deux familles, l'éloignement imposé par le maréchal de Châtillon à son fils pour lui faire oublier sa belle, l'inutilité de ces efforts, la conversion de Gaspard au catholicisme et comment Isabelle et lui, résolus à s'épouser, recoururent au seul moyen qui s'offrît à eux d'arriver à leurs fins, en mettant leurs parens en présence du fait accompli. Pendant le carnaval de 1645, un soir en rentrant d'un bal, la jeune fille fut bel et bien enlevée, à la porte de l'hôtel de Valençay, sous les yeux de sa mère et de sa sœur,

jetée dans un carrosse où l'attendait d'Andelot et emmenée à Château-Thierry. Les fugitifs y arrivaient après avoir galopé toute la nuit et leur mariage était immédiatement célébré dans la grande église de la ville, « en présence de la garnison et de tous les nobles d'alentour » conviés, dès la veille, à la cérémonie. Le même jour, pour se dérober aux poursuites qu'ils avaient lieu de craindre, ils se réfugiaient dans la place forte de Stenay, apanage du Duc d'Enghien. Grâce à la protection et à l'amitié du prince, ils pouvaient maintenant attendre en sûreté que les orages déchaînés par leur audacieuse entreprise fussent apaisés. Ces orages furent violens et terribles. Pour y mettre fin, il ne fallut rien moins que l'intervention de la Reine régente, de Mazarin, de la Princesse douairière de Condé, du Saint-Siège lui-même, et encore, le maréchal de Châtillon ne se laissa-t-il arracher son consentement qu'à la condition que le mariage serait solennellement confirmé. Les jeunes époux se hâtèrent de revenir et, le 19 juin, ils recevaient de l'archevêque de Paris une nouvelle bénédiction nuptiale; ils pouvaient, désormais, jouir en paix de leur bonheur.

Ainsi s'ouvre pour celle qui, par suite de cette brillante alliance, sera bientôt duchesse de Châtillon, le cycle d'aventures qu'elle était destinée à parcourir. Toutefois, à ne la considérer qu'aux débuts de sa nouvelle existence, il ne semble pas qu'elle doive porter la responsabilité du désarroi auquel le ménage est bientôt livré. Le premier coupable, c'est le mari qui, rappelé à l'armée peu après son mariage, ne revenait à Paris que pour donner à sa femme le spectacle, offensant pour elle et scandaleux pour tous, d'une vie de débauche. Elle le voit retourner chez ses anciennes maîtresses, fréquenter Marion de l'Orme, contracter une liaison avec M^lle^ de Guerchy, fille d'honneur de la Reine, reprendre en un mot ses anciennes habitudes et pousser si loin l'inconduite que son père au moment de mourir le déshérite au profit des enfans qui naîtront de cette union.

Délaissée par son mari, la jeune épouse passe dans une maison religieuse une partie de l'année 1646; en 1647, elle a quitté cette maison; mais elle vit très retirée comme si elle voulait se faire oublier; l'été venu, elle se rend aux eaux de Bourbon. Là, elle rencontre le duc de Nemours. Alors commence entre elle et lui un commerce amoureux qui ne sera plus un secret lorsqu'en février 1649, au début de la Fronde, le duc de Châ-

tillon, commandant l'armée royale sous les ordres du duc d'Enghien devenu prince de Condé par le décès de son père, est frappé à mort, au fameux combat de Charenton. Isabelle n'en court pas moins au château de Vincennes où le blessé a été transporté. Bien qu'elle apprenne qu'au moment du combat, il portait au bras la jarretière de Mlle de Guerchy, elle semble oublier les trahisons dont il s'est rendu coupable envers elle; elle écoute avec une tendre compassion les propos par lesquels il s'excuse de ses torts, et c'est dans ses bras qu'il rend le dernier soupir.

La douleur qu'on la vit manifester, à la suite de ce tragique événement, était-elle sincère? Il est permis d'en douter et les contemporains ne l'ont pas cru. En tout cas, on ne saurait nier qu'elle fut rapidement consolée et que, dès ce moment, elle laissa aller son cœur là où la poussait son caprice. Sur sa route, elle retrouva Condé. Tout porte à croire que, pour établir solidement son influence sur lui, elle ne lui refusa pas ses faveurs, tout en continuant à les accorder au duc de Nemours, jusqu'au jour où ce malheureux jeune homme fut tué en duel par son beau-frère le duc de Beaufort.

Entre temps, les événemens se précipitaient. Condé, après avoir sauvé la royauté de l'entreprise des Frondeurs, et ramené la Cour à Paris d'où elle s'était enfuie, se voyait acclamé de toutes parts, « comme le vainqueur des ennemis du dedans et du dehors. » Grisé par son triomphe, il prétendait agir en maître, exigeait pour lui et les siens les honneurs et les places. Irrité par la résistance opiniâtre qu'Anne d'Autriche et Mazarin opposaient à ses exigences, il ne tardait pas à prendre une attitude de factieux et si menaçante, que la Reine et son ministre décidaient de le mettre hors d'état de nuire. Il était arrêté, le 16 janvier, avec son frère le prince de Conti et son beau-frère le duc de Longueville et incarcéré avec eux à Vincennes. On sait que ce fut là l'origine de la seconde Fronde et des événemens au cours desquels le Grand Condé nous apparaît comme un ennemi de sa patrie. Son arrestation eut une autre conséquence : elle entraîna la duchesse de Châtillon dans le parti des princes.

Il faudrait plus de place que nous n'en avons ici pour la suivre à travers les péripéties de la guerre civile qui recommençait. M. Paul Fromgeot les raconte tout au long et nous ne pouvons que renvoyer les lecteurs à son attachant récit. Ils y

verront la jeune duchesse, — elle avait vingt-quatre ans, — tenir tête à Mazarin, ne reculer devant aucun moyen pour triompher de lui et pousser si loin la volonté de le détruire qu'elle sera soupçonnée d'avoir voulu le faire assassiner. La duchesse de Chevreuse n'en avait pas fait autant contre Richelieu. Malgré tout cependant, si l'on entreprenait d'établir une comparaison entre ces deux grandes dames, qui ont rivalisé d'audace, d'esprit et d'intrépidité au profit d'une cause détestable, l'avantage resterait à la duchesse de Châtillon, à laquelle on ne peut contester le mérite d'avoir tout fait pour détourner Condé de recourir à l'étranger et de n'avoir pas voulu le servir dans ses desseins quand elle eut compris qu'ils reposaient sur un crime de lèse-patrie. Ceci doit lui être compté, et il n'est pas moins juste de rappeler qu'après son second mariage avec un prince étranger, elle n'oublia pas qu'elle était née Française et s'efforça « d'être utile au Roi » dans toutes les circonstances où il lui fut donné de l'être.

Quant aux désordres de sa vie privée, autour desquels a régné et règne encore une confusion qui ne permet guère d'en préciser l'étendue, il faut reconnaître avec son historien qu'ils résultèrent surtout des mœurs de son temps. Elle n'a été sous ce rapport ni meilleure, ni pire que beaucoup de grandes dames ses contemporaines et s'il est plus souvent question d'elle que de tant d'autres, c'est que son rôle dans la Fronde l'avait mise en vedette. Elle mourut en 1695. Il y avait trois ans qu'elle était veuve pour la seconde fois, trois mois qu'elle pleurait son frère le maréchal de Luxembourg auquel on l'avait vue se dévouer avec passion, lorsqu'il avait été compromis dans le procès de la Voisin. Depuis longtemps, elle était rentrée dans le devoir, et ses fréquens séjours, vers la fin de sa vie, chez les religieuses bénédictines de la rue Cassette, témoignaient de son désir de se faire pardonner les scandaleux écarts de sa jeunesse.

Avec elle disparaissait la dernière des héroïnes de la Fronde, la Grande Mademoiselle et la duchesse de Longueville l'ayant précédée dans la tombe, sans que leur mort, pas plus que la sienne, laissât aucun vide. A la cour de Louis XIV, domestiquée et asservie par une main de fer, il n'y avait plus de place pour des femmes de ce caractère et de cette trempe. Désormais, parmi les charmeuses qui occuperont ce brillant théâtre, on ne verra plus de révoltées, pas plus qu'on n'y verra de rebelles parmi les

grands seigneurs : les uns et les autres rivaliseront d'efforts pour affirmer leur soumission à la volonté du Roi. « La souplesse, écrit Saint-Simon, la bassesse, l'air admirant, dépendant, rampant, plus que tout, l'air de néant sinon par lui, étaient les uniques voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât, on n'y revenait plus. Ce poison ne fit que s'étendre. Il parvint jusqu'à un comble incroyable. » Ainsi, dans cette Cour où naguère grondait la révolte, la courtisanerie est devenue l'arme des ambitieux; ils n'exigent plus; ils sollicitent et leur faveur se mesure à leur servilité.

Nous savions tout cela par les Mémoires du temps. Mais, voici qu'à l'appui de leurs dires, M. le duc de La Force nous apporte un récit d'histoire, consacré au fameux Lauzun, l'un des plus illustres courtisans du Roi Soleil. Le talent qu'il y révèle et une documentation consciencieuse, très heureusement fortifiée par des traditions de famille, impriment à ce récit autant d'intérêt que d'autorité. J'ai fait remarquer au début de cette étude qu'en histoire, quelque épuisé que paraisse un sujet, il est rare qu'il ne se prête pas à des révélations nouvelles et parfois inattendues. Le livre de M. le duc de La Force ne démontre pas moins que ceux dont j'ai parlé avant de parler du sien l'exactitude de ce propos. Bien qu'il semblât en effet qu'Antonin Nompar, d'abord marquis de Puyguilhem, plus tard duc de Lauzun, était un de ces personnages sur lesquels nous n'avons plus rien à apprendre, on ne connaissait guère que son nom et le plus retentissant des événemens de sa vie, c'est-à-dire le piquant roman de ses amours avec la Grande Mademoiselle. Bien des documens le concernant et notamment sa volumineuse correspondance, conservée à Paris au Dépôt du Ministère de la Guerre, en Angleterre et en Italie dans des Archives privées ou publiques, n'avaient jamais été publiés. C'est à cette source que M. le duc de La Force s'est documenté et a puisé les élémens des pages charmantes qu'il nous présente aujourd'hui, tableau vivant et animé de la cour de Versailles, de ses mœurs, de ses intrigues et qui complète heureusement celui qu'en ont tracé Saint-Simon et d'autres mémorialistes ses émules.

Dans ce décor d'une magnificence sans égale, reconstitué avec ses changemens à vue, aussi variés qu'imprévus, se déroulera toute la destinée de Lauzun et, parmi les acteurs qui le parcourent, il se distinguera par les soubresauts et les péripéties

d'une carrière qui fait de lui, quoique placé au second rang, le plus original et le plus romanesque des personnages de son temps. Nous le voyons débarquer à quinze ans, du fond de sa province, tel un cadet de Gascogne, chez son parent le maréchal duc de Gramont, y grandir en se façonnant aux belles manières et s'élancer de là vers l'avenir qu'il va poursuivre avec le savoir-faire et la ténacité d'un ambitieux, avide de plaisirs et de richesses non moins que dépourvu de scrupules et de préjugés. Nous le voyons évoluer, s'agiter, conquérir les belles, plier l'échine, gagner la faveur royale, en tirer des honneurs et des grâces plus promptement qu'aucun de ses contemporains, puis rouler de ces hauteurs dans une disgrâce éclatante qui lui vaudra un emprisonnement de dix années, durant lequel il se croira perdu à jamais. Sorti de prison après cette longue et douloureuse captivité, il reparaît sur le théâtre où il a brillé d'un incomparable éclat; il y court de nouvelles aventures, va en chercher d'autres en Angleterre, se montrant toujours et partout tel que nous l'a décrit Saint-Simon : « extrêmement brave et aussi dangereusement hardi; courtisan également insolent, moqueur, bas jusqu'au valetage et plein de recherches, d'industrie, d'intrigue, de bassesses pour arriver à ses fins, avec cela dangereux aux ministres, à la Cour, redouté de tous et plein de traits cruels et pleins de sel qui n'épargnaient personne. »

En regard de son existence agitée, dressons maintenant le tableau de l'amoureuse passion qu'a conçue pour lui la vieille fille qu'est la Grande Mademoiselle et celui des tentatives auxquelles il se livre pour attiser cette passion, en ayant l'air de s'y dérober et en feignant de croire qu'il est trop mince gentilhomme pour devenir l'époux d'une princesse du sang; rappelons l'opposition que fait le Roi à cette union, après y avoir d'abord consenti, la douleur irritée de Mademoiselle, la résignation jouée de Lauzun à la volonté du maître, l'effort combiné de Louis XIV et de M^me^ de Montespan pour faire attribuer à leur bâtard le duc du Maine les biens considérables dont la princesse avait voulu disposer en faveur de l'homme qu'elle aime et dont définitivement il n'aura qu'une faible part; suivons en ses extravagances la folle jalousie dont elle le poursuit et au point de donner à penser qu'ils sont mariés secrètement; greffons sur ces incidens la brouille qui résulte de cette jalousie, la mort de Mademoiselle et le mariage de Lauzun, enfin délivré de ce joug

et plus que sexagénaire, avec une jeune fille de quinze ans, Mlle de Lorge, sœur cadette de la duchesse de Saint-Simon ; puis son voyage à Londres, son rôle en 1688 dans la révolution d'Angleterre, qui lui assure l'amitié reconnaissante des souverains britanniques renversés et proscrits, sa campagne en Irlande, entreprise pour la défense de leurs droits, son élévation à la dignité de duc et pair héréditaire venant récompenser son dévouement à une grande infortune et enfin sa retraite, en 1720, dans un couvent de moines augustins, bientôt suivie de sa mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; rétablissons ces événemens dans le cadre où ils se sont déroulés, et nous devrons reconnaître qu'en dépit de leur réalité rigoureusement historique, ils constituent, ainsi que je l'ai dit, le plus extraordinaire des romans.

Ce caractère est d'ailleurs commun à plusieurs des personnages du XVIIe siècle, et surtout aux femmes de la Cour de Louis XIII et de Louis XIV. Victor Cousin l'avait compris lorsqu'il se fit l'historien des héroïnes de la Fronde. La preuve en est dans les récits qu'il leur a consacrés, où l'élément romanesque est mis en lumière avec une persévérance systématique et sans dommage pour la vérité. C'est là, me semble-t-il, la bonne méthode puisqu'elle rend plus attrayantes les œuvres qui s'y conforment. M. le duc de La Force est récompensé de l'avoir adoptée par le succès dont bénéficie son livre où la naturelle sévérité de l'histoire est tempérée par les développemens donnés aux traits particulièrement pittoresques.

M. Louis Batiffol et M. Paul Fromageot avaient fait de même, l'un pour la duchesse de Chevreuse, l'autre pour la duchesse de Châtillon, et le résultat de leur effort a été identique à celui qu'a obtenu M. le duc de La Force. Nos auteurs méritent donc d'être associés dans les mêmes éloges et d'autant plus que les trois grands acteurs dont ils ont éclairé la physionomie, ayant occupé successivement la scène du monde pendant cent vingt années, la monographie de chacun d'eux est comme un chapitre détaché d'une grande histoire, et qu'il suffit d'enchaîner ces chapitres l'un à l'autre pour voir revivre et se dérouler autour de figures illustres toute l'épopée d'un siècle que, non sans raison, on a appelé « le grand siècle. »

ERNEST DAUDET.

# VALLONA

## NOTES DE VOYAGE

De même que le Maroc traditionnel se divisait en pays maghzen et en pays siba, en pays soumis au Sultan et pays insoumis, de même en était-il des régions que nos cartes dénomment habituellement Albanie; et c'est au même signe distinctif qu'on pouvait ranger une ville ou un village dans l'une ou l'autre des deux catégories, je veux dire au paiement de l'impôt. Dans *l'Albanie inconnue*, j'ai raconté mon voyage en « pays siba. » Des montagnes du Nord, me voici descendu près du canal d'Otrante, suivant « les échelles » d'Albanie et avant de traverser d'Adriatique en Macédoine vers Monastir et Uskub. Partout l'administration turque y était établie et relativement obéie, sinon respectée. Partout Italiens, Autrichiens ou Grecs y entretiennent des comptoirs et des intérêts, et les bateaux de la Puglia ou du Llyod ou les navires grecs y portent journellement, en même temps que leurs couleurs, leurs produits et leurs agens.

Prevesa et Santi-Quaranta sont les premières escales des paquebots qui font le cabotage et le service postal de l'ancienne frontière grecque à la frontière monténégrine ou autrichienne, escales sans grand intérêt et servant surtout de ports à Janina et à sa région, dont ils sont éloignés d'une douzaine d'heures en voiture par Prevesa ou à cheval par Santi-Quaranta.

Mais le navire, qui court le long d'une côte sauvage dont la

bordure rocheuse tombe abrupte dans la mer, arrive tout à coup devant une échancrure du rivage. Au Nord, le terrain plat et marécageux fait un remarquable contraste avec les montagnes du Sud qui enserrent presque complètement une baie, que ferme et protège une île. C'est la baie de Vallona. Le navire s'engage dans la passe entre l'île de Saseno et le cap Glossa, pointe Sud et montagneuse du golfe où le navire jette l'ancre.

La rade est merveilleuse; la vaste baie, d'un bleu profond, s'ouvre sur un fond de montagnes vertes, tachées du gris cendré des oliviers. Là-bas, sur la droite, à mi-coteau, le village de Kanizia dresse ses maisons antiques, qui semblent des ruines romaines au milieu d'arbres plantés par les Vénitiens. A gauche, la terre plate émerge à peine des flots et l'on distingue mal où finissent les roseaux de la côte et où commencent les oliviers et les ormes où Vallona est enfoui. On aperçoit à peine la ville. Seule, au loin, la pointe blanche des minarets se détache au milieu des bosquets d'arbres et, sur le port, les bâtimens de la douane attendent le voyageur. Ce cirque de verdure enserre une baie apaisée; l'île qui ferme la rade arrête la violence des flots, les collines les vents du Sud et la brise de l'Est; l'eau calmée reflète au profond de la baie la silhouette des sommets qui la protègent.

Le navire se balance sur ses ancres à 500 mètres du rivage marécageux. Les barques arrivent du débarcadère et se pressent sur ses flancs. Celle-ci amène le vice-consul d'Italie, qui vient aux nouvelles, et la voisine un agent du consulat autrichien. A côté, des voiliers d'assez fort tonnage sont remplis de barriques et de peaux, sans doute de l'huile d'olives et des peaux de chèvres, les deux objets d'exportation du pays, et les bateliers assiègent de leur insistance les gens du bord. Voici enfin la barcasse où l'on me fait descendre; le batelier de ses rames s'éloigne du navire, puis bientôt debout conduit en s'appuyant sur les hauts-fonds.

***

En maintes villes d'Orient, le ciel et la mer, la lumière dorée, l'éclat des taches blanches que les maisons forment en se détachant sur les verdures profondes, les couleurs intenses qui vibrent et l'air diaphane qui rapproche les premiers plans composent la beauté du site et jettent sur la ville l'illusion du rêve

devant le voyageur qui aborde à la rive. Mais qu'il descende; que, de spectateur lointain du paysage féerique, il devienne le promeneur familier anxieux de voir de près la beauté entrevue, souvent, hélas! un désenchantement lui fait maudire le mirage que devant ses yeux a fait jouer la lumière. Vallona est de ces villes. On aborde à un port rudimentaire, ou plutôt à un débarcadère construit par une société exploitant l'asphalte; quelques arbres masquent des ruines assez importantes d'une forteresse vénitienne, puis une route poussiéreuse conduit de la douane à une ville sans beauté et sans charme; le bazar n'a point d'attrait, et les étalages y sont misérables; la grande place est d'une banalité qu'égalent les mosquées voisines; l'eau vive manque; les costumes locaux ont disparu, et les maisons sont sans intérêt. Ce ne sont plus les « Koulé » de Diakovo et d'Ipek, forteresses féodales des beys albanais du Nord; les jardins desséchés n'ont pas la vie que met l'eau courante des ruisselets à Tirana la verte ou dans la mystérieuse Ipek. Rien ne rappelle ici l'originalité des villes albanaises de l'intérieur. Je cherche le cimetière où, près de la maison, les pierres debout marquent seules les tombes et où, sous les arbres centenaires, gens et bêtes passent pour les besognes familières. Je ne trouve plus le jardin clos où c'est un fouillis de fleurs, d'arbres et de vignes aux lourds raisins, où l'on peut cueillir le fruit qui vient de mûrir et le rafraîchir dans l'eau glacée et pure qui circule à travers les herbes dans les sillons qu'on lui a creusés.

Non contente d'être sans grâce, Vallona est aussi sans salubrité; elle est entourée de marécages, et la malaria sévit. L'Occidental qui y séjourne doit ne pas oublier la quinine et en faire usage. Le gouvernement turc, avec son habituelle insouciance, n'a rien fait pour protéger les habitans; l'eucalyptus, qui aurait si facilement asséché les environs et chassé l'endémique malaria, n'a nulle part été planté. Souhaitons plus de prévoyance au jeune gouvernement albanais.

***

C'est à Vallona que celui-ci a établi sa première capitale; la raison en est simple, c'est le fief du chef de ce gouvernement, Ismaïl Kemal. L'organisation féodale subsiste dans cette partie du pays comme au Nord; à côté des villages libres, où chaque paysan est propriétaire de sa terre, des propriétés foncières con-

sidérables appartiennent aux beys, qui forment la classe dominante de la population. Sur ces domaines, des métayers demeurent leur vie durant et cultivent le sol. Ils reçoivent une moitié ou les deux tiers de la récolte, selon les régions. Parmi ces grands propriétaires, quelques familles, dans chaque partie de l'Albanie, se sont élevées avec le temps, et leur influence s'exerce sur les autres notables. A Vallona, la grande famille est celle des Vlora, ou Vlorna, déformation, dit-on, du nom de Vallona. Le chef de cette famille est l'ancien grand vizir Férid pacha. Ses terres se comptent par heures de marche ; son palais est en ville, mais fort délabré, car il séjourne peu volontiers ici où on l'accuse de mille exactions. Aussi est-ce son cousin pauvre qui a hérité de l'influence traditionnelle des Vlora, et Ismaïl Kemal s'est depuis longtemps posé en chef. Sous l'ancien régime, il avait comme programme l'indépendance de l'Albanie. Dès l'instauration du régime jeune-turc, il se proclama « osmanlis, » mais adversaire d'Ahmed Riza et de ses amis : il s'allia à l'Union libérale, puis en devint le président et, en face du système centralisateur d'*Union et Progrès*, réclama la décentralisation et l'autonomie. Tous les beys de la région, jusqu'à Berat et El-Bassam, sont ses amis et ses partisans, et l'on peut dire qu'il fit, dans cette partie de l'Albanie, l'union de la classe dirigeante contre la Jeune-Turquie. Celle-ci s'en vengea en 1909 : après le mouvement de réaction de Constantinople et la victoire des Jeunes-Turcs, ceux-ci impliquaient les beys de Vallona dans un complot et les inculpaient de trahison ou de réaction. La plupart durent fuir à l'étranger ou dans les montagnes. Aussi peut-on croire que c'est avec un plaisir sans mélange qu'ils mirent à leur tour à la porte les représentans de la Jeune-Turquie pour prendre le pouvoir, ou ce qui en a l'apparence.

Cette classe de la population est fort différente des beys des montagnes du Nord. Ces derniers n'ont eu aucun contact avec l'Occident, ils l'ignorent. Les beys de Vallona y sont allés et parlent parfois l'italien, l'allemand ou le français ; ils ont des lumières sur le monde extérieur à l'Albanie et possèdent un vernis de culture ; musulmans, ils ne sont pas fanatiques, et certains comme Ismaïl Kemal se disent amis des orthodoxes grecs. Très consciens de leur nationalité albanaise, ils ont l'ambition d'être maîtres chez eux et de parvenir à leurs desseins, en

employant les moyens opportuns. La rudesse des mœurs du Nord s'est atténuée, et ils ont remplacé le coup de feu par l'intrigue; ils ne portent pas le fusil, mais portent en eux une imagination qui leur montre tout possible. Toutefois, la douceur du climat, la facilité de la vie, qui contrastent si singulièrement avec les rudes saisons des massifs de l'Albanie du Nord et les pénibles luttes de l'existence du petit bey montagnard de Liouma ou de Malaisia, ont donné à ceux qui sont nés aux rives de la Vopussa et aux côtes de Vallona la paresse d'agir, commune aux peuples favorisés pendant trop de siècles par la chaleur du ciel méditerranéen et la tiédeur des flots qui chassent vers le Nord les hivers rigoureux. C'est ainsi que trop souvent l'ardeur des gens de Vallona est imaginative et l'initiative renvoyée au lendemain.

Nul ne sait ce que durera le semblant de gouvernement établi par Ismaïl Kemal en décembre 1912 et combien de temps flottera sur la ville l'étendard de l'Albanie indépendante, l'aigle noire à deux têtes sur fond rouge. Sous le régime turc, Vallona n'était dotée que d'un simple kaïmakan. C'est tout un ministère qu'y établit Ismaïl et, trait caractéristique, un ministère de grands propriétaires. Zenel bey, nommé sans le savoir président du Sénat, est le chef de la grande famille des Mahmoud Begovic d'Ipek, dont j'ai conté l'entretien dans *l'Albanie inconnue;* Riza bey, le chef de la plus vieille famille de Diakovo, est désigné comme commandant de la milice nationale, en compagnie d'Issa Bolétinatz, le célèbre bey agitateur. Abdi bey Toptan, nommé aux Finances, Mehmed pacha à la Guerre, Lef Nossis aux Postes, sont tous de grands propriétaires. C'est le ministère des beys, avec Luidgi Karakouki, ancien secrétaire d'Ismaïl Kemal, au Commerce, comme agent d'affaires pour les circonstances délicates, type de Levantin rusé et adroit, qui connaît italien et français et sert d'interprète entre l'Albanie et l'Europe.

Tel est le gouvernement, disons de Vallona, car il ne gouverne, au vrai sens du mot, guère au delà d'une zone d'une cinquantaine de kilomètres autour de la ville. Au Nord et à l'Est, c'est l'anarchie albanaise. Au Sud, c'est la population grecque orthodoxe d'Épire, qui réclame son rattachement à la Grèce, à l'exception de quelques groupes musulmans réfugiés dans les montagnes, comme les Lap près de Santi-Quaranta et surtout

plus au Sud, comme les Tcham, qui ont conservé leur fanatisme et leur isolement.

C'est donc, pour le moment, une vingtaine de mille habitans peut-être qui sentent l'action du gouvernement de Vallona, dont environ 8000 en ville; les Albanais musulmans en composent la grosse majorité; des orthodoxes albanais ou grecs, et des Italiens catholiques d'origine albanaise y entretiennent l'usage constant de la langue grecque et de la langue italienne, à côté de l'albanais; quant au turc, il a toujours été inconnu.

***

La présence de cette colonie italienne d'origine albanaise est un des traits les plus intéressans des relations entre l'Italie et l'Albanie et, dans le conflit d'intérêts italo-autrichien, dont Vallona est le centre, elle joue un rôle qui n'est pas négligeable.

Vallona est peut-être, de toutes les villes de l'Albanie, celle où l'Italie possède le plus d'influence; elle le doit moins à sa proximité qu'à deux causes fondamentales : l'une est la présence en Italie d'une importante colonie albanaise italianisée, dont un certain nombre de représentans sont retournés en Albanie et ont été canalisés vers Vallona ; l'autre est l'intérêt de premier ordre que le royaume attache à ce point de la terre albanaise.

C'est, paraît-il, au xv^e siècle que les premiers Albanais émigrèrent en Italie; les historiens italiens racontent qu'en 1462, tandis que Ferrant d'Aragon faisait le siège de Barletta, une colonie d'Albanais se présenta à lui et se fixa dans le pays; c'est en tout cas vers 1470 que cette émigration prit des proportions assez importantes. L'origine en était la conquête turque effectuée à cette époque après la défaite de Scanderbeg. Dispersés à travers les Abruzzes, la Calabre et la Sicile, ces émigrés ont adopté la langue, puis le costume, puis les coutumes du pays où ils se fixaient. Toutefois, ils n'ont pas perdu tout souvenir de leur ancienne patrie, ni tout contact avec elle. Pendant très longtemps, ces souvenirs sont restés latens et ces contacts intermittens; mais depuis la création du royaume d'Italie, Rome comprit très vite le parti qu'elle pouvait tirer de cet élément, qu'on évalue à une cinquantaine de mille âmes; elle s'appliqua à ranimer les souvenirs, à rétablir les contacts et à faire des Albanais d'Italie l'instrument d'action le plus efficace pour la propagande italienne en Albanie, en attendant d'en tirer parti

pour invoquer ses intérêts spéciaux. M. Baldacci, professeur à l'Université de Bologne, a indiqué avec franchise ce plan concerté : « La politique italienne se sert des Italo-Albanais comme point d'appui pour exercer une influence sur les populations balkaniques, d'autant plus que le voisinage de cette colonie avec la côte d'Illyrie, la parenté avec certaines familles, l'analogie et la communauté d'histoire, de coutume et de commerce fournissent des droits et des raisons pour intervenir. » Les Italiens ont favorisé la renaissance nationale de l'idée albanaise et ont donné asile à une société nationale albanaise et à des journaux, écrits d'abord en italien, puis en albanais, qu'ils répandirent ensuite de l'autre côté de l'Adriatique. Par ces intermédiaires, les dons pouvaient facilement être distribués dans l'autre presqu'île. Par eux surtout, on chercha à exercer une influence sur les Albanais, et quels meilleurs agens à transplanter sur l'autre rive adriatique! L'Italie y trouvait double avantage : celui de posséder sous la main des intermédiaires précieux, celui d'avoir des agens commerciaux excellens pour le développement du trafic italo-albanais.

A Vallona, le vice-consul d'Italie me présente, par exemple, le chancelier du Consulat ; c'est un M. Bosio, qui exerce le métier d'agent de la Compagnie de navigation la « Puglia ; » il est né dans les Pouilles d'une famille albanaise transplantée en ce lieu; et de même origine sont la plupart des Italiens qui forment la colonie italienne de Vallona, cent familles environ, petites gens faisant le commerce en boutique et servant d'intermédiaires entre le royaume qui envoie ici ses produits fabriqués, ses étoffes, ses vins, son blé ou sa farine et les Albanais, qui exportent en Italie les peaux et la laine de leurs bêtes et l'huile de leurs oliviers.

L'Italie encadre cette colonie, comme à Durazzo et comme à Scutari, par une organisation à elle, dont le chef est le consul et dont les linéamens sont formés des écoles royales, de l'agence de la « Puglia » avec les intérêts qui gravitent autour de celle-ci, et des postes italiennes. D'après un rapport de la direction générale des écoles italiennes à l'étranger, Vallona comme Durazzo posséderait trois écoles royales, une de garçons, une de filles, et une école du soir avec 400 élèves environ dans chacune de ces villes. A Scutari, cinq écoles, dont deux crèches, recevraient un nombre un peu plus grand d'enfans. D'après

ce que j'ai vu à Vallona, j'ai lieu de croire que ces chiffres sont plutôt exagérés. Toutefois, il n'est pas douteux que les écoles royales sont un des meilleurs élémens d'action de l'Italie en Albanie. Si elle pouvait réaliser un projet d'organiser à Bari, à six heures de la côte albanaise, une école supérieure pour jeunes Albanais et d'y attirer ces derniers, ce serait assurément le plus remarqnable couronnement de cette œuvre scolaire.

Malgré ces efforts qui datent d'un quart de siècle, son action reste encore inférieure en résultats à celle de l'Autriche dans l'ensemble de l'Albanie ; mais à Vallona, grâce à sa colonie, elle a dépassé sa rivale. C'est qu'ici, l'Autriche manque de son point d'appui habituel, le clergé catholique et les écoles religieuses. Sauf la petite colonie italienne, qui d'ailleurs manque de prêtres et d'églises, il n'y a dans ce port que des musulmans et des orthodoxes. Des distributions d'argent opportunes peuvent procurer à l'Autriche des partisans ou des indicateurs, mais non une organisation. Aussi l'influence autrichienne est-elle fortement battue en brèche dans cette région de l'Albanie et il n'a fallu rien moins que la guerre italo-turque, qui a provisoirement suspendu l'expansion italienne, et la politique de la *Consulta*, qui a rendu violemment hostile à l'Italie tout l'élément grécophile, pour arrêter les progrès de l'action italienne. Dans l'Albanie indépendante, cette action va reprendre avec d'autant plus de force que son rayon va être limité. L'Albanie devient une façade maritime avec un hinterland montagneux ; les plus hautes chaînes l'encadrent et elle est à peu près formée des deux anciens vilayets de Scutari et de Janina, à l'exception de la région méridionale de ce dernier. Sous le régime turc, les Albanais s'avançaient bien au delà, mais l'Italie n'exerçait vraiment son action commerciale et économique que dans ce qui devient l'Albanie autonome ; dans les dernières années, le commerce italien recueillait environ un tiers des transactions faites avec l'étranger dans le vilayet de Janina et un quart dans le vilayet de Scutari. Ce sont des résultats considérables, si l'on songe que l'Autriche-Hongrie a hérité de la prépondérance économique en ces régions depuis la chute de la République de Venise, que Trieste est la tête de ligne d'un mouvement commercial traditionnel, avec ses commerçans allemands, grecs, voire italiens, qui y possèdent leurs maisons de commerce, avec ses navires, ceux du Llyod secondés par ceux de l'Ungaro-

Croate de Fiume, avec sa position merveilleuse comme point de départ d'un fructueux cabotage. Bon an mal an, les deux vilayets faisaient sans doute pour une vingtaine de millions d'affaires à l'extérieur, dont un tiers en vente et deux tiers en achats. L'Autriche se maintenait au premier rang, distançant de bien loin ses concurrens et notamment sa jeune rivale et alliée.

En sera-t-il de même demain? on ne peut douter que la lutte va être menée à fond par l'Italie, et c'est à Vallona que celle-ci dirige ses plus vifs efforts; à Scutari ou à Durazzo, elle travaille; à Vallona elle veut vaincre. L'endroit est bien choisi; à six heures de Brindisi et de Bari, sous le même ciel et le même climat que celui où vivent en Italie les Albanais émigrés, dans un milieu où le catholicisme ami de l'Autriche est absent. Mais, à vrai dire, toutes ces circonstances sont bien secondaires; si l'Italie a les yeux fixés sur Vallona, c'est que la question de Vallona est une question capitale pour sa politique. Je dirai volontiers qu'elle abandonnerait sans doute les cinq sixièmes de l'Albanie, si l'on voulait lui laisser le dernier sixième avec Vallona, et j'exagérerai à peine si j'ajoute que la Triple Alliance a été acceptée par l'Italie comme une assurance de n'être pas rejetée de cette rive.

***

La valeur que la rade de Vallona représente dans l'Adriatique ne saurait être trop mise en lumière. Dans cette mer, la politique autrichienne a su se réserver au cours des siècles tous les bons ports: Trieste, Fiume, centres commerciaux, Pola, Sebenico, ports militaires et Cattaro, dont les merveilleuses bouches auraient une valeur sans pareille, si le Montenegro ne les dominait pas du haut du mont Leoven. En dehors de ces rades, que reste-t-il? En Italie, Venise où l'on a créé tout un appareil défensif, mais qui, avec des accès facilement ensablés, ne peut prétendre à un rôle offensif, Ancône et Bari, ports de commerce ouverts et qui ne sauraient devenir ports militaires, Brindisi, où l'Italie a fait porter ses efforts, mais qui n'est qu'un pis aller comme port de guerre et incapable de contenir une flotte de haut bord. Il a donc fallu que le royaume organisât son grand port défensif et offensif à Tarente, à l'extrémité de son territoire et au delà du canal d'Otrante, porte de l'Adria-

tique. Sur la côte voisine, les ports valent bien moins encore ; de l'un à l'autre, j'ai passé et pense qu'on ne saurait se tromper sur leur valeur. Antivari est un assez bon port de commerce, à l'abri des vents du Sud, mais peu défendable ; Dulcigno n'est qu'une crique ensablée ; à Saint-Jean-de-Medua, les vents rejettent les alluvions du Drin, qui envahissent progressivement la rade très médiocre ; à Durazzo, le navire reste en mer pour débarquer passagers et marchandises à 300 mètres du rivage. Mais il n'y a pas en ce lieu de rivière qui ensable la côte ; en opérant des draguages et des travaux, on pourrait faire un port convenable ; toutefois, il est livré sans défense aux vents du Sud. Une jetée pourrait y être construite, mais Durazzo restera toujours un port ouvert aux vents et propice aux attaques. Pour compléter cette énumération, il ne reste plus que Vallona. Or sa baie constitue un port naturel superbe et vaste, en eau profonde, sans rivière qui l'ensable ; l'île montagneuse de Saseno est une défense naturelle vers le large. Une minuscule jetée et quelques draguages suffiraient à constituer la plus belle rade de l'Adriatique, la plus sûre et la plus facilement défendable. C'est en ce lieu qu'était jadis Oricum, Porto Raguseo, où les habitans émigrèrent quand le fleuve Vopusa, apportant ses dépôts au port d'Apollonia, l'ensabla et éloigna le rivage. On voit encore, non loin de Vallona, sur une petite éminence quelques ruines très médiocres, quelques colonnes, restes de cette ancienne ville où passait jadis la ligne côtière. Alors que toute la côte jusqu'à Antivari a repoussé la mer et s'est avancée de plusieurs dizaines de kilomètres depuis l'époque romaine, la baie est restée la même rade profonde et protégée, qui attend le dominateur qui saura l'utiliser.

Dès lors, qui ne comprend la valeur de Vallona ? Le canal d'Otrante est la porte de l'Adriatique et Vallona en tient la clef. Embusquée dans ce port, une force navale ferme et ouvre le canal large d'environ 70 kilomètres seulement. Vallona deviendrait-il la possession d'une autre Puissance que l'Italie ? C'est, en cas de guerre, l'Adriatique fermée à celle-ci, les escadres de Tarente arrêtées au défilé et toute la côte italienne d'Otrante à Venise tenue sous la menace d'une flotte étrangère, cachée à six heures de mer. Il est vrai que si Vallona tombait au pouvoir du royaume, les flottes autrichiennes seraient embouteillées dans l'Adriatique, car, à la quitter, elles risqueraient

d'être prises au détroit entre les attaques de Vallona et celles de Tarente.

Vallona constitue donc une position stratégique de premier ordre dans l'Adriatique. L'Italie ne saurait consentir à ce que ce port tombât sous la domination d'une grande Puissance sans sentir un péril perpétuel sur ses rives ; l'intérêt vital du royaume lui commande d'en interdire la possession à l'Autriche. Mais cette dernière a un intérêt à peine moindre à éloigner l'Italie de ce port pour assurer l'ouverture et la liberté du passage du canal d'Otrante à ses flottes.

Dès lors, et malgré toutes les belles paroles, l'Italie et l'Autriche s'entendront toujours fort bien aussi longtemps qu'il ne s'agira que d'éloigner un tiers de Vallona et de l'Albanie, de pratiquer la politique de l'abstention, de s'assurer contre une non-intervention réciproque. Mais elles ne sauraient s'entendre pour un partage de l'Albanie sans renoncer l'une ou l'autre à l'une des règles directrices de sa diplomatie. Aussi quand l'Autriche, au cours de la crise balkanique, forma le projet d'envoyer un corps d'occupation à Scutari, il a suffi de la proposition italienne pour l'arrêter : l'Italie donnait son adhésion, sous condition d'opérer de même à Vallona. En résumé, l'Italie ne saurait consentir à l'installation de l'Autriche à Vallona sans trahir ses intérêts essentiels ; l'Autriche ne saurait consentir à la prise de possession de ce port par l'Italie sans livrer à la merci de cette dernière sa politique et ses forces maritimes ; ce serait une lourde faute de la diplomatie du *Ballplatz* et une atteinte au prestige de la monarchie dualiste.

Dès la constitution du royaume, les dirigeans de la *Consulta* ont très clairement vu ces vérités et ont eu dès lors comme principale préoccupation d'empêcher la possibilité d'une mainmise par l'Autriche sur ces régions, mainmise que préparait un travail de pénétration concertée. La Triple Alliance fut conclue autant pour interdire une extension autrichienne en Albanie que pour se prémunir contre une attaque en Vénétie. Rome avait besoin de cette double assurance et, par suite, de cette alliance, aussi longtemps qu'elle ne se sentait pas plus armée et plus forte que sa voisine. Elle maintient l'alliance : l'heure n'est donc pas venue où le royaume se croira capable de refouler et de conquérir, après avoir résisté et arrêté.

La politique actuelle de l'Italie à l'égard de Vallona a été

bien des fois définie avec une netteté parfaite ; le professeur Baldacci, que nous avons déjà cité, écrit en 1912 : « Notre formule est ceci : dans le cas où l'Albanie changerait de gouvernement, aucun autre pavillon que le pavillon albanais ne sera hissé sur la ville shkipetare. » L'amiral Bettollo, dans une interview à la même époque, déclare : « En ce qui concerne Vallona, l'Italie ne pourrait jamais accepter qu'une grande Puissance s'y vînt installer directement ou indirectement, et encore moins qu'elle convertît cette position splendide en une vraie base d'opérations. Si Vallona devait un jour devenir cette base militaire, il n'y a que l'Italie qui pourrait être appelée à l'occuper ; parce que, si Vallona était dans les mains d'une autre puissance maritime, l'efficacité des places de Tarente et de Brindisi serait considérablement diminuée, avec grand péril pour notre situation stratégique dans le canal d'Otrante. »

C'est la politique permanente de l'Italie, politique qu'a définie, en termes diplomatiques, mais non moins nets, M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères en mai 1904, en s'exprimant ainsi : « L'Albanie n'a pas grande importance en elle-même ; toute son importance tient dans ses côtes et ses ports qui assureraient à l'Autriche et à l'Italie, dans le cas où une de ces deux Puissances en serait maîtresse, la suprématie incontestée de l'Adriatique. Or, ni l'Italie ne peut consentir cette suprématie à l'Autriche, ni l'Autriche à l'Italie ; aussi, dans le cas où une de ces deux Puissances voudrait la conquérir, l'autre devrait s'y opposer de toutes ses forces. C'est la logique même de la situation. »

Cette situation apparaît dans toute sa brutalité au voyageur qui a suivi les « échelles » des territoires dalmates, monténégrins et albanais et qui arrive dans cette baie splendide de Vallona, que la nature a modelée pour abriter des flottes. Il est visible que cette rade est le plus bel enjeu de la partie albanaise et peut être la pomme de discorde entre Italiens et Aut chiens ; c'est, en tout cas, le Gibraltar de l'Adriatique.

GABRIEL LOUIS-JARAY.

# POÉSIES

## SANS LUMIÈRE

Comme il est doux, le soir, de rester sans lumière!

Vous m'attendiez dans l'ombre où la lueur dernière
Du jour laissait encore un reflet pâle et doux;
Et c'était bien une clarté de rendez-vous!
Assis à vos genoux, je vous croyais lointaine
Encor, je ne voyais qu'une robe incertaine
Qui semblait frissonner... Et c'était vous pourtant
Dont je sentais le corps, près du mien palpitant,
Dans cette ombre où vous vous étiez abandonnée;
Sur votre lèvre alors à ma lèvre donnée,
Notre baiser sembla devoir s'éterniser.
Et c'était plus troublant ainsi de se griser
Dans cette nuit qui nous voilait jusqu'à nos âmes,
Cette nuit où pour un instant nous oubliâmes,
Sans regret du passé, sans même un autre espoir,
Tout ce qui n'était pas notre désir, ce soir!

Mais brusquement sur nous a jailli la lumière...

Et le désir est mort avec le grand mystère
De l'ombre; et la clarté s'est faite encore en nous;
Et nous nous sommes dit que nous étions des fous
De vouloir assouvir en cette heure de fièvres
Toute soif de caresse aux sources de nos lèvres.

Car nous avions compris que jamais ce désir
Ne pourrait au grand jour encor nous ressaisir;
Qu'il faudrait lui donner l'atmosphère d'un songe,
D'ombre l'environner, le voiler de mensonge ;
Que, s'il nous a semblé ranimer nos cœurs morts,
C'était pour attiser la flamme d'un remords ;
Et que toute sa joie enfin n'est qu'éphémère...

Comme il est doux, le soir, de rester sans lumière !

## SUR LES CIMES

Loin du monde et toujours sur de plus hautes cimes,
Nous avions voulu fuir vers ces instans sublimes,
    Où notre rêve est un flambeau
Illuminant la vie, où notre âme s'enivre
De posséder enfin ce qu'elle doit poursuivre,
    Cette extase qui la délivre
De tout ce qui n'est pas surhumainement beau !

Et nous étions si loin de toute vie humaine
Que le pâtre pensif, qui lentement ramène
    Dans le soir son troupeau bêlant,
N'a jamais dû fouler en cherchant la vallée
Ces grands rochers déserts, leur cime désolée,
    Ni même la route isolée
Où nous errions tous deux d'un pas égal et lent,

Que cette mer sans voile où ne brillaient encore
Que les reflets tremblans du soleil qui la dore
    Était notre unique horizon,
Mais si lointaine aussi que l'invisible grève,
Où la vague apaisée et calme bat sans trêve,
    Ne pouvait troubler notre rêve
De son chant monotone ainsi qu'une oraison !

Et, comme en arrivant sur la cime suprême,
De tous nos vains désirs, de notre cœur lui-même,
    Nous nous croyions enfin vainqueurs,

Un grand souffle passa sur le mont solitaire,
Un souffle qui semblait le parfum de la terre,
Et troubla de tout son mystère
Le silence du soir et la paix de nos cœurs!

Vous écoutiez chanter cette brise embaumée,
Immobile, sans voix et la lèvre pâmée;
Puis sur mon épaule en tremblant,
Vous avez incliné votre tête pâlie,
Et dans vos yeux j'ai vu tant de mélancolie,
Que j'ai compris quelle folie
Nous poursuivait toujours de son regret troublant...

Mais nos lèvres pourtant n'ont point mêlé leurs flammes;
Car, pour combler le rêve infini de nos âmes,
Que pouvait un baiser encor?
Et cet appel d'amour qu'il nous semblait entendre,
Parmi la paix du soir qui sur nous vint s'étendre,
Qu'était-il? Une voix plus tendre,
Mais une simple voix dans un sublime accord!

Car il flottait épars dans tout ce qui nous grise,
Dans le silence, et la solitude, et la brise,
Dans le soir calme et solennel,
Cet amour, qui pour ne pas être qu'éphémère
De l'aurore trop belle à la nuit trop amère,
Ne fut pour nous qu'une chimère,
Qu'un rêve... mais un rêve idéal, éternel!

### UN SOUVENIR...

Puisque l'heure s'enfuit dès qu'elle nous effleure,
Maintenant pour toujours, hélas! elle a passé,
L'heure qui vint un jour unir nos routes, l'heure
Où nous vîmes enfin notre rêve exaucé!

Il nous semblait, grisés de vertige et d'espace,
Que nous irions sans cesse en un soir éternel,
Et nous ne pensions plus que chaque instant qui passe
Fait la route moins longue et plus sombre le ciel!

Mais peu à peu ce fut la lumière mourante,
Puis cet instant fatal qui vint nous désunir.
Elle devait mourir aussi, l'heure enivrante;
Elle n'est déjà plus qu'un lointain souvenir,

Souvenir qui s'efface et dont, un jour, on tremble
De réveiller le charme éphémère et secret,
De peur qu'à sa douceur évanouie il semble
N'être plus qu'un mélancolique et vain regret!

## MENSONGES

Comment, puisque aujourd'hui ton cœur n'est plus à moi,
Ton doux regard est-il encor resté le même?
Ce regard où, parfois, j'avais vu tant d'émoi
Qu'alors je me disais : pour toujours elle m'aime!

Comment peux-tu m'offrir ta lèvre? Son baiser
Ne serait que le plus troublant de ses mensonges;
Ce baiser qui, jadis, sut toujours apaiser
La folie enivrante où s'exaltaient mes songes!

Pourquoi m'avoir montré le mirage divin
De ce bonheur d'amour, entrevu sur ma route?
Vain rêve qu'un bonheur d'amour! O rêve vain,
Dont le réveil amer et fatal est le doute!

Le doute plus cruel même que le remords,
Car, avec l'avenir, c'est le passé qu'il tue.
Dis-moi, le souvenir de tous nos bonheurs morts,
Est-ce un mensonge encore et qui se perpétue?

## AU DÉTOUR DE L'ALLÉE

O toi, qui brusquement disparus de ma vie,
Sans me dire un seul mot, sans me tendre tes bras,
J'ai trop ému jadis ton âme, alors ravie,
Un soir, vers ton amour brisé tu reviendras.

Et quand tu paraîtras, l'inutile reproche
Ne fera point trembler la douceur de ma voix;
Calme, j'écouterai ton pas toujours plus proche,
Sans même regarder de loin si tu me vois.

Je le sais si certain l'instant de ta venue,
Que je l'entends déjà, ton pas fatal et lent;
Tu viendras, il le faut. Peut-être ta main nue
Dans l'ombre effleurera bientôt mon front brûlant.

Car, je te reverrai, toi qui t'en es allée,
Pour fuir, à tout jamais, ton rêve enseveli,
Lorsque tu passeras au détour de l'allée
Qui mène au souvenir ceux qui cherchent l'oubli!

## AU CRÉPUSCULE

Puisque ce soir encor le Destin nous rassemble
Une dernière fois, allons tous deux ensemble
Suivre le cher et vieux chemin
Que nous suivions jadis, à cette heure lointaine
Où je n'avais encor, comme preuve incertaine
De votre tendresse soudaine,
Que votre main parfois qui tremblait dans ma main!

Voyez, rien n'a changé du sentier solitaire;
La même haie en fleur l'entoure de mystère
Et d'une ombre douce aux aveux;
Le même rossignol chante sur une branche
Et, s'effeuillant sur vous au souffle qui la penche,
Une même aubépine blanche
Vient encore étoiler la nuit de vos cheveux!

Et c'est le même soir qui meurt, les mêmes teintes
Qu'admirent tour à tour brillantes, puis éteintes,
Vos yeux rêveurs, vos yeux si doux.
Le crépuscule a-t-il moins de mélancolie
Ce soir? N'êtes-vous pas toujours aussi jolie?
Et les vœux de notre folie
D'avoir été comblés en seraient-ils moins fous?

Alors ne parlons plus ; écoutons en nous-mêmes
Chanter nos souvenirs comme d'ardens poèmes
Que nous avons réalisés.
Jadis, quand nous passions sur cette même route,
Ces souvenirs n'étaient qu'un espoir — dont on doute.
Maintenant, écoutez... écoute
Chanter ce cher passé qui nous a tant grisés !

Mais pourquoi donc faut-il qu'à l'instant où le rêve
Nous rendrait éternelle une ivresse aussi brève,
Nous sentions s'éveiller en nous
L'inévitable appel de la tristesse errante,
Comme je sens, ce soir, malgré l'heure enivrante
Et ton étreinte encor vibrante,
S'emplir mes yeux de pleurs et fléchir mes genoux !

Et soudain, pour répondre à l'angoissant problème,
Tandis que sous le ciel déjà devenu blême,
Je serrais ton corps frémissant,
J'ai vu dans tes grands yeux fixés vers la lumière,
Comme pour y poursuivre une vague prière,
S'éteindre la lueur dernière
De l'astre que voilait l'horizon rougissant !

Et ce dernier rayon qu'ainsi je vis éteindre
M'a dit : « Tout doit mourir... Ce que tu crois atteindre
N'est jamais qu'un rêve qui meurt,
Qui meurt comme la rose au souffle qui l'effeuille,
Comme la goutte d'eau que le sable recueille,
Comme un parfum de chèvrefeuille,
Ou comme sur la mer l'empreinte du rameur ! »

## L'OUBLI

Pour demeurer fidèle au serment qui vous lie,
Dans un dernier adieu vous m'avez murmuré
De votre tendre voix, de remords affaiblie :
« Par pitié, ne me tente plus, je t'en supplie. »
Alors, je dois vous fuir et je vous l'ai juré !

Mais, puis-je pour toujours m'éloigner de la route
Où vous ramènera notre rêve trop cher?
Non, pour que la douleur s'écoule goutte à goutte
De notre cœur brisé, longtemps encor, sans doute,
Nous devrons respirer le doux parfum d'hier!

Alors j'irai vous voir de loin en loin encore;
Parfois, vous me direz: Ah! vous ne m'aimiez pas!
Et puis le temps fuira de l'aurore à l'aurore,
Je ne l'entendrai plus cette voix qui m'implore;
Un soir, vous oublierez jusqu'au bruit de mes pas!

Ainsi, je dénouerai, d'une main lente et sûre,
Tous les liens d'amour qui semblaient nous unir;
Pour pouvoir du passé guérir la meurtrissure,
Ma lèvre étanchera sur la chère blessure
Le sang qui coule encor brûlant du souvenir.

Je ne détruirai pas le poème infaisable,
Car ses restes épars clameraient nos douleurs;
Mais, aux déserts sans fin de l'heure insaisissable,
En laissant chaque jour s'amonceler le sable,
Nous l'ensevelirons, sans tumulte et sans pleurs.

A notre passion, par nos mains immolée,
Nous n'élèverons point, immuable et trop beau,
Un marbre éblouissant; mais comme mausolée,
Elle aura pour toujours notre âme désolée,
Nos regrets pour linceul, et l'oubli pour tombeau!

HENRY GRAWITZ.

# REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Sophonisbe*, tragédie en quatre actes en vers, par M. Alfred Poizat. — Renaissance : *Les Roses rouges*, comédie en trois actes par M. Romain Coolus. — Gymnase : *Les Requins*, pièce en trois actes, par M. Dario Niccodemi. — Théatre-Antoine : *Hamlet*, de W. Shakspeare. Traduction de M. Georges Duval.

La Comédie-Française est rentrée chez elle. Elle a repris possession d'une salle restaurée, rajeunie, et brillamment décorée. Avant toutes choses, nous avons été conviés à admirer le nouveau plafond, dû à M. Albert Besnard. Nous l'avons admiré, en effet. C'est, autant que mon incompétence peut en juger, une très belle œuvre, somptueuse, d'une large et libre exécution, dans le meilleur goût vénitien. Elle a été, ici même, décrite et appréciée. Pour en dire un mot à mon tour, je me place au point de vue non de la critique d'art, mais de la critique dramatique. Puisqu'elle planera au-dessus des représentations futures, et que maintes fois, de la salle ou de la scène, les yeux se reporteront vers elle, je voudrais qu'il s'en dégageât pour les auteurs, pour les artistes et pour le public, une leçon qu'il me semble y lire assez nettement. La composition est faite de deux parties qui s'équilibrent. L'une d'elles est claire, gaie, rayonnante, éclatante : on y voit Apollon qui conduit le chœur des Muses. C'est donc que nous sommes dans la maison de la poésie, ou du moins de la littérature. Une pièce de théâtre, même pourvue avec abondance de toutes les qualités qui sont proprement « de théâtre, » peut n'avoir aucun caractère littéraire : qu'elle aille fournir ailleurs son heureuse et fructueuse carrière ! C'est à bon droit qu'on dit de certaines pièces, même très bien faites, qu'elles n'ont pas leur place à la Comédie-Française, et qu'elles n'en doivent pas franchir le seuil. Et nous sommes dans la maison

de la tradition. A travers nos classiques du XVII^e siècle, cette tradition remonte jusqu'aux anciens, qui sont les maîtres de la forme et ont, une fois pour toutes, dessiné ces grandes lignes de l'art où notre génie français a trouvé la discipline qui lui convenait.

L'autre partie du plafond de M. Besnard présente une masse sombre, d'un vert vigoureux, où l'on distingue, près du temple que décorent les statues des grands écrivains de théâtre, l'arbre de la science du bien et du mal : à droite et à gauche, deux figures, l'une angoissée et l'autre riante, personnifient la tragédie et la comédie. C'est dans sa simplicité un symbole ingénieux et profond. Le théâtre ne vit, en effet, que du spectacle de nos fautes ; et c'est des mêmes fautes qu'il fait jaillir tour à tour les larmes et le rire. Il peut en gémir ou s'en amuser, en isoler le côté douloureux ou l'aspect ridicule ; mais c'est la même substance qui supporte les deux formes opposées du théâtre : la manière est changée, mais non pas la matière. Au fond de tout auteur dramatique digne de ce nom, il y a un moraliste. Ce n'est pas à dire qu'il doive être un professeur de vertu, ni qu'il soit aucunement admis à prêcher et à dogmatiser en scène. Mais rien de ce qu'il écrit n'est sans rapport avec l'état de nos mœurs et sans influence sur notre conduite. C'est pourquoi on est bien fondé à lui demander compte du contenu moral de son œuvre...

La soirée de rentrée, uniquement consacrée au répertoire classique, fut triomphale ; du moins l'ai-je entendu dire, car la presse n'avait pas été conviée : on était entre soi, sans journalistes. Quand M. Mounet-Sully vint lire un « Salut au public » composé par l'administrateur de la Comédie, ce fut du délire, et il fallut que M. Claretie vînt, à plusieurs reprises, s'offrir aux applaudissemens. Dans cette chaleur d'enthousiasme il y avait d'abord, au moment où le bruit, — plus ou moins fondé, — a couru que M. Claretie se sentait fatigué et souhaitait du repos, l'expression d'une très sincère gratitude à l'adresse de celui qui, pendant vingt-huit ans, a porté un lourd fardeau, et n'a voulu être, à la tête de notre théâtre national, qu'un homme de lettres soucieux du plus grand bien de notre littérature dramatique. Il y avait aussi un témoignage de cet attachement profond qu'a le public de chez nous pour une maison qu'il considère comme lui appartenant et comme étant un bien de famille. Dans aucun autre pays, on ne trouve l'analogue de notre Comédie-Française. Au meilleur sens du mot, ce théâtre est une institution. A travers trois siècles, on y saisit la continuité de notre effort littéraire, et l'esprit français s'y reflète en des

images accomplies. Aussi l'opinion publique ne se trompe-t-elle pas quand elle attache à tout ce qui s'y passe un si vif intérêt.

Et maintenant, au travail ! Comme premiers spectacles, la Comédie a donné l'*Yvonic* de M. Paul Ferrier, joué cet été à l'Opéra-Comique et dont j'ai rendu compte, et la *Sophonisbe*, de M. Alfred Poizat, qui nous arrive du théâtre d'Orange. M. Poizat est un fervent de la tragédie. Il a donné d'abord, non sans succès, des tragédies à la manière antique, qui étaient des adaptations du théâtre grec. Il a voulu cette fois écrire une tragédie à la manière classique, ce qui n'est pas du tout la même chose. Voici à peu près comment il raisonne. « La tragédie est, par sa pureté de dessin, une forme d'art vraiment supérieure et que, même après la révolution romantique, il convient de ne pas laisser périr. La fameuse règle des trois unités qu'on a tant raillée, et de façon si inintelligente, est encore le meilleur moyen qu'on ait trouvé pour ne pas laisser l'intérêt se disperser et pour le concentrer au contraire sur ce qui importe : l'analyse des sentimens, la vie intérieure des personnages, l'âme du sujet. Elle emprunte à l'antiquité de grands faits et de grands noms, dont le prestige imprime à l'œuvre tout entière un caractère de noblesse incomparable. Mais si les noms sont anciens, elle sait que les situations sont de tous les temps, que l'histoire se recommence sans cesse, et que, dans son fond, le cœur ne change pas. Hors le costume et le décor, tout y est d'aujourd'hui; et ce composé de l'antique et du moderne a des chances de contenir la plus grande somme d'humanité. » On ne saurait mieux raisonner. Pourquoi maintenant, entre tant de sujets, choisir *Sophonisbe ?* Dans son nouveau volume, *En lisant Corneille*, M. Émile Faguet remarque que Sophonisbe est peut-être le sujet de tragédie qui a été le plus exploité sur tous les théâtres. « Il a été traité, en Italie, par Galeotto del Carreto, par Trissino, par Alfieri; en Angleterre, par Marston, par Lee, par Thomson; en France, par Montchrétien, par Mairet, par Corneille, par Voltaire, et j'en oublie plus que je n'en cite. On peut douter pourtant que ce soit un sujet qui soit très bon, car aucun chef-d'œuvre n'y ressortit. » C'est probablement ce qui a déterminé M. Poizat : il a voulu n'être gêné par aucun souvenir écrasant. Il est évident que si on fait des tragédies au xx^e siècle, il est imprudent de refaire *Andromaque*, ou *Esther*, mais qu'on peut ajouter une unité au lot des *Sophonisbes* que nous ont léguées les siècles précédens.

Vous savez, ou, à tout hasard, on vous fait ressouvenir, que Sophonisbe est une reine de Mauritanie assiégée dans Cirta où son mari, Syphax, lutte désespérément contre les Romains de Scipion et

les Numides de Massinissa. Sophonisbe a été mariée malgré elle à Syphax, qui est vieux et qu'elle n'aime pas; et, crainte que nous l'ignorions ou qu'il l'ait oublié, elle le lui répète avec insistance. Elle lui est fidèle : il ne peut raisonnablement exiger davantage d'une femme qui ne l'aime pas. Car elle ne l'aime pas, ce qui s'appelle ne pas aimer; elle a pour lui une certaine estime, mais l'amour, tout l'amour est pour un autre. Quel est cet autre? Syphax, qui est un mari et pour qui il y a des grâces d'état, ne s'en est jamais douté. Il apprend soudain le nom de ce rival abhorré : c'est Massinissa. De désespoir, il retourne au combat, et bientôt on vient nous apprendre qu'il a été tué dans la bataille.

Une jeune fille qui a beaucoup rêvé et dont les rêves ont été déçus:

> Comme de blanches nefs, mes yeux de jeune fille
> Voyaient alors venir mes rêves en chantant;

une jeune femme, sentimentale, mélancolique, et aussi peu reine que possible :

> Nourrice, je ne suis rien qu'une pauvre femme,
> Par le sort égarée au milieu d'une cour,
> Et pour qui la couronne est un fardeau bien lourd !
> Aimante, toujours triste, impuissante à la haine,
> Tu vois si je suis peu faite pour être reine;

telle est la reine de Mauritanie. Syphax est le vieillard amoureux des tragédies. Il nous reste à faire connaissance avec Massinissa. Lui non plus, n'est guère farouche. Pas plus que Sophonisbe, il n'est ébloui par l'éclat d'une couronne; et, devenu conquérant, il regrette le temps où il n'était que simple sous-lieutenant, mais heureux auprès de la beauté pour laquelle il soupirait. Il s'en explique avec Narbal, qui tient le rôle du confident indispensable dans une tragédie :

> Et crois-tu donc vraiment, si j'ai, toi qui me railles,
> Couru tant de périls, forcé tant de murailles,
> Si j'ai tant intrigué, si j'ai tant combattu,
> Que ç'ait été calcul, que ç'ait été vertu,
> Que ç'ait été l'espoir de gagner un royaume,
> Moi que contenterait une hutte de chaume ?

Une chaumière et un cœur!... Maintenant que Sophonisbe est libre, je veux dire maintenant qu'elle est veuve, Massinissa va pouvoir réaliser le rêve commun de leurs jeunes années : sur l'heure, il l'épouse.

Tout serait au mieux et la Mauritanie serait heureuse, s'il n'y avait pas, pour tout gâter, la cruauté des Romains. Car, aux yeux des Romains, le mariage de Massinissa a un grave inconvénient : il soustrait Sophonisbe à l'humiliation d'être traînée après le char de triomphe du vainqueur, il frustre le peuple-Roi d'un spectacle dont il est avide. Mais Scipion veille. Celui-ci, diplomate correct et conquérant impitoyable, représente la politique du Sénat et ce que les nations vaincues appelaient avec horreur : « la paix romaine. » Au fougueux Massinissa qui jure de défendre Sophonisbe, il répond, sans se fâcher, avec une ironie tranquille. A Sophonisbe qui le supplie de ne pas briser son bonheur, il répond poliment, en homme qui tient en réserve son moyen, et un moyen d'un effet sûr :

Si vous le désirez, je brise vos entraves.
Mais avant d'arrêter des mesures si graves,
J'y ferai cependant une restriction.
Songez que le devoir commande à Scipion
D'étendre sur tous les captifs sa bienveillance.
Or un autre a des droits qu'on passe sous silence,
Et ce serait agir, madame, injustement,
Que de déposséder, sans son consentement,
Un homme que le sort a mis sous ma tutelle.
Garde, amenez Syphax !

Et voilà le moyen de Scipion... Syphax, qu'on avait cru mort, est vivant ! Sophonisbe a deux maris ! Tel est le coup de théâtre, telle est la situation éminemment romanesque, telle la péripétie qui « change tout, donne à tout une allure imprévue. »

Désormais en effet tout est changé et d'abord le cœur de Sophonisbe. Entre ses deux maris, dont l'un est triomphant et l'autre malheureux, elle n'hésite pas; si peut-être elle garde au fond de son cœur, pour l'irrésistible Massinissa, un je ne sais quel tendre, elle éprouve pour Syphax, sublime dans le malheur, un amour mêlé d'admiration. Telle Pauline oublie Sévère pour Polyeucte martyr. La situation est d'ailleurs inextricable et ne comporte qu'une solution : la mort. Sophonisbe s'empoisonne et le quatrième acte tout entier, — conforme à une tradition de la tragédie grecque, — est consacré aux lamentations de la jeune femme sur elle-même et sur sa mort prématurée.

La *Sophonisbe* de M. Poizat est certainement une œuvre originale, car l'auteur y a usé librement des données de l'histoire comme des exemples de ses prédécesseurs. L'idée, par exemple, lui revient, du suicide volontaire de Sophonisbe : en réalité, c'est Massinissa qui,

pour épargner à la reine la honte d'être menée en triomphe, lui avait envoyé la coupe empoisonnée et libératrice. La pièce est conduite avec sûreté; l'intérêt de surprise y est adroitemment ménagé; une certaine couleur sentimentale, qui n'est pas désagréable, est répandue sur l'ensemble; plusieurs passages sont d'une versification de théâtre très suffisante. La tragédie ainsi comprise est plus près de la tragédie du XVIIIe siècle que de celle du XVIIe, et fait songer à Voltaire plus qu'à Racine, mais est très honorable encore et très digne du succès de grande estime qui vient d'accueillir l'œuvre de M. Poizat.

*Sophonisbe* a été montée avec grand soin et elle est interprétée par tous les chefs d'emploi. Mme Bartet a joué le rôle écrasant de la reine de Mauritanie avec beaucoup d'émotion et détaillé certains morceaux comme elle seule sait le faire. M. Mounet-Sully a bien rugi son rôle de vieux lion du désert. M. Albert Lambert, superbement costumé en chef arabe, tunique blanche, manteau noir et turban, a trouvé dans le personnage de Massinissa un de ses meilleurs rôles.

Il n'est pas besoin d'être très versé dans le langage des fleurs pour savoir ce que dit la rose rouge. Cette fleur au coloris ardent symbolise ce qu'on est convenu d'appeler la passion et qui est, tout uniment, l'amour des sens. La passion sous cette forme violente et rudimentaire n'est qu'une manifestation de l'instinct. Cela fait qu'elle étonne et détonne dans notre société civilisée; et cela explique qu'elle soit, comme tout ce qui procède de l'instinct, aveugle et irrésistible. « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée! » dit Racine. « C'est la f...atalité! » disent Meilhac et Halévy. Ceux sur qui s'abat le mal sacré le subissent en dépit qu'ils en aient, quoi qu'il leur en coûte et quoiqu'ils en souffrent. Ils se débattent, comme la Pythie, quand son dieu s'emparait d'elle, mais pour être toujours et fatalement vaincus. Alors ils commettent, malgré eux et sans pouvoir s'en empêcher, des actes abominables, dont ils sont les premiers à avoir horreur. Ils s'en accusent, ils se détestent, ils se frappent la poitrine, ils endurent le martyre. Et tout de même, à céder, à se mépriser, à souffrir ils éprouvent une intime jouissance, s'enivrent de leur supplice et tirent de leur défaite un prodigieux orgueil...

La passion, telle que je viens de la décrire, est très en faveur dans la littérature d'aujourd'hui, surtout dans la littérature dramatique. C'est elle qui a inspiré à M. Romain Coolus ses *Roses rouges*. Mais les pièces sur la passion sont comme la passion elle-même : il faut les subir comme un accès de folie. Si l'auteur a l'imprudence de nous

laisser en possession de notre sang-froid, il s'établit entre ses personnages et nous un malentendu qui nuit beaucoup à l'effet. Ils délirent et nous raisonnons; nous ne parlons pas leur langage; nous n'envisageons pas les choses au même point de vue; nous n'avons pas de part à cette exaltation qui transforme les actes et les colore d'un jour spécial. C'est ce désaccord qui, je le crains, nous a fait tout de suite prendre *les Roses rouges* au rebours des intentions de l'auteur.

Voici une femme, Francine, ancienne actrice qui a quitté le théâtre pour se marier. C'est, nous dit-on, une très honnête femme. Songez donc! elle n'a eu qu'un amant; il est mort et lui a légué sa fortune. Et voici Georges Jeannequin. Romancier de grand talent, il avait moins de succès que de talent. Il a épousé Francine qui est riche; cela lui a permis de se consacrer uniquement à son art, sans plus avoir à se soucier des mesquines réalités de la vie : il est maintenant en pleine réputation. Georges est un véritable artiste et c'est un très honnête homme.... Ici commence le malentendu. Car nous savons parfaitement ce que c'est qu'une honnête femme, sans même qu'il y ait besoin pour cela d'employer le superlatif : c'est une femme qui n'a pas eu d'amant. Pareillement un homme, sans être pour cela très honnête, et pourvu qu'il ne soit pas le contraire d'un honnête homme, n'épouse pas une femme qu'un amant a enrichie. Cette divergence initiale suffit à montrer que, sur la scène et dans la salle, l'état d'esprit n'est pas le même. Vérité en deçà de la rampe, erreur au delà.

Nous sommes à la campagne, dans une élégante propriété que les moyens de Francine lui ont permis d'offrir à son mari et à elle-même. C'est le cinquième anniversaire de leur mariage. Georges n'est pas *un* homme heureux, c'est l'homme heureux. Il aime et il a la conviction qu'il est aimé. Il a un intérieur charmant. Il y a recueilli la fille d'un ami, Marthe, qui est maintenant une grande et belle jeune fille, pour qui soupire un professeur de piano un peu ridicule. Marthe n'aime pas le professeur de piano. C'est André Puysieux qu'elle aime, et, conséquemment, elle demande à ses parens adoptifs de la marier avec André Puysieux. A cette ouverture, Georges applaudit sans réserves, mais Francine se montre moins enchantée : elle se trouble, elle s'irrite; finalement, elle feint de consentir et se charge de faire elle-même et tête à tête la commission à Puysieux. A peine est-elle seule avec le jeune homme, elle tombe dans ses bras... et cela ne nous cause aucune surprise.

Elle se désole : « C'était si gentil, cette existence que nous menions depuis deux ans! » Et lui : « Dites mieux : c'était si beau! Ah! l'adul-

tère ! Les moralistes n'ont pas assez fait ressortir ce qui constitue sa grandeur. Tromper sans cesse, trahir sans relâche, se sentir toujours à la veille d'être découvert, et donc se cacher, ruser, mentir et encore mentir, quel héroïsme ! » Il nous semble plutôt, à nous autres spectateurs, que c'est là l'incurable vilenie de l'adultère. Le malentendu continue... Georges, qui à ce moment pousse la porte, trouve Francine extrêmement près de Puysieux. « Tu vois, lui dit-elle : il me demande la main de Marthe. » Ce n'est pas tout à fait la tenue de circonstance pour les demandes en mariage. Mais faut-il s'arrêter à des questions de protocole ? L'important est que Puysieux ait demandé la main de Marthe : accordée d'enthousiasme !

Second acte : fête dans le parc, avec tziganes. C'est le sixième anniversaire du mariage de Georges, et Georges est encore plus heureux qu'au cinquième anniversaire, d'abord parce que cela lui fait une année de bonheur en plus, ensuite parce qu'il a marié Marthe et Puysieux. Quelle n'est pas sa stupeur d'apprendre que le ménage de Marthe n'est pas un ménage d'amoureux ! Ce romancier est, dans ses livres, un psychologue très clairvoyant ; dans la vie réelle, il pèche plutôt par un excès de candeur. La plume à la main, c'est Balzac ; dans son intérieur, c'est Jocrisse. Il se promet de chapitrer Puysieux. Mais où est Puysieux ? Puysieux s'est esquivé, avec Francine, vers un petit pavillon où jadis ils abritaient leurs amours, et d'où nous les voyons revenir affolés, car ils ont entendu craquer des branches et ils ont la sensation que quelqu'un les a suivis. Ce quelqu'un, c'est un certain Buquoy, voisin de campagne des Jeannequin et amoureux de Francine, à qui il envoie des roses rouges et même rouge vif. Ce Buquoy profite d'un moment où Francine est seule pour la menacer... lorsque surgit Puysieux. Altercation entre les deux hommes... lorsque Georges surgit. Dans cette pièce chacun arrive à point, vient au moment précis où l'auteur a besoin de lui. Ces gens ont le génie de l'à-propos. Cependant Georges accepte d'être le témoin de Puysieux dans son duel avec le voisin aux roses rouges.

Troisième acte. Francine, depuis l'annonce du duel, est dans un tel état de fébrilité, que Georges lui-même s'aperçoit de quelque chose. Maintenant que le duel est engagé, elle donne les signes d'une angoisse si désordonnée, que Marthe ne conserve plus aucun doute sur les rapports de son mari et de sa quasi belle-mère. Francine et Puysieux, c'est un peu Phèdre et Hippolyte. Thésée, je veux dire Georges, revient annoncer que Puysieux est blessé. Alors c'est, chez Francine, un déchaînement : elle veut à toute force aller soigner le blessé, le

revoir, embrasser encore une fois cette tête si chère. Vous pensez bien que Puysieux n'a pas été seulement égratigné : l'annonce de sa blessure est une ruse et une ruse classique. C'est même un défaut de cette pièce que les moyens employés y soient vraiment trop connus et s'aperçoivent de trop loin. Cette fois Georges est pleinement édifié. Disons à sa louange qu'il n'envisage pas un seul instant la possibilité d'être un mari complaisant ; il a sur la matière des principes d'une rigidité intraitable qu'il exprime en style lapidaire : « Quand on a épousé une femme riche, que cette femme vous trompe, qu'on le sait et qu'on la garde, on est un... » Ici, un mot trop énergique pour que je le transcrive ; mais que l'idée est juste ! Georges s'éloigne. Et les deux amans, s'étant retrouvés dans les bras l'un de l'autre, Francine gémit : « Pauvre Georges ! »

Ce « Pauvre Georges ! » qui est le mot de la fin, est aussi le mot de la pièce. Il en contient tout le sens. Dans la bouche de Francine, il exprime l'infinie pitié des héros de la passion pour celui dont ils font leur victime. En le trompant, ils le plaignent ; ils compatissent au mal qu'ils lui font : pauvre Georges ! Pourquoi ce mot nous a-t-il fait sourire et les larmes dont il est mouillé nous ont-elles fait songer à celles que versent, dit-on, les crocodiles ? Mot d'élégie tragique, un malentendu persistant nous l'a fait prendre pour un mot de comédie. C'est l'inconvénient inhérent à toutes ces aventures qui ressortissent à la passion. Si on n'a pas réussi à nous les faire prendre pour de « beaux crimes, » elles nous apparaissent telles qu'elles sont en réalité : d'une écœurante platitude.

M^me^ Cora Laparcerie a été une très dramatique Francine, surtout dans les scènes échevelées du troisième acte. M. Dumény a joué avec tact et adresse le rôle ingrat du pauvre Georges. M. Jean Worms a de la distinction dans le rôle d'André Puysieux.

Maintenant, descendons de quelques degrés. *Les Requins* appartiennent à cette catégorie de tableaux de mauvaises mœurs, qui sont l'une des plus appréciables nouveautés du théâtre de ces dernières années, et pour lesquels le qualificatif de « théâtre brutal » est un euphémisme. Où sommes-nous et dans quels bas-fonds ? C'est le matin et une aimable jeune fille vient nous conter l'emploi de sa nuit. Elle s'est fiancée. Comment cela ? Le jeune homme l'a prise dans ses bras et lui a collé sur les lèvres des tas de baisers qu'elle lui a rendus avec usure. Voilà. Le désir de ne pas perdre la saveur de ces baisers l'a seul empêchée d'accompagner son charmant frère qui, à quatre heures

du matin, emmenait les jeunes filles finir la nuit à Montmartre. Cependant, au coin de la cheminée, dialoguent une vieille dame et une jeune femme, qui sont la mère et la femme de Gérard Trasky, et les propos qu'elles échangent nous renseignent et nous édifient sur le triste personnage qui est le maître de céans. Il appartient, en quelle qualité? au monde des affaires, et des plus véreuses. Il a gagné, par quels moyens? et dépensé, de quelle façon? des millions. Signe particulier : marié, divorcé, remarié, divorcé à nouveau, il en est à sa quatrième ou cinquième femme : excusez-moi de n'avoir pas retenu exactement le numéro. Ce Barbe-Bleue moderne ne tue pas ses femmes, il se contente de les répudier. Jeanne, l'épouse actuelle, sent venir l'heure de l'inévitable séparation, et, à des signes certains, reconnaît en Geneviève Lariège sa prochaine remplaçante. Cette Geneviève Lariège est mariée à un mari qu'on ne voit jamais, car ce joli monsieur, joueur et tricheur, écume les tripots du monde entier. Nous sommes, ainsi que vous le voyez, dans la meilleure société. Il paraît que Gérard Trasky est complètement ruiné : Geneviève lui offre son amour et l'héritage espéré d'un oncle d'Amérique.

Second acte : le financier aux abois. Gérard Trasky, perdu de dettes, a frappé à toutes les portes qui maintenant restent obstinément fermées. Il va être saisi, vendu, et, pour échapper aux poursuites, il n'a plus qu'une ressource : la fuite. Il prend ses mesures en conséquence : l'une d'elles a consisté à écrire aux enfans naturels qu'il a dans diverses parties du monde qu'il suspendait leur pension ; car, indépendamment de ses femmes officielles, ce don Juan de bas étage a eu d'innombrables liaisons d'où il lui est né tout un peuple de rejetons. Deux de ces jeunes gens arrivent l'un de Nancy, l'autre de Londres ; leur père les présente l'un à l'autre ; leur grand' mère les serre tendrement dans ses bras. Déliquescence et bouffonnerie.

Au troisième acte, le mari de Geneviève revient des régions internationales et interlopes où il opère, car il est chargé du dénouement. Il est décavé comme Gérard Trasky est ruiné. Les deux hommes s'injurient à gueule que veux-tu. « Tu nous embêtes ! — Il est fou ! — Il est saoul. — Tu baves ! — Si je te trouais la peau ! — Il est hideux ! » Tel est ce dialogue de théâtre. La dernière réplique a du moins l'avantage de résumer la situation... N'insistons pas ! Cette pièce, — si c'en est une — faite de trois petits actes courts et traînans, vides et interminables, est ce que j'ai depuis longtemps entendu de plus désobligeant, mais aussi de plus incohérent et de plus plat.

Et plaignons un acteur, de la valeur de M. Guitry, d'avoir eu à jouer un tel rôle.

Au Théâtre-Antoine des représentations d'*Hamlet* qui nous ont plu, ou nous ont désarmés, par leur ingénuité. Point d'artifices de mise en scène et point de recherches d'interprétation. Devant une toile de fond ornée de quelques accessoires, des acteurs, touchans de bonne volonté, sont venus débiter leurs rôles à la bonne franquette. Au moins, on ne cherche pas à nous en imposer! Le chef-d'œuvre se présente à nous dans une nudité que nulle parure ne voile. Nous sommes assurés de l'aimer pour lui-même.

A vrai dire, ces représentations n'ont été organisées que pour permettre à Mme Suzanne Desprès de réaliser un rêve d'art. C'était son caprice de jouer Hamlet, après Mme Sarah Bernhardt et après plusieurs actrices excellentes. Car c'est un cas singulier que tant de femmes aient voulu jouer le rôle d'Hamlet, qui est si énergiquement un rôle d'homme. La responsabilité de cette erreur remonte, je crois, aux romantiques qui ont fait du prince de Danemark un pâle jeune homme atteint du mal du siècle. Je m'empresse de dire que l'interprétation de Mme Suzanne Desprès est aussi peu romantique qu'il est possible. Elle vaut par la simplicité et pèche par l'excès de cette simplicité. L'artiste nous a montré un Hamlet très douloureux, très amer en ses propos, très maître de soi, qui sait ce qu'il veut et ne fait ni ne dit rien qu'il n'ait voulu. Cette image du héros shakspearien n'est ni déplaisante, ni fausse; mais elle est terriblement incomplète, étroite, étriquée et surtout si peu shakspearienne!

Il faut se garder en effet de se représenter les personnages de Shakspeare « à la française, » c'est-à-dire comme marqués d'un trait essentiel auquel tous les autres sont subordonnés. Taine avait raison quand il parlait d'une faculté maîtresse qui, chez nos héros, tient toutes les autres sous sa domination. Non certes que nous ignorions la complexité à quoi se reconnaît la nature; mais c'est pour nous une complexité organisée, sinon hiérarchisée. Nous mettons chaque faculté, comme chaque idée et chaque émotion, à son plan: Shakspeare les met toutes au même plan. D'une vue synthétique, il aperçoit l'âme de ses personnages dans un bouillonnement confus et vivant de tous les sentimens et de toutes les énergies. Hamlet est-il fou? Mais tout l'intérêt du rôle s'évanouit, si ce n'est que l'étude d'un cas morbide. Est-il dans son bon sens, et feint-il seulement d'être insensé, comme Brutus? Comment expliquer alors des actes, des paroles, des attitudes

qui, de toute évidence, sont d'un dément? Est-il, suivant le mot de Gœthe, l'analyste de soi-même que l'abus de la réflexion paralyse et rend impropre à l'action? Explication profonde, dont le tort est d'être exclusivement philosophique et de dépouiller le rôle de toute sa poésie. Est-il le rêveur qui, sur les problèmes dont nous serons éternellement tourmentés, a trouvé quelques-uns des mots où s'exprime le plus âpre-ment notre angoisse? Il est tout cela et beaucoup d'autres choses encore, tour à tour ou tout ensemble, et c'est appauvrir le rôle que d'en supprimer une de ces nuances.

Quand Hamlet a perdu son père, ç'a été pour lui une douleur profonde, mais de celles qui sont dans l'ordre de la nature et qu'un homme peut supporter. C'est quand il a vu se sécher si vite les larmes de sa mère, qu'il a ressenti, pour la première fois, la grande souffrance, celle qui nous fait apercevoir l'autre côté des choses : alors il est tombé dans cette sombre mélancolie où nous le voyons aux premières scènes. A force de creuser une même idée, il a trouvé ce que peut-être il ne cherchait pas : il a acquis la certitude morale que son père avait été assassiné. Nouveau coup, auquel, cette fois, son cerveau ne résiste pas complètement. Sans doute, il reste en possession de sa raison, mais c'est une raison vacillante et sujette à de soudains obscurcissemens : il a des hallucinations, comme Macbeth, et voit, comme lui, l'idée qui le hante lui apparaître sous une forme sensible. Il a des mots amers, ironiques, sarcastiques, comme en ont les désespérés; il a des mots de grand bon sens, des mots de penseur et des mots d'homme d'esprit, et aussi des mots qui ne sont que des propos incohérens auxquels on s'efforcerait vainement de chercher un sens, des mots, des mots, des mots. Un vent de folie souffle à travers toute la pièce, brisant sur son passage la frêle Ophélie, et mettant autour du personnage d'Hamlet son atmosphère tragique. Mais c'est une folie d'un caractère spécial, et qui vient d'avoir contemplé trop longtemps et de trop près ce fond de l'humaine misère qui, non plus que le soleil, ne peut se regarder en face... A l'Hamlet que Mme Suzanne Després a dessiné, d'un trait net et mince de dessin à la plume, il manque cette brume de mystère qui en fait et en fera toujours l'inquiétante attirance.

René Doumic.

# REVUES ÉTRANGÈRES

## UN RECUEIL DE LETTRES DE JOHN LOCKE

*Lettres inédites de John Locke à ses amis Nicolas Thoynard, Philippe van Limborch, et Edward Clarke*, publiées par MM. Henry Ollion et T. J. de Boer, un vol. 8°, La Haye, Martinus Nijhoff, 1913.

Publié sous un titre français, et composé pour une bonne moitié de textes français, le recueil nouveau de lettres de John Locke n'en a pas moins de quoi nous apparaître une œuvre essentiellement « étrangère; » et cela non seulement parce qu'aux lettres du philosophe écrites en français s'en joignent maintes autres en latin ou en anglais, mais aussi parce qu'il n'y a pas jusqu'à ces lettres françaises elles-mêmes qui n'exigent trop souvent, pour être comprises, une connaissance familière à la fois des mots et des tours de phrase anglais. Impossible d'imaginer, à ce point de vue, un phénomène « linguistique » plus étonnant; et que si, d'une manière générale, les compatriotes de John Locke passent d'ordinaire pour être faiblement gratifiés du « don des langues, » j'ai l'idée cependant que l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* portait en soi à un degré exceptionnel l'incapacité commune des hommes de sa race à s'abstraire de leurs habitudes « insulaires » d'expression et de pensée.

Je viens de recevoir le *Dictionnaire Français* de Richelet, — écrivait-il (en français) à son ami parisien Nicolas Thoynard, le 29 novembre 1680; — et si j'y emploierais tous les beaux mots qu'il contient, je ne pourrais pas assez exprimer la reconnaissance que j'ai pour votre amitié, dont je reçoive de si grandes marques de tout moment. Il m'était rendu après que j'avais écrite ma lettre; et le peu que je l'ai consulté il me semble avoir trouvé le vrai secret de faire un bon dictionnaire, parce que la manière ordinaire de

rendre les paroles d'une langue en ceux d'une autre n'est pas plus raisonnable que d'envoyer quérir un étui en France pour un instrument anglais dont on ne sait pas, en France, la forme ni l'usage : parce que les mots de différentes langues ne s'accordent pas mieux que cela.

Le profond observateur qu'était John Locke a tout de suite et merveilleusement compris, en feuilletant un dictionnaire français, à quel point la différence intime des langues rendait « déraisonnable » tout effort pour traduire, par exemple, une pensée anglaise au moyen d'un emploi « littéral » des mots français équivalens. Mais le fait est que lui-même, dans ses lettres à Thoynard, s'est constamment servi de cette fâcheuse « manière ordinaire » de transporter « les paroles de sa langue en celles d'une autre. » A chaque ligne nous avons l'impression de le voir « quérir en France un étui » pour un « instrument anglais » qui ne s'accommode pas d'être ainsi revêtu d'une enveloppe étrangère. Ni ses lectures françaises antérieures et le long travail que lui a coûté la traduction des premiers *Essais de Morale* de Nicole, ni les deux années de son mémorable séjour à Paris et à Montpellier n'ont réussi à lui révéler, si peu que ce fût, en quoi consistait exactement la diversité foncière qu'il reconnaissait, pourtant, mieux que personne, entre notre langue et la sienne propre. Tout au plus la constatation de cette diversité l'amenait-elle, par instans, à s'interrompre au milieu d'une phrase française pour tâcher à formuler plus fidèlement en langue latine telle opinion ou tel sentiment qui lui tenait au cœur. Ses dernières lettres à Thoynard, surtout, abondent en passages comme celui-ci : « Outre les amis, par votre bonté j'ai Perrault, la *Connaissance du Temps*, deux exemplaires, les *Nouvelles Découvertes* d'avril, et l'*Éclaircissement* de notre Bernier, *quem ut ut argutus sit disputator, et vere doctor subtilis, mallem tamen si daretur optio historicum.* »

J'ajouterai que, — autant du moins que j'en puis juger, — son maniement du latin, pour être plus facile que celui du français à l'ancien *fellow* de l'université d'Oxford, atteste cependant chez lui la même maladresse à s'exprimer en des termes étrangers. Ses quelques lettres latines à Thoynard et toutes ses lettres à son ami hollandais, le théologien van Limborch, nous le montrent « anglicisant » à plaisir la langue de Cicéron, parmi toute sorte de néologismes imprévus et d'étranges incorrections grammaticales qui auront dû sans doute, plus d'une fois, mettre à une dure épreuve la pénétration littéraire ou philologique de ses deux correspondans. Lui-même d'ailleurs nous laisse deviner expressément à plus d'une reprise que Thoynard, en particulier, n'est point parvenu à comprendre le sens véritable d'une phrase

latine, dans une de ses lettres précédentes. Et parfois aussi le pauvre Locke, ne pouvant pas se résigner plus longtemps à l'existence de l'espèce de muraille infranchissable qui le sépare de l'érudit parisien, envoie désespérément à celui-ci le texte anglais de l'un de ses écrits, ou bien même se hasarde à introduire, dans une de ses lettres, la citation textuelle d'une douzaine de vers satiriques d'un poète anglais : après quoi nous le voyons déplorer l'impossibilité où s'est, de nouveau, trouvé Thoynard de tirer le moindre profit de tous ces envois, faute pour lui de connaître, à Paris, aucun « interprète » capable de lire et de traduire l'anglais !

Mais surtout ces lettres, latines et françaises, de Locke nous déconcertent par la platitude continue de leur forme, sans que nous y découvrions jamais la moindre tentative pour orner d'une image colorée ou d'un tour élégant l'expression d'une pensée d'ailleurs admirablement précise et sagace, la mieux faite du monde pour nous intéresser si seulement elle nous était traduite avec un peu plus d'art. Il y a là, incontestablement, quelque chose de plus que le simple effet d'un manque naturel de « poésie : » c'est à dessein, sous l'influence manifeste d'une théorie préconçue ou d'un parti pris, que le philosophe anglais s'ingénie à dépouiller ses phrases de tout ce qui aurait chance de les rendre agréables. Nous sentons qu'il a, secrètement, voué une haine profonde à toute apparence de « style, » peut-être par réaction contre la vaine « rhétorique » de ses anciens professeurs, tout de même que nous savons qu'il a rapporté pour toujours, de ses études universitaires, cette haine et ce dégoût de la « spéculation » qui l'ont conduit à créer le grand système moderne de l'observation philosophique.

Oui, vraiment, peu d'hommes ont réussi autant que celui-là à étouffer complètement en soi tout besoin de beauté. Il y a réussi à tel point que, dans son énumération des différens motifs qui ont de quoi nous attacher à la vie, l'idée ne lui est pas même venue de mentionner le plaisir esthétique. A la veille de sa mort, s'étant fait faire une petite voiture qui lui permit de continuer ses promenades hygiéniques de chaque jour, il demandait encore que, dans cette construction, « la commodité passât avant l'ornement. » Il se définissait justement lui-même, dans une de ses lettres à van Limborch, en se disant *verborum plane negligentissimus, et forsan plus quam par est elegantiarum contemptor*, « aussi indifférent que possible en matière de langage, et dédaigneux de toute élégance au delà, peut-être, de ce qui aurait convenu. »

D'où résulte pour nous, aujourd'hui, une extrême difficulté à lire les trois œuvres capitales du premier en date, et du plus original à coup sûr, des philosophes anglais : son *Essai sur l'Entendement humain*, dont les constatations psychologiques n'ont rien perdu de leur justesse, après plus de deux siècles ; ses *Pensées sur l'Éducation*, d'une importance historique presque comparable à celle de l'*Émile* de Rousseau ; ses fortes et généreuses *Lettres sur la Tolérance*. Ces œuvres immortelles ont beau nous apparaître bien supérieures aux écrits suivans d'un Berkeley ou d'un Stuart Mill : nous ne pouvons pas leur pardonner d'être aussi entièrement dépourvues d'un certain charme d'expression qui nous séduit jusque chez ses plus médiocres continuateurs, et dont l'absence dans ses propres écrits ne semble pas avoir eu d'autre cause que l'obstination constante du médecin-philosophe à considérer l' « ornement » comme incompatible avec la « commodité. »

Car les lettres de ce « contempteur de toute élégance » nous prouvent assez que la désolante sécheresse de son langage ne dérive nullement, chez lui, d'une « aridité » intérieure, comme celle qui se trahit à nous, par exemple, dans la correspondance de son disciple David Hume. Ce n'est pas sans raison que son collègue et ennemi Prideaux l'appelait un « maître de passion, » signifiant par là un homme en qui tous les sentimens et toutes les idées s'imprégnaient d'une chaleur inaccoutumée. Pas une des lettres de Locke qui ne trahisse un mélange « passionné » de tendre sollicitude pour ses amis et de curiosité pour les divers sujets dont il les entretient. Découvertes scientifiques et récits de voyages, interprétations de textes sacrés et menues recettes médicales, rien de tout cela ne s'impose à son attention sans qu'aussitôt nous le sentions s'exalter d'un enthousiasme ingénu et touchant. Il faut voir avec quelle insistance affectueuse il presse, de semaine en semaine, son ami Thoynard de terminer le gros ouvrage qui doit le rendre fameux, ou bien encore avec quelle émotion il rappelle au pasteur van Limborch le bonheur qu'il a goûté naguère à vivre près de lui, pendant les studieuses et fécondes années de son exil en Hollande. Aussi bien ne résisté-je pas au désir de citer le texte à peu près complet d'une de ses lettres, prise un peu au hasard. Mieux que tous les commentaires, cette citation montrera la variété surprenante des recherches du philosophe, avec tout ce qui s'y joignait de bonne humeur naïve, de fine sagesse pratique, d'ardente sympathie pour les hommes et les choses. Voici, — dans

son étrange français un peu corrigé et éclairci çà et là, — une lettre à Thoynard, du milieu d'octobre 1680 :

J'appréhende, monsieur, que plus d'une de mes lettres sont perdues, parce que je vous écrivis tout au long tout ce que j'avais pu apprendre touchant la machine, dont il y avait deux sortes et deux usages. Deux sortes, c'est-à-dire pour les roues des horloges et pour les roues de montres, parce que l'une ne sert pas à l'autre; et la manière de couper les roues est aussi de deux façons, à savoir, par limes et par roues. Mais tout le monde tombe d'accord que les roues coupent le plus juste; et, depuis ma dernière, j'ai trouvé le meilleur ouvrier de la ville pour cette sorte de machines, qui travaille à présent à une machine pour les montres, avec laquelle il prétend couper et les dents des roues et les pignons aussi. Il demande 7 livres sterling pour une à couper seulement les dents des roues de montres. Il faut que vous me mandiez de quelle sorte vous en voulez, et je tâcherai d'en trouver ou faire faire le mieux que je pourrai.

L'honneur des vôtres du 18e et du 21e de septembre, je le reçus : mais si le paquet dont vous parlez dans la vôtre du 4e du mois courant est un autre outre ceux-là, je suis fort malheureux de ne l'avoir pas encore reçu, et d'avoir perdu l'occasion de vous rendre mes très humbles services, ainsi qu'à M. Romer, puisque j'ai encore la commodité d'être en ville. Je vous prie de me mander, de nouveau, le tout.

Je trouve par plusieurs endroits de votre lettre que vous avez été malade, et je serais fort désolé si vous n'y aviez pas ajouté que le remède de votre médecin vous a désopilé et ôté la fièvre. Cette eau qui a fait cela ne doit pas être appelée « insipide : » je n'ai rien rencontré de si bon goût, il y a longtemps. Mais il y a quelque chose encore qui me fait appréhender que vous n'êtes pas tout à fait guéri, et il me semble qu'il reste quelque peu de faiblesse qui trouble votre mémoire. Autrement, je ne puis pas comprendre comment vous pouvez me demander le prix de la canne, etc., alors que vous avez si souvent, vous-même, refusé de me dire le prix des choses que vous avez achetées pour moi. Et si vous persistez dans la même résolution, la bienséance veut, aussi bien que la justice, que je ne vous incommode pas davantage à vos dépens. Pour ce qui est de la canne et des lignes, je vous prie de me mander si elles sont à votre gré. J'ai appris depuis qu'il y a d'autres lignes de soie, et plus grosses : mais il n'y en avait point à cette boutique où je les ai achetées, et M. Hunt devait partir le lendemain pour Paris, si bien que je n'ai pas eu le temps de m'assez informer. Quand vous me ferez l'honneur de m'informer à quel usage, *ad quod genus piscaturæ lineas, hamos, totamque armaturam cupis, ego tibi idoneum apparatum transmittendum curabo* (pour quelle sorte de pêche vous désirez des lignes, des hameçons, et toute l'armature, je prendrai soin de vous faire envoyer l'appareil convenable).

Il y a trois jours que je parlai à M. Bernard, qui me dit que le premier livre de Josèphe est déjà imprimé. *Annales Cyprianici* est une histoire ecclésiastique durant le temps de saint Cyprien, écrite par M. Pearson, évêque de Chester.

J'avais parlé à M. Denis Papin *de Sclopeto pneumatico.* Il en avait un à vendre : mais puisque vous me défendez d'en parler davantage, j'obéirai. J'ai mis entre les mains de M. Charas des os amollis par M. Papin, pour vous être envoyés. Il m'a dit qu'il vous avait envoyé déjà les cartes de la Conspiration (du fameux « Complot des Poudres »), que j'avais laissées chez lui pour vous être envoyées par la première occasion.

Vos propositions sur le bain-marie dans le vide sont d'importance, et je ne doute pas qu'il y ait bien des profits à tirer de cette expérience-là. Il y a longtemps que je me suis entêté d'un récipient où introduire un homme, pour expérimenter le vide. J'en ai imaginé un fort simple, c'est-à-dire une grande pierre non poreuse creusée en forme d'un homme; et, quand il y est entré, de mettre au-dessus de l'ouverture un demi-récipient de verre bien grand, mastiqué à la pierre.

L'auteur du traité des mouvemens de la lune s'appelle Streete. C'est pour trouver fort facilement l'endroit de la lune. L'ouvrage n'est pas encore achevé.

Il n'y a pas de machine venue d'Allemagne qui éteint le feu sans eau : c'est seulement une proposition qu'on en a fait, sans parler de la manière de l'éteindre...

Ici joint, vous avez un catalogue des arbres que je vous prie de prendre la peine de me procurer d'Orléans, où vous m'avez dit autrefois qu'on trouve les meilleurs de toute la France. Vous voyez la liberté que je prends avec vous!... Il y a deux jours que M. Brisbane et moi bûmes à votre santé. Il est fort réjoui que votre maladie est passée; et quant à moi, je vous laisse à penser quelle joie j'en eus par celle que vous eûtes sur le rétablissement de mes côtes! Assurément vous avez été bien avisé de ne pas chercher la jaunisse en dedans, même si elle avait été d'or ou d'orpin; *si quis te bene novit, non ignorat in te latere opes, intus esse thesauros; quanto ego desiderio laboro ut ista mihi suavissima tua restituatur consuetudo, quae me locupletare solebat!* (Tout homme qui vous connaît sait assez que de vrais trésors sont cachés en vous. Combien je souhaiterais que me fût rendue votre douce fréquentation, qui était pour moi une source si précieuse d'enrichissement!)...

Je voudrais bien un de ces anneaux pour la migraine, pour un de mes amis. On vous prie de vous informer si les évêques sont accoutumés d'assister aux procès criminels capitaux, et, s'ils se retirent, à quel moment du procès ils le font, et si on trouve cela dans quelque livre de droit. Si vous pouvez me procurer une réponse à cela, vous me ferez grand plaisir...

Je suis fort affligé de ce que votre indisposition ne vous permette pas encore de sortir. Si c'est une fièvre où il y ait quelque intermission, il faut prendre le quinquina, à prendre par demi-onces, soit en bol ou en pilules, de quatre en quatre heures, pendant six fois en commençant tout de suite après la fin de l'accès. Croyez-en, là-dessus, ma longue expérience! Combien je regrette de ne pas pouvoir être près de vous, pendant que vous souffrez! Et moi-même m'en trouverais mieux, et, que si mes soins et mon amitié pouvaient quelque chose pour vous, j'aurais l'impression de vous être utile. Du moins, ne négligez rien pour vous remettre en santé.

Ce Nicolas Thoynard, à qui s'adresse la plus grande part des lettres du nouveau recueil, était lui-même un personnage des plus singuliers, avec la riche variété de ses dons, et l'impuissance désastreuse où il semble avoir toujours été d'en tirer aucun parti sérieux et durable. Né en 1629 à Orléans, d'une vieille famille bourgeoise, il était venu de bonne heure à Paris, où son érudition à peu près universelle n'avait pas tardé à lui valoir une notoriété considérable. Géomètre, physicien, naturaliste, menant de front la pratique des sciences avec celle de l'histoire sacrée et profane, il avait la tête pleine d'inventions merveilleuses, mais dont les unes lui étaient volées par des confrères sans scrupule avant qu'il se fût décidé à les publier, tandis que d'autres, plus nombreuses encore, ne parvenaient pas à l'intéresser suffisamment pour qu'il se donnât la peine de les mettre au point. Semblablement, le malheureux Thoynard devait mourir à près de quatre-vingts ans, le 5 janvier 1706, sans avoir réussi à terminer l'important ouvrage dont on peut bien dire que son ami Locke en implorait l'achèvement dans toutes ses lettres, — exceptée précisément celle que je viens de citer : « une harmonie » chronologique de l'*Ancien* et du *Nouveau Testamens*. Seule, l'*Harmonie des Évangiles* a enfin paru, au lendemain de sa mort, et lorsque déjà maintes autres compilations analogues l'avaient précédée, toutes plus ou moins inspirées de l'idée de Thoynard.

Mais celui-ci n'en restait pas moins, lors du premier grand séjour de Locke à Paris en 1678, l'un des savans parisiens dont le commerce avait de quoi ravir et honorer le plus parfaitement un « amateur » étranger ; et aussi comprend-on sans peine que le jeune médecin anglais l'ait rangé au nombre de ces *virtuosi* auprès desquels il priait son ami Boyle de vouloir bien l'introduire. Sa correspondance avec Thoynard s'ouvre par une brève série de lettres écrites d'Orléans et d'Angers, durant l'été de 1678, et qui, sous leur ton respectueusement « détaché, » nous révèlent déjà la naissance d'un lien particulier de sympathie entre les deux chercheurs. Locke n'y tarit pas en éloges sur la précieuse obligeance de Thoynard, tout en lui demandant de partager les complimens qu'il lui adresse avec un groupe d'abbés de son entourage. « En vérité, monsieur, lui dit-il, vos abbés sont extraordinaires ; et si tous les abbés en France seraient comme ceux dont vous m'avez donné connaissance, il n'y aurait rien de si excellent que cette sorte de gens ! » Souvent encore, par la suite, il enverra ses amitiés à ces « abbés » de Thoynard, parmi lesquels se trouvent, en effet, des figures remarquables comme celles de l'abbé Gendron, créateur de l'étude du

cancer, de l'abbé Picard, astronome, et du non moins fameux abbé Renaudot. Sans compter que la rencontre à Paris de ces prêtres « libéraux » et savans doit sûrement avoir contribué à effacer, dans l'âme de Locke, les dernières traces de prévention puritaine contre les mœurs et le caractère « papistes, » préparant ainsi le futur philosophe à devenir l'un des premiers apôtres anglais de la tolérance. Précédemment déjà, au cours d'un voyage en Allemagne, il avait écrit de Clèves à l'un de ses amis : « La religion catholique est chose bien différente de ce que nous la croyons en Angleterre. J'en pense tout autrement ici que lorsque j'étais dans un pays rempli de préjugés contre elle. Je n'ai rencontré personne d'aussi bienveillant et aimable que les prêtres catholiques de ce pays, et j'en ai reçu maintes courtoisies dont je garderai toute ma vie un souvenir reconnaissant. » En France, maintenant, autour de ce Thoynard qui est lui-même un fervent catholique, l'ancien admirateur des prêtres d'Allemagne se lie avec des abbés qui unissent à leur foi toute la science d'un Boyle, et parfois aussi une intelligence hors de pair. Quoi d'étonnant que, plus tard, dans ses entretiens avec ses nouveaux amis, les *Remontrans* hollandais, il ait réclamé, pour la religion de Thoynard et de l'abbé Gendron le droit de ne pas être exclue de la « Cité chrétienne ? »

Et puis, lorsqu'un an environ après ces premières lettres à Thoynard, durant l'été de 1679, notre voyageur, revenu en Angleterre, se remet à correspondre avec son savant confrère parisien, nous découvrons que les quelques mois qu'il a passés de nouveau à Paris ont changé désormais l'ancienne liaison en une très étroite amitié personnelle. Dans la suite, les relations épistolaires de Locke et de Thoynard subiront des temps d'arrêt, causés probablement par les complications de la politique : mais jusqu'au bout, le philosophe anglais conservera pour son hôte français de naguère l'affection sincère et profonde que nous laisse voir la lettre de tout à l'heure. A en juger du moins par l'apparence extérieure, Thoynard aura été l'un des amis que l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* a le plus aimés. Dans le recueil publié par MM. Ollion et de Boer, notamment, le ton à la fois et le contenu de ses lettres à Thoynard nous offrent quelque chose de librement « abandonné » que ne nous montrent pas au même degré ses lettres à van Limborch et à Edward Clarke. A tout moment il plaisante, s'interrompt au milieu d'une idée pour passer à une autre, ou bien évoque tristement l'image des inoubliables journées de son dernier séjour à Paris. Le savant éditeur de ses lettres se refuse à le prendre au sérieux quand il écrit à son correspondant que « c'est l'es-

pérance de le revoir et embrasser » qui l'a surtout décidé à former le projet d'un nouveau voyage à Paris : mais pourquoi ne croirions-nous pas qu'en effet ce célibataire sans famille a gardé fidèlement, au fond de son cœur, le rêve de recommencer dans la chambre de Thoynard, « chez M. Desnoyers, maître de danse, à la Tête Noire, » de libres causeries qui doivent avoir été pour lui une source merveilleuse de divertissement et de réconfort ? Combien de fois il supplie Thoynard de venir le rejoindre en Angleterre, ou lui propose d'aller finir ses jours avec lui « dans une fort bonne île de la Caroline qu'on lui a fait l'honneur d'appeler de son nom ! » Qu'on lise encore ce passage d'une lettre du 6 juin 1679 :

Il y a bien d'autres raisons pourquoi je souhaite avec empressement l'honneur de vous voir en Angleterre, que vous saurez à votre arrivée. Entre autres, j'ai commandé pour vous une belle fille, pour être votre femme. N'ayez pas peur, et n'en quittez pas le dessein de votre voyage, comme fit notre bon ami M. Bernier ! La condition des hommes est beaucoup meilleure ici qu'en Éthiopie. Si votre femme ne vous agrée pas après que vous l'aurez expérimentée quelque temps, vous la vendrez, et, je crois, à plus grand prix que celui qu'un homme retira pour sa femme, à Londres, la semaine passée, où il la vendit pour quatre sous la livre. Je crois que la vôtre vous rendra cinq ou six sous par livre, parce qu'elle est belle, jeune, et marchandise bien conditionnée pour cette espèce-là. Je vous prie d'amener avec vous M. Sainte-Colombe, qui, je crois, irait bien loin pour vous voir marié, et je crois encore plus loin pour se trouver au marché où vous vendrez votre femme à tant par livre, comme j'ai vu vendre des pourceaux à Montpellier. Faites-lui mes très humbles baise-mains, je vous prie, et dites-lui que, s'il n'avait pas une si excellente femme comme est la sienne, je lui conseillerais de l'amener avec lui. Je ne sais s'il faut parler de cela à vos abbés, parce qu'ils ne sont pas de ces sortes d'abbés qui se mêlent de cette sorte de trafics... Vos quatre abbés *non sunt vulgus abbatum*. Faites-moi la grâce de me continuer leur amitié, et de les assurer de l'estime toute particulière que j'ai pour leurs personnes.

Le Bernier dont parle Locke dans ce passage est, naturellement, le même à qui nous l'avons vu souhaiter déjà de redevenir « historien, » ou plutôt géographe et explorateur. Le fameux voyageur était alors tout occupé à commenter la doctrine philosophique de Gassendi ; et à plusieurs reprises Locke fait part à leur ami commun Thoynard du regret que lui cause cette occupation. « A notre Bernier je rends de mon mieux son *salamalek*, — écrit-il une autre fois, — et je suis tout prêt à l'écouter disputant parmi les philosophes. Mais je préférerais de beaucoup, si vous me permettez de vous l'avouer, qu'il continuât à nous instruire des mœurs des peuples orientaux et de tout ce qu'il a

observé parmi eux. Car de la philosophie et des discussions, il me semble que nous en sommes déjà depuis longtemps encombrés ; tandis que nous ne savons que rien ou très peu de la manière dont vivent les nations du dehors. Cela dit entre nous, et afin que vous réussissiez à persuader notre ami, l'homme le mieux fait du monde pour nous renseigner sur ces choses. » Comme l'on voit, le plus grand peut-être de tous les philosophes anglais ne témoignait guère d'estime à la « philosophie. » Volontiers aussi, dans ses lettres à Thoynard, il raillait amèrement les doctrines cartésiennes, sans le moindre respect pour la théorie des « bêtes-machines » ni pour la glorification de la glande pinéale. Évidemment il ne songeait pas encore à intervenir lui-même sur ce terrain, désastreusement « encombré, » où il déplorait l'intrusion de l'explorateur de l'Éthiopie : mais je crois bien que jamais, par la suite, il ne devait se regarder pleinement comme un « philosophe. » Son *Essai sur l'Entendement humain* devait lui paraître, bien plutôt, un mémoire scientifique de l'espèce de ceux que projetait ou qu'inspirait son ami Thoynard ; et aussi allait-il, plus tard, s'affliger cruellement de la susdite absence, à Paris, d'un « interprète » qui permît à l'érudit parisien de prendre connaissance de son livre, afin de lui « en exprimer son opinion. »

En tout cas, c'est chose certaine que la philosophie tient peu de place dans ces lettres de Locke à Thoynard, où son absence contraste étrangement avec la diversité sans pareille des autres sujets qui, tour à tour ou simultanément, passionnent l'active curiosité du futur philosophe. Et je serais tenté de dire qu'il en est de même aussi dans la série des lettres latines à van Limborch si par aventure l'une de ces lettres ne nous montrait Locke se livrant, cette fois, tout entier à la « philosophie » sous sa forme la plus expresse, — celle-là même dont il se plaignait naguère d'être « encombré » par les cartésiens et les gassendistes. Un long passage de la lettre du 3 mars 1698, en effet, s'emploie à prouver l'existence, — ou, plus exactement, l'unité, — de Dieu, au moyen d'un raisonnement déductif bien imprévu sous la plume de l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*. Encore semblerait-il que Locke lui-même n'eût pas réussi à se laisser convaincre tout à fait par ce beau raisonnement de son cru, puisque nous le voyons, dans une des lettres suivantes, sollicitant instamment de van Limborch la communication d'une autre preuve de l'unité de Dieu, imaginée par le savant bourgmestre de la ville d'Amsterdam. Dans sa subite ferveur métaphysique, le « maître de passion » qui,

autrefois, conjurait Bernier de renoncer à toute vaine recherche spéculative, s'épouvante à l'idée que le susdit bourgmestre risque d'emporter avec lui dans la tombe l'inappréciable secret de cet argument nouveau qu'il se fait fort d'avoir inventé :

Je m'étais flatté de l'espérance que vous m'auriez fait tenir, dans votre dernière lettre, la preuve de l'unité de Dieu qui est venue dans l'esprit de ce grand et savant homme, pour qui j'ai un singulier respect. Je désire beaucoup de la voir. Les arrangemens *a priori* pour démontrer que l'Être éternel et indépendant est unique sont d'une si grande importance, dans ce point fondamental, que j'espère être excusé si je m'adresse pour cela à la personne qui est peut-être la seule dont on puisse les attendre. Sa grande capacité, la justesse et la pénétration de son esprit m'engagent à espérer de lui ce que, peut-être, je chercherais en vain autre part. Je vous prie donc, monsieur, de me faire la grâce de lui demander de ma part ce qu'il a pensé sur ce sujet, ou du moins un court extrait de son raisonnement; et je m'imagine que vous ne ferez pas difficulté de lui être caution pour moi que, comme je ne demande cette grâce que pour ma propre satisfaction, je n'en ferai aucun autre usage qu'autant qu'il me le permettra. Je ne le presserais peut-être pas avec tant d'importunité, n'était que j'ai appris que, depuis peu, il a été quelquefois malade. L'appréhension de ce qui pourrait arriver a réveillé mes désirs.

Mais le sujet principal des lettres de Locke à Philippe van Limborch est d'un ordre tout différent. Ce van Limborch était, comme je l'ai dit, l'un des chefs de cette secte hollandaise des *Remontrans*, qui, au grand scandale de l'orthodoxie calviniste, rejetait aussi bien l'autorité de Calvin que celle des anciens Pères, et prétendait n'appuyer sa foi que sur la seule lecture de la Bible, — sauf même à ne voir déjà, dans celle-ci, qu'une source supérieure d'enseignement moral. Pour van Limborch et surtout pour son célèbre confrère et ami Jean de Clerc, peu s'en fallait que Jésus lui-même se réduisît à n'avoir été qu'un prophète, envoyé de Dieu afin de nous diriger dans notre conduite pratique. Et comme, naturellement, cette audace théologique des *Remontrans* les avait plus d'une fois exposés à maintes vexations de la part de l'Église officielle, il n'est pas étonnant que Locke, au moment où la disgrâce de son « patron » Shaftesbury l'avait contraint à s'exiler en Hollande, eût trouvé en eux des apôtres zélés de la tolérance. Aussi est-ce avant tout de ses propres efforts en faveur de la tolérance qu'il entretient, ensuite, son ami hollandais, lorsque l'avènement au trône de son nouveau protecteur, Guillaume d'Orange, lui a permis de revenir librement dans son pays. Ses lettres à von Limborch nous offrent, par là, un intérêt historique plus

grand encore, peut-être, que celui de sa correspondance française avec Thoynard : mais combien celle-ci nous révèle mieux l'homme qu'il était, et combien nous le sentons plus profondément en communion intellectuelle avec l'érudit parisien et son entourage de savans abbés qu'avec le digne théologien *remontrant* d'Amsterdam !

Sans compter que lui-même, au moment où s'ouvre sa correspondance avec van Limborch, a peut-être un peu perdu de son entrain juvénile de naguère, comme aussi de cette curiosité universelle qui s'épanchait dans ses lettres à Thoynard. L'âge et la maladie l'ont sensiblement fatigué, en même temps que le nouveau régime politique faisait de lui un personnage trop considérable pour qu'il eût désormais le moyen de s'abandonner à la mobilité naturelle de sa fantaisie. Mais surtout nous avons l'impression que la froideur relative de ses lettres à van Limborch tient à ce que son correspondant hollandais n'a point réussi à lui inspirer, comme autrefois son hôte et ami parisien, une affection tout intime et cordiale : car, avec tout cela, son cœur n'a pas vieilli, et les lettres qu'il écrira bientôt à l'Irlandais Molyneux, pour différentes qu'elles soient, par leurs sujets, de ses anciennes lettres à Thoynard, ne seront pas sans nous les rappeler par leur accent mélangé de confiance et de sollicitude.

Quant au troisième destinataire des lettres de Locke dans le recueil nouveau, Edward Clarke, celui-là paraît avoir été, pour le médecin philosophe, un « client » autant et plus qu'un ami. Presque toutes les lettres qui lui sont adressées ont pour thème favori sa propre santé ou celle des divers membres de sa famille. Leur principal mérite est de nous rappeler que l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain* a été l'un des plus admirables « praticiens » de son temps, avec une profonde méfiance à l'égard de toutes les « drogues, » et une foi non moins profonde dans le pouvoir « curatif » de la nature. Avec quelle ardeur enthousiaste, par exemple, il prêche à Edward Clarke les avantages hygiéniques de l'équitation, sans laquelle, à l'en croire, tous les remèdes absorbés par son client risqueront toujours de rester inutiles! Au point de vue de la « culture physique » comme à celui de la tolérance et à bien d'autres encore, ce philosophe ennemi de la philosophie aura été le « précurseur » de nos idées modernes.

T. DE WYZEWA.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le vieux mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées, » n'a jamais été une vérité et cela est fort heureux. Il est bon qu'il y ait des Pyrénées, c'est-à-dire une frontière parfaitement dessinée entre l'Espagne et nous et que chacun des deux pays garde son caractère particulier. Ce serait un grand bienfait pour la France si elle avait avec tous ses voisins une frontière aussi nettement dessinée par la nature. Mais cette frontière ne doit pas être une barrière infranchissable et nous avons toujours désiré que les Pyrénées, tout en assurant l'indépendance de l'Espagne et de la France, ne fussent pas une entrave à leur expansion, à leur pénétration réciproques, à l'échange de leurs pensées, de leurs sentimens et de leurs produits.

Aucune histoire n'a été d'ailleurs plus mouvementée que celle des rapports des deux pays ; la défiance et l'hostilité y ont été fréquentes ; mais des analogies nombreuses et des intérêts communs ont toujours amené des rapprochemens imposés par la logique et rendus plus faciles par l'inclination naturelle à des peuples de même famille. Toute cette histoire, à l'exception des conflits violens dont, grâce à Dieu, le temps n'est plus, nous venons de la parcourir en raccourci dans ces dernières années. Nous avons eu avec l'Espagne des difficultés délicates à surmonter. Des maladresses commises de part et d'autre, des impatiences auxquelles on avait trop aisément cédé, des négligences, des oublis qu'on avait eu le tort de commettre avaient produit ce qu'on appelle en langage diplomatique une situation tendue. Puis la situation s'est détendue comme par enchantement ; après les mauvais jours, les bons sont revenus ; le vieux fond d'estime et de sympathie qui existe de part et d'autre s'est retrouvé intact et les mains se sont serrées avec cordialité. Les hommes de bonne volonté n'ont manqué

ni à Madrid ni à Paris pour préparer un changement si désirable ; mais il n'est que juste de reconnaître, du côté espagnol, la part prépondérante et vraiment décisive que le roi Alphonse XIII a prise à cette œuvre bienfaisante. Comme l'a dit M. Poincaré, le Roi a été pour la France « un ami de tous les instans. » Pendant les heures troubles et dangereuses que nous avons traversées, il n'a jamais perdu de vue le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Il a d'ailleurs trouvé chez nous des dispositions conformes aux siennes. Les orages se forment vite dans les Pyrénées et ils y sont quelquefois très violens, mais ils passent vite aussi et le ciel ne tarde pas à y reprendre sa sérénité. Le voyage de M. le Président de la République en Espagne et l'accueil extrêmement chaleureux qu'il y a reçu sont une manifestation nouvelle et plus significative encore que les précédentes de cette politique d' « intimité » qui doit régir les rapports des deux pays. Nous retrouvons ce même mot d'intimité dans les deux toasts échangés entre le Roi et le Président de la République. « Le souvenir de votre visite ne s'effacera pas de ma mémoire, a dit le Roi, car j'y découvre un gage précieux pour un avenir d'intimité et de bonne entente de plus en plus cordiale entre l'Espagne et la France, à laquelle j'adresse ici mon salut d'amitié et de profonde admiration. » « Tout nous permet maintenant, a répondu M. Poincaré, d'envisager avec confiance l'avenir de bonne entente et d'intimité dont parle Votre Majesté. » Tenons-nous-en à ce mot : il caractérise la situation d'aujourd'hui et, ce qui est plus précieux encore, il est une espérance pour celle de demain.

Nous nous en réjouissons sans réserve. Nos lecteurs se souviennent sans doute que, dans les momens où l'opinion mal éclairée était le plus agitée des deux côtés de la frontière, nous n'avons pas cessé un moment de recommander le calme, le sang-froid, la modération, enfin le retour à une politique d'entente et de confiance qui nous semblait être non pas seulement désirable, mais indispensable entre l'Espagne et nous. Quand on entreprend une politique, on doit en prévoir et en accepter toutes les conséquences. Rien, peut-être, ne nous obligeait à aller au Maroc, mais puisque nous y allions, il aurait fallu ne pas connaître le premier mot des questions qui devaient inévitablement se poser pour ne pas s'attendre à trouver l'Espagne devant nous et pour n'être pas décidé à lui faire une place suffisante à côté de nous. Nous nous sommes dès lors engagés, pour un avenir indéterminé, dans une politique qui ne pouvait être qu'une politique de bonne entente ou une politique de conflits de plus en plus violens. Il n'y avait

pas à hésiter : la politique d'entente devait prévaloir. C'était une obligation pour nous; c'en était une aussi pour l'Espagne. On l'a compris de part et d'autre avec une égale intelligence et on a agi avec une égale bonne foi. Pourtant longtemps, trop longtemps, et alors même que l'entente était à peu près établie entre les deux gouvernemens, leurs agens ont continué sur place à se faire la petite guerre qui était dans les traditions. Il fallait mettre fin à ces vieux erremens et on l'a fait. Les deux corps d'occupation militaire s'ignoraient, pour ne rien dire de plus : on a senti l'intérêt qu'ils avaient à se connaître et, tout en gardant, bien entendu, la parfaite indépendance et l'absolue liberté de leurs mouvemens, à se rendre d'une zone à l'autre certains services qui facilitaient leur tâche. Il ne fallait pas, par exemple, que les Marocains insurgés dans une zone pussent croire, après y avoir été battus et pourchassés, qu'ils trouveraient un refuge dans l'autre. En pareille matière, le droit de suite ne saurait être contesté en principe, mais, en fait, comment pourrions-nous l'exercer chez les Espagnols, et comment les Espagnols pourraient-ils l'exercer chez nous? Il convenait donc de s'entendre sur les mesures à prendre pour assurer, ici et là, l'efficacité de la répression. Nous citons ce cas, nous pourrions en citer d'autres, et on verrait dans tous à quel point l'entente entre voisins est ici utile et nécessaire. Aussi ne saurait-on se méprendre sur l'importance du voyage que le général Lyautey a fait à Madrid où il est arrivé deux ou trois jours avant M. Poincaré. Le général a eu une longue conversation avec le Roi; le secret en a été bien gardé; mais on ne risque rien à croire que les questions pendantes y ont été traitées et les solutions futures préparées.

Pour la suite, que faut-il penser de l'intimité si heureusement rétablie entre l'Espagne et nous? Nous en pensons précisément ce qu'en pensent les hommes d'État espagnols dont l'opinion a le plus d'autorité et par exemple M. le comte de Romanonès, président du Conseil, qui, dans plusieurs interviews, s'est exprimé sur ce point en toute franchise. Il y aurait des inconvéniens à aller trop vite et trop loin et à donner plus de place, dans nos vues politiques communes, à l'imagination qu'au sens pratique des réalités. N'a-t-il pas été question, dans quelques journaux, d'une « alliance » entre l'Espagne et nous? C'est pour le moins prématuré. Il est possible que d'autres circonstances, dans un avenir encore inconnu, donnent à notre rapprochement une forme qui pourra mériter cette appellation; mais, pour le moment, une alliance, qui est toujours une diminution de leur liberté pour les pays qui s'y engagent, serait sans doute inutile, et on a dit

avec raison qu'en politique, ce qui est inutile peut devenir nuisible. Il suffit que l'Espagne et la France, se manifestent mutuellement une confiance permanente, quotidienne, pour que leur rapprochement devienne fécond à un double titre, d'abord parce qu'il empêchera des malentendus de se renouveler, ensuite parce qu'il établira une habitude d'entente et d'accord, qui sera notre meilleure garantie. Enfin on a parlé d'un traité de commerce. Ce n'est évidemment pas dans un voyage aussi rapide que celui de M. Poincaré qu'on peut même en jeter les bases : on a pu le faire avant, on pourra le faire après, dans des négociations qui sont toujours lentes et laborieuses. Mais, certes, un arrangement de ce genre est infiniment désirable. La situation commerciale actuelle est médiocre et mauvaise entre les deux pays, elle se ressent de la politique d'autrefois, elle porte le cachet d'une autre époque; il y a tout intérêt à la modifier et nous espérons qu'on le fera dans un délai aussi rapproché que possible. Le délai, toutefois, est inévitable, les œuvres de ce genre ne pouvant jamais être le résultat d'une improvisation.

Ce qui restera du voyage de M. Poincaré en Espagne, c'est l'élan spontané de sympathie qui s'est produit entre les deux peuples et leurs gouvernemens. M. Poincaré a eu sans doute raison lorsqu'il a dit dans son toast, dont la forme a été comme toujours très heureuse : « La clairvoyance de l'opinion publique a rendu facile la tâche des gouvernemens. » L'opinion n'a pas été toujours clairvoyante, mais il y a en elle une sorte d'instinct qui, au bout de quelque temps, la ramène à une impression plus juste et à un sentiment plus sûr. Il suffit d'attendre le moment où les choses sont en quelque sorte dans l'air, pour les aider à se dégager et à se préciser par des manifestations opportunes. Les voyages des chefs d'État ont souvent servi à cela. Rien n'est changé entre l'Espagne et la France, mais les deux pays ont pris mieux conscience de leurs intérêts communs et de leurs sentimens réciproques : il en est résulté pour eux une ambiance plus favorable où ils se meuvent plus à l'aise et qui rendra leurs rapports plus faciles. Et cela, assurément, est un résultat très heureux.

Nous voudrions bien n'avoir pas à parler des Balkans dans chacune de nos chroniques ; mais les Balkans ne nous le permettent pas ; ils sont toujours en fermentation et, quand le grand travail se termine, ou paraît se terminer sur un point, il recommence sur un autre. Les physiciens disent qu'il y a toujours la même quantité de mouvement dans le monde : de même dans les Balkans ; il y a toujours en eux la

même quantité de mouvement, seulement il se déplace. Pour ce qui est des pronostics, il faut renoncer à en émettre ; les Balkans sont le pays des surprises et, comme disait nous ne savons plus quel personnage de théâtre, on doit toujours s'y attendre à de l'imprévu. Toutefois ces incidens dont la rapide succession déconcerte ont toujours la même cause, que nous avons bien souvent signalée, à savoir les haines inexpiables que les pays balkaniques se portent mutuellement ; ils étaient obligés de les refréner en quelque mesure lorsque les Turcs étaient les plus puissans ; ils s'y adonnent avec rage, maintenant que la Turquie a été abattue. Abattue, l'est-elle au point qu'on l'avait crue d'abord ? Les derniers événemens en font douter. Elle l'est cependant assez pour qu'on la craigne moins et pour que certains États balkaniques, après s'être alliés aux autres contre elle, manifestent une tendance de plus en plus apparente à s'allier maintenant à elle contre d'autres.

Que cette politique soit dangereuse pour les États balkaniques, on n'en saurait douter, car elle permet à la Porte de reprendre une force dont nul ne sait l'usage qu'elle fera finalement. C'est une perspective que l'Europe, ou, du moins, une assez grande partie de l'Europe, peut envisager sans appréhension, mais qui devrait, semble-t-il, inspirer de l'inquiétude aux Balkaniques eux-mêmes. Quelle aberration que celle de la Bulgarie par exemple, s'il est vrai, comme on commence à le dire beaucoup, que, semblable au cheval de la fable qui a voulu se venger du cerf, elle s'entend avec la Porte pour se venger des Grecs, en attendant qu'elle recommence pour se venger des Serbes ! La Porte ne se fera pas prier pour l'aider, mais, le lendemain, elle sera redevenue la maîtresse. Elle a peut-être aujourd'hui la meilleure armée des Balkans, celle qui a été le moins éprouvée par la guerre et qui dispose de l'effectif le plus nombreux. Qui aurait pu croire que la chose redeviendrait possible le lendemain de Kirk-Kilissé et de Lulle-Burgas ! La dernière heure de la Turquie semblait alors avoir sonné et on ne voyait rien entre l'armée bulgare et Constantinople qui pût arrêter ou même ralentir la marche foudroyante de la première, ni préserver la seconde de l'invasion et de la ruine. L'événement a été si soudain, si brutal et a paru si décisif, que l'opinion universelle en a été déconcertée. Les vainqueurs eux-mêmes en ont éprouvé une telle stupeur qu'ils en sont restés paralysés sur place. L'événement s'étant produit, il a fallu l'expliquer et chacun a apporté son explication : dans toutes il y avait une part de vérité. La nôtre a été que, si les Turcs avaient été si complètement battus dès les premiers jours

de la guerre, c'est parce qu'ils n'avaient pas eu le temps matériel d'opérer leur mobilisation. Ils devaient la faire, en effet, sur des espaces immenses qui s'étendaient sur plusieurs continens, tandis que chacun des alliés balkaniques avait eu à faire la sienne sur une surface égale à trois ou quatre départemens français. Les Balkaniques, qui avaient tout préparé de longue main, ont été prêts en quelques jours, tandis que les malheureux Turcs ne l'ont jamais été aussi longtemps que la guerre a duré. Mais, à mesure qu'elle se prolongeait, ils ont continué de mobiliser, et ils ont continué encore quand elle a été terminée ou a paru l'être, de sorte que, le jour est venu où ils ont pu mettre en ligne 300 000 hommes, — c'est du moins le chiffre qu'ils donnent, — et une armée qui était en partie toute fraîche. On comprend à quelles tentations cet état de choses soumet aujourd'hui la Porte, surtout lorsqu'on songe qu'elle est entre les mains de la Jeune-Turquie. Pourrait-elle résister à la coalition d'hier, si elle était encore vivante et agissante? C'est une question qui n'a plus d'intérêt puisqu'elle est dissoute et que la défection de la Bulgarie, son entente probable avec Constantinople, son impatient et aveugle appétit de vengeance permettent maintenant à la Porte d'envisager l'hypothèse où elle n'aurait plus affaire qu'à un seul ennemi à la fois.

Si telle est la situation, on s'explique mieux les événemens qui se sont passés ces dernières semaines. Nous disons que la Porte, qui a eu l'année dernière trois ennemis à combattre en même temps, pourrait bien n'en avoir qu'un aujourd'hui si elle provoquait habilement un conflit entre elle et lui. Les négociations qu'elle poursuit avec la Grèce, en vue de la paix définitive, marchent avec une lenteur singulière. Il est bien vrai que les négociations marchent toujours lentement avec la Porte : cette fois pourtant, la lenteur est si grande, alors que la paix, préparée à Londres et à Bucarest, pourrait se faire si vite, qu'on commence à se demander s'il n'y a pas à Constantinople quelque mauvais dessein contre la Grèce, et si ce dessein n'est pas favorisé par la Bulgarie. On a été surpris, après la signature de la paix turco-bulgare, des télégrammes de congratulation qu'ont échangés le roi Ferdinand et le Sultan. Il y a quelques jours à peine, le Roi poussait des clameurs presque sauvages à l'idée des sacrifices qu'on lui imposait : ils sont encore plus grands qu'alors, et le Roi s'y résigne avec toutes les civilités du protocole. Comment n'en être pas frappé, et comment ne pas l'être aussi lorsqu'on voit les Bulgares éviter d'occuper les territoires à eux dévolus, par lesquels l'armée turque aurait à passer pour porter un coup droit à la Grèce ? Mais, dira-t-on,

la Turquie aurait-elle affaire à la Grèce seule? N'y a-t-il pas une entente entre la Serbie et la Grèce? La Roumanie enfin, à laquelle les derniers événemens ont donné une si haute prépondérance et presque une hégémonie morale dans les Balkans, laisserait-elle mettre en cause l'œuvre d'équilibre qui s'est faite sous son égide? Ce sont là des questions auxquelles il est difficile de répondre avec certitude, mais qu'on peut soumettre à une sorte de calcul des probabilités.

Probable, oui, certes, il l'est qu'un accord existe entre la Grèce et la Serbie en vue du concours à se prêter mutuellement contre une agression qui, si elle réussissait contre l'une, exposerait l'autre aux coups d'un vainqueur, qui se retournerait alors contre elle avec le moins de risques pour lui. La communauté de l'intérêt établit facilement la solidarité dans l'action. La Grèce ne laisserait pas écraser la Serbie par la Turquie ou par la Bulgarie sans aller à son secours, et la Serbie rendrait éventuellement le même service à la Grèce. Mais on a trouvé un biais, qui a été de faire attaquer la Serbie par l'Albanie. Faire attaquer ou laisser attaquer? Il est possible que l'agression albanaise ait été encouragée et secrètement soutenue; il est possible aussi qu'elle ait été spontanée. Nous avons posé la question il y a quinze jours, en avouant l'impossibilité d'y répondre. Quoi qu'il en soit, la Serbie s'est trouvée attaquée et obligée de se défendre d'un côté, ce qui lui aurait rendu plus difficile d'agir de l'autre, s'il y avait eu lieu de le faire. Que serait-il arrivé si elle avait été battue, ou même si elle avait éprouvé de longues difficultés? Heureusement, la Serbie, comme nous l'avions prévu, n'a pas eu beaucoup de peine, après avoir reconstitué une partie de ses forces qu'elle avait démobilisées, à reprendre les points que les Albanais lui avaient enlevés par surprise et à refouler ceux-ci au delà de leurs frontières. Ils ont même dû occuper, pour se garantir d'une agression nouvelle, quelques points stratégiques sur le territoire albanais, en prenant d'ailleurs soin de déclarer très haut qu'ils n'avaient aucune ambition de conquête, mais seulement un légitime souci de défense, et qu'ils abandonneraient plus tard les points en question. Leur sincérité était si évidente qu'on y a cru et leur droit si certain qu'on ne l'a pas contesté.

Pendant que ces incidens se déroulaient, M. Pachitch, l'homme d'État le plus estimé de la Serbie, est allé à Vienne; il y a vu le comte Bernstorf et la conversation qui a eu lieu entre eux paraît avoir dissipé quelques préventions. Puisse-t-il en être ainsi! La situation de l'Orient s'améliorerait comme par un coup de baguette magique, le jour où

un *modus vivendi* raisonnable serait franchement adopté entre l'Autriche et la Serbie, sans compter que l'Autriche se trouverait en partie dégagée de certaines obligations dont elle pourrait plus tard sentir durement l'étreinte. L'anxieuse préoccupation de la Serbie, poussée au point extrême où elle l'a été, n'a certainement pas été pour l'Autriche le commencement de la sagesse. Nous aimons à croire qu'elle n'est entrée pour rien dans les conseils belliqueux qui ont été donnés à l'Albanie, si on lui en a vraiment donné. Pour ce qui est de la Bulgarie, nous n'oserions émettre aucune opinion, ni dans un sens, ni dans l'autre. On a dit qu'il y avait des officiers bulgares dans les troupes albanaises : ce sont là des allégations qu'il est aussi difficile de prouver que de contester. En réalité, on ne sait rien de certain, et tout ce qu'on peut dire est que tout est possible. Mais enfin les Albanais ont été refoulés chez eux et, de ce côté, la situation est purgée de tout danger immédiat : seulement, les Serbes restent et sont obligés de rester sur le qui-vive. Leur démobilisation totale avait été une imprudence. La situation des Balkans est telle qu'il ne peut y avoir qu'un désarmement général, à commencer aujourd'hui par celui de la Porte. Si l'un désarme sans les autres, l'expérience de ces derniers temps ne permet pas de se faire illusion sur ce qui arrivera. Quant à la Roumanie, aujourd'hui comme hier, elle peut beaucoup avec le moindre effort. Sa situation géographique et le succès de sa politique lui permettent d'exercer, si elle le veut, une vraie magistrature dans les Balkans. Mais nul ne sait au juste ce qu'elle ferait dans telle ou telle éventualité, et l'orientation que le roi Carol a prise assez bruyamment du côté de Berlin n'est même pas à cet égard une indication bien nette, car l'empereur Guillaume, qui nourrit en ce moment de si bons sentimens pour son beau-frère le roi de Grèce, n'en est pas moins plein de ménagemens pour la Porte. Il serait peut-être embarrassé s'il fallait absolument choisir entre les deux et ce qu'on peut espérer de mieux est que, précisément pour ce motif, sa politique tendra, en décourageant un conflit, à s'épargner l'embarras du choix.

Et l'Europe ! On en parle peu en ce moment et, lorsqu'on le fait, ce n'est généralement pas en termes très bienveillans. On se demande quand se réunira à Londres la Conférence des ambassadeurs, mais on en attend peu de chose. Nous avons dit bien des fois qu'il y avait une grande part d'injustice dans la rigueur de ces jugemens. Tantôt on reproche à l'Europe de n'avoir pas résolu d'autorité toutes les questions balkaniques, et tantôt, au contraire, de s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas et de n'avoir pas laissé les États des Balkans

s'arranger entre eux comme ils l'entendraient. Où est la vérité entre ces reproches contradictoires? Si l'Europe avait été unie, si les grandes Puissances qui la composent, également désintéressées dans les Balkans, également éloignées du champ clos où l'intrigue et la lutte étaient engagées, également dégagées de toute préoccupation personnelle, avaient pu se mettre d'accord sur la politique à suivre, oh! alors, la situation aurait été aussi facile que simple. Mais pouvait-on l'espérer, et, pour trancher le mot, n'y aurait-il pas eu quelque absurdité à croire que l'Autriche et la Russie, par exemple, pourraient suivre le développement de la politique balkanique avec le même désintéressement, nous allions dire le même détachement, que telles autres Puissances, ne se préoccuper que des intérêts généraux et envisager les choses avec la philosophie de cet habitant de Sirius dont on a tant parlé depuis Renan? Pour l'Autriche, les questions les plus graves se trouvaient posées, des questions qui importaient à son existence même. Pour la Russie, toute sa politique traditionnelle était en jeu et pesait sur sa politique présente. Cela est si vrai qu'on a pu craindre par momens, et cette crainte n'avait rien de chimérique, qu'une, puis deux grandes Puissances n'entrassent en conflit; et alors, quelle aurait été l'attitude des autres? La paix du monde aurait été compromise. Si la Conférence des ambassadeurs a cru qu'il y avait là un intérêt supérieur, auquel il fallait faire certains sacrifices, qu'elle savait bien être des sacrifices, ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. On a dit autrefois: — Qu'est-ce que le droit en Orient? C'est les convenances de l'Europe. — On n'oserait pas répéter ce mot aujourd'hui, et nous serions les premiers à le condamner comme trop étroit, et trop égoïste, car si l'Europe a ses convenances, les États balkaniques, arrivés à la vie nationale, ont les leurs; mais, si le droit de l'Europe ne supprime pas celui des Balkans, le droit des Balkans ne supprime pas celui de l'Europe, qui a droit à la paix et, par conséquent, aux conditions de la paix. Qu'a fait la Conférence des ambassadeurs? Elle a d'abord assuré la paix générale; puis, bien loin d'imposer ses volontés aux États balkaniques, elle leur a laissé la plus grande liberté possible pour régler entre eux la distribution des territoires conquis. Est-ce sa faute si l'un de ces États était de mauvaise foi dans ce règlement qu'il avait paru accepter comme les autres et s'il s'est jeté sur eux pour les dépouiller? Est-ce sa faute s'il a été battu à plate couture? Est-ce sa faute si, pendant qu'il se faisait écraser par ses alliés de la veille, ce même État se voyait arracher par la Porte une partie de ses

conquêtes? C'est précisément parce que l'Europe n'a pas voulu se mêler de ce qui ne la regardait pas et qu'elle a laissé les États balkaniques s'arranger entre eux comme ils l'entendaient, que tout cela est arrivé, et que la tragédie et la comédie se sont si étrangement, si bizarrement mêlées sur le théâtre balkanique, si douloureusement aussi. L'Europe, comme ses critiques le lui enjoignaient d'ailleurs, s'est beaucoup abstenue dans les Balkans et, partout où elle s'est abstenue, les guerres, les massacres, les horreurs, les perfidies se sont accumulés : ailleurs, la paix générale a été maintenue. Le sera-t-elle toujours? C'est une autre affaire, et nous ne nous risquerons pas à en répondre. On sait que l'Albanie ne nous dit rien qui vaille, et nous serions fort surpris si deux grands États européens ne s'y disputaient pas quelque jour. Ils s'apercevront peut-être alors qu'ils ont eu tort d'exaspérer contre eux les Serbes et les Grecs. Mais c'est l'avenir et, comme l'a avoué modestement sir Edward Grey, la Conférence des ambassadeurs n'a prétendu sauver que le présent. L'avenir est réservé. On a dit que le temps était galant homme et qu'il arrangeait bien des choses. Nous serions charmés de le croire et encore plus de le voir.

En attendant, l'inquiétude du jour, — puisque chaque jour a la sienne, — est du côté de la Grèce. La Porte proteste de l'innocence de ses intentions et peut-être est-elle sincère; mais comme, si elle ne l'était pas, son langage serait le même, ce langage à lui seul ne saurait faire naître aucune sécurité. Aussi le roi Constantin a-t-il abrégé la fin de son voyage en Europe et s'est-il empressé de gagner ses États. Ce qui nous donne le plus à espérer que la Porte se tiendra tranquille, c'est qu'elle n'ignore pas qu'à l'occasion les Grecs ne feraient pas comme les Bulgares : ils se défendraient, et la lutte serait d'autant plus sérieuse que la Serbie, débarrassée de l'agression albanaise, y prendrait sans doute part. Enfin les Turcs ont négocié un emprunt à Paris, ils attendent de l'argent de nous : nous le leur donnerons quand ils auront signé la paix avec la Grèce et démobilisé. Malgré cela, l'horizon reste trouble et une seule chose semble certaine, c'est que la série déjà longue des surprises sanglantes n'est pas encore terminée dans les Balkans.

Nous n'avons pas parlé depuis longtemps de la Chine, parce que nous ne voyions pas très clair dans les événemens qui s'y succédaient : l'élection de Yuan Chi Kaï à la présidence de la République nous oblige à en dire un mot aujourd'hui, bien que la clarté n'y soit pas beaucoup plus grande qu'hier. Cette élection était attendue, escomptée,

elle ne change pas grand'chose à la situation. Yuan Chi Kaï était déjà, depuis deux ans, président provisoire de la République, il en devient président définitif : nous espérons qu'on n'aura pas à dire de la Chine ce qu'on a dit quelquefois de la France, à savoir qu'il n'y a que le provisoire qui y dure, et que Yuan Chi Kaï sera vraiment consolidé par le vote du Parlement. Mais le Parlement chinois est-il une force? N'est-il pas seulement une façade, derrière laquelle il n'y a rien? Ce parlement corrompu et domestiqué par Yuan Chi Kaï ne saurait lui donner ni popularité, ni solidité, ni autorité. La force du dictateur n'est pas là; elle est en lui-même, en lui seul. Cet habile homme qui, jeune encore, a déjà joué tous les rôles et s'y est prêté toujours avec souplesse, souvent avec énergie, parfois avec une implacable dureté, est certainement capable d'en jouer un de plus. Mais comment le jouera-t-il? Nous le verrons à l'œuvre.

Il vient de traverser une crise redoutable, qui aurait pu fort mal tourner pour lui et pour la jeune République, et dans laquelle, bien qu'ils aient été momentanément conjurés, on a pu apercevoir les deux dangers permanens de la Chine actuelle : le danger intérieur, qui est le démembrement de l'Empire et le danger extérieur, qui est l'intervention du Japon. Il y a plusieurs Chines en Chine, ce qui n'est pas pour surprendre, étant donnée l'immensité du pays; mais, si on néglige d'autres divisions, il y a le Nord et le Sud qui ont un caractère et des prétentions opposés. C'est au Sud que la révolution a éclaté. Les révolutionnaires vainqueurs ont essayé d'y transporter le siège du gouvernement: ils auraient voulu que Yuan Chi Kaï s'y transportât lui-même, mais il s'est méfié d'un tel projet et, sachant bien que sa force à lui était au Nord, il y est resté. Le Sud s'est révolté et, pendant quelques jours, on s'est demandé de quel côté se manifesterait décidément la fortune des armes. Le Nord a eu le dessus; Yuan est demeuré le maître de la situation, mais il n'en est pas le maître absolu, incontesté, et l'entreprise qui a échoué cette fois pourrait bien réussir une autre. Au cours du conflit armé, quelques Japonais ont été tués, dans des conditions qui ne permettaient pas d'attribuer leur mort au simple hasard de la guerre. A Tokio même, un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères a été assassiné dans des conditions mystérieuses, qu'à tort ou à raison l'imagination populaire a rattachées aux événemens chinois. L'émotion, l'irritation, la colère ont été extrêmement vives au Japon et, sous la menace d'un débarquement qui était tout préparé, le gouvernement de Tokio a impérieusement exigé des excuses qui devaient prendre la

forme d'un défilé repentant devant le consulat japonais. Le gouvernement chinois a consenti à tout; il a fait tout ce qu'on a voulu; le Japon n'a plus eu de prétexte à intervenir. Mais n'en trouvera-t-il pas d'autre? Il est très loin de se désintéresser de ce qui se passe en Chine et a tout l'air d'être résolu à s'y intéresser toujours davantage. Yuan Chi Kaï aura besoin de toutes ses capacités politiques, et sans doute militaires, pour maintenir l'unité et l'indépendance de l'Empire devenu République. Y réussira-t-il?

Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles pessimistes que nous a donnés naguère le général de Négrier sur la Chine, son présent, son avenir. Le général de Négrier n'est plus; nous avons eu le regret de perdre ce collaborateur perspicace, habitué à tout voir, résolu à tout dire; on sait qu'il a été emporté durant une croisière qu'il faisait dans les mers du Nord. Nous ne l'avons plus là pour nous parler des impressions qu'il avait rapportées de Chine, mais on sait qu'à ses yeux ce qu'on appelle « le péril jaune » n'existait pas. Il n'existait du moins que pour les Jaunes eux-mêmes. A l'entendre, le soldat chinois était radicalement mauvais et la matière première manquait en Chine pour y faire une véritable armée. S'il en est ainsi, nous plaignons Yuan Chi Kaï: il sera à deux de jeu avec les insurgés de l'intérieur, mais non pas avec les ennemis du dehors. La fortune l'a favorisé jusqu'ici avec une constance qu'elle ne témoigne qu'à ceux qui savent s'aider eux-mêmes. Il a certainement beaucoup d'intelligence, une absence complète de scrupules, une extrême énergie. Nous souhaitons que son pays profite de ses qualités et ne soit pas desservi par ses défauts.

FRANCIS CHARMES

*Le Directeur-Gérant,*

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIIIe ANNÉE

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## DIX-SEPTIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

### Livraison du 1er Septembre.


Pages.

La famille Coryston, deuxième partie, par Mrs HUMPHRY WARD. . . . . 5

Lettres de Louis VEUILLOT a Madame Léontine Fay-Volnys, deuxième partie. 46

Esquisses marocaines. — Paysage et religion, par Claude BORINGE . . . . 77

Montaigne en Angleterre, par M. Pierre VILLEY. . . . . 115

En Chypre. — Famagouste, par M. le comte Jean DE KERGORLAY . . . . . 151

Le « Chartisme, » Socialisme anglais de 1830-1848, par M. Émile FAGUET, de l'Académie française . . . . . 180

Heures d'Italie. — Au pays des peintres vénitiens, par M. Gabriel FAURE. 188

Revue littéraire. — Un groupe, par M. André BEAUNIER . . . . . 205

Revue scientifique. — Quelques recherches récentes sur l'Océan, par M. Charles NORDMANN. . . . . 217

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française . . . . . 229


### Livraison du 15 Septembre.


La famille Coryston, troisième partie, par Mrs HUMPHRY WARD . . . . . 241

Les batailles sous Metz et le général de Ladmirault, a propos des articles de M. Émile Ollivier, par le lieutenant-colonel DE LA-TOUR-DU-PIN-CHAMBLY. . . . . 292

De l'histoire et des historiens. — I. De l'histoire, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. . . . . 305

Cassiciacum a-t-il disparu? par M. Louis BERTRAND. . . . . 327

L'enfance et la jeunesse de Joubert, par M. André BEAUNIER. . . . . 342

Les dirigeables de guerre, par le lieutenant-colonel Paul RENARD . . . . 382

Pages.

VISITES AUX VILLES D'ART SEPTENTRIONALES. — LA PEINTURE A GAND, par M. FIERENS-GEVAERT . . . . . 405

REVUE DRAMATIQUE. — *Yvonic* A LA COMÉDIE-FRANÇAISE; — THÉATRE IMPRIMÉ : *La délivrance d'Orléans*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française . . 433

REVUE MUSICALE. — *Fidelio*, DE BEETHOVEN, A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT, par M. CAMILLE BELLAIGUE . . . . . 445

REVUES ÉTRANGÈRES. — L'AUTOBIOGRAPHIE D'AUGUSTE BEBEL, par M. T. DE WYZEWA . . . . . 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française . . . . . 469

## Livraison du 1er Octobre.

DE L'HISTOIRE ET DES HISTORIENS. — II. LES HISTORIENS GRECS, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française . . . . . 481

LA FAMILLE CORYSTON, quatrième partie, par MRS HUMPHRY WARD . . . . . 498

LE TUNNEL SOUS-MARIN ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE, par M. ALBERT SARTIAUX . . . . . 543

ESQUISSES CONTEMPORAINES. — M. ANATOLE FRANCE. — I. LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE ET LES PREMIERS ESSAIS, par M. VICTOR GIRAUD . . . . . 576

LES MOYENS DE TRANSPORT DEPUIS SEPT SIÈCLES. — I. ROUTES ET VOYAGEURS A CHEVAL, par M. LE VICOMTE GEORGES D'AVENEL . . . . . 615

SCÈNES DE LA PACIFICATION MAROCAINE. — I. AU PAYS DES DISSIDENS, par PIERRE KHORAT . . . . . 645

REVUE LITTÉRAIRE. — VILLON, par M. ANDRÉ BEAUNIER . . . . . 683

REVUE SCIENTIFIQUE. — LA PHYSIQUE ET LA CHIMIE DES RAYONS ULTRA-VIOLETS, par M. CHARLES NORDMANN . . . . . 695

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française . . . . . 709

## Livraison du 15 Octobre.

DE L'HISTOIRE ET DES HISTORIENS. — III. LES HISTORIENS LATINS, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française . . . . . 721

LA FAMILLE CORYSTON, dernière partie, par MRS HUMPHRY WARD . . . . . 738

PAYSAGES D'UKRAINE, par EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ . . . . . 788

LES MANŒUVRES DU LANGUEDOC EN 1913, par LE GÉNÉRAL PALAT . . . . . 799

ROMANCIERS ANGLAIS CONTEMPORAINS. — M. ARNOLD BENNETT, par M. FIRMIN ROZ. 818

L'ESPAGNE EN 1913, par M. HENRI LORIN . . . . . 854

A TRAVERS LE « GRAND SIÈCLE, » par M. ERNEST DAUDET . . . . . 883

VALLONA. — NOTES DE VOYAGE, par M. GABRIEL LOUIS-JARAY . . . . . 904

POÉSIES, par M. HENRY GRAWITZ . . . . . 916

REVUE DRAMATIQUE : *Sophonisbe*, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Les Roses rouges*, A LA RENAISSANCE; — *Les Requins*, AU GYMNASE; — *Hamlet*, AU THÉATRE-ANTOINE, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française . . . . . 923

REVUES ÉTRANGÈRES. — UN RECUEIL DE LETTRES DE JOHN LOCKE, par M. T. DE WYZEWA . . . . . 935

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française . . . . . 947

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 52052.

Pages.
403
433
445
457
469
481
498
543
576
615
645
683
695
709
721
738
788
799
818
854
883
904
916
923
935
947